





OEUVRES  
DE  
PAUL FÉVAL

# PARIS

SUITE DU  
PARADIS DES FEMMES



PARIS  
E DENTU, ÉDITEUR  
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES  
PALAIS - ROYAL  
17 ET 19  
GALERIE D'ORLÉANS



**PARIS**

**SUITE**

**DU PARADIS DES FEMMES**

## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

**Collection in-18, Jésus, à 3 fr. le volume**

|  |  |
|--|--|
| <p><i>Le Capitaine Fantôme</i>, 7<sup>e</sup> éd. 1 vol.</p> <p><i>Les Filles de Cabanil</i> (suite du <i>Capitaine Fantôme</i>), 7<sup>e</sup> édit. . . . . 1 —</p> <p><i>Le Drame de la jeunesse</i>, 4<sup>e</sup> édition. . . . . 1 —</p> <p><i>Annette Laïs</i>, 2<sup>e</sup> édition. . . 1 —</p> <p><i>Les Habits noirs</i>, 2<sup>e</sup> édition. 2 —</p> <p><i>Jean Diable</i>, 3<sup>e</sup> édition. . . 2 —</p> <p><i>Bouche de fer</i>, 7<sup>e</sup> édition. . 1 —</p> <p><i>Madame Gil Blas</i>, 3<sup>e</sup> éd. . . 2 —</p> <p><i>Aimée</i>, 4<sup>e</sup> édition. . . . . 1 —</p> <p><i>La Fabrique de Mariages</i>, 4<sup>e</sup> édition. . . . . 1 —</p> <p><i>La Garde noire</i>, 2<sup>e</sup> édition, sous presse . . . . . 1 —</p> <p><i>Roger Bontemps</i> . . . . . 1 —</p> <p><i>Les Gens de la noce</i> . . . . 1 —</p> <p><i>Cœur d'acier</i>. . . . . 2 —</p> <p><i>Les Errants de nuit</i>, 2<sup>e</sup> éd. 1 —</p> <p><i>Les deux Femmes du Roi</i>, 4<sup>e</sup> édition. . . . . 1 —</p> <p><i>La Duchesse de Nemours</i>, 5<sup>e</sup> édition. . . . . 1 —</p> <p><i>La Cosaque</i>, 2<sup>e</sup> édition. . . 1 —</p> <p><i>L'Hôtel Carnavalet</i> . . . . 1 —</p> <p><i>Le Bossu</i>, 27<sup>e</sup> édition . . . 2 —</p> | <p><i>Les Mystères de Londres</i>, nouvelle édition. . . . . 2 vol</p> <p><i>Le Mari embaumé</i> . . . . . 2 —</p> <p><i>La Cavalière</i>, 2<sup>e</sup> édition . . 2 —</p> <p><i>L'Homme de Fer</i>, 2<sup>e</sup> édit. . . 1 —</p> <p><i>Les Belles de nuit</i>, 5<sup>e</sup> édit. 2 —</p> <p><i>La Pécheresse</i>, 2<sup>e</sup> édit. . . 1 —</p> <p><i>Le Château de Velours</i>, 2<sup>e</sup> éd. 1 —</p> <p><i>Les Revenants</i>, 2<sup>e</sup> édit. . . 1 —</p> <p><i>L'avaleur de sabres</i>, 3<sup>e</sup> édit. 1 —</p> <p><i>Mademoiselle Saphir</i>, 2<sup>e</sup> éd. 1 —</p> <p><i>Le Volontaire</i>, 2<sup>e</sup> édit. . . 1 —</p> <p><i>La rue de Jérusalem</i>, 4<sup>e</sup> éd. 2 —</p> <p><i>Le Jeu de la mort</i>, 4<sup>e</sup> édit. 2 —</p> <p><i>Le Cavalier Fortune</i>, 2<sup>e</sup> éd. 2 —</p> <p><i>Les Parvenus</i>, 3<sup>e</sup> édit . . . 1 —</p> <p><i>La Province de Paris</i>, 3<sup>e</sup> éd. 1 —</p> <p><i>L'Arme invisible</i>, 2<sup>e</sup> éd. . . 1 —</p> <p><i>Maman Léo</i>, 2<sup>e</sup> éd. . . . . 1 —</p> <p><i>Le Quai de la Ferraille</i> . . 2 —</p> <p><i>Contes Bretons</i>, nouvelle édition illustrée . . . . . 1 —</p> <p><i>La Tache rouge</i>, 2<sup>e</sup> éd. . . . 2 —</p> <p><i>Les Compagnons du Trésor</i>. 2 —</p> <p><i>L'Homme du Gaz</i>, 2<sup>e</sup> éd. . . 1 —</p> <p><i>La Quittance de minuit</i>. . . 2 —</p> <p><i>Le dernier Vivant</i> . . . . . 2 —</p> |
|--|--|

### LA FÉE DES GRÈVES

Nouvelle édition illustrée, 1 volume in-8°, prix : 5 francs.

# PARIS

SUITE DU

PARADIS DES FEMMES

PAR

PAUL FÉVAL



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

—  
1873

Tous droits réservés



Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa

# PARIS

---

## DEUXIÈME PARTIE

### DU PARADIS DES FEMMES,

---

#### I

#### L'AVENUE GABRIEL.

Aux Champs-Élysées d'Homère et de Virgile, il y avait divers quartiers. Ce n'était point comme notre ciel chrétien où le bonheur est uniforme et consiste pour tous en la même extase. Les sages, amis de la parole, dissertaient gravement sous de frais portiques, les jeunes guerriers lançaient le javelot, menaient la course ou suivaient de loin l'essaim des ombres charmantes qui allait folâtrant parmi les fleurs ; les poètes rêvaient dans les bosquets sacrés où l'époux décédé cherchait l'âme de sa compagne. On avait la lyre et l'épieu, le char bruyant, le coursier rapide : on avait la coupe des festins et

cette autre coupe au fond de laquelle  
l'ivresse. Bacchus et Vénus savaient le chemin des  
enfers.

Paris, le paradis des femmes, est un Eden païen. Il a ses couches et ses zones ; les castes s'y multiplient, le caprice y domine. On n'y connaît point le niveau du communisme chrétien. Entre deux femmes données, toutes deux élues cependant, il y a la même différence qu'entre la perspective large et brillante de la rue de la Paix et le tortueux aspect d'une ruelle sans nom du quartier Saint-Marceau. Tous ces anges ont des ailes, les uns de gaze dorée, les autres d'indienne à dix sous le mètre.

Dans les profondeurs où ils tombent parfois, pêle-mêle, car tout Paradis est bordé d'un fossé qui s'appelle un Enfer, on ne sait vraiment plus reconnaître si les ailes étaient d'indienne ou de gaze.

La gaze d'ailleurs, chacun sait cela, fait de bien plus vilaines loques que l'indienne.

Pour ébaucher seulement l'histoire naturelle de nos anges, il faudrait dix rames de papier, le coup d'œil de Balzac et la patience de Buffon. Le genre est un : la femme. Mais les espèces se divisent indéfiniment, et dans chaque espèce les variétés sont innombrables. Chaque variété veut être heureuse à sa façon. Paris a pour mission de produire ces bonheurs aux choix. Les voluptés de toute sorte y sont en gerbe. Chaque ange cueille la fleur préférée.

Il y a des quartiers comme aux champs de la félicité païenne. Le manuel des joies de Paris ressemblerait assez à un traité de géographie. Les plaisirs du faubourg Saint-Germain ne sont pas cousins des divertissements du mont Bréda ; le noble rire de la rue d'Anjou-Saint-Honoré rougirait jusqu'aux oreilles s'il soupçonnait sa



parenté avec le rire sans gêne de la rue de la Harpe. Entre les salons et Mabile, c'est l'Océan. Mabile prétend qu'il y a un autre Océan entre lui et le bal Bullier.

Notez que Bullier se moque de Mabile, que Mabile raille la Chaussée-d'Antin, que la Chaussée-d'Antin pince les lèvres en parlant des abords de l'Elysée, et que les abords de l'Elysée haussent les épaules à la seule pensée de la rue Saint-Dominique.

Anges de l'aristocratie, anges de la diplomatie et de l'administration, anges de la finance, anges de l'art, anges d'aventure et de guerre, beaux anges, souriant essaim ! le paradis est grand, voltigez tant que vous voudrez ; il y a place pour toutes vos ailes.

C'est ici que l'Inde envoie tous ses cachemires et toutes ses pierreries ; à Bruxelles, à Malines, à Valenciennes, au pays d'Alençon, à York, et ailleurs de pauvres araignées humaines tissent leur toile légère, et, tandis que leurs doigts agiles piquent le métier où la blonde mêle ses fils moelleux, la pelote où s'étoilent les transparentes plates-bandes de la dentelle, leurs yeux se tournent vers le Paradis de Paris. La dentelle y vient, la blonde aussi ; il en vient tant et tant qu'on en formerait des montagnes. Tout cela est pour vous, anges bienheureux. Vous êtes un centre d'attraction. Tout ce qui charme la vue, le goût, l'odorat, l'oreille, s'élançe vers vous comme le fer court à l'aimant. L'autruche vous envoie le doux panache de ses ailes ; la martre zibeline meurt en vous léguant sa robe opulente ; l'hermine, qui préfère le trépas à la honte, jette sur vos épaules sa blanche dépouille. Anges aimés, vous n'avez pas toujours les préjugés de l'hermine.

Ben Dieu ! mourir pour une tache ! quand il y a le dégraisseur !

Vivez, chers anges, longtemps, toujours, pour que

l'univers amoureux ait un centre. Vivez comme vit le parterre dans la saison des roses. Chaque matin, que de fleurs fanées! mais d'autres s'épanouissent déjà, et le bouquet garde sa radieuse fraîcheur.

Vous êtes les fleurs du parterre, vous avez une heure pour briller, une heure pour balancer sur la tige inclinée votre corolle toute pleine de sourires, une heure pour prodiguer à la brise l'enivrement de vos jeunes parfums. Hélas! fleur délicieuse, qu'allez-vous devenir quand le baiser du soleil vous aura dès ce soir flétrie et vieillie?

Vous ne savez et nous ne savons. Demain une autre fleur tiendra votre place. Le bouquet toujours complet ne vous regrettera même pas. C'est justice, madame. Pensez-vous ce matin à la fleur d'hier décédée?

Vivez votre heure. Régnez, étendez votre éventail sur le monde tributaire. Vous n'avez pas seulement les tissus indous et chinois, l'or américain, les diamants du Népal, les parfums anglais, les fourrures moscovites, vous avez aussi les Moscovites eux-mêmes, les Anglais, les Américains, les Indous, les Chinois, tous les citoyens du globe. Votre paradis, ô femmes! est le pivot autour duquel tourne la terre.

Il était neuf heures et demie du soir environ. Chiffon et son ami Loriot étaient à Paris depuis la tombée de la nuit. La voiture de la marquise Astrée, qui avait servi de char triomphal à nos deux petits Bretons pour faire leur entrée dans la capitale du monde civilisé, s'était arrêtée rue de Matignon devant une maison de belle apparence où madame la marquise avait sa demeure. Chiffon et Loriot, profitant de l'obscurité naissante, purent s'esquiver sans attirer l'attention des valets.

Ils se prirent par la main, comme ils faisaient dans

les grandes circonstances, et commencèrent à marcher au hasard.

— Où allons-nous? demanda Lorient.

Chiffon ne répondit point. Elle détourna la tête. Sans ce mouvement, Lorient aurait vu de grosses larmes dans ses yeux.

Pourquoi Chiffon pleurait-elle?

Le premier effet que produit Paris est la sensation d'isolement profond au milieu de cette foule. Certes, les passants n'encombrent point trop la rue de Matignon. Cependant Chiffon était comme éblouie. Lorient l'attira sur le trottoir. Elle ne se rangeait pas pour laisser passer les voitures.

— Pour sûr, dit encore Lorient beaucoup moins ému que sa compagne, toutes les voitures de Paris passent par cette rue-là. J'en ai déjà compté plus d'une douzaine!

— Oh! interrompit-il: c'est celle-là qu'est belle, la Chiffonnette!

C'était l'omnibus de Chaillot avec sa caisse jaune-serin et ses dix-sept voyageurs.

— Tiens! tiens! reprit Lorient qui soutenait seul la conversation, v'là des arbres! Paris est déjà fini.

Chiffon sembla s'éveiller de son rêve. Elle regarda autour d'elle,

— C'est par où nous sommes venus, dit-elle. Paris n'est pas encore commencé.

— Eh bien! demanda pour la seconde fois Lorient, où allons-nous?

— Je ne sais pas, répondit Chiffon.

Puis elle ajouta, retombant dans sa distraction:

— Nous avons le temps.

Ils étaient dans l'avenue Gabriel. La nuit se faisait noire. Il avait plu dans la journée et le macadam se re-

couvrait d'une couche liquide et brillante. Sous les arbres on voyait luire çà et là les flaques d'eau. Le bosquet n'avait point de promeneurs. Les cafés, qui resplendissaient dans ces parages, au bon temps des chaleurs, étaient fermés et tout noirs. Quand Chiffon et Lorient eurent dépassé l'Élysée et ses sentinelles, ils ne virent plus personne.

Chiffon et Lorient nous l'ont dit eux-mêmes ; ils étaient de petits vagabonds. Les vagabonds ne s'effraient guère de la solitude. Chiffon et Lorient étaient habitués à marcher de nuit comme de jour, aussi bien à travers champs que dans les sentiers battus. Mais ici Chiffon et Lorient avaient peur. Le cœur de la petite fille se serrait ; le petit gars avait des frissons sous sa veste de bure. Ils sentaient bien qu'ils n'étaient plus chez eux, dans les vrais champs du bon Dieu. Cette solitude pleine de bruits confus n'était pas la solitude de la campagne ; cette nuit où s'alignaient de longues rangées de lanternes, perchées sur leurs piédestaux, n'était pas la nuit de la lande, triste et calme, qui n'a d'autre voix que la plainte de la brise gémissant dans la bruyère séchée, d'autre lueur que le clair rayon de lune passant lentement entre les nuages voyageurs.

— On marche derrière nous ! dit Lorient en pressant le bras de sa compagne.

Chiffon tressaillit. Sur la grande route, jamais ils n'avaient ainsi prêté l'oreille en tremblant.

Ils se retournèrent. Un homme arrivait dans la contre-allée. Il portait une lanterne de la main gauche et tenait dans la droite une baguette terminée par un crochet de fer. Sur son dos reposait une vaste hotte en osier grossièrement tressé. Quand cet homme passa sous le bec de gaz voisin, Chiffon et Lorient purent voir qu'il était couvert de haillons.

— On nous avait pourtant dit, pensèrent-ils tous deux à la fois, que dans Paris on était si riche !

Tout en marchant, l'homme piquait à terre les morceaux de papier qui jonchaient le sol et les rejetait par derrière dans sa hotte. A Paris, il y a partout des bribes de papier.

Chiffon et Lorient ne savaient pas ce que c'était qu'un chiffonnier. Ils se cachèrent derrière un gros arbre. Le chiffonnier allait d'un pas lourd et fredonnait en piquant ses loques.

Les deux pauvres petits qui avaient rêvé la ville de velours et d'or !

— Tiens ! tiens ! dit tout bas Lorient, il chante une chanson de chez nous.

— Chut ! fit la fillette.

— La Sabotouse ! s'écria le garçonnet.

Le chiffonnier s'arrêta court et mit son crochet au port d'armes.

— Qui vive ? demanda-t-il.

Les deux enfants se tinrent coi.

Un pas léger se faisait entendre sur le trottoir du côté de l'Élysée.

— J'ai cru qu'on avait parlé, grommela l'homme, et il reprit sa marche en chantant :

Sabotons,  
Sabotoux,  
Languedon,  
Languediguedoux,

Lorient continua dans l'oreille de Chiffon :

Languediguediguedoux !  
Du lard et des choux,

Du bon cidre doux,  
 A tretous! (*bis*)  
 Sabotons,  
 Sabotoux,  
 Languedon,  
 Languediguedoux,  
 You!

— L'ami ! cria une voix de femme sur l'autre trottoir.

— Je savais bien que j'avais entendu quelque chose ! grommela l'homme à la hotte.

Chiffon et Lorient avançaient la tête derrière leur arbre pour voir ce qui allait se passer.

Une femme était arrêtée de l'autre côté de la chaussée. Elle portait robe et camail de soie noire. Un voile descendait sur son visage.

— Voilà, ma petite dame, voilà, répondit cependant le chiffonnier, qui traversa la chaussée.

Il pensait :

— Celle-là n'a pas froid aux yeux ; non ! Ordinairement, dès qu'il fait brun sous les arbres, ces minettes se sauvent de moi comme si j'étais le diable.

— Mon ami, reprit l'inconnue, voulez-vous aller me chercher un fiacre ?

— Ça ne veut pas mettre ses pieds mignons dans la boue, pensa encore l'homme à la hotte ; combien qu'il y aura pour ça, bourgeoise ?

— Je vous donnerai un franc.

— Ça fait 20 sous, supputa Chiffon ; on parle de ça ici comme on dirait deux liards chez nous.

Lorient demanda :

— Qu'est-ce que c'est qu'un fiacre ?

— Un franc ; se récria le chiffonnier ; n'y a plus rien au Cirque dans cette saison, et l'on ne stationne plus

sur la place de la Concorde. Faudra aller rue du Faubourg-Saint-Honoré, en face de la rue d'Angoulême, ou bien derrière la Madeleine, ou bien rue du Mont-Thabor, ou bien...

— Vous irez où vous voudrez, mon ami, interrompit la dame, dont le petit pied frappa le trottoir avec impatience. Combien me demandez-vous?

L'homme à la hotte se recueillit et dit :

— Cinquante sous.

Cinquante sous! répéta Chiffon en joignant les mains.

— Si je savais ce que c'est qu'un fiacre, j'irais bien en chercher un, fit observer Lorient.

— Allez et dépêchez-vous, dit la dame.

— Elle n'a pas seulement marchandé! fit Chiffon.

— L'homme à la hotte était déjà en route.

— Je reviens dans une petite minute, cria-t-il de loin.

C'était une bonne affaire, mais il avait du regret.

— Par la boue qu'il fait, se disait-il, j'aurais eu la grosse pièce.

La dame voilée se prit à marcher lentement sur le granit sec vers la place de la Concorde.

— Allons-nous-en, dit Chiffon.

— Non, répondit résolument Lorient, je veux voir ce que c'est qu'un fiacre.

Chiffon n'était pas non plus à l'abri d'une pointe de curiosité.

— Te doutes-tu de ce que c'est, toi, la Chiffonnette? insista le petit gars.

— Ma foi, nenni!

— Je pense bien que c'est quéq'chose à manger.

Chiffon secoua la tête.

— Ou quéq'chose à boire, ajouta le petit gars.

— Cette dame-là n'a pas l'air d'avoir faim ou soif, dit Chiffon.

— Eh bien! alors, qu'est-ce que c'est que son fiacre!

A mesure que la dame voilée descendait ver la place en longeant la ligne des jardins qui donnent sur l'avenue Gabriel, Chiffon et Lorient la suivaient abrités par les arbres. Lorient disait avec beaucoup de sagesse :

— Si j'avais su tout à l'heure ce que c'est qu'un fiacre, j'aurais pu gagner cinquante sous.

— Et nous aurions soupé joliment, ajouta Chiffon, sans entamer notre avoir.

— Tiens! s'écia Lorient, v'là le vilain homme qui revient avec une voiture.

— Sans doute que le fiacre est dedans, répliqua Chiffon.

Lorient traversa la chaussée boueuse en trois bonds, et regarda par la portière ouverte de la voiture. Il ne vit rien. La dame voilée remettait en ce moment au chiffonnier le prix convenu.

— Et pour boire? demanda celui-ci.

La dame voilée donna pour boire.

— Qu'as-tu vu? interrogea Chiffon, qui rejoignit son Lorient.

— Faut que ce soit fièrement petit, répliqua le garçonnet désappointé : je n'ai point pu le voir.

— Barrière Poissonnière, dit la dame voilée au cocher avant de monter, rue de la Goutte-d'Or, n°...

L'homme à la hotte, qui avait repris le trottoir, se retourna vivement.

— Tiens, tiens, fit-il avec un profond étonnement, la petite mère va chez le bonhomme Bistouri!

En ce moment, l'inconnue mettait le bout mignon de ses bottines sur le marchepied. Un coup de vent souleva son voile de dentelle noire. La lueur de la lanterne pla-



cée au côté de la voiture vint effleurer son visage.

Un triple cri de surprise retentit sur le trottoir

Chiffon et Lorient avaient reconnu la dame de la berline qui les avait amenés à Paris.

L'homme à la hotte se frottait les yeux.

— J'ai la berlue, se disait-il, ou c'est bien la Morgatte!

La voiture s'ébranla. Le cocher fouetta les rosses, qui prirent un trot pénible et inégal.

— L'homme! dit Lorient qui s'approcha du chiffonnier le bonnet à la main, nous voudrions bien savoir ce que c'est qu'un fiacre.

Le chiffonnier mit son crochet dans sa hotte, éteignit sa lanterne, et allouea le pas en suivant la voiture.

## II

### LA QUÊTE.

— Censé, dit Lorient, qui regardait marcher l'homme à la hotte, on est encore plus mal poli à Paris que sur la grand'route.

Chiffon haussa les épaules.

— C'est un pauvre et un homme du commun qui n'a pas reçu d'éducation, répliqua-t-elle.

— Excusez ! se récria le petit gars. Un pauvre qui gagne 50 sous, rien que pour aller chercher un... comment donc qu'elle appelait ça, la dame ?

— Un fiacre.

— Un fiacre. Je voudrais tout de même bien savoir ce que c'est.

— Ah ! grand Jésus ! s'écria Chiffon, en arrivant au bout de l'avenue Gabriel, regarde donc, mon Lorient ?

Lorient resta les bras tombants et les yeux écarquillés. Ce n'était certes pas le dessin douteux de la place de la

Concorde qui causait cet ébahissement ; ce n'étaient même pas les statues urbaines, montées sur le toit de leurs cabanes, non plus la belle architecture du Garde-Meuble, non plus le Palais-Bourbon dont la nuit voilait d'ailleurs le froid péristyle. Chiffon et son ami Lorient ne s'émerveillaient pas pour si peu.

Ce qui les clouait en ce moment au sol, muets tous deux d'étonnement et d'admiration, c'était la perspective de lumière offerte tout à coup à leurs yeux par la rue de Rivoli. Jamais rien de pareil n'avait frappé leurs regards. Ce trait flamboyant qui rayait la nuit à perte de vue, dépassait vraiment les rêves de leur imagination.

— Faut aller là-dedans, la Chiffonnette, dit enfin Lorient. Sainte Vierge ! que c'est beau !

— C'est bien plus clair que l'église de Saint-Cast, le soir de Noël ! répondit la petite fille.

— Viens, viens ! reprit Lorient, impatient d'approcher ces merveilles.

Chiffon résista. Un gros soupir s'étouffa dans sa poitrine.

— Ça n'est pas encore notre route, mon Lorient, murmura-t-elle.

— Pourquoi ? interrompit le garçonnet, la rue est à tout le monde.

— Plus ça brille, répliqua Chiffon gravement, plus c'est cher. Il n'y a par là que des riches.

— Quand donc que nous serons riches, une bonne fois ! soupira Lorient.

Pour s'éloigner de ces parages opulents où tout coûte trop cher, Chiffon entraîna son Lorient par la rue Royale vers le boulevard de la Madeleine. C'était tomber de Charybde, en Scylla, mais Chiffon ne savait pas. La rue Royale n'a pas cette éblouissante rangée de lanternes

qui forme une illumination permanente, et qui célèbre si haut le pur alignement de la rue de Rivoli.

— V'là que j'ai faim! dit Lorient qui oublia d'admirer la Madeleine.

Chiffon commit la même faute, mais ils regardèrent bien tous deux les magasins situés à l'entour.

— Dans cette grande rue, dit-elle en montrant les boulevards, doit y avoir des boulangers et des marchands de fromage. Avançons!

— Avançons! répéta Lorient, régaillardé par l'idée du pain et du fromage.

Ils tournèrent l'angle de la place et marchèrent enfin sur ce fameux asphalte, foulé journallement par tant de bottes illustres. Chiffon et Lorient sentirent d'instinct qu'ils étaient en un lieu où il faut de la tenue. Ils chaussèrent tous deux leurs sabots.

— Écoute un peu voir, mon Lorient, dit Chiffon avec gravité: Nous ne sommes pas venus à Paris pour nous amuser, pas vrai?

— Dame! répliqua le garçonnet, c'est pas pour nous ennuyer non plus, c'est sûr.

— C'est pour travailler, pour gagner beaucoup d'argent et nous reposer quand nous serons riches, riches!

— Faut nous dépêcher, ma Chiffonnette.

— Dès demain nous travaillerons, mon Lorient... je suis courageuse.

— Et moi pas feignant!

— Ça marchera comme sur des roulettes.

— Oui, oui, dit Lorient. Vois-tu des boulangers toi?

— Pas encore.

— L'estomac me tire... et puis j'ai grand soif.

— Allons toujours, mon Lorient. Y a qu'éq'chose qui m'embarrasse: à quoi travaillerons-nous?

— Parbleu! répliqua Lorient, c'est pas difficile. Nous

irons là où il y a beaucoup de monde, comme ici, par exemple, nous chanterons, nous danserons, et puis moi, je ferai la roue.

Chiffon réfléchit.

— J'ai beau regarder, dit-elle, je ne vois personne danser ni faire la roue. C'était bon à la foire... Mignon Jésus! interrompit-elle, vois donc les jolis bonnets!

Ils étaient devant un magasin de lingerie. Lorient n'accorda qu'un regard distrait aux jolis bonnets.

— Qué drôle de rue! grommela-t-il avec un commencement de colère, où l'on ne vend ni pain ni fromage!

— Et les fichus! continua Chiffon, et toutes ces choses! Comme c'est blanc, mon Lorient, comme c'est frais!

— V'là des gens qui boivent au moins! interrompit le petit gars en avisant un café au coin de la rue des Capucines, je vas boire.

— Attends donc! vaut mieux boire, quand nous mangerons. Ah! Jésus! Jésus! les belles mousselines! C'est donc bien vrai tout de même que Paris est le paradis des femmes!

— T'as déjà envie de porter des falbalas, toi la Chiffonnette! dit Lorient avec amertume.

— Est-ce que je ne serais pas bien gentille avec ça, mon Lorient?

Il fallait être Lorient pour ne pas répondre: *Si fait*, tout de suite et de bon cœur. Mais il avait l'estomac creux et le gosier sec. Dans ces cas-là, il perdait le peu de galanterie qu'il avait.

— Tu n'es point vilaine, la Chiffonnette, répliqua-t-il; mais c'est des dames qui portent tout ça.

— Sont-elles heureuses! soupira la fillette.

— Si j'étais que de toi, reprit Lorient sévèrement, au lieu d'avoir des pensées comme ça, je me dirais: V'là

des filles qui travaillent là-dedans, je pourrais bien en faire autant qu'elles.

Chiffon frappa dans ses mains, toute joyeuse.

— Merci mon Lorient, s'écria-t-elle, c'est une idée que tu me donnes ! Merci !

Elle lui jeta ses bras autour du cou et planta deux gros baisers sur sa joue.

Lorient se retira tout confus, parce qu'il voyait des messieurs et des dames arrêtés à le regarder. Chiffon avait parlé haut, comme font tous ceux qui vivent au grand air et qui sont habitués à causer loin des oreilles indiscretes. Elle avait appelé Lorient par son nom. Les passants avaient entendu ce nom qui leur avait paru réjouissant, et l'on faisait cercle.

— Qu'est-ce qu'ils regardent donc, ceux-là ? demanda Chiffon, qui n'était point déconcertée.

— C'est à cause que tu m'as embrassé, répondit tout bas Lorient ; faut pas.

— Ils sont gentils tous les deux, disait-on dans le cercle.

Un gros monsieur expliqua :

— L'Auvergne est un pays pauvre et surchargé de population. Dans chaque famille, composée de plus de douze enfants, du moins je l'ai ouï dire ainsi par des gens sérieux et absolument dignes de créance, on expédie sur Paris l'excédant.

— Est-ce que les familles où il y a plus de douze enfants sont communes ? demanda la femme dudit monsieur.

— En moyenne, répliqua-t-il sans broncher, onze familles sur dix-neuf ont plus de douze enfants, sept sur dix-neuf en ont plus de quatorze, six plus de quinze, quatre plus de seize, et une seulement plus de vingt.

— Mais ceux-là sont de petits Normands! dit un autre monsieur.

Le premier monsieur, dédaignant la discussion, emmena sa femme à qui il dit :

— Les jeunes auvergnats se font généralement porteurs d'eau : sept sur onze ; trois sur onze commissionnaires, et un sur onze charbonnier. Il serait maladroit de les confondre avec les petits savoyards qui viennent de plus loin et qui...

— Tu m'avais promis de me conduire au café chantant du Palais-Royal, interrompit ici l'épouse du gros homme, pour entendre des tyroliennes.

— Ceci est une autre question, répliqua l'époux ; le Tyrol est célèbre par la blessure que l'empereur y reçut à la cuisse...

Le cercle augmentait : chacun sait bien qu'à Paris, il suffit de cinq badauds arrêtés pour faire une émeute. Les enfants vinrent avec leurs bonnes, ce qui amena les militaires en permission. Tout le monde parlait, tout le monde considérait curieusement notre Chiffon et son Lorient que l'éclairage du magasin de lingerie mettait en pleine lumière.

On disait :

— C'est drôle, ces Piémontais!

-- La petite a de bien beaux cheveux!

— Voyez! voyez leurs sabots!

— Ça vient pour sûr de la Sologne!

— Tout-à-l'heure ils s'embrassaient comme pour du pain!

— Vraiment! comme ça, sans gêne? des sauvages!

— Maman, je veux les voir s'embrasser! sanglota un cher enfant tout blond.

Chiffon se pencha à l'oreille de son ami.

— Mon Lorient, lui dit-elle, v'là une occasion, essaie

voir de faire un peu la roue.

Loriot était intimidé. Chiffon le prit par la main et mit l'autre poing sur la hanche.

— Ils vont danser ! ils vont danser ! se disait-on à la ronde ; c'est des comtois !

Les deux paires de sabots frappèrent en effet l'asphalte avec bruit. Chiffon avait dit à l'oreille de Loriot :

— Je suis sûre que nous allons avoir des pièces blanches plein ton bonnet !

Par le fait, l'assistance était nombreuse ; la recette pouvait être bonne. A une pièce blanche seulement par personne, on devait faire une excellente aubaine. Mais il faut être bien Savoyard, Tyrolien, Auvergnat, sauvage ou même Breton, pour croire aux pièces blanches des badauds de Paris. Si les badauds de Paris donnaient comme cela des pièces blanches, pour chaque chose qu'ils regardent, ils épuiserait la caisse d'un millionnaire.

Deux coups de talon fièrement appliqués, puis deux coups de pointe, un coup à plat en se tournant dos à dos. Deux coups de talon, deux coups de pointe, un coup à plat en se remettant vis-à-vis, voilà la vraie *litra* des Côtes-du-Nord et du Morbihan. Quand on est dos à dos, on chante :

Nous nous marierons, ma commère ;  
Nous nous marierons tous les deux...

En tournant, on nage des deux mains, comme pour faire la planche ; puis quand on est chômé face à face, on continue :

Vous êtes jeune et moi z amoureux,  
C'est tout c' qu'il faut pour être heureux :  
Nous nous marierons, ma commère, etc.



Après quoi, l'on se reprend par la main et on sabote en redisant le refrain :

Litra, litra, litralilanolire, etc.

Chiffon menait la danse. Lorient, qui n'avait jamais travaillé devant un public si recommandable, se trouvait un peu déconcerté, mais cela lui allait bien d'être rouge comme une pivoine. Ses longs cheveux blonds bouclés battaient sur ses épaules, et quand il relevait ses grands yeux bleus, toutes les femmes au-dessus de vingt-cinq ans se sentaient attendries. Chiffon faisait succès dans la portion mâle du cercle. Les connaisseurs devinaient déjà qu'elle ne garderait pas longtemps son casaquin de paysanne.

Ceci se passait non loin de la rue de la Paix, sur le boulevard des Capucines. Au moment où Lorient et Chiffon achevaient le premier couplet de *la litra*, un homme en costume de marin, et portant à ses oreilles de belles grandes boucles soutenant des petits poignards, joua des coudes pour percer la foule et vint se planter au premier rang.

— Tonnerre de Brest! dit-il, c'est de chez nous ça. Avance Toto!

— Oui, mon cousin, répliqua une voix timide derrière le cercle.

On se mit à regarder un peu les boucles d'oreille du matelot. Toto faisait ce qu'il pouvait pour le rejoindre, mais Toto, humble de cœur, n'osait pas jouer des coudes comme faisait son valeureux parent.

— Ils vont nous donner, mon Lorient, dit tout bas Chiffon en reprenant haleine; danse bien, notre fortune est peut-être faite!

— C'est soif que j'ai maintenant, répliqua Lorient.

— Danse bien ! quand nous aurons de quoi, tu boiras tant que tu voudras,

— Sans compter le manger, appuya Lorient en passant la langue sur les lèvres.

— Y es-tu ?

— J'y suis.

Les sabots remplacèrent de nouveau l'orchestre. L'harmonie moderne s'est appropriée les castagnettes, dédaignerait-elle les sabots ? Le sabot bien touché n'est pas un instrument méprisable.

— Hardi, les petits ! cria le matelot au moment où la danse recommençait.

— A bas la claque ! fit un gamin jaloux.

Chiffon et Lorient avaient reconnu en même temps la grosse figure qui s'était montrée, l'avant-veille, à la portière de la diligence du Mans, quand le monsieur pâle et bouffi leur avait jeté sur la grande route la fameuse pièce de quarante francs. Ils échangèrent un signe en se retournant face à face, car ils ne pouvaient parler, occupés qu'ils étaient à chanter. Roblot, de son côté, se disait :

— J'ai vu ces deux petits-là quelque part,

Un coupé s'arrêta derrière le public de nos petits danseurs. La porte s'ouvrit. Un homme, à la mise élégante et sévère, descendit sur le trottoir et se prit à regarder comme le dernier des badauds. Il était grand et pouvait voir par-dessus les têtes. Quand les mouvements de l'assistance permettaient aux lumières du magasin de frapper son visage, celui qui se fût avisé de l'observer aurait découvert sur ses traits nobles et beaux une singulière émotion.

Ses yeux expressifs semblaient répéter les propres paroles de l'honnête Roblot, et dire : « Voilà qui est de chez nous. »

Il ne manquait là que le chiffonnier de l'avenue Gabriel, et la belle dame qui l'avait envoyé chercher un fiacre. Le chiffonnier venait aussi *de chez nous*, puisqu'il avait prononcé le nom de la Morgatte, et qu'il chantait correctement la *Sabotouse* de Lamballe.

Jamais, peut-être, *la litra* n'avait été mieux dansée ou chantée. Ces deux petites voix claires se mariaient admirablement, et la double paire de sabots claquait si dru sur l'asphalte, qu'on l'entendait à cinquante pas à la ronde. Les fenêtres du boulevard s'ouvraient. Pour comble de chance, aucun sergent de ville ne passait.

Roblot battit des mains.

— Chaud ! fit Chiffon, un temps de roue pour finir.

Loriot, qui était lancé, ôta ses sabots, prit son élan, et fit le tour du cercle en roulant comme un soleil d'artifice. Auriol l'eût admiré.

Chiffon prit les deux coins de son tablier, Loriot ouvrit son bonnet de laine et la quête commença. Nous craindrions d'exagérer, si nous voulions dire à quels chiffres les espérances de Chiffon et de Loriot portaient la recette.

Sous le roi Louis-Philippe, le maréchal Lobau acquit une juste renommée en inventant un nouveau mode de dissiper les rassemblements séditionnels. Repoussant la poudre à canon comme trop meurtrière, le maréchal eut recours à l'eau fraîche. La pompe remplaça le mousquet, et les émeutiers refroidis prirent la fuite devant cette artillerie hydraulique.

Tout s'use, le siècle marche ; la pompe a déjà vieilli. Malgré la frivolité de nos conceptions habituelles, nous prenons la hardiesse d'aborder pour un instant les rivages de la politique et de proposer aux gouvernements qui pourraient être menacés dans l'avenir, un moyen plus simple, meilleur et moins coûteux que la pompe.

Voici ce moyen pour lequel nous ne réclamons aucune indemnité.

Aussitôt qu'un rassemblement mal intentionné se formera, que le pouvoir y fasse pénétrer une personne dévouée, le chapeau à la main, et que cette personne fasse une quête vigoureuse.

Le Parisien a horreur de la quête.

A l'averse, et par conséquent aux pompes, on peut opposer le traditionnel parapluie. Contre la quête, point de bouclier ; devant la quête, la fuite seule est possible.

Nous posons en fait qu'il n'y a pas un seul attroupe-ment qui puisse résister à une quête résolument organisée, et nous offrons quarante mille francs de notre poche à quiconque prouvera le contraire.

Chiffon n'eut pas plus tôt tendu son tablier bleu, Lorient n'eut pas plus tôt ouvert son bonnet de laine, qu'il s'opéra un brusque mouvement dans le cercle. Les deux ou trois premiers badauds, quel que fût leur sexe, pris à l'improviste, sacrifièrent un sou pour protéger leur déroute : mais pendant qu'ils fouillaient dans leur poche, le gros du public se débanda, critiquant amèrement le spectacle qu'il ne voulait point payer.

— C'est bête comme tout, dit une dame à tartan.

Une dame à cabas répondit :

— La police empêche de vendre du savon pour détacher, qu'est utile, mais on ne souffle mot à de pareils vagabonds !

Déjà dans le lointain, le gamin jaloux imitait le chant du coq. Les couples sages, attardés un instant devant la comédie en plein air, regagnaient leur domicile bras-dessus bras-dessous, parlant des jours qui raccourcissaient, et du prix exorbitant de la viande de boucherie.

Chiffon et Lorient, stupéfaits, se trouvèrent tout à

coup en face de huit ou dix personnes qui, ayant donné leur sou, attendaient fièrement une autre chanson et une autre danse.

Loriot avait la larme à l'œil. Chiffon éclata de rire.

— V'là notre fortune, s'écria-t-elle en secouant quelques sous au fond de son tablier.

— Moi qui ai si bien fait la roue ! murmura le pauvre Loriot.

Les badauds payants attendirent une minute, puis se retirèrent à leur tour, en voyant que les deux petits poursuivaient leur route.

Trois personnes s'attachèrent cependant aux pas de Chiffon et de Loriot : le marin aux boucles d'oreille en poignards, son compagnon Toto, qui marchait un peu derrière lui, et de l'autre côté du trottoir, l'élégant propriétaire du coupé.

Le cocher, sur un signe de son maître, conduisait l'équipage au pas le long de l'asphalte.

Roblot le marin rejoignit les deux petits en deux ou trois enjambées ; il prit à pleines mains les cheveux blonds ébouriffés de Loriot et caressa le menton de Chiffon. Le monsieur du coupé s'arrêta court pour regarder cela.

— Eh bien ! les petiots ! dit le marin de sa voix brusque et retentissante, avons-nous encore le louis d'or ?

Loriot l'examina avec défiance. Chiffon repoussa sa main.

— Ça ne vous fait rien, l'homme, répondit-elle ; si l'on n'avait que vos pièces à vous, on ne mettrait pas épais de beurre sur son pain !

Chiffon avait tendu son tablier au marin lors de la quête, et le marin n'avait rien jeté dans le tablier de Chiffon.

Pour la décharge de l'honnête Roblot, nous devons

dire tout de suite qu'il n'y avait point de sa faute. Son gousset était plus plat que la bourse des deux petits, puisqu'il n'avait pas même le fameux louis de quarante francs. Roblot était parti de Bretagne avec une mission ayant trait aux événements que nous avons racontés dans le prologue de cette histoire. Il s'était engagé à venir à Paris porter une révélation importante.

On l'avait payé, mais modestement, car celui qui envoyait le message était un bien pauvre homme. Toto n'était pas un garçon de dépense ; cependant il fallait le nourrir. Le bon Roblot s'était embarqué avec ce qu'il fallait tout juste pour faire le voyage.

Or, Paris est grand. Roblot n'avait point l'adresse de celui qu'il cherchait. Roblot, à bout de finances, avait fait le soir, en compagnie de Toto, son dernier bon dîner.

Roblot n'était pas homme à se formaliser du reproche de la fillette ; mais il poussa un gros soupir en songeant au vide profond de sa bourse de cuir.

— Ceux qui sont sûrs d'avoir toujours le pain sans beurre, si loin du pays, ont encore de la chance, mignonne, répliqua-t-il.

Cé disant, il arrêta Chiffon tout court sous un bec de gaz et reprit :

— Avance ici, Toto !

L'homme du coupé tressaillit vivement à ce nom et s'arrêta aussi tout court. Il cessa de regarder les deux enfants pour porter ses yeux sur le pauvre diable qui marchait derrière le marin. Un cri de surprise s'étouffa dans sa gorge.

— Quoi que vous me voulez donc, l'homme ? demanda Chiffon scandalisée.

Et Lorient de fermer les poings en roulant de gros yeux.

— Avance ici, Toto, répéta le marin, et plus vite que ça, s'il vous plaît!

— Me v'là, mon cousin, répondit le pauvre diable en se campant devant la fillette.

Il était en plein sous le réverbère. Le gaz éclairait sa figure maigre et pâlie, sur laquelle retombaient les mèches raides de ses cheveux. L'inconnu, qui restait dans l'ombre, joignit les mains et porta son mouchoir à son visage. On eût presque dit qu'il avait des larmes dans les yeux.

— Est-ce un rêve, cela? murmura-t-il.

Roblot releva sans façon le menton de la petite fille afin de la bien mettre en lumière, et dit à Toto :

— Regarde.

— Oui, mon cousin, répliqua celui-ci selon son habitude.

— Qu'en dis-tu?

— Ce que j'en dis, mon cousin? fit le bon garçon dont la voix tremblait.

— Te souviens-tu de la petite demoiselle Victoire? demanda Roblot.

Toto passa le revers de sa main sur ses yeux.

En ce moment, l'inconnu traversa en deux bonds la largeur du trottoir, et, sans respect pour son bel habit noir, prit Toto Gicquel à bras-le-corps pour l'embrasser étroitement.

— En voici d'une autre! s'écria le marin, qui lâcha le menton de Chiffon.

Les badauds s'arrêtaient de nouveau, en voyant un dandy au costume irréprochable serrer dans ses bras un pauvre garçon vêtu de guenilles.

Toto, cependant, restait tout abasourdi. Ses yeux se

relevèrent sur l'inconnu, et une pâleur mortelle couvrit son visage.

— Le pâtre! murmura-t-il, tandis que ses genoux fléchissaient. Sulpice, mon petit Sulpice! le bon Dieu a exaucé ma prière!



### III

#### ROBLOT.

Le docteur Sulpice avait entraîné Toto Gicquel jusque derrière sa voiture. Les dernières paroles prononcées n'avaient point été entendues par le groupe composé de Roblot et des deux enfants. Le gros monsieur qui avait fait naguère à sa femme la statistique des familles auvergnates revenait sur ses pas, après avoir poussé sa promenade du soir jusqu'à la Madeleine.

— Voici un de ces faits qui étonnent le vulgaire, dit-il, en montrant à sa compagne Toto dans les bras de Sulpice. Il y a quelque chose de frappant dans ce tableau. On croit deviner là-dessous un mystère, comme si la vie réelle n'était pas toute pleine de drames ! Au théâtre, on taxe d'in vraisemblance certaines péripéties, eh bien ! chaque jour, les boulevards, les quais et même les voies de communication moins importantes assistent à des complications bien autrement curieuses. J'ose dire que

l'Ambigu, la Porte-Saint-Martin et l'ancien Théâtre Historique, malgré leur réputation de hardiesse insensée, restent toujours beaucoup au-dessous de ce grand inventeur qui s'appelle le Destin. Cette opinion peut paraître audacieuse, mais je m'en moque. Ceux qui ne seront pas contents le diront !

La femme du gros monsieur devait avoir quelque autre moyen de faire son paradis dans Paris.

Maintenant, si quelqu'un s'étonne de voir un gros monsieur si cruellement éloquent, nous ferons remarquer que la presse quotidienne a beaucoup élevé le niveau des intelligences obèses. Les curiosités statistiques se trouvent dans le corps du journal ; les pensées profondes coulent de source dans les feuilletons littéraires. Pour quarante huit francs par an, tout gros monsieur peut humilier sa femme, l'écraser même sous le poids de sa supériorité, pour peu que celle-ci, attardée aux faits-divers, n'ait pas le loisir de lire le reste du journal.

— Toto ! Toto ! mon pauvre Toto ! disait Sulpice ; je te croyais mort depuis bien longtemps !

— Moi, je savais bien que vous étiez devenu un homme savant et puissant, répliqua le monteur ; mais comment que j'ai donc fait pour vous reconnaître ? Vous étiez un joli brin de petits gars ; mais maintenant vous voilà si grand et si beau !

Sulpice contemplait avec des yeux attendris le compagnon de son humble enfance.

— Tu n'as pas changé, toi, Toto Gicquel, dit-il.

Le monteur secoua la tête.

— Moi, reprit-il, tandis que sa figure maigre et hâve avait un bon sourire, je ne changerai pas même pour mourir, monsieur Sulpice. Je suis fait comme ça. Mon pauvre esprit n'a pas plus grandi que mon corps. Si j'ai

pu vous reconnaître, c'est que justement je pensais à vous.

— Tu pensais à moi, mon garçon?

— Pour plusieurs raisons. D'abord, c'est vous que nous venions chercher à Paris, mon cousin et moi.

— Vraiment! fit Sulpice; qu'est-ce que c'est ton cousin?

— Roblot, le marin.

— L'ancien matelot de commerce! s'écria le docteur en faisant un pas vers l'ami Roblot.

— Sans vous commander, dit celui-ci qui s'approchait en même temps. Les petits oiseaux sont envolés! Si vous avez fini de causer, nous allons faire notre ouvrage. Viens, Toto.

— Oui, mon cousin, répliqua doucement celui-ci.

Mais il ne bougea pas plus qu'une borne.

— Je pensais encore à vous, monsieur Sulpice, reprit-il, à cause de ces petiots dont parle le cousin : c'est de chez nous.

— Les connais-tu? demanda vivement le docteur.

— Je les ai vus, une fois, sur la route...

— Moi aussi, pensa le docteur.

Roblot s'était arrêté à dix pas. Il ne comprenait rien à ce long entretien et commençait à trouver que Toto lui manquait de respect. Roblot était très-jaloux de son autorité sur l'ancien monteur.

— Toto! appela-t-il d'une voix sévère.

— Oui, mon cousin.

— Est-ce que tu veux coucher ici?

Toto regarda Sulpice d'un air indécis et répondit :

— Je ne sais pas, mon cousin.

Evidemment, cela dépendait de Sulpice; Toto avait changé de maître.

— Et pourquoi ton cousin Roblot venait-il me chercher? demanda rapidement Sulpice.

— Pour les deux enfants.

Involontairement, le regard de Sulpice parcourut la chaussée et le trottoir. Ce mot : les deux enfants, le ramenait à ceux qu'il avait vus naguère à cette place même. Chiffon et Lorient étaient arrêtés à une cinquantaine de pas de là, le nez contre la devanture d'un magasin.

— Quels enfants? demanda-t-il pourtant.

— Le fils de Madeleine, répliqua Toto avec un grand soupir, la fille de Victoire.

— Eh bien! dit Sulpice, je les ai retrouvés.

— Ah! fit l'ancien monteur, est-ce bien sûr, cela, monsieur Sulpice?

Sulpice hésita.

— Je le crois, murmura-t-il enfin, comme s'il eût voulu se le persuader à lui même.

En même temps, il alla droit à Roblot et lui dit :

— Je suis Sulpice, l'ancien pâtre du Tréguz. Qu'avez-vous à m'apprendre?

Roblot recula de plusieurs pas; puis il ôta son chapeau de marin et resta découvert.

— Tonnerre de Brest, murmura-t-il après un silence, vous lui ressemblez tout de même fameusement! plus grand que le patron, plus mince, mais c'est le même œil, nom de nom! Vous auriez fait un fier matelot, oui! Voulez-vous que je vous donne une poignée de main pour l'amour du patron, monsieur Sulpice?

Le docteur lui tendit la main. Toto s'essuyait les yeux pour mieux voir son petit Sulpice, qui avait maintenant la tête au-dessus de lui. Il eût bien voulu se mettre jusqu'au cou dans les souvenirs. Son pauvre cœur débordait, et la langue lui démangeait. Que de choses! Bijou, le cheval essoufflé qui montait les vieilles Anglaises au

phare! Biquette, la belle chèvre de mademoiselle Victoire! Randonneau, le chien zélé! Sa cabane à lui, Toto, dont les planches mal jointes laissaient passer le vent du large avec les grandes plaintes de la mer! La loge du pâtre, si nette et si propre, où les six moutons favoris dormaient devant la huche! et la Maison dont les fenêtres entr'ouvertes laissaient voir si souvent madame Madeleine en pleurs! et le Château, fier et triste dans la clairière, regardant l'Océan par la longue avenue percée dans la futaie de chênes...

Mais Sulpice et Roblot se parlaient tout bas. Toto n'osait plus ouvrir la bouche.

Sulpice lui dit, en montrant Chiffon et Lorient qui allaient lentement d'un magasin à l'autre :

— Ne les perds pas de vue.

Toto se mit en arrêt comme un chien.

— J'ai été huit ans avec votre père, monsieur Sulpice, prononça Roblot d'un ton de brusquerie soudaine, car il voulait cacher son émotion, c'était un vrai marin et un vrai Breton. Vous devez être bon et brave comme lui, ça se voit. On dit pourtant là-bas que votre père n'est pas encore vengé.

— Vengé? répéta Sulpice avec distraction.

Il consulta sa montre.

— Ni Victoire de Rostan non plus, poursuivit le matelot, ni le jeune marquis Antoine : aucun de ceux qui vous aimaient et qui sont morts dans la nuit du sang!

— Les morts sont avec Dieu, répliqua le docteur à voix basse; j'ai pensé aux vivants. Vous n'êtes pas venu de si loin, ami Roblot, pour me parler de morts?

— Vous aimiez pourtant bien votre père! murmura le matelot.

Sulpice fit un geste d'impatience.

— Mon père me voit, dit-il, j'ai fait de mon mieux.

Roblot garda un instant le silence.

Il ne comprenait plus cet homme dont le front ne rougissait pas, lorsqu'on lui reprochait de ne s'être point vengé.

— Que savez-vous du fils de Madeleine et de la fille de Victoire? demanda le docteur.

— Le vieux douanier Méruel, répondit Roblot, s'en est allé dans l'autre monde. En mourant, il m'a fait promettre de venir à Paris pour vous donner des nouvelles.....

— Je l'ai cherché bien longtemps! interrompit Sulpice.

— Il s'était sauvé de Saint-Cast, repartit Roblot, parce qu'on l'accusait d'avoir aidé au débarquement du marquis Antoine. Les douaniers avaient fait du tapage pour détourner l'attention de la justice. Ils croyaient avoir commis les trois meurtres en tirant à tâtons dans la nuit. Et plus d'un dentelier a fait fortune du coup, car les gabelous n'osaient plus brûler une amorce, passé la brune. Je disais donc que le vieux Nicolas Méruel était à Jersey quand vous êtes venu au pays. Il a bien deviné que les trois tombes du cimetière de Saint-Cast étaient votre ouvrage. Il disait : « le pàtour savait guillocher le bois, il a bien pu graver des noms sur la pierre. » Et quand il venait prier pour les trois défunts, il ajoutait toujours un *Ave* à votre intention, monsieur Sulpice. Au retour de mon dernier voyage, j'ai été le voir comme d'habitude, car nous étions parents, vous savez bien. Je l'ai trouvé en train de se préparer pour mourir. Il avait quelque chose sur la conscience, voyez-vous; il n'était pas tranquille, malgré l'absolution du prêtre. En me voyant, il a rejeté sa pauvre couverture pour se relever tout droit.

— Ah! ah! cousin, qu'il m'a dit, je te reconnais bien.

Quand tu étais tout petit, je t'ai appris des chansons. Es-tu bon chrétien, mon neveu ?

Moi, j'ai répondu : dame, oui, quoique je ne confesse pas mes fredaines tous les samedis soir.

— V'là les deux petiots qui dévalent ! dit en ce moment Toto Gicquel, qui revint en courant.

Le docteur vit en effet les deux enfants tout au bout du boulevard. Encore quelques pas, on allait les perdre dans la foule. Il consulta de nouveau sa montre.

— Mon garçon, dit-il à Toto, tu vas les suivre. Tu m'entends bien, quand même ils iraient hors de Paris...

— Quand même ils iraient à Landerneau ! interrompit résolument l'ancien monteur.

— S'ils entrent quelque part, continua Sulpice, tu attendras une demi-heure à la porte, afin de voir s'ils ne repartent point. Ensuite tu viendras me trouver chez moi, rue de Tournon, n° 8.

— Rue de Tournon, n° 8, répéta le monteur pour mettre l'adresse dans sa tête.

Puis il partit au trot, battant l'asphalte d'un pas lourd, et remuant tout son pauvre corps dégingandé.

Sulpice ouvrit la porte de son coupé.

— Montez, dit-il à Roblot.

Celui-ci obéit.

— Rue Neuve-des-Mathurins, en face du n° 23, ajouta le docteur, en s'adressant à son cocher ; brûlez le pavé ; je suis en retard.

Le coupé fila sur le macadam.

— Sacredienne ! pensa Roblot, on est encore mieux ici que dans la rotonde !

— Vous en étiez à la mort du pauvre Nicolas Mérue!, interrompit Sulpice, poursuivez.

— Je lui dis donc que j'étais bon chrétien, et c'est la vérité tout de même. Alors, il me dit : c'est bien, tu

prieras Dieu qu'il m'accorde le pardon de mes péchés. Sa ménagère était là, celle qu'il prit après la mort de l'ancienne... une qui a de la barbe et qui regarde en dessous. Je vis bien qu'il n'osait pas parler devant elle.

— Quoiq'ça, ma tante, je lui dis, j'en boirais bien un verre, car il fait un brouillard salé!

Voilà donc qu'elle prend la résine en grognant pour aller à la cave.

Et le vieux Nicolas de geindre et de sangloter.

— Ah! seigneur Dieu! qu'il fit, si j'avais su écrire! la femme détestait les deux pauvres enfants. Roblot, mon neveu, si tu veux me promettre de faire ce que je te dirai, j'aurai le cœur content à l'heure de mourir.

Moi, je promis, car le vieux Nicolas était un brave homme, qui nous avait plus d'une fois rendu service, quand nous chargions la dentelle.

— Il y a donc, reprit-il en attirant ma tête près de sa bouche. Faut vous dire qu'il ne pouvait plus guère parler : Il y a donc que le fils du patron, Sulpice, a épousé la fille de madame Madeleine. Il est médecin là-bas, dans la grand'ville, et gagne plus d'argent encore à ça qu'à figner le bois...

— N'empêche, interrompit ici Roblot, que vous pateniez joliment l'ouvrage, monsieur Sulpice. J'ai vu de vos découpures, c'est des bijoux, quoi! Enfin, ça ne fait rien. Le vieux me dit que vous étiez major au civil et reçu avec parchemin, le tremblement et autres, comme quoi les premiers chirurgiens ne vous vont pas au mollet! Duquel, à l'occasion, je vous recauserai, y ayant au mien gauche une douleur en manière de sciatique. Toujours la jambe à l'eau, vous concevez...

La voiture tourna au galop dans la rue de la Chaussée-d'Antin.



— Le vieux Nicolas, reprit Roblot, m'ajouta comme ça que vous aviez bon cœur. Comment le fils du patron pourrait-il avoir un mauvais cœur, pas vrai ? D'ailleurs, j'ai bien vu ça, quand vous avez embrassé mon cousin Toto, la pauvre créature. C'est celui-là qui m'a souvent parlé de vous ! et du gros livre où vous appreniez à lire tout seul, sur la lande... mais il s'agit du vieux Nicolas.

— Ah ! mon neveu ! mon neveu ! qu'il me fit, j'ai quelque chose sur la conscience. J'avais promis à la défunte de ne jamais les abandonner !

Moi, je savais bien un petit peu où le bât le blessait, mais je fis l'innocent et il continua :

— C'est la femme ! c'est la femme ! elle leur mesurait le boire et le manger. Un matin, elle me dit : « Ceux-là s'en iront, ou je ferai mon paquet. » Elle m'avait ensorcelé, vois-tu, neveu Roblot ! je n'aurais pas pu vivre sans elle. Je leur mis du pain plein la poche et je les laissai partir. Depuis ce temps-là, je ne les ai jamais revus.

Le docteur écoutait attentivement, et cependant un observateur eût bien vite deviné qu'une autre préoccupation le tenait. Il demanda :

— Le vieux Mérue! vous a-t-il dit les noms que les enfants portaient au pays.

— Le petit garçon de madame Madeleine s'appelait Jean, répondit Roblot, et les autres mioches l'appelaient Lorient, parce qu'il sifflait mieux qu'un merle. La fillette, quand Nicolas Mérue! la recueillit sous le chêne de Saint-Cast, portait sur la poitrine un feuillet du livre d'heures de la pauvre demoiselle Victoire, où était imprimé le nom de Marie. Elle avait au cou le chapelet de sa mère. A la Maison et dans le voisinage, on l'appelait Chiffon, à cause de la dame du château qui la caressait souvent

au sortir de l'église et qui disait toujours : Quel beau petit chiffon !

— Fernand ! murmura le docteur en se parlant à lui-même, et Virginie ! pourquoi auraient-ils ainsi changé de nom ?

M. Durand de Lapierre et madame veuve de Sailloux étaient allés faire leur visite, la veille, au docteur Sulpice. Nous savons que ces deux fabricants d'héritiers avaient choisi Fernand et Virginie pour en faire des Rostan.

Fernand était Rostan d'une manière définitive, Virginie, la jeune fille romanesque et lettrée, avait encore à subir la concurrence de ses compagnes Pauline et Georgette. Madame la marquise devait choisir entre elles trois.

— Qui donc a changé de nom ? demanda Roblot.

— Personnellement, vous ne les avez jamais vus ? interrogea Sulpice au lieu de répondre.

— Jamais, répliqua le marin ; mais je me souviens de madame Madeleine quand elle était enfant, et le vieux Nicolas m'a dit que le petit Jean était tout son portrait. Quant à Marie, elle ressemble aussi à sa mère...

— Et c'est pour cela, n'est-ce pas, interrompit le docteur, que vous regardiez si attentivement ces deux petits Bretons ?

— Oui, dit Roblot, c'était pour cela. Quoique c'est pas l'embarras, reprit-il, si on faisait attention à toutes les ressemblances...

— Et Toto Gicquel, que pensait-il de cela ?

— Toto avait la larme à l'œil, mais c'est une pauvre créature.

— Le croyez-vous capable de remplir la commission que je lui ai donnée ?

— Toto est fidèle à la manière des bons chiens, repar-

tit Roblot. Si les deux petiots vont au bout du monde, Toto les y suivra. Je vas vous finir ma chose du vieil oncle Nicolas, si vous voulez.

— J'écoute.

La voiture arrivait à l'angle de la rue Neuve-des-Mathurins. Sulpice mit la tête à la portière et jeta en avant un rapide regard. Roblot poursuivait :

— Je voyais bien que le pauvre vieux baissait, baissait ! Sa voix sifflait déjà dans sa gorge : le grolet (le râle) allait le prendre.

— Mon neveu, qu'il dit encore, les Rostan avaient été de bons maîtres, et j'avais tenu sur mes genoux bien souvent la petite Madeleine avec sa sœur Victoire. J'ai bien du repentir, mais mon péché est grand et la mort me fait peur.

— Je prierai Dieu pour vous, mon oncle.

— Il n'y a que Sulpice, le fils de ton patron, interrompit-il, pour aimer comme il faut le sang de Rostan. Il est le mari d'Irène, et il a travaillé dans le temps la nuit et le jour pour nourrir madame Madeleine quand elle s'éloigna de chez nous, faible, malade, sans ressource, emmenant par la main la petite Irène. Ce que j'ai à te demander, c'est d'aller à Paris trouver Sulpice.

— J'irai, mon oncle, j'irai, que je fis.

Il me serra la main : sa main était mouillée et toute froide.

— Merci, merci, murmura-t-il. Le fils du patron était pâtre du Tréguz ; il a du bonheur, c'est certain, et puis il n'est pas fait comme les autres... bien sûr qu'il les retrouvera.

En ce moment, la voiture du docteur s'arrêta vis-à-vis du numéro 23. Sulpice tressaillit comme un homme qui s'éveille.

— Changeons de place, dit-il, car Roblot était du côté de la chaussée.

Dès que le docteur eut pris le coin de Roblot, il se pencha en dehors de la portière et promena son regard le long du trottoir opposé, d'un bout à l'autre de la rue. Puis il examina la maison qui lui faisait face. La plupart des persiennes étaient fermées. Au cinquième étage une silhouette se détachait sur la terrasse. C'était un jeune homme accoudé sur le balcon et fumant une pipe turque.

— Vous ne m'écoutez plus ? dit Roblot.

— Si fait, répliqua Sulpice qui réussissait à garder son calme.

— Je n'ai plus grand'chose à vous dire. Trois fois le vieux Nicolas entendit parler des deux petits depuis leur départ. Ils allaient chanter et danser dans les foires...

— Chanter et danser ! répéta Sulpice ; ceux que nous avons vus chantaient et dansaient. Dieu les aurait-il vraiment amenés sur mon chemin ?

— De Bretagne à Paris, dit Roblot, la route est longue.

— Ceux-ci l'ont bien faite, repartit le docteur.

Roblot hésita, puis il reprit :

— La Morgatte a fait courir le pays là-bas par des gens à elle. Le vieux Méruel ne savait pas trop ce que c'était que ce duc de Rostan qui a racheté le château, la maison, les moulins, la futaie, enfin tout ce que les Rostan avaient avant la révolution. Il m'a dit : Tout cela reviendra peut-être à la fille de Victoire et au fils de Madeleine, à moins que Sulpice ne garde tout pour sa emme Irène.

Ce disant, Roblot jeta un regard furtif au docteur. La belle figure de Sulpice souriait tristement.

— Irène ! répéta-t-il.

Puis il ajouta :

— Ma femme ne mangera jamais que mon pain.

Roblot lui prit la main et la serra rondement.

— Pardon, excuse! fit-il d'une voix émue, j'aurai confiance en vous comme j'avais confiance en votre père. VI'à donc la fin : il est venu dans le pays un ancien laquais du château, nommé Lapierre...

Sulpice fit un mouvement.

— C'est la Morgatte qui l'avait envoyé, ajouta Roblot. Ce Lapierre est allé voir le vieux Nicolas et lui a proposé de l'argent pour témoigner...

— Témoigner de quoi? demanda le docteur.

— Ce laquais disait qu'il retrouverait bien les deux petits, mais qu'il fallait établir leur... leur... enfin une chose que la loi réclame.

— Leur identité?

— C'est ça. Et le vieux Nicolas était en train de me dire : Méfiance! quand la bonne femme revint de la cave avec la cruche.

— Buvez, dit-elle en remplissant mon écuelle, ça vaut mieux que le bavardage de mon pauvre homme, qu'est en enfance depuis longtemps déjà.

Nicolas m'attira tout contre lui au moment où j'allais boire.

— Tu as promis? me fit-il.

— Et j'accomplirai ma promesse.

— Souviens-toi bien... Jean... Marie... la médaille de la Vierge au bout du chapelet... et que Dieu te bénisse!

Il ferma les yeux, car ce travail de parler l'avait épuisé.

La femme dit :

— Ce serait bien heureux pour lui, si le bon Dieu l'appelait, car il ne peut plus ni manger, ni boire, ni travailler, ni rien.

Le grolet le prenait. Je crus entendre encore qu'il disait :

— La médaille...

Dans cette rue Neuve-des-Mathurins, silencieuse et solitaire comme une rue de province, on entendit le roulement d'une voiture. Tout en écoutant le récit du matelot, Sulpice n'avait pas cessé d'avoir l'œil et l'oreille au guet. Au moment où la voiture approchait, Roblot put remarquer que la respiration du docteur devenait plus forte. C'était un cabriolet de louage. Il passa franc devant le numéro 23 et un soupir de soulagement s'échappa de la poitrine de Sulpice qui consulta sa montre pour la troisième fois.

— Cinq minutes de plus que l'heure ! murmura-t-il.

— J'ai fait ma commission, dit Roblot. Maintenant j'aurais deux choses à vous demander : madame Madeleine est-elle morte ?

Sulpice garda le silence comme il avait fait, quand la marquise Astrée lui avait adressé pareille question.

— Pourrai-je voir sa fille Irène ? demanda encore Roblot.

— Oui, répondit Sulpice.

Il y eut un silence. Roblot le regardait et semblait hésiter à parler.

— Ma foi de Dieu, reprit-il brusquement, j'ai peur d'avoir dépensé mon argent et mon temps pour le roi de Prusse ! Tout ça m'a l'air d'être le cadet de vos soucis, monsieur Sulpice !

Le docteur releva la tête. Il y avait de la sévérité dans sa voix.

— L'ami, répondit-il, mon père était le serviteur de Rostan ; mon père a donné sa vie entière pour Rostan. Jusqu'ici, j'ai fait comme mon père. Je suis médecin ; tout ce que la science moderne enseigne, je le sais ;

il y a des instants où mon âme aspire au-delà des bornes de la science. Ce serait mon devoir d'écouter le cri de mon âme, et de lui dire : Marche dans la voie inconnue. Mais l'homme n'a qu'une vie et les heures de la vie sont comptées. Je fais taire mon âme, et je reste attelé à une œuvre bornée, parce que mon père m'a dit : « Sois fidèle, » et que le souvenir de mon père est plus fort que ma passion de savoir et de pouvoir. Peut-être ne me comprenez-vous pas complètement, ami Roblot. Je parle en ce moment beaucoup plus pour moi-même que pour vous. Dieu me pardonnera d'avoir obéi à mon père. D'autres viendront qui auront l'âme libre et qui accompliront ce que j'aurais pu tenter.

La voix du docteur s'animait ; il la contint au moment où il la sentit éclater, et reprit :

— Si le fils de Madeleine, qui est le frère de ma femme, et la fille de Victoire existent, ils seront riches ; ils porteront le nom de Rostan plus haut que ce nom ait jamais pu monter. J'ai déshérité Irène en l'épousant ; le bien de Rostan ne doit pas aller à la postérité du patron Sulpice. Tout pour eux, rien pour nous !

— C'est bien, cela ! s'écria Roblot, qui lui serra vigoureusement la main. Dieu vous récompensera, c'est moi qui vous le dis.

Le docteur avait relevé la tête.

— Irène aurait pu être riche aussi, murmura-t-il, tandis qu'un<sup>3</sup> sourire triste errait autour de sa lèvre, et porter un nom glorieux. Irène, ma femme, aurait pu...

Il s'interrompit et poussa une exclamation de surprise. Le cabriolet de louage était revenu sur ses pas et stationnait à trois portes de là. Une femme vêtue de noir en était descendue et frappait à la porte cochère du n° 27. Elle entra et en ressortit bientôt pour soulever le marteau du n° 25

— Descendez, dit le docteur qui ouvrit la portière.

Sa voix était si changée que Roblot obéit machinalement.

— Elle va ressortir encore, continua le docteur tout bas ; mettez-vous près de l'autre trottoir, et quand elle s'approchera de la porte qui nous fait face, prononcez ce nom : Solange !

— Solange ? répéta le matelot.

Sulpice fit un signe affirmatif.

La femme vêtue de noir sortit du n° 25, comme il l'avait annoncé. Jusqu'alors elle était restée dans l'ombre ; mais il y avait un bec de gaz entre le n° 25 et le n° 23. En apercevant un homme debout sur la chaussée, l'inconnue détourna vivement la tête. Le réverbère n'éclaira que le canail de velours noir drapé sur ses épaules et le derrière de son chapeau.

Le docteur avait les deux mains crispées sur sa poitrine.

Du haut du balcon ce mot tomba :

— Ici !

Le docteur leva les yeux et vit l'ombre qui se penchait sur la terrasse.

Une sueur froide couvrit ses tempes.

L'inconnue touchait le bouton de cuivre du n° 23, lorsque Roblot, faisant un pas en avant, appela à demi-voix :

— Solange !

La jeune femme lâcha le bouton et tourna la tête vivement.

Roblot et Sulpice aperçurent en même temps son visage. Roblot recula jusqu'auprès de la voiture, et murmura d'un accent stupéfait :



— Madame Madeleine!

La porte venait de s'ouvrir. La jeune femme avait disparu.

— Remontez, ordonna Sulpice d'une voix tranquille.

— Je suis fou! dit Roblot en reprenant sa place; madame Madeleine aurait à présent vingt ans de plus que cela!

## IV

### LA GOUTTE D'OR.

Entre la barrière Poissonnière et La Chapelle Saint-Denis, se trouve un pays de banlieue annexée qui n'est pas beaucoup plus laid d'aspect que les autres. Cette ville, qui longe le boulevard extérieur au-delà du clos Saint-Lazare, porte un nom prétentieux et bachique. Elle s'appelle la Goutte-d'Or.

La Goutte-d'Or, (1) malgré les souriantes promesses de son nom, n'a pas une bonne réputation.

C'est un lieu de plaisir, puisqu'il est situé entre deux barrières, mais un lieu de plaisir triste et sombre. Il y a des plaisirs de toutes couleurs. A la Goutte-d'Or, la volupté pousse au noir. Nous savons des gens qui ne sont point très-déliçats et qui se laisseraient mourir de soif auprès d'un verre de vin dans certains cabarets de la Goutte-d'Or.

L'aspect seul de cet Eden serre le cœur. Il a pour bor-

(1) Le quartier de la Goutte-d'Or a été depuis lors complètement transformé.

dure, du côté du sud, une frange de marchands de bric-à-brac, étalant leur butin le long du boulevard extérieur. Le Temple n'est rien auprès de cela, le Temple lui-même, ce musée des loques ! et puis le Temple a des trésors derrière ses guenilles.

Ici, c'est une gageure. On se demande avec effroi quels sont les acheteurs possibles de ces marchandises. On s'imagine rêver ou assister au jeu lugubre des fous qui se raillent eux-mêmes.

Cela tient beaucoup de place. Le trottoir est envahi jusqu'au tronc de ses petits arbres teigneux. Ce sont des poêles à frire, rongées par la rouille et percées, des tasses largement ébréchées, des paires de chaussures fantastiques, composées d'une botte éculée et d'un vieux soulier qui regrette sa semelle ; des verres qui furent à patte, des vestes privées de leurs manches, des pantalons qu'un chrétien ne pourrait chausser sans irriter la pudeur des sergents de ville ; des coffres désemparés, des clefs tordues, des cages veuves de leurs barreaux, des chaises dépaillées, des escabelles invalides, des marmites sans fond, des soufflets sans âme, que sais-je enfin ? un pêle-mêle d'instruments souillés, estropiés, broyés, dont l'usage est un problème.

Il y a aussi, du reste, des objets d'art et d'agrément. On peut s'y procurer des estampes déchirées, des fragments de statuettes en plâtre pour orner les cheminées, des oiseaux empaillés dont les rats ont méchamment mangé toutes les plumes, et même des tableaux à l'huile tout encadrés où il ne manque que les trois quarts du cadre et la peinture qui recouvrait en d'autres temps la toile crevée. J'y ai trouvé jusqu'à un livre !

Autour de ces reliques, on vend, pendant l'été, des cerises tournées et des pommes atteintes de la lèpre.

Ce qui fait la principale renommée de la Goutte-d'Or,

c'est la chambre des députés des chiffonniers de Paris, tenant ses séances rue des Couronnes. Le quartier Saint-Marcel et le Trône peuvent avoir plus de population chiffonnière, mais la Goutte-d'Or est la ville noble, le centre directeur, la patrie du congrès.

A l'heure où le docteur Sulpice et Roblot surprenaient cette femme vêtue de noir, descendant d'un cabriolet de louage devant le n° 23 de la rue Neuve-des-Mathurins, une voiture de louage, contenant aussi une femme vêtue de noir et voilée, s'arrêta rue de la Goutte-d'Or, à un endroit qu'il ne nous est pas permis de désigner d'une manière précise.

Quoique les choses changent peu dans ce quartier pauvre et sans gêne, nous devons dire pourtant que l'établissement devant lequel s'arrêta le cabriolet a subi depuis lors de notables transformations. C'était alors, sur la rue, un corps de bâtiment assez vaste, mais menaçant ruine, où l'on n'avait accès que par une allée étroite, pavée de gros cailloux mal joints, et au milieu de laquelle un ruisseau noirâtre coulait à découvert. Cette allée desservait deux escaliers en colimaçon, raides comme des échelles, et munis de cette corde luisante qui tient lieu de rampe dans les garnis indigents. Après le second escalier se trouvait une cour irrégulière, encombrée de hangars et de baraques, au-delà de laquelle s'élevait une autre maison plus grande et plus délabrée que la première. Elle avait trois étages, plus un rang de lucarnes surajoutées. Les fenêtres, toutes petites et placées à trois pieds l'une de l'autre, donnaient à la façade un singulier aspect.

Derrière cette maison s'ouvrait une dernière cour entourée de pavillons en bois et torchis. Une odeur asphyxiante saisissait à la gorge quiconque y pénétrait. C'était un magasin de chiffons à ciel ouvert. Quinze ou vingt

amas d'ordures, hauts comme des montagnes, y subsaisaient perpétuellement le triage.

Les pavillons servaient de magasin pour les objets triés et de logement au trieuses. Les deux maisons sises en avant étaient des hôtels garnis de chiffonniers. La seconde, bien connue, nous pourrions dire célèbre, avait trois cent quarante numéros de cellules pareilles, où l'aristocratie du chiffon venait dormir. Il y avait peu de place et pas du tout d'air. Mais chaque cellule contenait un coffre long en forme de cercueil, avec de la paille brisée par l'usage, qui formait un lit fort douillet.

C'était le fameux *loge-à-la-nuit* du père Bistouri.

Un bien brave homme qui achetait toutes les hottes à moitié prix dans les moments de presse, et qui ne refusait jamais crédit à personne, jusqu'à la valeur de trente sous, pourvu qu'on lui fournît un gage.

La règle voulait qu'on lui rendît trente-cinq sous le lendemain.

Ce n'était certes pas de l'usure, et trente sous prêtés à propos peuvent faire grand bien à un homme dans le commerce.

Les chiffonniers appellent leur état « le commerce, » comme les Romains appelaient Rome « la ville »

Dans son immense hôtellerie qui occupait en profondeur tout l'espace compris entre la rue de la Goutte-d'Or et la rue des Couronnes, le père Bistouri pouvait loger plus de huit cents hommes dans le commerce. Il y avait en effet, dans le premier corps de logis, des dortoirs communs, et les hangars pouvaient servir au besoin de chambres à coucher. On payait deux sous dans les dortoirs, cinq sous dans les cellules.

Une énorme baraque, située à gauche dans la première cour, renfermait une cuisine bourgeoise. C'était du moins le titre officiel de ce laboratoire infernal, où se

manipulaient des mets que nous n'osons pas décrire. Le prix des portions était de deux sous pour les locataires du bonhomme Bistouri, trois sous pour les consommateurs étrangers. De chaque côté de l'allée, sur la rue, s'ouvrait une petite boutique basse, elles ressemblaient toutes les deux à des échoppes de savetier. Celle de droite était occupée par un débit de liqueurs, celle de gauche étalait sur la devanture quelques choux, du lard jaune et du fromage de Brie.

Avec ses locations, son usure, sa gargotte, son cabaret et sa fruiterie, le bonhomme Bistouri gagnait sa vie, à ce qu'il disait. En outre de tout cela, il saignait à bon compte ceux qui se portaient trop bien, ou vendait à cinq sous la pièce des petits paquets de poudre grise qui guérissaient de toute maladie. Ces divers métiers ne l'empêchaient point de faire le *commerce* en grand et d'amonceler dans ses cours, chaque matin, le contenu de trois cents hottes.

Il y avait de vieux frères qui prétendaient que le vieux Bistouri avait des millions quelque part.

Des millions ! vous entendez ? Ces philosophes n'y vont pas de main morte !

Quand le fiacre s'arrêta, la femme voilée ouvrit elle-même la portière, et sauta lestement à terre.

— Attendez moi, dit-elle en se dirigeant vers l'allée.

Le cocher était descendu de son siège. Il regarda la maison et fit la grimace.

— C'est que, ma petite mère, répliqua-t-il avec une familiarité soupçonneuse, la trotte est bonne de l'avenue Gabriel jusqu'ici. Je n'aimerais pas à être refait, comme on dit.

La dame chercha vivement sa bourse. Le cocher, désarmé par ce mouvement, poursuivit d'un ton ra-douci :

— N'y a pas d'affront, la bourgeoise ! Voyez-vous, je connais c'te cassine ; elle a une sortie sur la rue des Couronnes, là-bas, et pendant que je suis ici...

L'inconnue lui coupa la parole en laissant tomber une pièce de vingt francs dans sa main.

Le cocher ôta du coup son chapeau de cuir. Il commença un discours en forme d'excuse, mais la dame voilée disparaissait déjà dans le couloir.

— Prise aux Champs-Élysées, pensa le cocher en remontant sur son siège, menée à la Goutte-d'Or. Vingt francs de boni, c'est suspect !

Il battit le briquet pour allumer sa pipe.

— Ça ne m'importe pas, acheva-t-il ; la petite mère est un joli brin de femme, et ce vieux raboiteur de Bistouri a de quoi.

Le lecteur sait déjà que notre inconnue venait de l'allée Gabriel. Pas n'est besoin de dire que c'était elle qui avait posé la première énigme parisienne à notre petite Chiffon et à son ami Loriot, en priant le rôdeur à la lanterne d'aller lui chercher un fiacre. Les deux petits l'avaient reconnue à la lueur des réverbères pour la dame qui accompagnait le roi Truffe dans le voyage de Rambouillet à Paris. Le rôdeur avait eu de plus longs souvenirs. Un nom était tombé de sa bouche qui se rapportait à des événements déjà bien vieux.

Il l'avait appelée : la Morgatte.

La Morgatte, car c'était bien elle, ne ralentit point son pas dans l'allée étroite et obscure. Elle évita de compromettre ses pieds mignons et merveilleusement chaussés dans le canal d'eau fangeuse qui croupissait au centre du couloir : ceci avec une adresse de chatte et de Parisienne. Elle serrait son camail autour de son corps pour ne point se frotter aux murailles. L'allée était plongée

dans une obscurité profonde. La Morgatte, après avoir fait une vingtaine de pas, allongea la main pour chercher l'enfoncement du premier escalier, mais elle se ravisa, pour cause ; ce fut avec le pied qu'elle éprouva le terrain.

La recherche ne fut pas longue. Après deux au trois tâtonnements, elle rencontra la première marche. Elle monta. Un frisson lui serra la poitrine quand'elle sentit, au tournant de la volée, le froid de la muraille humide tout contre sa joue. L'escalier était raide. Ce moment d'arrêt la fit chanceler. Elle voulut se reprendre à la corde et poussa un petit cri d'horreur. La corde avait glissé, gluante et glacée, entre ses droits.

Ce fut la poitrine de la marquise Astrée qui laissa échapper ce petit cri. La marquise Astrée pouvait offrir le type de la femme à la mode, avec ses recherches exquises, ses délicatesses outrées, ses finesses de tact, d'ouïe et d'odorat. Pour madame la marquise, c'était à peine si les roses de juin étaient assez parfumées, à peine si le satin ou le velours avaient un toucher assez doux. Mais la Morgatte se mit à rire :

Vous savez, la Morgatte qui allait sous la pluie avec sa coiffe mouillée ; la Morgatte, dont les sabots bravaient la boue profonde des bas chemins de Bretagne ; la Morgatte qui couchait entre les jambes des bœufs, et qui raccommodait les vieilles chausses du reboutoux pour avoir du pain avec des coups.

La Morgatte se mit à rire des répugnances de la marquise.

C'était justement le reboutoux qu'elle allait voir.

Elle saisit la corde à pleine main et atteignit le premier étage.

Il n'y avait qu'une seule porte sous laquelle passait une faible lueur. La Morgatte frappa. On ne répondit



point. La marquise entendit seulement parler. Elle crut d'abord distinguer deux voix, et colla son oreille contre la serrure.

On disait :

— Ça s'en va, ça s'en va, ça s'en va ! Tous les jours, ça diminue, quoi ! J'ai vu qu'on trouvait toujours quelque bon rabiote dans chaque hottée, tantôt ceci, tantôt ça, n'est-ce pas ? Au jour d'aujourd'hui, nisquette !

— Il a du monde avec lui, pensa la Morgatte désappointée.

Elle fut sur le point de redescendre l'escalier.

— Nisquette ! reprit la voix grondeuse et triste de Jean Touril ; nisquette ! nisquette ! il n'y a plus d'honnêteté ! Savez-vous ce qu'ils font ? Ils ont une poche pour serrer tout ce qu'ils trouvent de bon. Ils ne poussent dans leur hotte que le déchet, les vieux papiers, les guenilles de ruisseau. S'il y a un ruban ou un bout de dentelle, c'est pour la poche. Moi, je dis que quand on vend à la hottée, il faudrait tout pousser dans la hotte, que diable ! j'achète, pas vrai ? Je paie, c'est clair ! Ah ! ah ! ah ! toi qui parlais d'honnêteté, va-t'en voir !

Jean Touril s'interrompit. La marquise tendit l'oreille pour guetter la réponse de son interlocuteur. Une grosse et robuste toux coupa le silence.

Puis le bonhomme reprit :

— Dis donc ? c'est tout de même étonnant que je n'aie pas trouvé, depuis dix-huit ans un seul billet de banque ! Quand tu te plaindras, comme un vieux fou, ça n'y fera rien, ma chatte ! Je vas en fumer une petite avant de me coucher ; ça te va-t-il ?

Encore un silence et point de réponse au bout.

La Morgatte mit son œil à la serrure. Elle vit, entre trois ou quatre tas d'immondices, Jean Touril battant

paisiblement son briquet. Il était seul. La Morgatte frappa de nouveau et plus fort.

— Qui est là ? demanda l'ancien reboutoux d'un ton bourru.

— Ouvrez, répliqua Astrée ; c'est moi.

Jean Touril cessa de battre le briquet. Un sourire lui vint aux lèvres et il regarda la porte d'un air triomphant.

— Qui est là ? demanda-t-il pourtant une seconde fois.

— Moi, vous dis-je ! fit la marquise avec impatience.

— Qui ça, vous ?

Jean Touril s'était levé. Il se dirigea vers la porte sans attendre la réponse. Avant de pousser le loquet, il écouta.

— Astrée ! prononça la marquise par le trou de la serrure.

— Bien, bien, coquinette, fit le bonhomme, on y va. Je n'ai plus mes jambes de quinze ans.

La porte s'ouvrit. Une bouffée d'air chaud et chargé d'émanations offensantes saisit la marquise aux narines. Elle mit son mouchoir sur sa bouche et entra.

— Bonsoir, mignonnette, dit le père Bistouri ; ça va-t-il comme vous voulez, ce soir ?

Les yeux d'Astrée firent rapidement le tour de la chambre.

— Oh ! je suis tout seul, ajouta le bonhomme, répondant à ce regard ; j'étais à travailler.

Il s'interrompit et acheva en portant sa main sale au menton d'Astrée :

— A travailler de tête, ma fille.

C'était une pièce très-basse d'étage, mais d'une assez grande étendue. Les murailles, où le plâtre ne cachait point les pans de bois croisés en sautoir, laissaient pendre un papier de couleur neutre qui s'en allait en

lambeaux. Il y avait un grabat, couvert d'indienne brunâtre, où les draps ne paraissaient point ; deux ou trois coffres, une table formée avec des planches posées sur deux tréteaux, et une demi-douzaine de chaises mal pailées. Le tout était éclairé par une chandelle de suif, fichée dans un bougeoir où le métal disparaissait sous le vert-de-gris, et chauffé par un gros poêle de fonte à fourneau.

Ce mobilier n'eût pas encombré la chambre, mais un fouillis d'objets de toute sorte jonchait le carreau, indépendamment des quatre tas de chiffons ou hottées. Il y en avait sur la table. Il y en avait sur les chaises ; des solives poudreuses du plafond tombaient des cordes terminées par des crocs où pendaient des loques immobiles.

— Ouvrez la fenêtre, dit la marquise en entrant ; on étouffe ici.

L'ancien reboutoux était en train de refermer soigneusement la porte.

— Il fait un froid de loup, ce soir, répondit-il ; je suis devenu frileux depuis que j'ai quitté le pays, la chambre est grande et il n'y a pas de bourrelets nulle part... d'ailleurs, je vais allumer ma pipe ça nous changera d'air.

Il se plongea voluptueusement dans son grand fauteuil.

— Fais comme chez toi, mignonnette, ajouta-t-il, se reprenant à la tutoyer malgré lui ; ôte les étoffes de cette chaise-là et prends garde de les abîmer.

La marquise hésita avant de toucher aux *étoffes* qui consistaient en un paquet de lambeaux sans nom. Mais elle n'était pas venue là pour faire la difficile. Du revers de sa main frais gantée et au mépris des recommanda-

tions du bonhomme, elle poussa les étoffes sur le carreau, puis elle s'assit.

La chaleur du poêle où brûlait un feu de coke développait dans cette chambre des vapeurs véritablement diaboliques. Astrée attendait avec impatience la fumée de la pipe.

Elle ouvrit son flacon. Le père Bistouri la regardait en riant sous cape.

— L'avez-vous vu? demanda la marquise.

L'ancien reboutoux secoua affirmativement la tête.

— Eh bien ! reprit la marquise.

— Eh bien ! répéta Bistouri, c'est un beau docteur : Habit noir tout neuf et cravate blanche. Il ressemble beaucoup au patron Sulpice, son père. Il est bien logé ; de beaux meubles, une superbe bibliothèque. Ça a l'air de bien aller.

— Qu'avez-vous appris ?

Le bonhomme mit son amadou sur sa pierre à fusil et approcha le tout du fourneau de sa pipe. Il aspira vaillamment et avec bruit. La Morgatte attendait.

— Ne t'impatiente pas, coquinette, dit Bistouri entre deux bouffées.

La marquise fronça le sourcil.

— Oh ! oh ! interrompit l'ancien reboutoux en ôtant la pipe de sa bouche, si madame la marquise se trouve offensée de mes façons un peu familières, on peut changer de ton, ce n'est pas difficile.

— Parlez-moi comme il vous plaira, Jean Touril, répliqua la marquise, je ne m'occupe pas de cela.

— A la bonne heure, ma poule ! ça m'amuse de te causer comme autrefois. Nous avons dix-huit ans de moins tout de même, vois-tu, et ça compte ! Te souviens-tu quand je te rencontrai avec le grand Rostan sur la grève ?

— Je ne suis pas venue pour parler du passé, dit Astrée sèchement.

— Il a mal tourné, ton grand Rostan, poursuit Jean Touril comme si on ne l'eût pas interrompu ; il s'est donné de plus en plus à la boisson et aux femmes. Dans ce temps-là, c'était déjà un bien mauvais sujet. Mais quelle mine tu fais quand je te parle, coquinette ! on dirait que les pieds te brûlent chez moi.

— Je suis pressée.

— Pas moi, ma poule. Pour une visite à ton vieux Jean, dans l'espace de dix-huit années, sois plus aimable. Nous avons beaucoup de choses à nous dire... beaucoup, beaucoup !

Il répéta trois ou quatre fois ce dernier mot, comme s'il eût cherché à mettre de l'ordre dans ses idées.

— Qu'as-tu fait des sept cent mille francs de ta marmite, ma fille ? reprit-il. Parle-moi franchement. J'ai fantaisie de savoir ça. Tu me volas ma part, dans le temps, tu fis bien ; je ne t'en veux pas. Je crois d'ailleurs être plus riche que toi.

— Moi, je suis très-pauvre, dit la marquise, du moins pour le moment.

— Vraiment ? ne te gêne pas pour me compter tes affaires, coquinette, je ne te prêterai pas d'argent.

Il se mit à rire avec bonhomie.

— Ah ! ah ! poursuit-il, tu es pauvre... malgré les cadeaux du roi Truffe ! Le grand Rostan est un idiot, et toi, tu n'es pas à beaucoup près aussi forte que je le pensais. Avant que tu sortes d'ici, je te dirai ce qui te manque. Ça t'étonnera. Je suis devenu un penseur. Sais-tu que je fus bien heureux d'avoir emporté de là-bas mon paquet dans ma serviette ? Tu te moquais du paquet, tu te moquais de la marmite où je plaçais mes pauvres économies. De quoi ne te moquais-tu pas ? Eh bien !

il y avait de bonnes choses dans le paquet; il y avait de gentils écus dans la marmite. Ah! dam! ce n'était pas grand'chose auprès de tes 700,000 fr.; mais les 700,000 fr. ont pris la volée depuis longtemps, à ce qu'il paraît, tandis que l'argent de la marmite et les bibelots de la serviette ont fait des petits.

La marquise Astrée releva son voile et ôta son chapeau à cause de la chaleur sans doute, car le poêle de fonte grondait, jetant dans la chambre des bouffées d'air brûlant.

L'ancien reboutoux rapprocha le chandelier de cuivre afin que sa lumière tombât sur le visage de la marquise.

— Tu es belle, ma fille, dit-il d'un ton plus sérieux, tu es très-belle. Pourquoi n'as-tu gagné qu'une bataille en ta vie? D'autres qui ne te valent pas montent chaque jour un petit peu et finissent par gagner tout doucement le faite. Toi, tu as descendu depuis ta première victoire. Elle avait coûté pourtant bien du sang! Tu es arrivée ici toute jeune et toute brillante, avec un nom superbe, que personne ne te contestait, avec un esprit d'enfer, qui paraissait d'autant mieux que ton marquis était un ours et un sauvage, bel homme, cependant, et qui aurait pu avoir son genre de succès. Tu es arrivée toute formée, car, Dieu merci, je ne sais rien que tu n'eusses deviné, tu es arrivée avec une jolie fortune, bien acquise, puisque tu la portais dans ta poche. Tu avais tout, absolument tout ce qui peut pousser dans le monde, et tu n'avais rien de ce qui entrave : les préjugés ne te gênaient point, tu ne croyais ni à Dieu ni à diable, et tu avais fait tes preuves sur la question de savoir comment on doit traiter un, deux, trois obstacles vivants qui barrent malencontreusement une bonne route. Ah! coquinette, coquinette, tu avais débuté comme Jeanne d'Arc,

dans ton genre. Est-ce que tu vas finir, toi aussi, par le fagot?

Les traits de la marquise étaient si complètement immobiles que vous eussiez dit un visage taillé dans le marbre. Ses yeux étaient fixés sur Jean Touril, mais ils n'exprimaient rien, pas même le dédain.

— Je ne sais pas comment je finirai, répondit-elle froidement. Qui vivra verra.

— Que me donneras-tu, reprit Jean Touril, si je te révèle le secret de ta chute?

— Je ne suis pas tombée, et je ne tomberai pas, repartit la marquise, qui eut un sourire; je veux conquérir un million pour chaque centaine de mille francs que j'ai perdue.

— Bravo! fit Jean Touril, je le souhaite; car, cette fois, j'aurai ma part, je t'en préviens.

— Je suis ici justement pour vous apporter votre part...

— De la peau de l'ours? interrompit l'ancien reboutoux.

— Vieux Jean, mon ami, interrompit à son tour Astrée, êtes-vous assez riche pour refuser cent mille écus comptant?

— Comptant! répéta Jean Touril, dont les lèvres tremblèrent.

Il s'essuya le front avec son mouchoir à carreaux; puis il déposa sa pipe éteinte sur la table et roula sa vieille bergère jusqu'à la plus prochaine hottée.

Il se remit à trier des chiffons. Astrée le suivait d'un regard sournois.

— Cent mille écus! répéta-t-il encore une fois, comptant! C'est un joli denier; mais ce n'est pas assez pour s'attaquer au docteur Sulpice!

## NIEUL-LE-TOURNEBROCHE.

Dans la rue de la Goutte-d'Or, la voiture de place attendait toujours. Il pouvait être dix heures du soir. A ce moment, un pas lourd troubla le silence de la nuit, et le cocher vit luire une lanterne au ras du sol. On était en semaine ; la plupart des guinguettes chômaient, et c'est à peine si de loin en loin on voyait une ombre glisser le long des murs à la lueur des réverbères.

— Une pratique attardée du père Bistouri ! pensa le cocher.

Ce père Bistouri était un homme célèbre.

La lanterne mobile qui rasait le pavé était en effet portée par un chiffonnier coiffé, vêtu et chaussé dans toute la rigueur de l'uniforme philosophique. Il marchait le dos courbé sous sa hotte, les jambes pliées, les bras tombants. Son allure peignait cet état moral et physique que les femmes du peuple expriment énergi-



quement quand elles appellent leurs maris « grands lâches. » Mais il y a encore quelque chose de caressant dans ce mot : grand lâche, qui ressemble au fameux : « est-il méchant ! » des petites ouvrières ; or, toute idée de caresse était incompatible avec l'extérieur de notre homme à la lanterne.

C'était presque un vieillard. Sa taille, qui avait dû être haute, se racornissait, affaissée et comme amoindrie. A la largeur de ses épaules voûtées, à la grosseur de son cou mal emmanché et enfoui dans les mèches grises de ses cheveux, on pouvait deviner que cet homme, à tel moment donné, devait déployer une grande force musculaire : mais cette force semblait usée ou engourdie. Il y a des haillons fiers : ceux de notre homme pendaient humblement et salement.

La lucur de la lanterne glissait jusqu'à son visage incliné sur sa poitrine. C'était un visage de coquin vaincu et misérable, une tête de scélérat qui n'a pas réussi. Son regard seul, où restait comme un reflet du rire grossier des bombances passées, vivait et gardait une expression d'insouciance énergique.

Mais ses yeux se cachaient presque toujours. Alors on ne voyait, sous les bords ramollis et frangés de son chapeau, qu'un masque terreux, hérissé de barbe grisâtre.

Au moment où il approchait, le cocher reconnut en lui l'homme qui l'avait fait avancer, deux heures auparavant, pour aller prendre une dame sur le trottoir de l'allée Gabriel. Le lecteur se souvient de ce chiffonnier, marchant derrière nos petits Bretons et fredonnant une chanson du pays. Il venait aussi de Bretagne, et nous l'y avons vu sans doute autrefois, ne fût-ce qu'en passant, dans les salles basses du château de Maurepar, où l'orgie chantait le *Libera*.

— Ah! ah! fit-il en s'arrêtant devant le cabriolet, j'avais peur de ne plus vous trouver là.

— Est-ce que c'est moi que vous venez chercher si loin, mon brave? demanda le cocher.

L'autre haussa les épaules, puis il s'approcha d'un pas encore.

— Est-elle toujours chez le vieux? interrogea-t-il.

— Qui ça?

— La petite mère.

— Qu'est-ce que cela vous fait, à vous?

— Bien, bien, elle y est, Merci! dit le chiffonnier qui tourna le dos, éteignit sa lanterne et entra dans l'allée noire où donnaient les deux escaliers.

— Ça doit valoir quelque chose, pensa-t-il en tâtonnant le long de l'allée pour chercher le premier escalier, de voir ce que Jean Touril et la Morgatte font ensemble à l'heure qu'il est.

Jean Touril et la Morgatte causaient toujours comme de vieux amis, se disant leurs vérités et faisant leurs affaires. Une demi-heure s'était écoulée depuis l'instant où nous les avons laissés seuls ensemble. Le bonhomme Bistouri avait allumé une seconde pipe, et madame la marquise, soutenue par son flacon de sels, commençait à s'habituer à l'atmosphère de l'appartement.

Elle n'avait pas changé de place; ses beaux cheveux encadraient son visage tranquille où perçait maintenant, dans le sourire, une petite pointe de sarcasme. Son mantelet avait glissé sur ses épaules; on devinait les contours à la fois sveltes et riches de sa gorge. Sa pose nonchalante montrait la souplesse exquise de sa taille, et sa robe de soie qui se drapait en plis larges sous la lumière, miroitait orgueilleusement dans cette misère.

Jean Touril voyait tout cela. Manifestement, ce contraste lui donnait une jouissance d'amateur.

— Vous vous trompez, vieux Jean, dit Astrée après un silence, vous vous trompez du tout au tout !

— Prouve-le-moi, ma princesse, répondit le bonhomme, qui rapprocha galamment sa bergère en ruines. Astrée tâta de la main, l'un après l'autre, ses deux genoux.

— Toujours des pièces ! fit-elle en riant.

— Toujours, répéta l'ancien reboutoux ; je n'aime pas les culottes qui ne sont pas raccommodées.

— Je cousais mieux que cela, poursuivit la marquise.

— Ah ! coquinette, s'écria le bonhomme avec conviction, je n'ai jamais retrouvé personne pour coudre une pièce aussi gentiment que toi.

— Quel âge avez-vous, mon oncle ? demanda-t-elle brusquement.

— Hélas ! ma poule, ça ne plaisante plus : je pousse aux soixante ans

— Et combien avez-vous d'argent ?

Le père Bistouri mit de côté son sourire.

— Qu'est-ce que ça te fait ? gronda-t-il.

— Vous m'avez dit de vous prouver que vous vous trompez, vieux Jean, répliqua la marquise, je le fais.

— Quel rapport peuvent avoir mon âge et mon argent ?... commença le bonhomme.

— Si je vous prouve que vous êtes un fou, interrompit la marquise du bout des lèvres, j'aurai démontré ma sagesse. Vous m'accusez d'avoir dissipé cette fortune des Rostan de Maurepar qui m'avait coûté bien cher ; je ne l'ai pas dissipée, je l'ai employée. Et pour en finir avec vos reproches, qu'eussiez-vous fait de votre part ? Tous les millions du monde tomberaient dans votre caisse que vous ne porteriez pas un pantalon neuf.

— Puisque je te dis que c'est par goût !

— A la bonne heure. Moi, c'est par goût que je de-

mande à l'or tout ce que l'or peut donner. Vous fourrez vos billets de banque dans un trou ; moi, je change les miens en plaisirs. Broyons du noir et mettons tout au pis ; supposons que je meure sur la paille, comme vous venez de me le prédire, j'aurai souffert un jour, une semaine peut-être, après avoir vécu toute une vie de luxe, d'élégance, de bonheur. Supposons que vous mouriez dix fois millionnaire, comme c'est votre ambition, vous aurez le sublime crève-cœur de vous séparer de vos richesses...

— Ne parlons pas de ça ! fit le bonhomme dont les oreilles rougirent.

— A qui donnerez-vous vos chers millions, mon oncle ? poursuivit la Morgatte en se penchant vers lui.

— Je vivrai cent ans, grommela Jean Touril.

— Au bout de cent ans, mon oncle, à qui donnerez-vous vos millions bien-aimés ?

Jean Touril s'agita sur son siège.

— On ne crie pas de la sorte, murmura-t-il d'un ton chagrin, je n'ai pas de millions. Sais-tu ce qu'il faudrait de hottées pour faire un million ? et si j'avais des millions, pourquoi le hurler sur les toits ? le quartier n'est pas bon...

— Quant à ma succession, interrompit-il avec une colère concentrée, tâche ! personne ne l'aura ma succession ! C'est à moi, ce que j'ai ramassé ; je suis comme toi, je n'aime personne. Autrefois, je t'aimais un peu, parce que je te croyais économe. Ah ! ah ! ma succession ! Est-ce que tu as compté sur ma succession, coquette ?

— Non, répondit Astrée.

— Tu as bigrement bien fait !

La marquise lui serra le bras.

— Je vous dis que vous êtes un fou, vieux Jean, prononça-t-elle en appuyant sur chaque mot ; vous vous

damnez pour une chimère ; l'or ne représente rien pour vous, et vous êtes plus pauvre qu'un mendiant au milieu de votre opulence. Vous me faites pitié.

Le bonhomme riait et clignait de l'œil.

— J'amasse pour amasser, dit-il, comme tu fais mal pour mal faire, Morgatte, mon bijou. L'avarice est un péché connu et ancien ; une noblesse qui remonte plus haut que le déluge. Amasser est un but, que diable ! Mais nuire pour nuire, jeter l'or qu'on achète par le sang dans un tonneau qui n'a pas de fond, voilà la folie furieuse. Si tu avais seulement un enfant....

— J'ai mieux que cela, interrompit Astrée.

— Tu as toi, n'est-ce pas ? commença l'ancien reboutoux.

Astrée lui imposa silence d'un geste, et pourtant elle fut quelques secondes avant de reprendre la parole.

— Il ne sait pas lui-même, dit-elle enfin d'une voix lente et changée, il ne saura jamais comme je l'aime ! S'il le savait, j'aurais peur, car il n'y a entre deux êtres humains qu'une certaine somme d'amour possible : trop d'amour d'un côté appelle la froideur de l'autre...

— Qu'est-ce qu'elle me chante là ? fit le bonhomme stupéfait ; est-ce que tu serais amoureuse, toi, coquignette ?

Astrée mit sa tête entre ses mains.

— Toi, répéta Jean Touril, toi ! amoureuse !

Et il ajouta, voulant railler encore :

— Avec quoi donc aimes-tu, puisque tu n'as pas de cœur ?

Astrée lui jeta un regard qui lui fit baisser les yeux, comme si la pointe d'un stylet eût menacé sa paupière.

— Ah ! fit-elle, tu ne comprendras plus, vieux Jean, si jamais tu fus en état de comprendre. C'est ma destinée, je le sens ! j'en souffre ; mais je ne donnerais pas cela pour

les joies du paradis. J'ai souvent aimé, à commencer par le marquis Antoine de Maurepar, qui m'aurait fait bonne et grande, s'il avait voulu. J'avais un cœur, puisqu'un mot d'amour m'eût sauvée. J'ai un cœur, puisque mes espoirs, mes désirs, ma vie, tu entends bien, ma vie, ne m'appartiennent plus. Je suis en lui. S'il me trompait, je mourrais ; je vis parce qu'il m'aime.

— Quel âge a-t-il ? demanda Jean Touril, qui tournait ses pouces paisiblement.

La marquise rougit, baissa les yeux et répondit :

— Vingt ans.

Jean Touril éclata de rire.

— Je l'aurais parié ! s'écria-t-il. Superbe ! superbe ! Ah ! coquinette, ma chérie, voilà donc que tu te fais vieille femme !

Astrée se redressa et saisit le flambeau, qu'elle approcha de son visage.

— Regarde-moi, Jean, dit-elle, tandis que son front rayonnait d'orgueil et de beauté ; moi, je me regarde tous les jours, va ! Mais la première ride est loin encore. Mes yeux sont-ils moins brillants ? Avais-je autrefois une chevelure plus abondante ? Mes dents, mon teint, ma taille, je n'ai rien perdu. Regarde !

— Vingt ans ! répéta le bonhomme.

— Je suis plus jeune que lui, répéta la marquise.

— Est-ce trente-six ou trente-sept ans que tu vas avoir en décembre ?

Astrée remit le flambeau sur la table ; elle gardait un sourire tranquille et fier.

— Vous ne pouvez pas m'effrayer, ami Jean, dit-elle ; je ne connais pas de femme plus belle que moi.

— Es-tu assurée qu'il t'aime ? demanda le bonhomme.

— Je le crois.

— Voilà tout ?

Astrée réfléchit un instant. Un nuage passait sur son front.

— Si j'en étais sûre, murmura-t-elle, aurais-je besoin des millions du pauvre duc?

— Voilà comme quoi, dit Jean Touril, le sort de ce malheureux roi Truffe dépend du caprice d'un jeune polka. Une chaumière et ton cœur ne suffisent pas à ce jouvenceau, hé?

— Moi, répliqua la marquise sérieusement, je consentirais à être pauvre avec lui.

— Pas longtemps?

— Toujours.

Jean Touril se tint les côtes.

— Allons! allons! dit la marquise, qui changea encore une fois de ton, je t'ai laissé railler et te divertir, mon vieux Jean, mais penses-tu que je sois venue pour cela? J'ai besoin que tu saches jusqu'à quel point j'aime mon Fernand!

— Ah! ah! interrompit le bonhomme, il s'appelle Fernand? c'est donc lui!

— Tais-toi! j'ai besoin que tu saches combien je l'aime. Sans cela, tu ne m'obéiras peut-être pas.

— J'écoute, coquinette.

— Tu connais la fortune du roi Truffe?

— A peu près.

— Le roi Truffe m'a offert sa main.

Jean Touril ouvrit de grands yeux.

— J'ai refusé, poursuivit Astrée, je veux épouser mon Fernand.

— Sans perdre la fortune du roi Truffe?

— Pour donner la fortune du roi Truffe à mon Fernand.

— Et comme ton Fernand te battra, coquinette! s'écria le bonhomme avec onction, et comme il fera bien!

— Pour avoir la fortune du roi Truffe il me faut jeter de côté un obstacle que tu connais...

— L'éternel docteur ?

— Je t'ai déjà prié de ne plus m'interrompre, vieux Jean, dit sévèrement Astrée ; j'étais venue te demander ton aide ou plutôt te l'acheter, puisque tu ne donnes rien. Tu m'as l'air de vouloir résister. Sulpice te fait peur. Et puis tu es peut-être trop riche. Moi, je suis pauvre, je n'ai rien à perdre ; mais j'aime Fernand comme autrefois j'aimais ce lointain Paris, que je rêvais si plein de délices. Si quelqu'un se fût mis entre Paris et moi...

Elle n'acheva pas et reprit presque aussitôt ;

— J'ai vu dans je ne sais quel roman un chiffonnier qui menaçait une marquise. Le chiffonnier n'avait ni sou ni maille, comme c'est la règle, et la marquise jouissait probablement d'un très-noble revenu. Moi je suis une marquise pour rire et tu es un chiffonnier cousu d'or. Les rôles sont retournés ; c'est ici la marquise qui menace le chiffonnier.

— Menace, marquise, menace, ma mignonneite ! dit Jean Touril, qui se renversa dans sa bergère.

— Voilà du temps que j'ai cette idée, continua la marquise. Sans le roi Truffe, tu aurais eu plus tôt de mes nouvelles. Je voulais te demander la moitié de tes économies.

— Peste ! fit le bonhomme ; du premier coup, la moitié !

— Je comptais te dire tout uniment : Tu as tué, rachète-toi de l'échafaud.

— Pour me hisser sur l'échafaud, Morgatte, repartit Jean Touril qui fronça le sourcil, tu serais obligée d'y monter la première.

— J'ai renoncé à cette idée-là, poursuivit la marquise au lieu de répondre.



Le bonhomme respira, tandis qu'Astrée achevait :

— Ton boursicot vaut bien la caisse d'un agent de change, mais il me faut mieux que cela ; je ne veux pas de ton argent... jusqu'à voir ! Mon Fernand sera duc et il aura la fortune d'un prince. Au lieu de te rançonner, toi, vieux Jean, je te paie : je t'offre cent mille écus pour cadeau de noces. Seulement, j'entends que tu m'obéisses aveuglément, comme autrefois : je n'admets ni réflexion, ni hésitation, et pour arriver là, je te mets, dans toute la rigueur du terme, le couteau sous la gorge.

— Un couteau de bois, coquinnette ! tu n'as pas répondu à mon objection : le couteau dont tu parles te ferait la même blessure qu'à moi.

La Morgatte se leva.

— Ah ça ! dit-elle, en se penchant au-dessus du bonhomme qui pâlit ; tu ne te souviens donc plus de moi, vieux Jean ? Tu as donc tout oublié ! Tu m'as appelée Morgatte tout à l'heure ; je n'ai point changé, bonhomme, pour avoir mis des souliers à mes pieds et du velours sur mes épaules. Je finirai mal, est-ce que tu en doutes ? Une fois, le grand Rostan me tenait à moitié étranglée, il me lâcha en me voyant rire. On peut m'écraser, mais non point me punir. Quand je serai la duchesse Fernand de Rostan, et que j'aurai tous les châteaux du roi Truffe, je ne sais pas comment je serai faite ; mais, ce soir, je suis une fille de rien déguisée en marquise. Songe à ton cou, bonhomme ; moi je suis prête à jouer ma vie pour un oui, pour un non : fais-en plutôt l'essai.

Elle tira sa montre et conclut :

— Tu as une minute pour capituler.

Le vieux Jean avait un petit peu de sueur aux tempes.

Il secoua le plus lentement qu'il put les cendres de sa pipe,

— Es-tu assez gentille! dit-il avec un accent plein de caresses. Ça me divertit de te mettre en colère... histoire de badiner, bien entendu. Tu tombes toujours dans le panneau, tu fais de grosses menaces, comme si l'on ne pouvait pas causer dix minutes sans parler de guillotine! Je sais bien que nous sommes au-dessus de ça; mais ça donne des idées peu gaies. Est-ce que je n'ai pas toujours fait tout ce que tu voulais, coquine? Tu as beau dire, je ne peux pas croire que tu auras le cœur de me faire couper le cou.

Il lui prit la main tendrement.

— Sommes-nous d'accord? demanda la marquise.

— Eh! bon Dieu, fillette! répliqua Jean Touril, j'étais de ton avis d'avance. Tu as perdu ta colère et ton temps. Je sais que cet homme-là nous brisera, si nous ne le brisons pas. Depuis que tu m'as parlé là-bas sur la route de Chartres, je m'occupe de lui. Je l'ai vu de loin, je l'ai vu de près, je l'ai vu sans qu'il me vît et je l'ai vu en face aussi. On ne peut le prendre ni par la colère ni par la peur. Il a écrit sur les trois tombes de Saint-Cast, là-bas, les trois mêmes mots en langue latine: *Certius tarde pœna*; j'ai cherché un dictionnaire tout exprès pour comprendre *Certius* veut dire sûrement, *tarde* signifie lentement, *pœna* signifie châtiement...

— Et le tout ensemble?

— « Le châtiement est d'autant plus sûr qu'il vient avec plus de lenteur. »

— Pauvre devise! fit Astrée; la vie est courte, et nul ne connaît l'avenir. La vengeance qui attend est une folle.

Jean Touril secoua la tête.

— Ne discutons plus, dit-il ; nous voulons la même chose, toi par ambition, moi par prudence ; tâchons seulement d'arriver au but.

— Je t'avais donné une idée : qu'as-tu fait pour la réaliser ?

— J'ai cherché l'homme qu'il fallait, je ne l'ai pas trouvé.

— Comment ! parmi tant de malheureux qui viennent ici tous les jours....

— Il y en a beaucoup d'honnêtes, objecta Jean Touril.

— Soit ! mais les autres ?

— Les autres peuvent n'avoir pas une notion très-exacte du tien et du mien, mais je n'en connais pas beaucoup pour jouer du couteau.

— Il n'en faut qu'un, fit Astrée.

Le bonhomme se gratta l'oreille.

— Sans doute, répliqua-t-il ; un seul suffit, mais il le faut bon.

— Tu l'as trouvé, vieux Jean, et tu veux te faire valoir !

— Non ! sur ma foi, non ! je cherche.

— Il faut prendre le premier venu.

— Et lui donner une poignée de louis pour attendre le docteur dans la rue, n'est-ce pas ?

Astrée haussa les épaules.

— Bon ! bon ! reprit l'ancien reboutoux, je sais bien que tu as inventé toute une mécanique. Ce n'est pas mal. Tu es une fille d'esprit, on ne songe pas à le nier. Mais je te dis, moi, que le premier venu ne vaut rien pour mettre ton idée à exécution.

— Pourquoi cela ?

— Parce que ton docteur ne se dérangerait pas au milieu de la nuit pour le premier venu.

— Il est généreux et charitable....

— Il est prudent, et il sait qu'il a des ennemis.

Astrée courba la tête ; elle réfléchissait.

— Cherchons un autre moyen, dit-elle enfin.

— Non, répliqua Jean Touril ; le moyen est bon. Il faudrait seulement trouver un garçon qui fût de la connaissance du docteur, de telle façon que lorsqu'on viendra dire au docteur Sulpice : « Un tel n'en peut plus ; le pauvre diable n'a d'espoir qu'en vous ; » le docteur Sulpice, qui est généreux et charitable, selon tes propres paroles, se jetât en bas de son lit et courut au plus vite.

— Est-ce donc si difficile à rencontrer, interrompit Astrée, un homme que ce Sulpice connaisse ?

— Et qui consente à faire ce que nous voulons, ajouta le père Bistouri ; oui, c'est assez difficile. Dieu merci, j'ai quelques bons vivants dans ma clientèle, mais le docteur ne les connaît pas. J'ai déjà dépisté plusieurs de ses pratiques indigentes ; il en a beaucoup ; mais ce sont des gaillards qui le portent aux nues, et qui feraient un mauvais parti à quiconque lui toucherait le bout du petit doigt. Ah ! si nous avions ici l'ami Nieul !

— Nieul ? l'ancien domestique du château ? demanda la marquise.

— Eh oui ! Nieul, le joyeux tourne-broche qui est devenu un homme sérieux. Fais-moi donc penser à te dire que j'ai rencontré madame Rio et ce bavard de Lapierre. L'ami Nieul est juste ce qu'il nous faudrait. Quand même nous l'aurions pétri de nos propres mains, ce ne serait pas mieux ! Sulpice l'a soigné dix fois par charité, quand Nieul demeurait dans ma troisième cour. Et Nieul me dit, un soir que le docteur était accouru, tu

vas comprendre ça, coquinnette ! Nieul me dit : « Le hâte-mort a bien du toupet de venir par ici avec sa montre et sa chaîne, mais je suis trop faible ! » Qu'en penses-tu ?

Astrée ne répondit pas ; Jean poursuivit :

— C'est clair, Nieul n'a pas de sensiblerie ; quand je lui objectai que le docteur était l'homme le plus bien-faisant du monde, il me répondit : « j'aurais bien cent écus de la montre et de la chaîne... » Tu ris, toi, coquinnette !

Astrée se redressa en sursaut.

Un éclat de rire étouffé venait en effet de se faire entendre, mais ce n'était pas Astrée qui l'avait poussé.

Le vieux Touril la regardait et restait bouche bée.

— Tu as entendu ? murmura-t-il.

— Oui, répondit la marquise, cela vient de là.

Elle montrait la cloison de droite.

— Tu te trompes, dit le bonhomme qui ne cherchait point à dissimuler son inquiétude, il n'y a là qu'un magasin plein comme un œuf et bien fermé.

— Et ici ? demanda la marquise en désignant le côté gauche de la chambre.

— Un gros mur qui termine la maison.

Il y eut un silence pendant lequel ils prêtèrent une oreille attentive ; aucun bruit ne se fit.

— Parfois, commença le bonhomme, quand on parle ainsi de choses... très-chanceuses... on croit entendre...

— Je ne crois jamais entendre que ce que j'entends, dit Astrée.

Elle se pencha de manière à placer sa tête charmante tout contre le visage sale et ridé du vieux coquin et continua :

— Il est temps de nous séparer ; dis-moi seulement où l'on pourrait trouver ce Nieul.

Jean Touril poussa un gros soupir.

— Il est mort? fit Astrée.

— Guère mieux n'en vaut pour nous, mignonnette. Il est à Brest.

— Au bain?

— Pour dix ans.

Un second éclat de rire se fit entendre; en même temps on frappa trois petits coups distincts à la porte.

Le bonhomme et la marquise se regardèrent effrayés.

— N'ouvrez pas! dit Astrée.

— Qui diable peut nous venir à cette heure? pensa tout haut Jean Touril.

On frappa plus fort.

— La porte est-elle bonne? demanda la marquise.

— Il n'y a qu'une bonne porte chez moi, répondit véridiquement le bonhomme, c'est celle de la caisse.

— Y a-t-il une autre issue par où je puisse sortir? demanda encore Astrée.

— Non, excepté la fenêtre.

La marquise, toute pâle, ne fit qu'un bond jusqu'à la croisée.

En ce moment on frappa pour la troisième fois, non plus avec la main, mais avec le pied. La porte vermoulue battit, puis s'ouvrit en branlant sur ses gonds.

— Eteignez la lumière! commanda Astrée, qui rabattit vivement son voile sur ses yeux.

Le vieux Touril n'obéit pas. A la vue de l'homme qui se montrait sur le seuil, vêtu d'une blouse en lambeaux, et portant la hotte d'osier sur les épaules, il s'était levé tout droit.

— Nieul! balbutia-t-il, pas possible!

— Bonjour, bourgeois, dit le chiffonnier; ça va bien? Moi aussi, comme vous voyez. Vous, la petite mère, ne prenez pas tant de soin pour vous cacher; je vous ai

reconnue dès l'allée Gabriel et je vous suis depuis le moment où vous êtes montée en voiture. C'est moi qui suis allé vous chercher le fiacre pour cinquante sous.

— C'est le diable qui t'envoie ! grommela Jean Touril ébahi.

La marquise releva son voile.

— Si j'avais su que c'était vous ami Nieul, dit-elle en s'avancant la tête haute et le visage résolu, je ne me serais point cachée. Je suis sûre que nous allons nous entendre très-bien tous les deux.

## VI

### LE N° 23.

Au quatrième étage du n° 23 de la rue Neuve-des-Mathurins, il y avait deux petits appartements jumeaux, donnant sur la même terrasse. Originellement une grille séparait la terrasse en deux ; mais comme en dernier lieu les deux locataires étaient une paire d'amis, faisant pour ainsi dire ménage commun, on avait supprimé la grille.

L'un des deux locataires était Fernand, l'autre Robert de Galleran, le blond et le brun de l'auberge de madame Béquet-Fagot, ou Fagot-Béquet, à Maintenon. D'après ce que nous savons, et en conséquence de la liquidation qui avait eu lieu entre les deux associés, on aurait pu rétablir la grille.

Robert de Galleran fumait sa pipe turque sur la terrasse, malgré le froid humide de cette soirée d'automne. La partie de la terrasse qui appartenait à Fernand restait



solitaire. Toutes les persiennes de l'appartement de ce dernier étaient fermées.

C'était Robert que le docteur Sulpice avait aperçu d'en bas par la portière de la voiture, pendant qu'il était arrêté avec Roblot en face du n° 23. La nuit était sombre, mais le docteur n'avait pas besoin de voir. Il se souvenait de ce que lui avait dit l'ancien Loiseau (de l'écurie), devenu employé du chemin de fer de l'Ouest.

Sa main crispée froissait un papier qui ne contenait que deux lignes :

« Le docteur Sulpice, qui sait tout, sait-il ce que sa femme ira faire ce soir à huit heures, rue Neuve-des-Mathurins, n° 23, chez M. Robert de Galleran ? »

Point de signature, bien entendu.

La jeune femme qui avait si violemment tressailli au nom de Solange, prononcé par Roblot, s'élança dans l'allée n° 23, et monta l'escalier d'un pas rapide. Par une fenêtre du premier étage, qui donnait sur la rue, elle voulut revoir cette voiture arrêtée qu'elle avait cru reconnaître, et dont la vue lui avait mis des gouttes de sueur aux tempes, mais la voiture remontait déjà au grand trot vers la rue de la chaussée d'Antin.

La jeune femme s'appuya tremblante et trop émue au montant de la fenêtre. Un instant elle parut hésiter, mais elle reprit bientôt sa marche en disant :

— Sulpice a confiance en moi !

Elle monta le reste de l'escalier d'un pas ferme. Galleran l'attendait debout sur le seuil de son appartement.

— Au nom de Dieu ! madame, dit-il, dès qu'il l'aperçut, parlez-moi de Solange ! où se cache-t-elle ? lui serait-il arrivé malheur ?

La jeune femme avait relevé son voile pour mieux respirer. La lumière du gaz éclairait le charmant visage

d'Irène. Elle avait l'œil fatigué ; ses joues étaient toutes pâles, malgré l'effort qu'elle venait de faire.

— Je ne suis pas ici pour parler de Solange, répondit-elle, je ne sais rien de Solange.

— Elle a quitté le château de Morges, poursuivit Galleran ; depuis lors, j'ai perdu sa trace, et je tremble...

— Il y a des gens malheureux, monsieur de Galleran, interrompit Irène. Nous aimons Solange, mon mari et moi ; nous avons fait de notre mieux pour le lui prouver. Aujourd'hui, que Dieu la protège !

Robert restait planté comme un mai au-devant de sa porte.

— Oui ! balbutia-t-il en se parlant à lui-même, il y a des gens qui ont du malheur !

Il entendit la respiration oppressée d'Irène et lui offrit la main pour la faire entrer. Aussitôt qu'elle fut dans le salon, Irène s'assit. Elle montra du doigt la fenêtre ouverte qui donnait sur la terrasse.

— Ne craignez rien, madame, lui dit Galleran, Fernand n'est plus ici.

— Ah ! fit Irène étonnée, où est-il ?

— Fernand a son hôtel depuis hier au soir. M. le marquis de Rostan est venu le chercher...

— Son hôtel ! répéta la jeune femme ; M. le marquis de Rostan !

— Comme vous auriez votre château, si vous vouliez, madame. Le roi Truffe fait la chasse aux héritiers.

— Je suis la femme du docteur Sulpice, répondit Irène dont le beau front se redressa : bonheur ou malheur, pauvreté ou richesse, tout me viendra par lui, rien ne me viendra que par lui.

Galleran s'inclina.

— Je voulais dire seulement, reprit-il, que votre position à vous, madame, et celle de Fernand sont les

mêmes. D'après ce que vous m'avez raconté, vous êtes la fille du marquis de Rostan.

— Eh bien?

— Eh bien ! Fernand serait votre frère...

Le sang monta aux joues de la jeune femme.

— C'est à ce titre, du moins, continua Robert de Galleran, qu'une moitié de l'héritage de M. le duc lui serait dévolue.

— Sulpice sait-il cela ? demanda vivement Irène.

— Je suis fondé à croire que le docteur Sulpice en a été informé ce matin.

Irène appuya sa tête entre ses deux mains.

— Sulpice ne me dit plus rien ! murmura-t-elle. Ce Fernand serait le fils de ma mère ! est-ce possible !

— Monsieur de Galleran, reprit-elle presque aussitôt en tirant de sa poche une petite boîte d'écaille qu'elle posa sur la table, vous m'avez promis secours et obéissance : je viens vous rappeler votre promesse.

— Je suis à vous entièrement, madame, pourvu que celle que j'aime et à qui j'ai fait tant de mal ne réclame point mon aide en même temps que vous.

Irène ôta son châle et son chapeau.

— Je ne mettrai pas votre chevalerie à une très-rude épreuve, dit-elle en répondant par un sourire triste au regard étonné que Galleran lui jetait ; fermez la porte, je vous prie, afin que nous ne soyons point dérangés.

Galleran alla fermer la porte. Irène lui montra un siège à côté d'elle.

Malgré l'air dégagé qu'elle voulait se donner, une certaine émotion, indépendante des paroles jusqu'alors prononcées, altérait sa voix et changeait son visage.

— Aujourd'hui, commença-t-elle, tout le monde magnétise...

Elle s'arrêta pour attendre un mot de Galleran. Galleran ne parla point.

— Avez-vous parfois magnétisé ? demanda Irène.

— Jamais, madame.

— C'est la chose du monde la plus facile, monsieur, reprit Irène, dont la voix s'affermisssait, mais qui détournait les yeux : on se place vis-à-vis de la personne, ou même à côté d'elle, et on exécute des passes de haut en bas... Veuillez voir comment je m'y prends.

Elle fit à vide une demi-douzaine de passes d'une seule main.

— Avez-vous compris ? ajouta-t-elle.

— J'ai compris ce que vous entendez par passes, madame, répliqua Robert de Galleran ; mais le motif...

— Le motif n'y fait rien, monsieur. Quand après un certain nombre de passes, la personne résiste, on dirige le bout des doigts sur la naissance du front... en pointe... de cette manière... afin d'affecter violemment la base du cerveau...

— Et le résultat ?

— La personne s'endort.

Galleran sourit.

— J'avais oublié de vous dire, reprit Irène, que les passes doivent s'arrêter à l'épigastre quand on magnétise dans le but d'obtenir le sommeil.

Galleran sourit plus fort en entendant ce gros mot scientifique sortir de cette jeune et jolie bouche.

— Madame, dit-il, je vous rends grâce. Quand je voudrai endormir quelqu'un...

— Par-dessus tout cela, interrompit Irène, il faut la volonté...

— Naturellement !

— Je vous prie, monsieur, de ne point plaisanter : je dis la volonté impérieuse et réfléchie.

Galleran salua. Il y eut un silence. Galleran gardait maintenant son grand sérieux.

— S'il vous plaît, poussivit Irène qui le regarda tout à coup en face, vous allez m'endormir.

Galleran sauta sur son siège.

— Y songez-vous, madame ? balbutia-t-il.

— C'est pour cela que je suis venue, répondit Irène.

— Mais je suis tout à fait incapable !... voulut protester Galleran.

— La leçon que je viens de vous donner vous suffira parfaitement, monsieur, interrompit Irène.

— Permettez ! je n'ai pas la foi, madame.

— Vous l'aurez, quand vous aurez vu. D'ailleurs la foi n'est pas indispensable.

Galleran se leva brusquement et arpena la chambre à grands pas. Irène prit sur la table la petite boîte d'écaille.

— Madame, dit Galleran, avec agitation, votre mari s'est fait la réputation du plus puissant magnétiseur de Paris.

— Sa puissance est au-dessus de sa réputation, repartit Irène.

— Pourquoi vous adresser à moi, qui me déclare profane et incrédule ?

— J'ai mes raisons, monsieur.

— Ne puis-je au moins les connaître ?

— Si fait, prononça tout bas Irène, qui ouvrit la petite boîte d'écaille, mon mari ne veut plus m'endormir.

— Le docteur Sulpice a certainement aussi ses raisons pour cela.

— Asseyez-vous, je vous prie, monsieur, le temps presse, il nous faut commencer. Mon mari voit au-dedans de moi-même. C'est par lui que je vis ; je suis sa création, puisqu'il ranima de son souffle, autrefois, mon

enfance condamnée à mort, puisqu'il mit sa force à la place de ma faiblesse, puisqu'il m'a donné, jour par jour pendant des années, une part de son âme. Mon mari m'a dit une fois. « Irène, je ne vous magnétiserai plus. » Et comme je lui demandais pourquoi, il m'a répondu : « Irène, cela vous tue. »

— Et vous voulez?... s'écria Galleran.

— Oui, répliqua la jeune femme, je veux. Je n'ai jamais désobéi à Sulpice ; je commence aujourd'hui parce qu'il s'agit de le sauver.

Elle tira de la petite boîte d'écaïlle une mèche de cheveux noirs.

— Quand je vais dormir, dit-elle, vous placerez ces cheveux dans ma main et vous demanderez : Où est-elle ? que dit-elle ? que fait-elle ?

— Ces cheveux appartiennent à madame la marquise de Rostan... murmura Galleran.

Irène fit un signe de tête affirmatif.

— J'aimerais mieux vous servir autrement, madame, dit Galleran, qui reçut les cheveux de la main d'Irène ; mais je vous ai promis de faire tout ce que vous ordonnerez. Je suis prêt.

— Peut-être n'attendrez-vous pas longtemps, fit la jeune femme, pour me servir à votre guise.

Elle se renversa sur son siège, et Galleran leva la main.

— Regardez-moi fixement, dit-elle encore, et en vous-même commandez au sommeil de descendre sur mes paupières.

Galleran fit une première passe, gauchement et à contre-cœur. Les yeux d'Irène battirent. Galleran redoubla. Le beau col d'Irène se raidit.

Quiconque a fait, incrédule, œuvre de magnétiseur, sait quel effet bizarre produit l'aspect du premier symp-

tôme. On doute et en même temps la volonté d'agir naît. A peine née, la volonté grandit et envahit.

La main de Robert trembla et un frisson lui passa par le corps. Il se prit à sourire quand les yeux d'Irène, fixes et grands ouverts, perdirent tout à coup le regard.

— Vous vous jouez de moi, madame, dit-il.

Irène ne bougea pas; un soupir pénible s'exhala de sa poitrine.

Robert précipitait ses passes; la passion de dominer le prenait malgré lui. Une expression de souffrance était sur le visage de la jeune femme. Elle s'agita faiblement et porta la main droite à son cœur.

— Dors, pensait Robert, qui y allait de tout cœur, je veux que tu dormes!

En même temps il pointa ses doigts entre les deux yeux d'Irène, dont la main retomba sur ses genoux, tandis que toute sa personne prenait une attitude de repos extatique.

— Dormez-vous, madame? demanda Robert à voix basse.

— Oui, répondit Irène.

Galleran recula presque effrayé.

Irène était très-pâle, mais il y avait un sourire autour de ses lèvres. Galleran, tout entier à sa stupéfaction, ne songeait plus à la mèche de cheveux; il contemplait la jeune femme en silence, et se demandait s'il était le jouet d'un songe.

— Souffrez-vous? demanda-t-il encore après un silence.

— Non, répliqua la jeune femme.

.....

La voix était changée, et c'est quelque chose d'étrange que cette immobilité qui parle. Vous les avez tous vues.

On croirait des statues de marbre à qui Dieu aurait dit :  
Remuez vos lèvres et parlez.

Les yeux d'Irène, fixes et largement ouverts, regardaient toujours le vide.

Galleran oubliait de l'interroger.

— J'ai souffert, dit-elle au bout de quelques secondes ; je souffrais toujours quand il était loin de moi. Dès que j'entendais ses pas sur la lande, je sentais comme un souffle de chaleur sur moi. Mon cœur n'avait plus rien qui l'empêchât de battre.

. . . J'ai souffert aussi quand il amena Solange. Solange est si belle !... Je crus qu'il l'aimait mieux que moi...

— Solange ! répéta Galleran.

Irène se tut.

Galleran demanda :

— Est-ce que le docteur Sulpice a aimé Solange ?

— Comme une sœur, répondit Irène.

Galleran respira. Irène reprit plus bas et plus lentement :

— Mon père nous faisait peur. Je n'ai jamais vu sourire ma mère qu'auprès de mon berceau. Elle pleurait souvent... souvent ! et je l'entendais qui disait : « Quand tu vas être morte, Dieu me laissera-t-il toute seule ici-bas ? » C'est à moi qu'elle parlait. J'étais si faible ! Sulpice avait douze ou treize ans, il gardait les moutons. Je ne suis pas morte, parce que tous les soirs il venait me bercer. En me berçant il me regardait. Sa vie passait en moi par son regard.

. . . Je fus tout un jour sans voir ma tante Victoire, qui était si belle et si douce ! Elle revint, mais la chèvre n'était plus dans le courtil. J'ai su depuis que ma tante Victoire était devenue mère. Le matin du jour où l'on tira les coups de fusil sur la lande, ma tante Victoire



s'en alla de la maison : nous ne la revîmes plus jamais. J'ai bien prié pour elle.

. . . Ma mère accoucha dans la nuit. Ce fut le pauvre monteur qui fut chargé d'emporter le petit enfant quand nous nous échappâmes de la maison. Il y avait du sang sur le lit de ma mère. Vers Saint-Cast, ma mère appela le monteur, qui ne répondit pas. La nuit était noire.

Sulpice dit : Je travaillerai pour vous, madame Madeleine.

Il était tout enfant, mais l'armurier de Saint-Malo le prit pour tailler les crosses de ses fusils. Tout l'argent qu'il gagnait, il l'apportait à ma mère. Le soir, il me berçait, je sais encore ses chansons.

Tout fut vendu ; le Château, la Maison, le Tréguz. La race de Rostan ne posséda plus rien autour du cap Fréhel.

Sulpice n'avait plus le temps d'apprendre à lire. Il paya une femme pour me donner des leçons. J'ai su lire bien avant Sulpice qui est si savant !

De Saint-Malo, on aperçoit le cap Fréhel. Ma mère était bien malade. Un jour, Sulpice revint du travail et me baisa dans mon berceau en disant : « J'ai vu ton frère ! » Ma mère se leva de son lit. Sulpice reprit en s'adressant à elle : « Le petit gars est beau, madame Madeleine, et la fillette de mademoiselle Victoire est avec lui. » Chaque soir, ma mère voulut descendre sur la grève pour voir de loin le feu tournant du cap. Le feu tournant était tout auprès de Saint-Cast. Elle devinait la pauvre demeure où l'on avait donné un petit coin au berceau de son fils.

Elle s'échappa une fois et passa la mer dans une barque de pêcheur. Quand elle revint, elle tremblait. Les gens de justice étaient à Saint-Cast et cherchaient le grand Rostan mon père. Toutes ces choses sont confuses en moi.

Sulpice ne m'en parle jamais.

Je sais que nous mîmes nos hardes dans des paquets et que nous vînmes en la ville de Rennes. Rennes n'était pas encore assez loin. Sulpice avait des outils qu'il vendit, et nous prîmes le chemin de Paris. « L'enfant serait mal avec nous, avait dit Sulpice ; là-bas il aura le grand air et le bon pain du pays. Quand il en sera temps, je reviendrai le chercher. » Il parlait de mon petit frère qui était à Saint-Cast.

Sulpice dit encore en route : « Je veux aussi l'enfant de Victoire. C'est celle-là qui est l'héritière de Maurepar. »

Sulpice n'avait pas beaucoup d'âge ; mais l'idée qui a rempli sa vie était en lui. Le père de Sulpice était un serviteur fidèle, Sulpice est un rédempteur, Rostan vivra : c'est la volonté de Sulpice.

Si Sulpice n'avait pas pris cette tâche, il eût marché plus vite dans la science : mais sans cette tâche qui fut son premier mobile, peut-être n'aurait-il jamais abordé la science.

A l'âge où les autres sont enfants, Sulpice avait une famille à protéger et à nourrir. Nous demeurions dans une pauvre chambre du faubourg Saint-Germain. Sulpice travaillait chez un arquebusier de la rue du Bac. Nous restions seules toute la journée, ma mère et moi. Ah ! la grande et froide tristesse de ces heures si longues ! Quand Sulpice rentrait, la maison me semblait subitement éclairée.

Parfois j'étais endormie à l'heure de son retour. Cependant je le sentais revenir, et dès qu'il se penchait sur mon petit lit, mon sommeil s'emplissait de beaux rêves...

Irène poussa un profond soupir et sa main droite se releva jusqu'à son front. Galleran écoutait. Quelque chose d'inexplicable se passait en lui : il aimait une

autre femme et celle-ci exerçait sur lui une influence extraordinaire. Sa vie écoulée lui apparaissait comme un rêve.

Ces choses ne l'eussent point intéressé lavezille. Maintenant il lui semblait que ce récit avait rapport à lui-même ou à son avenir.

L'idée ne lui venait pas à lui, incrédule, que le sommeil d'Irène pût être une feinte, ce sommeil bavard et plein de souvenir qui n'avait rien de commun avec le repos de chaque nuit !

Sans le savoir, sans le vouloir surtout, Robert entraît en quelque sorte dans un tourbillon nouveau. Quelque chose d'inconnu l'attirait et l'entraînait. Il n'y avait rien eu entre Sulpice et lui, sinon un choc, et cependant Sulpice absent gagnait son cœur par les paroles d'Irène. Sulpice, Irène, Solange, s'unissaient dans sa pensée et lui formaient comme une famille.

Galleran avait fort bien tenu sa place dans ce monde douteux où il avait patronné Fernand autrefois ; mais Galleran valait mieux que sa propre histoire.

— Le samedi soir, reprit Irène, Sulpice apportait l'argent de sa semaine. Ma mère le baisait au front, c'était sa récompense. Avant d'être folle, ma mère l'aimait comme un fils.

— Folle ! répéta involontairement Galleran.

Irène tressaillit violemment au son de sa voix. Un instant elle lutta contre le réveil qui la cherchait.

— Ma mère devint folle, dit-elle avec effort, un jour qu'elle rencontra mon père dans une voiture, aux côtés d'Astrée.

Galleran rapprocha son siège, mais il n'interrogea pas. Il reprenait conscience de la position où il se trouvait. Irène, plus pâle et brisée de lassitude, s'agitait sur son fauteuil.

— Sulpice avait déjà de la réputation, poursuivit-elle ; son patron vendait bien cher les crosses qu'il sculptait. Il paya le médecin pendant plus d'une année ; le médecin promettait toujours de me guérir. Ce fut la maladie de ma mère qui donna pour la première fois à Sulpice l'idée d'étudier la médecine.

J'avais quinze ans. Sulpice ne m'avait jamais dit que j'étais belle. Un matin, en se levant, ma mère alla au lit de Sulpice, et du ton qu'on prend pour donner un ordre, elle lui dit : Vous aimez l'enfant, vous l'épouserez.

J'étais déjà à ma broderie, car, moi aussi, je travaillais de mon mieux. Sulpice se tourna vers moi et me regarda. J'avais les yeux pleins de larmes. Du plus loin que je me souviens, j'aime Sulpice.

— Votre mère a raison, Irène, me dit-il en s'approchant ; je vous aime, et si vous voulez je vous épouserai. Je n'avais pas de voix pour lui répondre.

— Mais, reprit-il, la fille de Madeleine Rostan du Boscq ne peut pas être la femme d'un ouvrier. Je vous mènerai à l'autel quand je serai docteur en médecine.

J'ouvris de grands yeux. D'ordinaire Sulpice ne raillait jamais.

Il travaillait maintenant en chambre afin de pouvoir veiller toujours sur ma mère et sur moi. Dès le soir de ce jour, il apporta des livres de médecine ; il ne savait pas lire. Je lisais auprès de son établi tandis qu'il travaillait. Pendant un mois ou cinq semaines, il sortit une heure chaque matin. Au bout de ce temps, il m'embrassa plus tendrement que de coutume et me dit : Merci, ma fiancée chérie ; vous ne vous fatiguerez plus pour moi. Je ne suis pas encore bien savant, mais j'ai appris à lire et à écrire.

Et l'ouvrage allait cependant. Il fallait de l'argent

pour entourer ma mère de soins et même de certaines superfluités qu'elle n'avait point connues là-bas en Bretagne. Sulpice suffisait à tout.

Je pleurai quand je vis que je n'étais plus nécessaire à Sulpice. Je fus jalouse de le voir lire tout seul. Il me semblait que j'étais de moitié dans son effort. Je crois que je serais devenue savante.

Pour suivre les cours, il fallut tenir la lampe allumée toute la nuit. Sulpice devint maigre, ses yeux se creusèrent. Il vivait de fièvre.

Quand il s'endormait sur sa tâche, vaincu par la fatigue accablante, j'allais m'agenouiller auprès de lui.

Dans son sommeil il voyait toujours son père. Il me raconta une fois que son père lui avait dit : Sois bon avant d'être grand.

Et il ajouta : Je comprends la pensée de mon père bien-aimé. Mon père veut que je relève le sang de Rostan avant de monter au sommet de l'échelle de la science.

— Irène, ajouta-t-il, vous ne serez que ma femme ; mais je retrouverai les deux enfants, votre frère et la fille de Victoire. Ceux-là seront riches et perpétueront le nom de mes anciens maîtres. Je l'ai promis à mon père.

N'être que sa femme ! Ah ! que les autres soient riches, nobles, puissants ! moi, je suis heureuse.

A condition qu'il m'aime !

Quand il fut reçu médecin, son père vint le voir en rêve et lui dit : Madame Madeleine sera guérie, quand tu lui rendras son fils duc...

Il demanda à son père s'il était bien qu'il m'épousât ; son père fut du temps avant de répondre. Sulpice me disait : Irène, êtes-vous sûre de m'aimer ?

..... Un mois après nos noces, il partit pour aller chercher le fils de ma mère et la fille de Victoire. Il ne trouva ni les enfants ni le vieillard qui les avait recueillis. On ne put lui dire s'ils étaient morts ou vivants...

Irène se tut. Galleran avait compris certaines choses, d'autres lui échappaient. Pour tout comprendre, il eût fallu connaître l'histoire de la famille de Rostan.

Et pourtant Galleran cédait à une sorte de charme. Tout cela l'intéressait, comme si sa propre destinée eût été en jeu.

— Et Solange ? murmura-t-il après un silence.

On eût dit qu'Irène allait s'éveiller.

— Je l'ai bien haïe avant de l'aimer, celle-là murmura-t-elle. Ce fut la première cure de Sulpice. Un instant, j'ai cru qu'il l'aimait. Celui qui aimera Solange aura un devoir à remplir ; c'est de punir l'infâme qui...

Robert de Galleran devint tout à coup plus pâle qu'un mort et fit un geste, comme pour empêcher la jeune femme de poursuivre. Elle resta muette aussitôt. Galleran, malgré son émotion profonde, fut distrait par l'exercice imprévu de sa puissance.

— Où est-elle ? demanda-t-il.

En même temps il lui mit dans la main une mèche de cheveux qu'il tira d'un médaillon.

— Solange ! prononça aussitôt Irène, en prison !

— En prison ! répéta Galleran qui se leva ; Solange en prison !

— Ce n'est pas la première fois ! murmura la jeune femme avec un sourire amer.

Galleran baissa les yeux, comme si un regard inquisiteur eût fouillé au fond de son âme.

Mais il n'eût pas le temps d'interroger davantage ; Irène rejeta la boucle de cheveux avec colère.

— Ce n'est pas celle-là, dit-elle, en frappant du pied, l'autre ! l'autre !

Ses paupières battaient : le réveil était proche. Elle dit encore !

— L'autre, l'autre boucle ! Astrée ! Astrée !

Galleran lui donna l'autre mèche de cheveux. Dès qu'Irène l'eut dans la main, toute sa physionomie changea. Une expression de terreur indicible contracta ses traits.

— Je la vois ! je la vois ! s'écria-t-elle. Pourquoi ces débris et ces haillons autour d'elle ? Comme cette chambre est misérable et sale ! Et ces deux hommes, qui sont-ils ? Je les ai vus tous deux autrefois, j'en suis sûre. Le plus vieux n'a presque pas changé. L'autre...

— Chut ! interrompit-elle vivement, la voilà qui parle.

Elle écouta : ses lèvres tremblèrent. Des gouttes de sueur vinrent à son front.

— Horreur ! horreur ! fit-elle.

Galleran se rapprocha involontairement. Irène respirait avec force et tout son corps frémissait :

Elle reprit :

— Quand les autres parlent, je suis sourde. Je n'entends qu'elle... Oh ! cela me suffit ! l'infâme ! l'infâme !

Elle se pencha en avant, comme pour écouter mieux.

— Le plus vieux est Jean Touril, murmura-t-elle ; je me souviens, à présent. La voilà qui prononce le nom de l'autre, et je me souviens aussi. C'est Nieul, l'ancien serviteur du château.

Elle resta un instant immobile et muette, puis elle saisit le bras de Galleran.

Elle se mit à parler d'une voix brève et distincte. Galleran ne comprit pas tout de suite, tant son langage était extraordinaire. Elle donnait le plan d'un assassinat

hardiment et perfidement combiné : la victime désignée était un docteur médecin.

Galleran devina qu'elle répétait les paroles entendues dans son état magnétique. Elle était l'écho mystérieux d'une autre voix. Il saisit ses tablettes et transcrivit à la hâte tout ce que disait Irène.

Quand elle s'éveilla, Galleran lui tendit les tablettes. Elle n'avait plus souvenir de rien. Cela est toujours ainsi.

Elle lut. Elle se laissa choir sur ses deux genoux et perdit connaissance.



## VII

### OU LORIOT PREND DEUX CHINOIS ET DEUX PRUNES.

Voilà un métier qui allait à notre excellent ami Toto Gicquel, ancien monteur d'Anglaises au cap Fréhel ; suivre les deux petits Bretons le long du boulevard ! ce n'était pas compliqué. Ses jambes mal attachées et sa pauvre intelligence étaient à la hauteur de cet effort. L'heure était trop avancée pour qu'il pût travailler à sa jarretière : il n'y avait pas de temps perdu. Toto Gicquel en aurait fait, pardieu ! bien d'autres pour son petit pâtour !

Le grand docteur au visage grave et réfléchi, c'était le petit pâtour de Toto Gicquel. Toto avait toujours pensé que Sulpice irait loin et haut.

D'ailleurs, ces pâtours du Tréguz !...

— A plein bissac, il a des écus ! pensait Toto en cou-  
doyant les passants qui le maudissaient.

Au contraire, Toto, la bonne âme, n'en voulait pas aux passants qu'il avait coudoyés.

Il y avait un jour terrible dans la vie de Toto. Ce jour-là, Toto avait perdu presque du même coup son cheval Bijou et son ami Sulpice. Il est vrai que Roblot, son cousin, lui avait été secourable, mais Roblot était un maître ; il faisait trop sentir au pauvre Toto son immense supériorité. Brave homme d'ailleurs, ce Roblot, et ne mettant point de malice dans les coups de pied qu'il prodiguait.

Toto aurait volontiers passé les coups de pied. Il avait le devant des jambes cuirassé par l'habitude, mais il détestait les discours de Roblot et surtout ses chansons. Il avait aimé les chansons ; Roblot l'en avait degoûté.

Tout naturellement, Roblot, devenu le tuteur de Toto Gicquel, avait fait de lui un marin. Outre que la pauvre créature ne s'était jamais senti un goût très-vif pour le métier d'homme de mer, le grade occupé par lui ne pouvait satisfaire ses penchants tranquilles et paresseux. Malgré son âge, il restait mousse et n'obtenait aucun succès dans cet emploi : heureux quand il pouvait trouver quelques minutes pour se livrer à son ouvrage favori : la confection des jarretières.

Sans le tricot, Toto serait mort de chagrin.

En tricotant, il se souvenait de ces heures fortunées qui devaient lui inspirer un éternel regret. Mille images agréables passaient devant ses yeux : le cap, avec sa grande falaise penchée au-dessus de la mer, Bijou, le cher bidet portant sa tête entre les jambes et balançant l'Anglaise maigre qui croassait sur son dos ; la loge où il y avait un si bon grabat ; les moutons du petit pâtre ; Randonneau, le chien probe et grondeur ; le bel habit vert des douaniers ; la douce figure de madame Madeleine et le cher sourire de mademoiselle Victoire.

Rêves bien-aimés dont le réveil était toujours, hélas ! un coup de pied dans le devant des jambes !

En suivant Chiffon et Lorient sur le trottoir, Toto avait en vérité des larmes dans les yeux. Joli petit gars, fillette bien mignonne ! ces deux enfants-là lui rendaient la saveur de la patrie au milieu de ce grand Paris, où il s'égarait du matin au soir depuis deux jours. Pourquoi Sulpice lui avait-il ordonné de les suivre ? Toto ne se faisait jamais de ces questions indiscretes. Il y avait en lui une idée fixe qui dominait tout le reste. De dix pas en dix pas, Toto se disait :

— Comme le petit pâtre a grandi, quoique ça !

Chiffon et Lorient ne se doutaient guère qu'ils étaient suivis. La fuite soudaine de leur auditoire au moment de la recette les avait mis de mauvaise humeur, mais cela ne pouvait pas durer. Le bruit, le mouvement, la lumière leur montaient au cerveau. Paris leur tournait la tête du premier coup, comme une gorgée de vin enivre ceux qui n'ont encore bu que de l'eau.

Toto n'eut d'abord aucune peine à les suivre. Ils allaient lentement, s'arrêtant à toutes les devantures, cherchant à deviner la destination de tous les objets qu'ils ne connaissaient pas, babillant, flânant, se disputant et s'embrassant. Règle générale, ils n'étaient jamais du même avis. Chiffon soutenait son opinion avec la supériorité de son sexe et de son âge ; Lorient plaidait plus timidement, mais avec non moins de tenacité :

Nous dirons en confidence que Lorient commençait à trouver les façons de Chiffon pédantes, désagréables et tyranniques. Cette pensée lui vint vers la rue de la Paix ; à la hauteur de la rue Louis-le-Grand, une vague idée germa en lui ; il songea à secouer cette tutelle.

Toto les voyait par derrière bras dessus, bras dessous, et il se disait :

— Comme ils s'aiment, les deux chérubins !

— Vois-tu, s'écriait en ce moment Lorient, il y a encore de plus belles choses là-bas, de l'autre côté, venons-y !

— Tu n'y vois donc pas goutte ? répliquait Chiffon ; c'est moitié plus reluisant par ici.

Lorient fit la moue, Chiffon poursuivit :

— Voilà qu'est comme ça, pas vrai ? Tu entres chez un menuisier pendant que j'entre chez une couturière. Ou bien chez un chapelier, toi ; moi chez une qui fait des fleurs. J'aimerais ça, faire des fleurs. Tu dis : j viens pour travailler à la journée ; t'es frais et bien portant, pourquoi qu'on ne te recevrait pas ?

— J'ai point d'envie de travailler, répliqua Lorient, arrêté devant un confiseur ; c'est du sucre, tout ça, et des doudoux !

Il passa sur ses lèvres sa langue gourmande.

— Ah ! fit Chiffon en colère, tu n'as point d'envie de travailler !

— Veux-tu nous acheter un brin de tout ça ? demanda le petit gars.

Chiffon lui secoua le bras.

— C'est pas pour les paresseux, dit-elle.

— Ah ! dam ! la Chiffon, reprit Lorient, je ne suis point plus paresseux que toi.

— Puisque tu ne veux pas travailler !

— C'est trop joli, Paris, pour travailler. Veux-tu nous en acheter ?

Chiffon l'entraîna. Lorient dit :

— Tu fais trop ta madame-j'ordonne. Ça finira !

Par derrière, Toto jeta aussi un coup d'œil sur l'étagère du confiseur. Mais Toto, sage et modeste dans ses goûts, préférait la charcuterie.

Une chose plus appétissante encore que les bonbons,

ce sont les tartes aux abricots, les frangipanes fondantes et dorées, les gâteaux qui s'appelaient jadis de Savoie, et dont on a ingénieusement rajeuni le nom ; la pâtisserie enfin, toute la pâtisserie, cette spécialité rance et tentatrice qui fit commettre, depuis le commencement du monde, aux adolescents des deux sexes tant et de si gros péchés !

— Si tu travailles bien, reprit Chiffon d'un ton insinuant, mon chéri Lorient, et que tu gagnes pas mal, moi aussi, s'entend, nous viendrons manger de tout ça tous les soirs.

Lorient ne répondit pas. Il avait les sourcils froncés et un gros nuage était sous ses cheveux blonds.

— Travailler ! travailler ! s'écria-t-il en fermant le poing ; tu t'es fichue de moi, quoi, la Chiffonnette !

— Moi, mon Lorient ?

— Fais l'innocente ! que tu me disais tout le long de la route : à Paris, c'est comme ça, à Paris, c'est comme ci, on n'a ni soif, ni faim, ni rien. Dès qu'on ouvre la bouche, il y tombe qu'éq'chose de bon et de bien cuit ! As-tu assez chanté c'te chanson : C'est le Paradis des femmes ! tu verras, quand t'y seras !

— Eh bien ! fit la petite, qui mit le poing sur la hanche.

Car, il faut lui rendre justice, elle ne refusait jamais la bataille.

— Eh bien ! répéta Lorient, je t'en souhaite ! Y a des doudoux assez, c'est vrai, mais faut les regarder à travers les vitres ; on ne trouve tant seulement pas d'eau à boire et pour avoir des gâteaux, faut travailler !

Il poussa un profond soupir.

— M'as-tu assez dit de mensonges ! ajouta-t-il.

— Regarde-moi ça ! interrompit Chiffon.

Ils étaient arrivés à cette partie du boulevard qui est

comme un marché aux fleurs animées. Ces fleurs flétries, mais dont les couleurs brillent encore aux lueurs du gaz, viennent étaler leurs charmes douteux, passent et repassent en forçant leurs robes de soie à frémir violemment, et peuvent sans contredit éblouir des yeux inexpérimentés.

— Regarde-moi ça ! répéta Chiffon ; sont-elles dans le paradis, celle-là ?

En contemplant toutes ces toilettes voyantes, la pauvre Chiffon avait l'eau à la bouche, comme naguère Lorient en face des cerises confites et des marrons glacés.

Elle ne savait pas.

Lorient haussa les épaules.

— C'est des femmes ! dit-il. La belle avance de se promener toujours !...

— Tiens ! tiens ! interrompit-il en changeant soudain d'opinion, en vl'à qui mangent des gâteaux !

— Qu'ont l'air fièrement bons ! ajouta Chiffon.

— Les vl'à qui boivent queq'chose de jaune dans de petits gobelets de verre.

— Hein ! fit Chiffon ; est-ce que je t'avais menti ?

Lorient fut au moins une minute avant de répondre, puis il dit :

— Alors, je veux être femme.

Chiffon éclata de rire. Lorient se fâcha.

— C'est bon, c'est bon, s'écria-t-il ; pendant que tu ferais des collerettes, des fleurs, est-ce que je sais, moi ? ou peut-être rien du tout, pendant que tu te promènerais comme celles-ci, avec des falbalas, moi, j'irais raboter du bois ou fourrer mes mains dans le noir !

— Pour commencer, mon Lorient, voulut dire Chiffon.

— Tu n'es qu'une sans-cœur, répliqua le petit gars, mais ça finira.

Toto pensait :

— Il y a bien sûr à manger chez le petit pàtour... Mais que je suis bête de l'appeler toujours le petit pàtour, puisque c'est un grand médecin. N'empêche qu'y a pour manger et pour boire chez lui. Si les deux mioches allaient se coucher, je m'en irais chez mon Sulpice, et il me donnerait à souper.

En conséquence de quoi, Toto, qui avait l'estomac vide, souhaitait ardemment que les deux petits arrivassent à leur gîte.

Mais Chiffon avait résolu de donner ce soir même à son Lorient un mémorable exemple. Elle guettait un magasin de lingerie. A part la danse de la Saboteuse et les chansons du pays, ce qu'elle savait le mieux, c'était ourler les torchons. Heureuse condition pour aborder la lingerie parisienne!

Les magasins ne manquent pas sur le boulevard. Au premier qu'elle trouva, Chiffon s'arrêta. Elle prit son ami Lorient par la main.

— Je vas entrer là, dit-elle solennellement.

— Acheter quoi? demanda le petit gars.

— Acheter rien... Gagner de l'argent.

— Tu vas te proposer?

— Tout uniment. Si tu ne veux pas travailler, vois-tu, petiot, moi je travaillerai pour deux.

Ceci ne fit pas sur l'ami Lorient l'effet attendu. Sa moue se changea en un sourire. Il colla sa petite figure aux carreaux, et Chiffon, qui le regardait du coin de l'œil, ne put s'empêcher de lui caresser le menton.

Un éclat de rire aigu se fit entendre au travers des vitres. C'étaient ces demoiselles qui s'amusaient.

— En v'là qui se moquent de toi, dit Lorient.

Chiffon tourna résolument le bouton et entra. Lorient la regardait faire.

— Toutes ces demoiselles-là sont-elles propres et gentilles, dà ! pensait-il.

— Oh ! interrompit-il en riant, la Chiffonnette a-t-elle un pied de rouge ! Pour gentille, elle est bien gentille aussi. Mais je ne suis point heureux avec elle : elle veut avoir toujours raison. Ça finira !

Dans le magasin, on avait cessé de rire, au moment où Chiffon entra. On craignait une demande d'aumône.

— Bien le bonjour, la compagnie, dit Chiffon, qui fit sa plus belle révérence.

— Que voulez-vous ? lui demanda-t-on.

— De l'ouvrage, ma bonne dame. J'arrive de chez nous avec de la jeunesse et de la bonne volonté. J'aimerais bien travailler pour gagner ma vie.

Les demoiselles se regardèrent en souriant dédaigneusement. Lorient devina ce qui se passait, et le sang lui monta au visage. Il n'avait nul remords, quand il faisait enrager sa Chiffonnette ; mais il n'entendait pas que les autres fissent comme lui. C'était une manière de petit mari que ce Lorient.

Quand Chiffon vit sourire les demoiselles, elle crut sa cause gagnée, dans l'innocence de son cœur. La dame de comptoir lui dit :

— Savez-vous surjeter ?

— Plaît-il ? fit la pauvre Chiffon.

— Festonner ?

— Quant à ça, ma bonne dame...

— Broder à l'anglaise ?

— Je vas vous dire...

— En application ?

Chiffon baissa la tête.

— Savez-vous, reprit la dame, raccommoder la dentelle, monter les bonnets, les cols et les manches pa-



godes? Connaissez-vous seulement la valencienne? la maline? le faux point? Voyons, mademoiselle, répondez; quand on veut entrer dans une maison comme la mienne, il faut du talent.

Chiffon, étourdie et prête à lâcher pied, jeta un coup d'œil en arrière, aux carreaux, pour chercher un appui dans le regard de son Lorient. Lorient n'était plus là.

Après du magasin de lingerie, il y avait un débit de prunes à l'eau-de-vie. Lorient avait avisé les grands boccoux tout pleins de chinois et de reines-claude vertes. Il était seul; il avait dans sa poche les quelques sous récoltés sur le trottoir. Après avoir contemplé un instant les bocaux, après avoir cherché voluptueusement à deviner le goût de ces friandises inconnues, Lorient entra dans le palais des prunes.

Ce n'était pas pour demander de l'ouvrage.

Ici, l'on voyait bien clairement que Paris est le paradis des femmes. Au comptoir, c'étaient des dames à la tournure leste, au sourire agaçant et heureux, qui versaient avec une grâce enchanteresse la prune et sa sauce dans le petit verre taillé. Quel sort! si Lorient n'avait pas eu déjà l'idée de changer de sexe, l'envie lui en serait venue en voyant ces dames-là.

Devant le comptoir, il y avait des personnes des deux sexes; mais Lorient fit cette observation que c'était toujours le sexe masculin qui payait. Cela lui inspira un mépris encore plus profond pour sa condition d'homme.

Cependant, une fois entré dans ce féerique séjour, l'embarras le prit; Lorient était timide. La tête lui tourna quand il vit tant de beaux messieurs et tant de belles dames. Comment parler à ces déesses du comptoir? Lorient restait là planté au milieu de la boutique, tour-

nant son bonnet qu'il avait ôté poliment, et ne sachant plus du tout comment se tirer d'affaire.

— Que faut-il à monsieur ? lui demanda de loin une des divinités justement la plus rouge et la plus belle.

Il ne tombait pas sous le sens de Lorient qu'on pût l'appeler monsieur. Lorient ne bougea pas. Une autre lui cria d'un ton jovial :

— Que va-t-on vous servir, mon petit homme ?

— Tiens ! cet amour ! dit une consommatrice.

Toutes les consommatrices se retournèrent. A l'unanimité, Lorient, qui était plus rouge qu'une cerise, fut déclaré amour.

— Approche, amour, lui crièrent les chevaliers de celles qui consommaient.

Lorient s'ébranla lentement et gravement.

— Je ne veux point qu'on se moque de moi, dit-il en relevant avec fierté sa tête blonde et charmante, j'ai de quoi payer, faut qu'on sache ça !

Pour preuve, il frappa sur sa pochette où trois ou quatre gros sous sonnèrent.

Tout le monde se mit à rire. Deux dames, drapées dans des châles noirs bordés de jaune éclatant, vinrent le prendre par le bras.

Quand Lorient fut auprès du comptoir, il montra du doigt un bocal de prunes et un bocal de chinois, puis il dit :

— Je veux goûter de ça et de ça.

Ses yeux pétillaient de gourmandise. L'embarras de notre Lorient s'était noyé dans l'eau qui lui venait à la bouche.

On lui servit de ça et de ça, suivant son désir : d'abord une prune, ensuite un chinois.

Lorient goûta le chinois au milieu des consommateurs qui faisaient cercle.

Il eut un rire content.

— Ça réchauffe, dit-il ; à vot' santé la compagnie.

Il attaqua la prune.

— Quant à ce qui est de ça, s'écria-t-il avec enthousiasme, vl'à qu'est bon tout de même ! à votre santé !

La galerie était aux anges.

— Quoi que ça coûte ? demanda Lorient en portant la main à sa pochette.

Une des consommatrices fit un signe à la déesse qui tenait la cuiller.

— C'est gratis, répondit-elle avec une jolie révérence.

— Pas possible ? repartit Lorient stupéfait. Alors, je vais aller chercher la Chiffonnette.

— Est-ce ta sœur, petit bonhomme ?

— Est-ce ta cousine ?

— Est-ce ta bonne amie ?

— Petit bonhomme es-tu marié ?

Lorient ne savait à laquelle entendre. Son regard fit le tour du cercle. Il vit tant de beaux châles noirs à bordures d'or qu'il eut honte du pauvre fichu de Chiffon. Les petits garçons cèdent si vite à la tentation de renier ! Les petites filles valent mieux sous ce rapport.

Lorient répondit :

— Quoi qu'est la Chiffonnette ? C'est ma domestique.

Un éclat de gaieté générale fit trembler les grandes vitres du débit de prunes.

— Le petit homme a sa maison montée, dit un châte.

Un autre châte demanda :

— Quels gages donnes-tu à ta gouvernante ?

Et le reste.

Lorient devina qu'on se moquait de lui. Il planta son bonnet de laine sur sa tête et dit à la dame de comptoir :

— Vous, puisque c'est gratis, redonnez-m'en !

— Duquel ? demanda la dame en montrant les deux bocaux.

— Des deux ! répliqua Lorient crânement.

Toto Giequel avait trouvé un banc placé entre le magasin de lingerie et le débit de prunes. Il avait un œil sur Chiffon et l'autre sur Lorient.

— Le petit va bien, pensait-il ; ça fait le quatrième verre. J'en aurais pris un avec plaisir.

Sa langue caressa ses grosses lèvres.

— C'est pas d'être riche que je désire, moi, se disait-il avec mélancolie ; c'est de boire et manger mon content trois fois par jour.

— Quant à la lingerie, ma petite, répondait-on à la pauvre Chiffon, dans le brillant magasin, c'est impossible. Ourler les torchons ne suffit pas, et l'apprentissage se paie. Cependant vous avez l'air doux et vous montrez de la bonne volonté. J'ai besoin de quelqu'un pour tout faire.

— Tout faire ? répéta Chiffon, dont la jolie tête se releva éclairée par l'espoir.

— Tout faire, cela s'entend, ma fille ? balayer, laver la vaisselle, porter les paquets...

— Je comprends, madame, interrompit Chiffon avec résignation, je ferai tout... pour commencer... si vous voulez bien me prendre chez vous.

Hélas ! ce paradis de Paris avait donc une bien triste antichambre !

Mais Chiffon était le courage même. Elle sentait que Paris lui serait bon, et qu'il ne s'agissait pour elle que d'y vivre. Tous ceux qui doivent monter ont foi dans leur étoile.

— Le gage est de quinze francs par mois, reprit la lingère, nourrie, blanchie, un demi-verre de vin par

repas et sortie quand ça se pourra. On couche dans la soupente.

Chiffon réfléchissait. Chiffon se disait :

— Et mon ami Lorient ?

Question ardue !

La lingère y vint du reste d'elle-même.

— Où pourrais-je prendre des renseignements sur vous, ma petite ? demanda-t-elle.

— Je ne connais personne à Paris, madame, répliqua Chiffon.

— Ah ! et d'où venez-vous ?

— De la Bretagne.

— C'est qu'il nous faut quelqu'un d'honnête ici, ma fille !

Chiffon se redressa.

— Oui, oui, reprit la lingère, quelqu'un d'honnête : la maison est citée pour sa tenue et ses mœurs.

Ces demoiselles, en vérité, gardaient leur sérieux. La lingère en chef poursuivit :

— Les mœurs, voilà la première condition. Comment êtes-vous venue de Bretagne ?

— A pied, madame.

— Toute seule ?

— Non, balbutia Chiffon, qui jeta un second coup d'œil aux carreaux pour chercher son Lorient.

— Avec qui ? interrogea la dame.

— Avec mon Lorient, répondit Chiffon.

— Votre frère, peut-être ?

— Non, madame.

— Votre bon ami, alors ?

— Oui, madame.

Toutes les demoiselles posèrent leur ouvrage. On échangea des regards étonnés autour du comptoir. Tant d'effronterie épouvantait la candeur des lingères.

— Ma fille, dit Madame, consentiriez-vous à mettre de côté votre Lorient, comme vous l'appellez ?

— Jamais, madame ! répondit vivement Chiffon.

— A la bonne heure, firent ces demoiselles, c'est du propre !

— Mon enfant, prononça Madame, jugeant en dernier ressort, votre Lorient vous empêchera de vous placer à Paris : vous pouvez chercher ailleurs.

Chiffon fit la révérence lentement et regagna la porte.

En ce moment même, Lorient avalait sa seconde prune, après avoir avalé son second chinois.

— Mon mignon, lui dit une voix à l'oreille, si tu veux réussir à Paris, tu te déferas de ta Chiffonnette.

Il se retourna et vit une grande femme, ornée de l'inévitable châle noir à bordure jaune. Cette femme avait des moustaches. Lorient pensa :

— En voilà encore un qu'est déguisé en femme !

— Mes affaires ne vous regardent point, vous, reprit-il tout haut.

Il ôta son bonnet et se retira en disant :

— Bonsoir, messieurs, mesdames, la compagnie !

Il avait la conscience de s'être comporté en homme qui sait son monde.

Toto se leva de son banc. Il put observer que Lorient avait maintenant la tête bien plus haute.

— D'où viens-tu donc, mon Lorient ? demanda Chiffon qui s'élança à la rencontre de son ami.

Elle l'aimait mieux pour le sacrifice qu'elle venait de lui faire.

— Et qu'équ'as fait, toi, la Chiffonnette ? repartit le garçonnet d'un ton fat.

Chiffon ne lui dit pas qu'elle avait manqué une place à cause de lui.

— Mon pauvre Lorient, répliqua-t-elle seulement, je n'ai pas réussi.

— Moi, j'ai réussi, ma cocotte ; v'là la différence ! J'ai bu des deux, et je dis que c'est fièrement bon. A présent, je veux manger une croûte.

Toto était presque entre eux deux à ce moment. Il trouva que la prétention de Lorient n'était pas illégitime.

Cependant Chiffon la repoussa en disant, le cœur gros et la voix tremblante :

— Je n'ai pas faim.

Ceci n'était pas une raison assurément. La pauvre Chiffon avait tort ; mais son beau ciel s'était obscurci si vite ! et la tentative qu'elle venait de faire la rejetait si loin de ses espérances !

Lorient prit un ton pleureur et Toto le plaignit de toute son âme en donnant tort à Chiffon, qui semblait absorbée dans ses réflexions et ne répondait pas.

Tout à coup Lorient se campa au milieu du trottoir et arrêta Chiffon.

— Donne-moi ma part du louis d'or, dit-il résolûment, je ne veux plus rester avec toi.

Chiffon recula toute abasourdie. Elle regarda Lorient qui n'avait pas l'air de plaisanter.

— Nous allons manger, si tu veux, mon Lorient, dit-elle.

— Je veux ma part, répliqua le garçonnet ; y a du temps assez que tu fais ta maîtresse ! Et puis, je sais ce que je sais. Ils m'ont dit que je ne réussirais point à Paris, si je traînais comme ça une fille après moi.

Chiffon le regarda encore. Lorient avait la tête haute et l'œil brillant. La sauce des deux chinois et des deux

prunes lui animait le teint. Chiffon ne l'avait jamais vu si joli. Et pourtant elle songeait aussi aux paroles de la lingère :

— Votre Lorient vous empêchera de vous placer à Paris...



## VIII

### PARTAGE DU LOUIS D'OR.

Ils avaient fait du chemin, Lorient et Chiffon, depuis le moment où nous les avons rencontrés au coin de l'avenue Gabriel. Le temps aussi avait marché ; il commençait à se faire tard. Si les prétentions de Lorient s'étaient bornées au souper, nul n'aurait pu lui donner tort.

Mais il voulait partager le louis d'or, quitter Chiffon et se faire femme : voilà des inconséquences !

Toto Gicquel, Chiffon et Lorient se trouvaient à la hauteur du Gymnase quand eut lieu l'insurrection du petit gars. Toto entendit parfaitement la querelle. Il eut peur de les voir se séparer incontinent, ce qui eût rendu sa besogne fort difficile. Mais Chiffon avisa le marchand de galette. Chiffon n'en avait jamais vu, car la galette bretonne et celle du Gymnase n'ont de commun que le nom ; cependant elle devina les charmes de cet aliment.

— Veux-tu de ça pour souper, mon petit Lorient? demanda-t-elle avec douceur.

Lorient regarda du coin de l'œil cette bague succulente posée sur la plaque et que le grand couteau tranchait incessamment. A voir le nombre des personnes qui se jetaient sur ce produit, on pouvait certes jurer que c'était une délicieuse chose. Et, par le fait, entre tous les fruits qui croissent dans le paradis des femmes, la galette du Gymnase est un des plus savoureux. C'est un fruit populaire, à la portée de toutes les bourses. On en a, pour deux sous, une tranche susceptible d'incommoder gravement l'estomac. Le succès de la galette du Gymnase est autant au-dessus des autres succès que la raison utile est au-dessus de l'agréable fantaisie. Tout a croulé depuis trente ans autour de la galette, tout a vieilli, tout s'est usé; la galette reste jeune, robuste, fraîche et grasse. Les engouements littéraires et les triomphes politiques la font sourire. Elle a eu pour enveloppes tous les chefs-d'œuvre de notre scène, tous les discours de nos grands orateurs et toutes les circulaires de nos gouvernements.

Caducité profonde de tout ce qui n'est pas galette!

Lorient ouvrit ses narines pour saisir l'arôme qui montait de la galette toute chaude. Toto fit de même, le malheureux. Lorient et Toto trouvèrent l'odeur exquise.

— J'en veux bien, répondit Lorient à la question de Chiffon.

— As-tu les sous? demanda celle-ci qui déjà reprenait espoir.

Mais il n'en fallait pas plus pour faire de nouveau gronder l'orage.

— Les sous! répéta Lorient qui mit son bonnet de travers, tu n'as pas besoin des sous.

— C'est pour pas changer notre louis d'or, dit Chiffon timidement.

— Change! change! reprit le garçonnet; pour partager, faut bien changer.

A ce coup, les larmes vinrent aux yeux de Chiffon, qui se dirigea sans répliquer vers la petite boutique où se vend la galette. Lorient resta au milieu du trottoir. Il eut bien le cœur de chercher tout autour de lui un magasin de prunes et de chinois. Il ne vit rien, sinon la buvette. Chiffon ne le regardait pas. Il entra et demanda un verre d'eau-de-vie. Lorient connaissait l'eau-de-vie; on en boit considérablement du côté du cap Fréhel. Il but son verre et redoubla.

— Il va bien, le petit! pensait Toto Gicquel; il va bien!

— Pour combien voulez-vous de galette? demanda-t-on à notre Chiffon qui se présentait bien triste devant la plaque.

— J'en veux long comme ça, répondit-elle en montrant une part du gâteau.

— C'est dix sous.

En toute autre occasion, Chiffon se fût sans doute récriée; mais, ce soir, peu lui importait de prodiguer son argent. Elle le détestait, cet argent. Son Lorient valait pour elle plus que tous les louis d'or de l'univers.

Depuis le louis d'or reçu, Lorient n'aimait plus Chiffon. Chiffon maudissait le louis d'or. Elle le jeta sur la plaque en disant :

— Prenez vos dix sous.

La plaque rendit un son inaccoutumé. La coupeuse, l'enveloppeuse et la suppléante tressaillirent. Un mouvement se fit parmi les gens qui attendaient leur tour. Dieu voulut qu'il n'y eût pas de filou parmi eux.

La coupeuse tint le couteau suspendu au-dessus de la bague pour jeter un regard à la riche cliente.

Quand elle vit le petit bonnet et le mouchoir de cou de Chiffon, elle crut s'être trompée.

— Quarante francs! dit la suppléante chargée de la caisse.

— Excusez! ajouta l'enveloppeuse.

— En avez-vous beaucoup comme ça, l'enfant? demanda une blouse de toile écrue.

La coupeuse hésitait. Mais la figure de Chiffon, avec ses grands yeux pleins de larmes, ne pouvait appartenir à une voleuse. Ce fut du moins l'avis du trio préposé à la distribution de la galette. On coupa, on enveloppa, on rendit la monnaie, après toutefois que la pièce d'or du duc de Rostan eût passé de main en main pour être scrupuleusement examinée.

Ce fut pour ces dames un sujet de conversation pour toute la soirée. En se couchant, elles regrettèrent toutes les trois de n'avoir pas confié la petite paysanne aux soins éclairés d'un sergent de ville.

Chiffon ne se sentait pas de joie, bien qu'elle n'eût point l'idée du danger qu'elle venait d'éviter. Elle tenait d'une main la galette enveloppée, de l'autre les trente-neuf francs cinquante centimes. Ce n'était plus le louis d'or, le malheur était conjuré.

— Mon Lorient! s'écria-t-elle en courant au petit gars qui sortait de la buvette, en voilà pour dix sous!

Le boulevard n'était pas assez large pour Lorient.

— Ce n'est pas ici comme à l'autre, répondit-il; on ne donne pas à boire gratis.

— Mais ça ne fait rien, ajouta-t-il, j'ai de quoi payer. Et puis je suis pâtre du Tréguz! Ce qui me manquera, c'est pas les écus!

Chiffon lui trouva la voix changée. Il se carrait, les

mains dans ses poches, et ses pas alourdis frappaient l'asphalte irrégulièrement.

— Si je veux, reprit-il, je m'épouserai avec une de ces belles dames qui passent, elles me mirent toutes en coulisse.

— Pardienne ! répliqua Chiffon, les messieurs me regardent bien aussi...

— Tu crois ça ! fit Lorient qui haussa les épaules.

— Je ne m'en occupe seulement pas, dit Chiffon. Viens nous asseoir et soupons.

Les bancs étaient déserts à cause de l'heure et du froid. Lorient toucha du revers de la main la joue de Chiffon enchantée.

— C'était le louis d'or, pensa-t-elle ; coquin de louis d'or ! voilà donc mon Lorient qui redevient gentil !

— Quand je pense, reprit celui-ci, que si nous étions restés au pays, t'aurais peut-être été ma femme.

— Eh bien ! après ?

Lorient se tint les côtes pour mieux rire.

— Donne la galette, dit-il, ça s'appelle de la galette. Je sais ça, moi ! Toi, tu ne sais pas grand'chose, ma pauvre fille.

Chiffon lui tendit le gâteau, il en prit la meilleure part et lui tendit le reste. Chiffon ne protesta point. Dieu sait qu'elle n'avait guère appétit, malgré la fatigue de la route.

Lorient se mit à manger gloutonnement. Chiffon essaya de grignoter une bouchée. Toto Gicquel vint s'asseoir à l'autre extrémité du banc.

— Te souviens-tu, dit la fillette avec un gros soupir, du dernier repas que nous avons fait en route, là-bas dans la meule, à côté du grand château ?

— Des bêtises ! répliqua Lorient la bouche pleine.

— Tu ne m'aimes donc plus du tout, mon petit Lo-

riot! s'écria la fillette dont les sanglots éclatèrent.

— J'ai mon idée, prononça sèchement le petit gars ; puis il ajouta en s'empiffrant de galette :

— Si tu étais comme ces dames-là...

— Sais-tu, mon Lorient, dit Chiffon, qui crut avoir sa cause gagnée, ces dames-là, c'est des femmes qui parlent aux hommes, je les ai bien vues.

— C'est qu'elles ont quéq'chose à leur dire, riposta Lorient.

— Tu ne comprends pas, mon petit Lorient chéri, c'est des femmes perdues.

— Quéq'ça fait ? repartit notre gars.

— Est-ce possible, que tu parles comme ça ?

— Si ça ne te plaît pas, v'là tout !

Lorient déboutonna sa veste et ajouta :

— Moi, je voudrais être une femme pour me perdre et avoir de quoi !

Chiffon joignit les mains. Toto Gicquel, la bonne âme, lui pinça les bras et lui dit tout bas :

— Il est un petit peu en ribote, payse.

Chiffon se retourna vivement. Le pauvre Toto avait une de ces tournures qui demandent l'aumône. Comme Chiffon ne pouvait pas manger sa galette, elle la tendit à l'ancien monteur en disant ;

— Vous êtes de chez nous, vous ?

— Là-bas, du côté de Plouësnon, répondit Toto ; merci tout de même, la jolie fille.

Et il mordit dans la galette avec une volupté que nous n'essaierons pas de décrire.

Chiffon lui eût donné bien autre chose pour le baume qu'il venait de lui mettre dans le cœur. Elle ne savait où ni comment son Lorient avait pu s'enivrer ; mais l'haleine du petit gars était une preuve suffisante. Au pays d'où Chiffon et son Lorient venaient, les femmes sont bien

obligées de tout pardonner à l'ivresse ; sans cela, il n'y aurait pas de ménage possible.

— Tu as donc bu, mon petit Lorient demanda Chiffon doucement.

— J'ai fait ce que j'ai voulu, répliqua le garçonnet avec rudesse, faudrait-il pas te rendre des comptes ?

— Tu as eu raison de boire, si tu avais soif, mais...

— J'ai encore soif, interrompit Lorient, et je veux reboire.

— L'eau-de-vie, mon chéri, ça ne désaltère pas.

— C'est de l'eau-de-vie que je veux boire, j'aime ça.

Chiffon ne put retenir un geste d'impatience. Le petit gars ajouta d'un ton provoquant :

— Ça ne te plaît pas, la Chiffonnette, que j'aime l'eau-de-vie ? J'en veux tout de suite et tu vas m'en aller acheter pour quatre sous.

— Quant à ça, non ! repartit vivement la fillette.

— Nous allons voir ! s'écria Lorient en se levant.

Il chancela dès qu'il fut sur ses jambes. Le rire énevant de l'ivresse le saisit.

— Tiens ! tiens ! dit-il, pourquoi donc que le banc tourne ! Tu tournes aussi, toi, la Chiffonnette. Et moi itou, je ne mens pas. Par exemple, v'là qu'est drôle ! Va m'en chercher, tu seras bien gentille. Je t'en donnerai la moitié. J'ai mon idée.

Il se laissa choir sur le banc.

— Va m'en chercher, je t'en prie ! balbutia-t-il en balançant sa tête sur sa poitrine, c'est pour six sous qu'il m'en faut... Ah ! dam, oui, ça ne me fait rien de me perdre. Oh ! hé ! l'homme ! interrompit-il en apercevant le pauvre Toto qui savourait sa galette à petites bouchées, qui t'a permis de t'asseoir sur mon banc ? Va m'en chercher, toi, nous partagerons.

Chiffon regarda l'ancien monteur d'un air suppliant.

Celui-ci fit semblant de n'avoir pas entendu.

— Veux-tu me répondre, vilain merle ? s'écria Lorient, qui lui montra le poing.

— Allez-vous-en, pays, dit tout bas Chiffon.

Toto n'était pas querelleur de sa nature. Il se tira une mèche pour saluer Chiffon et quitta la place.

— As-tu vu ? as-tu vu ? fit Lorient avec exaltation, je fais peur aux hommes ! Ah ! que je suis content d'être à Paris ! c'est Paris, tout ça ! Y a bien des bonnes choses par ici, je les aurai toutes. J'ai mon idée, je te dis !

Il ôta son bonnet pour regarder dedans et chantonna :

A Paris y a une danse  
Composée de jeune gens...

Toto était allé s'asseoir sur un autre banc. Sa faction n'était pas finie

— Hélas ! pensait Chiffon, j'ai eu beau changer le louis d'or ; la monnaie me porte encore malheur !

— T'es mignonne, tout de même, la Chiffonnette, reprit Lorient qui laissa tomber sur elle un regard protecteur ; tu pourras bien te perdre, si tu veux, et avoir de tout. Quand je te rencontrerai, je te dirai bonjour, si t'es bien habillée.

— Voyons, mon petit Lorient, dit Chiffon, qui lui prit la main, est-ce que tu aurais le cœur de vivre sans moi ?

— Bonne foi, oui, répondit le garçonnet sans hésiter.

— Que nous ne nous sommes jamais quittés d'une heure ? murmura Chiffon dont les yeux se mouillaient de nouveau.

— Quand on ne se convient plus, prononça Lorient



avec gravité, tu prends à droite, moi à gauche, bon voyage!

Un sanglot souleva la poitrine de Chiffon.

— Et si j'allais te chercher de l'eau-de-vie? demanda-t-elle avec caresses.

— Pour huit sous? dit Lorient.

— Pour ce que tu voudras.

— Vas-y, la Chiffonnette.

— Me raimeras-tu?

— Ça me donnera peut-être des jambes.

— Resteras-tu avec moi?

— On verra ça.

— Réponds, mon Lorient.

— Je vas te le dire quand tu seras revenue.

Chiffon traversa le boulevard. Sa conscience lui disait qu'elle ne faisait pas bien, mais elle aimait tant Lorient, son ami! C'était un vaillant et fier petit cœur qui battait dans la poitrine de Chiffon. Cependant, pour son Lorient, elle était capable de faillir.

Elle entra chez le marchand de vin et demanda pour huit sous d'eau-de-vie.

Lorient était sur le banc. Il y riait tout seul et se moquait de Chiffon. Les petits gars de cet âge-là ont le diable au corps, neuf fois sur dix; de seize à vingt ans, il y a presque toujours un moment où les fils d'Adam ont un caillou à la place du cœur. C'est la mue. Quelques-uns néanmoins, les prédestinés de ce monde, gardent ce caillou toute leur vie.

Dans la grande bataille humaine, il se présentent armés de toutes pièces, ceux-là. Ils emportent les victoires comme Pizarre, bardé de fer, combattant les Péruviens nus.

Notre pauvre petit Lorient n'était pas si fort que cela. Son caillou était de ceux qui fondent.

Mais, en attendant, le caillou était dur.

— La v'là joliment rabattue ! se disait Lorient, le petit coquin ; elle qui faisait tant sa maman-grognon, la v'là qui me sert comme une domestique !

Cela ne le touchait point. Il avait son idée qui ne manquait pas de logique. Chiffon le gênait pour changer de sexe. Or, pourquoi rester homme dans le paradis des femmes ?

L'idée de Lorient, c'était de se faire femme, pour avoir de quoi.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'il ignorait parfaitement en quoi consiste la chute d'une femme.

Jamais pâtre n'avait gagné ses écus à pareil métier ; Lorient était un novateur.

— Tiens, dit Chiffon, qui revenait toute essoufflée avec une petite bouteille, en v'là pour huit sous.

— T'aurais pas fait ça hier, la Chiffonnette, repartit Lorient impitoyable, au lieu de remercier.

Chiffon lui donna l'eau-de-vie

— A ta santé ! dit Lorient, qui mit le goulot dans sa bouche.

En buvant il pensait :

— Faut que la Chiffon sache que je vas me faire femme.

— Est-ce bon, mon petit Lorient ? demanda Chiffon, qui essaya de sourire.

— Donne la moitié du louis d'or, répliqua Lorient, dont les yeux s'écarquillaient.

Il en avait déjà plus qu'il n'en pouvait porter.

— Bois, va, mon chéri, voulut dire la fillette ; demain il sera temps de partager.

Lorient but, mais il répondit :

— Je veux partager ce soir.

Il mit la petite bouteille entre lui et Chiffon.

— Ma part de ce côté-ci, reprit-il ; ta part de ce côté-là. Fais vite !

Chiffon, le cœur gros, la main tremblante et la larme à l'œil, prit son argent dans sa poche.

— Quoi que, poursuivit Lorient, c'est moi qu'ai gagné tout ça en faisant la roue.

— Ah ! s'écria Chiffon, si tu veux rester avec moi, tu auras tout.

Lorient fit un geste d'empereur.

— Partage ! commanda-t-il.

Chiffon avait eu six pièces de cinq francs, trois pièces de quarante sous, trois pièces de vingt sous et un demi-franc en échange de son double louis. Elle dit à Lorient ;

— Puisque tu le veux absolument, je vas te donner tes dix-neuf francs.

— Pas de ça, lisette, s'écria le petit gars ; mets tout dans un tas, et faisons les parts.

Chiffon obéit. Elle posa les trente-neuf francs sur le banc. Lorient les remua et les tâta. En monnaie de billon, le trésor eût produit bien plus d'effet.

— Je prends une grosse pièce, dit-il, prends-en une.

Un écu de cent sous fut placé de chaque côté de la bouteille, à droite pour Lorient, à gauche pour Chiffon.

— A moi, continua Lorient ; à moi encore ! Combien ça fait-il d'argent, ce que j'ai là ?

— Quinze francs.

— Et toi quinze francs. Est-ce que t'as besoin de tout ça, la Chiffonnette ?

Lorient était à cheval sur le banc. Son regard alourdi, mais avide, embrassait les deux parts à la fois.

Chiffon avait ses deux mains croisées sur ses genoux. Ses grands yeux humides interrogeaient à la dérobée le visage de son ami. Cette idée de la séparation ne pou-

vait entrer dans son esprit ; elle se disait : — c'est un rêve.

— Répondras-tu ? fit Lorient qui manqua de choir à la renverse, parce qu'il avait voulu frapper du pied ; je te demande si t'as besoin de tout ça ?

— Non, répondit Chiffon distraite.

— De quoi que t'as besoin ?

— Je ne sais pas.

Lorient avait le vin normand ; il sourit d'un air sournois.

— Je vas te le dire, reprit-il, t'as besoin de la moitié de ta part.

— Prends ce que tu voudras, mon Lorient, murmura Chiffon, qui passa le revers de sa main sur ses yeux.

— C'est pas la peine de pleurnicher pour ça, dit le petit gars.

Il but une lampée et mit du côté droit de la bouteille cinq pièces de 5 francs avec de la monnaie. Il laissait à sa compagne une dizaine de francs.

La pauvre Chiffon ne songeait guère à protester. Elle pensait tout en pleurant :

— Si l'on peut dire que Paris est un Paradis !

Lorient mit son trésor en pile.

— C'est pas gros, murmura-t-il.

Et il jeta une œillade envieuse au petit tas de Chiffon.

— Te v'là riche, toi, la Chiffonnette, dit-il de bonne foi.

Ces dix francs lui semblaient dix fois plus volumineux que ses trente francs.

— Quant à ça, reprit-il. Je suis content que tu aies de quoi. Nous ne nous quittons pas fâchés, non !

— Pourquoi nous quittons-nous, mon Lorient chéri ? balbutia la fillette.

Loriot but un coup.

— Pourquoi? répéta-t-il. On ne peut pas toujours être ensemble, pas vrai? J'ai tout de même le cœur qui me tourne. C'est pas pour avoir bu une goutte d'eau-de-vie, bien sûr. Peut-être que l'air de Paris ne m'est pas bon. J'vas prendre cent sous de ta part pour si j'étais malade.

— Comme tu voudras, mon Loriot.

Celui-ci roulait ses yeux et se retenait au banc des deux mains pour ne pas tomber. Il était ivre comme un million de Polonais.

— C'est vrai que mon cœur tourne, radotait-il; prends garde de tomber, la Chiffonnette. La bouteille est donc pour toi toute seule. C'est dit : Je te la donne. Moi je vas prendre ce qui reste-là, d'argent, et je m'achèterai une chaînette que je porterai à mon cou pour penser à toi. Est-ce gentil, ça?

Il joignit les derniers cent sous aux autres et fourra le tout dans sa poche en disant :

— V'là qu'est partagé... à te revoir. la Chiffonnette!

## IX

### PREMIÈRE NUIT A PARIS.

Le petit Lorient n'avait jamais lu les fables de Lafontaine. La meilleure preuve à donner de ce fait, c'est qu'il ne savait pas lire. S'il avait lu les fables de Lafontaine, on aurait pu vraiment l'accuser de plagiat, car dans sa manière de partager, il s'y prenait comme le lion du bonhomme. Mais il avait consommé deux prunes, deux chinois, et douze sous d'eau-de-vie. Cela rend lion.

Si vous eussiez dit au petit Lorient qu'il en usait mal avec sa Chiffonnette, vous l'auriez grandement étonné.

Peut-être eût-il essayé de vous battre, mais il n'aurait pas pu, à cause de ses jambes qui ne savaient pas le soutenir.

— A te revoir, la Chiffonnette !

Disant cela, Lorient se leva gaiement comme un joli garçon qui a le cœur net ; mais ses coquines de jambes

le trahirent ; il s'affaissa tout doucement derrière le banc, dans le ruisseau. Chiffon avait bien un peu compté là-dessus en rapportant les huit sous d'eau-de-vie. Quand un oiseau veut s'envoler, on lui coupe les ailes.

— A te revoir, mon petit Lorient, dit-elle.

— Attends un peu, attends ! fit celui-ci, qui essayait, mais en vain, de se relever, me faudrait un petit coup pour me remettre. N'y en a plus du tout dans la bouteille, dis ?

— Plus du tout, mon Lorient. A te revoir !

— Attends donc, la Chiffonnette !

— C'est qu'il est tard, et je suis pressée, il faut que je trouve où coucher.

Cette idée n'était pas venue à Lorient.

— Où que tu couches, toi, ma Chiffon ? demanda-t-il en parvenant à la saisir par la robe.

Dès qu'il la tint, il ne la lâcha plus.

— Dam ! fit la petite fille, la ville est grande, on doit trouver.

— Brrr ! grelotta Lorient ; c'est froid ! je m'ai mis dans l'eau. N'y en a plus du tout dans la bouteille ? si tu veux, je vas te conduire coucher.

— Où ça ? demanda Chiffon à son tour.

Lorient se remit sur ses jambes.

— Je n'ai jamais été fatigué comme aujourd'hui, grommela-t-il.

Chiffon était obligé de le tenir à bras-le-corps pour l'empêcher de tomber.

Toto les donnait au diable et commençait à ne plus trouver sa besogne si commode. La pause avait été longue sur ce banc du boulevard, et la galette de Chiffon n'empêchait pas Toto de songer au souper.

— Pour peu qu'ils aillent loin, ça va durer toute la

nuit, pensa-t-il, car le petit n'en peut plus. Il va bien celui-là, pour son âge!

— Appuie-toi sur moi, la Chiffon, disait Lorient, aie pas peur!

Ils firent quelques pas sur la chaussée et se dirigèrent vers la porte Saint-Denis.

— C'est moi qu'ai bu l'eau-de-vie et c'est toi qui vas de travers, grondait Lorient; aie pas peur, appuie-toi sur moi!

— Mon pays, dit Chiffon, en passant à côté de l'ancien monteur, donnez-moi un coup de main.

Toto ne demandait pas mieux. Lorient le regarda d'un air farouche.

— Qui t'a dit que j'avais de l'argent? s'écria-t-il; passe ton chemin voleur!

— Y en a-t-il de ces brigands à Paris! poursuivit-il en prenant le bras de Toto; celui-ci a trop bu... n'y a que moi qui vas droit ce soir!

— Savez-vous les endroits où on couche? demanda Chiffon à Toto.

— Mon cousin et moi, répondit Toto Gicquel, nous restons là-bas, au bord de l'eau.

— C'est loin, le bord de l'eau?

— Oui donc!

— Et combien que ça vous coûte?

— Mon cousin Roblot paie, répliqua Toto; vous le connaissez bien mon cousin Roblot: c'est lui qui vous cria, sur la route de Bretagne, de ne pas changer votre louis d'or pour un gros sou neuf.

— Marchez plus fermes, vous deux! fit Lorient dont les jambes amollies s'affaissaient; sommes-nous bientôt à la paroisse? Nous coucherons dans la grange du presbytère, et la vieille Manette me donnera une écuelle de cidre chaud.



Toto eut une idée, ce qui lui arrivait rarement. Il se dit : S'ils ne savent pas où loger, c'est qu'ils n'ont pas de chez soi. A quoi ça servira de revenir dire à mon petit Sulpice : Ils sont ici ou ils sont là.

Cette argumentation intime l'absorba tellement qu'il lâcha le bras de Lorient. Lorient perdit aussitôt l'équilibre et fut sur le point d'entraîner Chiffon dans sa chute.

— Si tu ne te tiens pas mieux, dit-il en s'arrêtant, je te plante là, moi, la fille !

— N'empêche, pensait l'ancien monteur. Sulpice m'a donné de l'ouvrage, je le fais. Et puis, ils resteront bien jusqu'à demain matin.

Il reprit Lorient sous l'aisselle.

— Si vous ne voulez pas payer cher, petite, reprit-il, faut point chercher dans les endroits de par ici. Mon cousin Roblot m'a dit qu'on n'y logeait que les riches.

— Tournons à gauche, dit Chiffon en passant derrière la porte Saint-Denis ; v'là qui ressemble mieux à un village.

Un fier village, ce faubourg Saint-Denis qui monte entre deux chemins de fer jusqu'à La Chapelle ! Bien des préfets voudraient l'avoir pour capitale.

Ce fut Toto qui prit les renseignements. Le bon garçon était plein de zèle, parce qu'il voulait s'en aller. Lorient faisait le diable pour entrer chez les marchands de vin. Chiffon marchait silencieuse et triste.

— Si c'est un effet, de votre obligeance, demanda Toto à un épicier qui fumait sur sa porte, voulez-vous me dire où c'est que l'on loge par ici ?

— Ah ! ah ! dit l'épicier, vous avez manqué le train ? L'Amérique doit commencer à être fameusement pleine !

Il les prenait pour des émigrants au Texas. Quant à vous dire pourquoi on a fait aux épiciers cette inique réputation de bêtise, Dieu nous en garde !

Ayant édité cette réflexion, l'épicier appela son clerc. Tel est le nom adopté depuis peu dans le commerce pour désigner le garçon de boutique.

— En voilà encore trois, dit l'épicier à son clerc ; sais-tu ce que je leur ai dit ? Je leur ai dit : l'Amérique doit commencer à être fameusement pleine !

Ils se mirent tous deux à rire.

— C'est pour savoir où on loge, reprit l'épicier ; sais-tu, toi ?

— La quatrième porte à gauche, répondit le clerc ; là où est la lanterne : au bout de l'allée.

— Merci, dit Toto.

— Et avec ça ? demanda le clerc.

— Merci, répéta le bon Toto.

Le clerc tourna le dos et l'épicier secoua sa pipe en se disant à lui-même :

— C'est vrai que l'Amérique doit commencer à être fameusement pleine !

La lanterne était jaune et fumeuse. Elle portait écrite en lettres irrégulières ces six mots : *Ici on loge à la nuit.*

Nos trois Bretons n'avaient pas ce qu'il faut de littérature pour lire cette enseigne explicite ; mais, sur les renseignements du clerc de l'épicier, ils s'engagèrent de confiance dans l'allée étroite qui s'ouvrait sous la lanterne. Toto conduisit Loriot et Chiffon jusqu'au bout de l'allée, après quoi il se retira. Quand il fut de retour dans la rue, il regarda la maison avec attention, comme un brave soldat envoyé en reconnaissance et qui veut faire un rapport détaillé.

— C'est la seconde lanterne de la rue, se dit-il ; mais quelle rue ?

Il se gratta l'oreille.

— Une rue, poursuivit-il, qui donne sur la grande promenade, et qui commence derrière cette porte qui

ne ferme point... Ah! Jésus Seigneur! mon petit Sulpice va me dire : Toto, t'es aussi nigaud qu'autrefois!

Le pauvre garçon se creusait la tête. Comment désigner clairement cette lanterne balancée au-dessus d'une porte borgne, dans ce grand Paris?

L'épiciier était toujours sur le seuil de sa boutique, mais Toto n'osait plus s'adresser à lui. Depuis qu'il était seul, sa timidité reprenait le dessus. Il s'appuya contre la muraille en disant :

— Je vas attendre qu'il passe un prêtre ou une bonne vieille dame, et je lui demanderai tout ce qu'il me faut.

Toto aurait attendu longtemps le prêtre. Une vieille dame passa, trottinant cahin caha et cachant sa figure avec soin sous un vieux voile de dentelle noire. N'oublions pas d'ajouter que cette vieille dame portait un vilain chien sur ses bras.

— Ma bonne dame... dit Toto humblement.

La bonne dame pressa le pas, croyant avoir affaire à un pauvre.

— Ma bonne dame! ma bonne dame! répéta Toto en la suivant.

La vieille dame mit son vilain chien à terre et s'arrêta court devant une boutique ouverte.

— Au secours! cria-t-elle, pendant que le vilain chien aboyait.

Puis elle ajouta, quand elle se vit entendue :

— Si l'on ne devrait pas arrêter ces malfaiteurs qui font des propositions malhonnêtes aux femmes!

Elle reprit son chien et s'en alla contente, espérant faire croire aux gens qu'elle était d'âge à être encore insultée.

Un cercle se forma autour de Toto, qui eût voulu rentrer sous terre.

Un gamin attardé s'approcha de lui et l'interrogea sévèrement.

— Quoi que tu lui voulais à la vénérable, toi, godiche? demanda-t-il.

Et il cligna de l'œil à la ronde ; car le gamin de Paris ne vit que de mise en scène.

Toto répondit d'un accent lamentable :

— Je voulais savoir le nom de la rue oùsque je suis et le numéro de c'te lanterne.

Le gamin, subtil et sage comme Salomon, s'aperçut de prime abord que l'innocence était du côté du godiche.

— C'est mauvais des vieilles qu'a des chiens! dit-il; j'y mettrais ma main au feu que celui-là dit la vérité, même qu'il n'a pas non plus inventé la poudre. C'est la rue du Faubourg-Saint-Denis, mon mimi, et la lanterne est au n° 20. Payes-tu quéq'chose?

Toto frappa sur sa poche vide. Le gamin l'imita. Pas moyen de faire plus ample connaissance. Toto dit un grand merci et prit ses jambes à son cou. Les badauds le virent descendre le faubourg à grandes enjambées, ramant des deux bras et démanchant les attaches mal boulonnées de ses membres.

En détalant il répétait :

— Rue du Faubourg-Saint-Denis, n° 20! Avec ça, mon petit Sulpice fera son affaire.

Il n'avait pas encore dépassé le boulevard Bonne-Nouvelle que déjà il suait à grosses gouttes ; mais il n'était pas homme à s'arrêter avant d'avoir fait son rapport à son petit Sulpice.

On nomme cela une chambre, dans les garnis qui reçoivent à la nuit. C'était un trou situé au sixième étage, sur le derrière, et qui n'avait d'autre ouverture

qu'une très-petite fenêtre, percée dans le plan du toit. Cette fenêtre, coupée en deux par la cloison, devait éclairer et ventiler deux trous jumeaux, deux chambres.

Il était environ minuit. Lorient ronflait bruyamment, couché sur une paille. D'autres ronflements plus mâles lui répondaient derrière la cloison.

Une seconde paille, jetée à l'autre extrémité du trou, demeurait inoccupée.

Il eût été difficile de se tenir debout dans cette chambre, où les solives se croisaient à quatre pieds du sol. Le voisin de l'autre trou avait fermé la fenêtre en tabatière : on étouffait. La lumière de la lune, qui frappait obliquement les petits vitres, envoyait aux objets de vagues lueurs.

Chiffon et Lorient étaient là depuis un quart d'heure. On y voyait assez pour distinguer les traits décomposés de Lorient endormi et la pose de la pauvre Chiffon, agenouillée auprès de son ami. A part les ronflements sonores qui allaient se répondant et le vent d'automne qui se plaignait dans les hautes toitures, rien ne troublait le silence de ce misérable réduit.

De temps en temps la présence de Chiffon se révélait par un gros soupir. Elle ne bougeait pas. Elle était accroupie sur ses talons, et ses mains jointes reposaient sur la paille de Lorient.

Il dormait, tourmenté par les malaises de l'ivresse ; la sueur décollait de ses tempes. Mais il dormait profondément, sans rêves.

Aux lueurs qui descendaient du toit, il était charmant avec sa figure pâle, et je ne sais quelle expression de souffrance. Ses yeux se cernaient d'un cercle sombre.

Chiffon avait des tendresses de mère à contempler ce cher enfant.

Du coin de son pauvre tablier tout humide de larmes,

elle essayait les joues de Lorient, baignées par la sueur.

Il n'y avait en elle que miséricorde et indulgence. C'était son enfant à elle qui n'était qu'une enfant. Elle eût voulu lui pardonner et le mieux aimer pour sa faute.

Ce qu'il y avait de brutal égoïsme dans la conduite de Lorient, Chiffon refusait de le voir. Et si l'évidence forçait la porte de sa pensée, une foule d'excuses étaient là toutes prêtes.

Lorient n'avait rien vu jusqu'alors. Toutes ces choses nouvelles l'avaient ébloui et comme affolé. Chiffon ne savait-elle pas que son Lorient avait un bon petit cœur?

Là-bas, sur les routes interminables qui traversent la lande, combien de fois Lorient ne l'avait-il pas soutenue et portée! A la maraude, la plus belle pomme de l'arbre, la plus mûre, la plus dorée, celle que Lorient allait chercher tout au haut de la plus haute branche, n'était-elle pas toujours pour Chiffon?

Hélas! ce Paris, ce paradis, ce lieu magique avait je ne sais quel vent d'ivresse, et la tête du pauvre petit Lorient était si faible!

Et puis, n'avait-elle pas été trop sévère? n'avait-elle pas abusé de sa supériorité acceptée par son jeune ami? Oh! Chiffon pleurait à cette pensée; Chiffon était bien près de se donner tous les torts; elle interrogeait sa conscience, et sa tristesse, qu'elle prenait pour le remords, l'accablait de reproches.

Combien de fois, alors qu'ils étaient enfants tous deux, ne s'était-elle pas penchée ainsi au chevet de son Lorient? Je vous dis que c'était une mère. En ce temps-là, le sommeil de son ami était plein de songes et de sourires. Bien souvent, il s'était couché sans souper, le petit Lorient, et cela le faisait rêver bombance.

Dix-sept ans d'union! tout leur âge! leur double vie

n'avait formé qu'une seule et même vie. Dieu n'avait point caché son dessein de les créer l'un pour l'autre. Ils étaient nés le même jour ; ils avaient été recueillis sur la même pierre, à la même heure, par la même charité.

Et pour qu'ils fussent tout l'un pour l'autre, ils n'avaient pas de parents à qui donner une part de leur cœur. Chiffon avait les larmes aux yeux lorsqu'elle songeait à sa mère. C'est celle-là qui eût été adorée et bénie ! Mais Chiffon ne connaissait pas sa mère, et là-bas, le vieux douanier qui avait pris soin de son enfance lui avait dit plus d'une fois que sa mère était morte.

C'avait été le seul motif des querelles de leur enfance. Quand ils allaient de pardon en pardon avec leurs sabots sur l'épaule, le long des routes tortueuses et défoncées de la Bretagne, ils se disputaient souvent à propos de leurs mères. Chacun voulait avoir la plus belle et la meilleure. Lorient ne gagnait jamais, parce que Chiffon était la plus éloquente. De guerre lasse, il se mettait à pleurer. Alors Chiffon se jetait à son cou ; les lèvres de Chiffon séchaient ses larmes ; elle lui disait : Mon Lorient, ta mère était belle, ta mère était bonne ; je l'aime presque autant que ma mère à moi !

Elle disait encore, tant sont étranges les divinations du cœur :

— Ta mère et la mienne devaient se connaître ; elles devaient s'aimer ; peut-être qu'elles étaient sœurs.

Et si la route était solitaire, ils s'agenouillaient tous deux dans l'herbe, côte à côte. Ils disaient ce qu'ils savaient de prières et ils envoyaient des baisers à leurs mères dans le ciel.

Chiffon se souvenait de tout cela. Son petit Lorient avait du cœur.

— Sainte Vierge ! sainte Vierge ! murmura-t-elle

pourtant avec un frissonnement douloureux, est-ce que c'est la dernière fois que je le regarde dormir !

On n'oublie point, n'est-ce pas, sainte Vierge, ces belles amours de l'enfance, ces caresses si bonnes et si doucement échangées.

Dieu ne veut pas briser les pauvres petits cœurs où ne descendit jamais la pensée du mal.

Chiffon n'avait au monde que son Lorient. Sainte Vierge ! bonne Vierge ! les anges parlent à l'oreille de ceux qui dorment. Oh ! mère de Dieu, un mot pour la pauvre Chiffon !

Si c'était un crime que d'avoir rêvé ce paradis des femmes et d'être venue de si loin à travers tant de privations et tant de fatigues, eh bien ! Chiffon était toute prête, elle ne demandait pas mieux que de retourner au fin fond de la Bretagne, pourvu qu'on lui laissât son Lorient chéri.

Qu'allait-il devenir tout seul ? car Chiffon pensait encore à lui avant de penser à elle : Qu'allait-il faire, le pauvre Lorient ? Chiffon avait maintenant l'idée de l'immensité parisienne. Elle avait marché trois ou quatre heures sans se retourner, et c'était toujours Paris. Elle ne savait pas où était le bout de Paris. Une fois séparés dans cette ville sans limites, jamais on ne devait se retrouver, jamais !

Il avait tant besoin d'elle ! savait-il seulement à quel point il serait seul, si Chiffon allait lui manquer ? Il ne savait rien, l'imprudent et le fou ! Sainte Vierge ! un mot à son oreille !

Hélas ! elle-même, Chiffon, que lui restait-il ? qu'espérer ou que désirer ? tous ses désirs, toutes ses espérances, n'étaient-ils pas à Lorient au moins pour moitié ? Rester seule ? pourquoi travailler ? pourquoi vivre ?



— Ma mère ! dit-elle tout à coup ; ma mère, toi qui es dans le ciel, prie la Vierge pour moi !

Elle approcha de ses lèvres la main de Lorient qui pendait froide, et la remit sous les couvertures.

Puis elle prit dans son sein une piécette d'argent qui lui pendait au cou par un cordon, et qui portait gravée une image de la Vierge.

— Cela vient de ma mère, murmura-t-elle en la baisant pieusement et par deux fois, une fois pour sainte Marie, une fois pour sa mère : ma mère, prie avec moi, la bonne Vierge va t'entendre !

Elle commença tout bas, les litanies de la sainte Vierge. Là-bas, les enfants savent cela comme le *Pater* et l'*Ave* ; les enfants errants aussi bien que ceux qui mènent les processions du catéchisme.

Si l'âme entend au-delà des limites de cette vie ; si ceux-là qui sont morts veillent d'en haut sur les têtes aimées, l'âme de la pauvre Victoire dut tressaillir à ces paroles bénies. Chiffon récitait la prière avec une piété passionnée. Elle ne savait pas qu'à l'heure de la mort, sa mère avait récité la même prière à l'intention de l'enfant orpheline qui restait abandonnée sur terre.

Elle ne savait pas. Personne ne lui avait conté l'histoire de cette jeune fille-mère, descendant d'un pas triste du cimetière de Saint-Cast à la grève.

Chiffon avait descendu ce sentier bien des fois, mais il ne gardait point les traces de sa mère.

Les mêmes paroles qui passaient, durant la nuit funeste, sur les lèvres de la mère, tombaient en ce moment de la bouche de la fille :

— Mère du Christ, mère de la grâce divine, mère très-pure, vierge élémentaire, ayez pitié de nous !

Elle ne savait pas. Comment deviner les détails solitaires et navrants de ce drame ? Comment deviner le

secret de ces ténèbres cachant la victime de seize ans qui va psalmodiant elle-même le chant de ses funérailles?

— Pries-tu avec moi, ma mère?

Elle poursuivait, l'enfant désolée, les mains jointes et parmi d'amers sanglots :

— Miroir de justice, cause de nos allégresses, vase d'esprit, vase d'honneur, rose mystique, tour d'ivoire, ayez pitié de nous!

Loriot s'agita sur sa paille et un gémissement sortit de sa poitrine. Chiffon s'arrêta craintive, mais charmée. Son visage, naïvement ému, avait exprimé sa pensée bien avant qu'elle n'ouvrît la bouche.

— Est-ce la bonne Vierge qui lui parle? murmura-t-elle.

Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud. Du fond de l'âme et avec un redoublement de ferveur, Chiffon continua :

— Arche d'alliance, ayez pitié de nous! Porte du ciel, étoile du matin, ayez pitié de nous! Force des faibles, refuge des pécheurs, consolation des affligés, ayez pitié de nous!

— Il change! se disait-elle; son sommeil est plus calme; sa respiration fait moins de bruit; ses yeux fermés ont presque un sourire. Il a entendu! il a entendu!

Sa tête s'inclina toute rêveuse sur son épaule.

— Merci! ma mère, merci! prononça-t-elle au-dedans de son cœur.

Puis, entraînée tout à coup, elle ajouta d'un ton plein de caresses :

— Ma mère! est-ce qu'on peut perdre courage quand ce nom-là vient aux lèvres? Mais comment ai-je donc pu oublier votre dernier baiser, ma mère, ma mère chérie? Je ne vous ai donc jamais vu sourire? Vous êtes morte

toute jeune, ma mère, belle comme je vous vois en songe, avec vos grands cheveux sur votre front pâle. Ma mère, je crois que vous étiez malheureuse sur la terre. Si celui-là que j'aime ne m'aime plus, faites que je meure toute jeune, moi aussi, ma mère, et gardez-moi une place auprès de vous!

— Reine des vierges, ayez pitié de nous! Reine des

Ceci était une distraction, car les litanies n'étaient pas terminées.

Elle acheva précipitamment :

martyrs, ayez pitié de nous! ayez pitié de nous, reine des anges!

Elle resta longtemps immobile. Sa pensée s'engourdissait, mais la prière s'exhalait de tout son être.

Elle ne pleurait plus ; ses yeux la brûlaient. Une fois, elle dit :

— S'il doit vivre loin de moi, qu'il soit heureux!

Elle entendit sonner les unes après les autres toutes les heures de la nuit. Dans ces réduits qui s'ouvrent sur le toit d'une maison à six étages, l'heure nocturne est un concert où chaque horloge lointaine vient apporter sa voix. Les gros clochers grondent leur sonnerie grave dans le silence, tandis que les beffrois de paroisse chantent le temps qui passe, et que les petits cadrans font vibrer leur timbre argenté. A Paris, sur les toits, minuit sonne pendant un quart d'heure.

Mais c'est la troisième heure après minuit qui parle le plus haut dans la ville muette.

Vers quatre heures du matin, Chiffon était encore agenouillée auprès de la paillasse de Lorient, son ami. La fatigue la domptait. A son âge, la souffrance ne peut toujours éloigner le sommeil. Ses yeux se fermaient alourdis, pour s'ouvrir à demi bien vite, car elle se répétait machinalement à elle-même :

— Si c'est la dernière fois que je vois dormir mon Lorient, je ne veux rien perdre de cette nuit.

— Non, non, non ! se reprenait-elle révoltée, le bon Dieu ne peut pas permettre cela !

Vers quatre heures et demie, elle sentit qu'elle ne pouvait plus lutter. Elle embrassa Lorient, puis elle lui passa au cou sa médaille de la Vierge qu'elle tenait encore à la main.

— Cette image-là m'a toujours protégée, dit-elle, elle le protégera.

— Va, mère chérie, interrompit-elle, je ne la lui donne pas, puisqu'elle vient de toi : je la lui prête. Elle le gardera contre les mauvaises pensées ; il ne songera plus à s'en aller...

La médaille disparut sous la chemise de Lorient, Chiffon traîna sa paillasse pour la rapprocher. Elle s'y étendit en répétant encore :

— Je ne veux pas dormir.

Elle dormait.

Dans le trou, on n'entendit plus que le ronflement sonore et magnifique du voisin qui dormait de l'autre côté de la cloison. Personne n'était plus là pour écouter cinq heures qui sonnaient lentement à tous les clochers de Paris.

Peu de temps après, une lueur plus vive descendit par la moitié de fenêtre en tabatière, éclairant les deux petits qui dormaient étendus sur leurs paillasses.

L'autre moitié de la fenêtre en tabatière éclairait ce juste qui ronflait si sincèrement depuis le commencement de la nuit. Un sommeil semblable est inséparable d'une bonne conscience. Ainsi ne serons-nous pas étonné, si nous reconnaissons, en mettant l'œil à quelqu'une des nombreuses fentes de la cloison, notre ami Nicul, ancien tournebroche du château de Maurepar.

En voilà un qui pouvait en effet dormir tranquille, et que sa conscience ne réveillait jamais !

Le trou de Nieul était plus petit que celui des deux enfants. Ce n'était pas une chambre à deux lits. Le trou de Nieul était, en outre, beaucoup plus sale et beaucoup moins meublé. Il n'y avait pas de paillasse, Nieul dormait sur quelques brins de paille épars et sa tête avait pour oreiller une poignée de chiffons enlevés de sa hotte.

A mesure que la lumière augmentait, vous auriez pu voir la figure hâve et barbue de l'ancien forçat, et distinguer les pièces déguenillées qui composaient son costume. Auprès de lui, par terre, vu l'absence de tous meubles, il y avait trois hautes piles de pièces de cinq francs, sur lesquelles son crochet, terminé par un bout de fer aigu, reposait en équilibre.

Cet argent produisait un effet singulier, au milieu de cette misère sale et nue. L'idée d'un crime vous serait venue tout de suite.

Ce n'était pourtant qu'une promesse de crime. Les trois piles de pièces de cent sous étaient des arrhes. Nieul avait fait *une affaire* là-bas, rue de la Goutte-d'Or, avec le bonhomme Bistouri et la Morgatte.

## AVENTURES DE LORIOT.

Ce qui réveilla Lorient, ce fut un rayon de soleil qui vint le frapper au visage. Il faisait grand jour. Nieul était parti depuis longtemps avec sa hotte, son crochet et ses trois piles de pièces de cent sous.

Le petit Lorient frotta ses yeux éblouis : jamais il n'avait été si étonné dans sa vie. Tous les objets qui l'entouraient lui étaient inconnus, et il n'avait aucun souvenir d'être entré dans ce grenier. Il aurait cru à quelque enchantement, s'il n'eût pas vu Chiffon étendue sur sa paillasse à côté de lui.

Lorient fit appel à sa mémoire. Sa tête était vide et lourde. Mais tout à coup un éclair illumina son cerveau.

— Paris ! Paris ! dit-il, je suis à Paris !

Il se leva d'un bond. Comme il s'était couché tout habillé, sa toilette était faite d'avance. Sa main s'avança

pour éveiller Chiffon, la dormeuse, mais il ne la toucha point. Tous ses souvenirs lui revenaient à la fois.

— Quelle chance ! dit-il, elle dort !

Cette pensée de la séparation était venue à Lorient avant l'ivresse ; elle avait même précédé le conseil reçu au comptoir du débit de prunes à l'eau-de-vie.

En route, c'était Chiffon dont la tête se montait à l'idée de Paris. Elle avait si bien fait, la pauvre Chiffonnette, que Paris avait mis du premier coup la cervelle de son Lorient à l'envers.

Il avait son idée, comme il l'avait si souvent répété la veille. Son idée était absurde, il est vrai, mais il y tenait et la regardait comme un trait de génie.

Quoi de plus adroit, en principe, que de se faire femme, pour réussir dans le paradis des femmes ?

Ne croyez pas qu'il eût renoncé définitivement à sa Chiffon. Lorient n'était pas un méchant petit homme. Seulement il était *toc*, comme on dit à Saint-Cast et ailleurs. Il pensait vaguement que s'il faisait fortune, sa Chiffonnette en aurait sa bonne part.

Mais cela ne l'inquiétait pas autrement.

Nous vous donnons ce petit gars-là tel qu'il était : ni meilleur, ni pire. Il n'en savait pas plus long, voyez-vous, et si jamais vous rencontrez pareille tête blonde, vous sourirez et vous serez clément.

Il y avait une chaise dans le trou. C'était positivement une chambre garnie. Lorient, après avoir secoué ses hardes couvertes de paille, regarda ses mains et regretta pour la première fois de n'avoir pas d'eau. Il avait aussi grande envie d'un miroir. Son désir d'être femme le faisait coquette.

Lui qui avait si souvent reproché à Chiffon sa prétendue coquetterie !

Tout en se secouant, une crainte lui vint, et il pâlit du front au menton, tant il eut peur.

Était-il bien à Paris ? n'avait-il pas fait un rêve ?

Il fut encore sur le point de réveiller Chiffon, Chiffon son oracle, mais les prunes à l'eau-de-vie, mais les chinois, les petits verres, la galette, tous ces souvenirs si vifs ! Point n'était besoin de Chiffon. Paris était là ; Lorient le sentait.

D'ailleurs, quoi de plus facile que de s'en assurer ? Lorient monta sur la chaise qui garnissait le logis, et sa tête blonde, coiffée de grands cheveux bouclés, tout en désordre, passa au travers de la fenêtre.

Lorient se frotta encore les yeux, puis il poussa un grand cri de triomphe et de joie. La fenêtre donnait sur un toit presque plat. Elle était située au sommet de la plus haute maison du quartier. De là, Lorient voyait son Paris comme s'il eut été juché sur la colonne Vendôme.

Des toits, des cheminées, un horizon sans fin de tuyaux de tôle, au-dessus desquels de grands monuments isolés planent majestueusement. Certes, Lorient ne cherchait pas là le paysage, il ne percevait que la sensation d'immensité.

— Paris ! Paris ! vive Paris ! c'est à moi tout ça !

Voilà ce que disait notre Lorient, demi sorti de sa tabatière, sur le toit d'une maison du faubourg Saint-Denis, où la chambre pour deux coûtait dix sous, et c'était cher.

Au bas du toit, il y avait un plomb obstrué plein d'eau de pluie. Lorient travailla des pieds et des mains et monta sur le toit. Il fit sa toilette dans le plomb, où les pierrots seuls, ces oiseaux éminemment citadins, venaient laver leur bec d'ordinaire.

Il fit sa toilette au soleil, bien commodément, à soixante pieds au-dessus de la rue, dont le bruit tourbillonna



montait. Il lava ses mains et sa petite frimousse espiègle, il mouilla ses cheveux pour les faire mieux boucler ; que n'aurait-il pas donné pour un bout de miroir !

— Quant à ça, se dit-il, malgré l'absence du miroir, je suis sûr que je serai bien mignon en femme, Chiffon l'a dit.

— Pourvu qu'elle ne se soit pas éveillée ! interrompit il en revenant vers la fenêtre.

Il regarda en dedans. Chiffon dormait toujours. Elle avait eu tant de fatigue la veille ! et toute la nuit, elle avait tant pleuré !

— Comme ça dort ! pensa Lorient. C'était bien la peine de venir à Paris ; elle aurait pu en faire autant que ça dans la grange de Chantepie !

Il jeta un dernier coup d'œil aux cheminées de la gigantesque ville qui allait être sa conquête.

— C'est égal, grommela-t-il en rentrant dans la chambre, c'est joliment haut, et je ne me souviens pas d'avoir monté les escaliers hier au soir. Quand je vas être femme, faudra veiller à la boisson. Mais qui donc qui me dira comment les femmes se perdent, puisque c'est avec ça qu'on gagne de l'argent ?

Il se gratta les deux oreilles, l'une après l'autre, comme un petit gars bien embarrassé qu'il était.

— Bah ! fit-il, la Chiffon qui fait tant d'embarras ne le sait peut-être pas non plus. On trouve toujours à qui parler à Paris. Dès que je vas avoir ma jupe et ma coiffe, je demanderai à un passant comment qu'il faut faire.

Cette bonne résolution rendit le calme aux esprits de notre Lorient. Quant à la chose principale, aux moyens de devenir une femme, il ne s'en inquiétait pas du tout. Mettre une jupe et une coiffe, comme il disait, lui semblait suffisant pour opérer la transformation.

Beaucoup d'adolescents honnêtes sont moins innocents que ce jeune scélérat de Lorient.

Il fit l'inventaire du costume de Chiffon, afin de bien voir ce qu'il lui fallait acheter pour se faire une femme.

1° Une coiffe. Celle de Chiffon était fripée, mais comme il y avait de beaux cheveux dedans ! Ah ! ah ! on pouvait chercher longtemps avant de trouver des cheveux pareils à ceux de Chiffon ! Lorient convenait qu'ils étaient les plus beaux du monde, après les siens, à lui Lorient.

2° Un mouchoir de cou. Celui de Chiffon s'était détaché dans l'agitation de son sommeil. Nous vous le disons en vérité, jamais Lorient n'avait regardé dessous. Le mouchoir entr'ouvert laissait voir une gorge naissante aux contours chastes et charmants. Lorient se tâta la poitrine.

— Tiens ! tiens ! fit-il, v'là la première fois que je remarque ça !

Il était désappointé un petit peu, car sa poitrine à lui ne présentait pas les mêmes symptômes.

— Peuh ! peuh ! peuh ! siffla-t-il cependant, c'est gentil, mais elles n'en ont pas toutes. On peut se passer de ça !

3° Une jupe. Chiffon en avait une qui lui coupait si bien la taille ! il n'y avait qu'un cordon pour l'attacher, mais la taille de Chiffon était si fine et ses hanches rebondissaient si gracieusement ! Lorient essaya de se prendre la taille à deux mains et ne put pas.

— Je me sanglerai un brin de plus, pensa-t-il.

4° Des souliers à nœud. Chiffon n'avait que des sabots, mais Lorient voulait des escarpins.

Il essaya de mettre ses pieds dans les petits sabots de Chiffon. Autant eût valu l'essai de faire entrer une clef de cave dans la serrure mignonne d'un de ces meubles en bois de rose qui ornent des boudoirs élégants.

— Saquédié ! s'écria-t-il, elle a tout de même le pied trop petit, celle-là !

Loriot regarda un instant le sien et fit comme le cerf de Lafontaine, maudissant ses jambes. Mais il reprit bientôt courage en se disant :

— C'est pas une affaire. Chacun se sert des pieds qu'il a, pas vrai ?

— Pour ce qu'est de la figure, ajouta-t-il avec orgueil, on n'est pas trop à plaindre, et la Chiffonnette elle-même m'a dit bien souvent....

Il s'arrêta tout court, parce que son regard venait de tomber sur le délicieux visage de Chiffon endormie. Elle avait sa bouche d'enfant légèrement entr'ouverte. Ses petites dents perlées brillaient entre ses lèvres roses. Autour de ses paupières fermées, la fatigue et les larmes avaient estompé un cercle bleuâtre que recouvrait presque entièrement la longue frange de ses cils. Ses cheveux, noirs comme le jais, bouclaient en désordre autour de son front et de ses joues.

— Mais je ne l'avais donc jamais vue, moi ! dit Loriot stupéfait.

— Après ça, continua-t-il, je suis peut-être plus joli, moi, quand je dors.

Il mit son bonnet de laine sur sa tête d'un air résolu et se dirigea vers la porte. En résumé, il lui fallait une coiffe, un mouchoir de cou, une jupe et des souliers, les bas et le corsage étant du superflu. Avant de franchir le seuil, Loriot ralentit son pas, et se retourna comme malgré lui.

— C'est tout de même dur, pensa-t-il, de quitter comme ça la pauvre Chiffonnette ! Je vas toujours l'embrasser bien doucement avant de partir.

Il était immobile, et ses mains jointes pendaient.

— Ah ! dam, fit-il pour se raffermir, faut bien faire

son chemin. Ceux de là-bas, où l'on vendait des prunes, m'ont bien dit qu'elle m'empêcherait d'avoir de la chance... et puis... et puis elle se moquerait de moi, à cause que je veux être femme!

C'était là le grand motif.

Il se rapprocha lentement de la paillasse. Comme elle était posée sur le carreau, il dut s'agenouiller pour embrasser Chiffon. Si Chiffon avait eu l'air de souffrir en ce moment, je ne sais pas ce qui serait arrivé, car Lorient était véritablement ému, beaucoup plus ému que ne semblaient l'indiquer ses paroles.

Il avait les yeux baissés et n'osait plus regarder Chiffon.

Dans un mouvement qu'il fit, sa main droite heurta sa poche, et l'argent qu'il avait dedans sonna. Il eut d'abord un sourire satisfait, puis il fouilla dans sa poche et en retira l'argent.

— Elle rit, murmura-t-il, en examinant Chiffon à la dérobée.

Chiffon rêvait, la pauvre fille, que la bonne Vierge avait parlé à Lorient, et que Lorient lui promettait de rester toujours avec elle.

Voilà pourquoi Chiffon riait dans son sommeil.

— Six pièces de cinq francs, dit Lorient d'un ton de surprise, et encore de la monnaie pour huit livres dix sous!

Chiffon avait donné dix sous d'avance pour la location de la chambre.

— Trente-huit livres dix sous, reprit Lorient, pourquoi ai-je tout ça?

Un vague souvenir de partage lui revint; le rouge lui monta au front.

— Elle m'a tout donné! balbutia-t-il.

Puis il ajouta en baissant les yeux de nouveau :

— Parce que j'ai tout demandé !

Il est dommage que ce petit Lorient songeât à se faire femme, justement à l'heure où il allait peut-être devenir un homme.

Il avait honte et c'est bon signe.

— J'allais la laisser sans rien ! dit-il encore.

Cette pensée le touchait bien plus que l'abandon lui-même.

Il retira d'abord du creux de sa main une pièce de cinq francs, qu'il mit par terre, à côté de la paille ; puis deux pièces de cinq francs, puis trois.

A la troisième, il poussa un gros soupir. Écoutez, c'était un petit gars de la Haute-Bretagne. Du cap de Fréhel, on voit les côtes de Normandie.

Il soupira, mais les trois pièces de cinq francs étaient par terre, il ne les reprit pas.

On a dit qu'un poltron de nature a mille fois plus de mérite qu'un brave, quand il va au feu, tout pâle et tremblant, c'est l'évidence.

Laissez soupirer notre petit Lorient.

Il lui restait encore vingt-trois francs dix sous dans la main. Il mit d'abord une pièce de deux francs sur les trois pièces de cent sous.

— Elle a dix-sept francs, supputa-t-il, j'ai vingt-et-un francs et la petite pièce... Si je mets encore quarante sous, elle aura dix-neuf francs et moi dix-neuf francs.

Il soupira et s'exécuta.

Restait la petite pièce.

— Faudrait faire la monnaie, se dit Lorient, dans sa rigoureuse équité ; cinq sous pour elle, cinq sous pour moi.

Il se pencha sur Chiffon et la baisa au front. Une larme perla sous ses paupières, une larme que n'arrachait ni la faim, ni la soif, ni le froid, ni la fatigue, na

rien de ce qui faisait ordinairement pleurer le petit Lorient.

Vous voyez bien qu'il était sur le point de devenir un homme.

Il essuya vivement cette larme, qu'il regarda peut-être comme indigne de lui, et fit le geste de mettre la pièce de cinquante centimes dans sa pochette avec les dix-neuf francs qui formaient sa part légitime et incontestable, mais il se ravisa, et, par un mouvement sublime, il déposa les dix sous sur la part de Chiffon.

Du coup, il se remit sur ses jambes et se dressa de son haut.

— Ah ! mais ! fit-il avec la conscience de sa grandeur d'âme, j'aime mieux ça !

Il gagna la porte et sortit en homme d'importance. En descendant l'escalier, il se dit :

— Paris a beau être grand, c'est toujours Paris. Quand je vas être riche, je retrouverai bien la Chiffonnette.

Dans la rue, il se retourna et regarda en l'air pour tâcher de voir la lucarne du grenier, mais ne vit que le plomb qui lui avait servi de cuvette.

Ce fut tout. Il mit décidément Chiffon de côté pour songer à sa fortune.

Il était environ huit heures du matin. Paris avait sa fièvre de mouvement et d'affaires. Lorient n'eut pas fait trente pas dans la rue qu'il se sentit tout étourdi. Ce brouhaha, cette confusion, lui montaient à la tête. Il lui semblait que toutes les voitures allaient passer sur son dos.

Et cependant ce bruit et ce mouvement l'attiraient, car il dirigea sa marche vers le boulevard, où le bruit et le mouvement allaient augmentant.

Tantôt Lorient se sentait tout petit et tout faible, à

premier moment, au milieu de la foule, tantôt il avait des élans de fierté enfantine en se disant :

— C'est moi que voilà ! je suis à Paris ! je suis de Paris ! Mes sabots comptent dans ce bruit... mais pas pour longtemps, car je vais bientôt avoir des souliers !

Et il sautait sur le trottoir, en songeant à sa jupe, à sa coiffe, à son mouchoir de cou. Si c'était une chose possible, il comptait bien se perdre dès le soir même.

Personne n'ignore que le faubourg Saint-Denis est tout fleuri de marchands de vin qui offrent à la convoitise des amateurs de superbes bocaux de prunes confites dans de l'eau-de-vie un peu baptisée. Le destin des humains se règle souvent par le hasard d'un premier pas. Lorient avait débuté dans la carrière gourmande par une reine-claude à l'eau-de-vie ; Lorient ne devait jamais oublier la saveur de ce fruit et de sa sauce. Il entra chez un marchand de liqueurs et mangea deux prunes à l'eau-de-vie pour son premier déjeuner.

Ça donne de l'aplomb et du cœur. Une fois maître de ses deux prunes, Lorient eut un heureux souvenir de ce gâteau succulent et gras dont il avait soupé la veille. Ayant tourné par hasard à gauche de la Porte-Saint-Denis, il put satisfaire son goût éclairé pour la galette. Mais il y a galette et galette. La galette du boulevard Saint-Denis est une galette peuple.

Il ne s'agissait pas de flâner. Lorient avait son plan et n'allait point au hasard. Acheter des nippes, changer de costume, et se perdre comme doit faire une femme qui veut honnêtement et bien vivre, tel était l'ouvrage tracé. Lorient, l'estomac plein, suivit les boulevards, cherchant parmi tant de boutiques une boutique de jupes, de coiffes et de mouchoirs.

Il trouva des boutiques de pantalons, de vestes et de paletots ; des magasins d'orfèvrerie, des étalages de

châles des Indes, des fabriques de nécessaires et un bureau d'omnibus avec portraits au daguerréotype et limes Perrot infaillibles pour combattre les cors aux pieds. Point de bonnes coiffes à barbe, supportées par la calotte d'indienne, point de jupes d'épluche ou de tiretaine ; point de mouchoirs à palmes comme Lorient en voulait. Ma foi, c'était si beau ce boulevard ! Lorient prit patience.

Tout en prenant patience, il regardait les devantures de boutique et les industries diverses. Il faut lui rendre cette justice de dire que Lorient ne songea pas une seule fois à travailler. Il y a des travailleurs nés ; notre petit Lorient ne l'était point. Il avait donné comme cela, de temps en temps, des coups de collier dans sa vie, mais c'était Chiffon qui lui avait mis, dans ces bonnes campagnes bretonnes, la faucille ou la fourche à la main.

Lorient ne se rappelait pas ces instruments avec plaisir. Il aimait mieux danser ou faire la roue.

Aucune des industries qu'il rencontrait sur sa route ne lui plaisait. En revanche, il avait envie de tout ce qu'il voyait aux devantures. S'il n'avait pas été possédé de l'idée de se faire femme, comme il eût acheté un pantalon à carreaux, une veste grise et une casquette !

— Après ! se disait-il en détournant les yeux pour ne pas céder au charme. Quand j'aurai de quoi à me perdre comme femme, je m'en flanquerai sur le corps des farauderies, et un chapeau plutôt qu'une casquette !

Il passait devant un chapelier.

— Et une badine ! ajouta-t-il en lorgnant un étalage de cannes ; et un parapluie ! Ah ! saquédié ! j'ai-ti envie d'avoir un parapluie ! Je le veux bleu... non ! rouge ! Ah dam ! ah dam ! Si la Chiffonnette me rencontrait avec un parapluie rouge !

Ses narines se gonflèrent tandis qu'il songeait à ce triomphal honneur.



— Elle en aura peut-être aussi vite que moi, se reprit-il pourtant avec un mouvement de jalousie, je suis pâtre du Tréguz, mais elle est fille du Grand-Chêne. Eh ben! eh ben! si elle a un parapluie, tant mieux pour elle!

O Jésus mignon! une montre d'argent, grosse et ronde, avec des fruits d'Amérique et un ruban découpé en chicorée! Une montre qui dit l'heure, une montre qui paraît dans le gousset comme une grosse pomme dans la pochette; le rêve de tous les petits gars ambitieux! Loriot aurait donné, je crois, le parapluie pour la montre!

Que de choses il vit dans cette première promenade au grand jour! De combien de choses il eut envie! Des rubans, des chapeaux à fleurs, des hottes, des pistolets, des estampes, des homards, des tasses de fayence et de porcelaine; des livres même, bien qu'il ne sût pas lire, et des lunettes quoiqu'il eût la vue bonne!

Il avait, ce petit Loriot, les envies des deux sexes. Mais il était sage, il tenait ses dix-neuf francs à poignée au fond de sa pochette, et il passait.

Au Château-d'Eau, il vit un soldat du centre qui regardait les lions. Il se mit à côté du soldat, qui lui dit :

— C'est des animaux fondus avec les canons de nos victoires, conquis par la valeur sur les ennemis de la patrie, dont le Français ne se sert pas d'autre métal pour embellir la capitale de son pays!

Loriot le remercia, mais il n'osa pas lui demander comment on pouvait s'y prendre, quand on était femme, pour se perdre vite et bien.

Enfin, Loriot vit une jupe de tiretaine et un mouchoir de cou. Ce n'était plus sur le boulevard. Loriot avait tourné à droite, et sa bonne étoile l'avait conduit droit au Temple.

Arrêtons-nous et découvrons nos fronts pour saluer une grande gloire qui va s'éclipser. Notre civilisation fleurit sur des ruines. Le Temple est à l'agonie. Bientôt son souvenir seul vivra dans l'âme de ceux qui l'ont aimé. Qu'y aura-t-il à la place du Temple défunt? Nous ne savons.

O grandes et vieilles mesures, où tant d'étranges richesses étaient accumulées! O Pou-Volant! (1) quartier du cuir et du mastic antiques! O Forêt-Noire! patrie des loques sublimes et des chapeaux fantômes, qui fondaient au soleil comme à la pluie! O Palais-Royal! noble et sévère baraque! ô doux compartiment si bien connu des actrices, des dames-aux-camélias, des grisettes, des bourgeoises et même des grandes dames, cher bazar qui portait le nom aimable et coquet de quartier des Frivolités! Émigrerez-vous? Irez-vous embellir d'autres rivages?

Ou bien disparaîtrez-vous pour tout de bon de cette terre où les plus belles choses ont de pire destin?

N'était-ce pas assez d'avoir abâtardi la rude fantaisie de vos mœurs? n'était-ce pas assez d'avoir tué votre originalité précieuse en introduisant dans vos couloirs la politesse et les sergents de ville? Oh! certes, le jour où un gouvernement oppresseur força les marchandes du Temple à ne plus vomir l'injure pittoresque, on put dès lors prévoir que le Temple allait mourir.

Le vrai Palais-Royal de Mazarin et des Cosaques n'a-t-il pas commencé à déchoir à l'heure même où ses boutiquiers n'ont plus déchiré les pans d'habits dans les galeries?

L'ordre tue tout, la civilité est un poison mortel.

(1) Ce sont ici les noms des quatre quartiers de l'ancien marché du Temple, qui a été rebâti depuis.

Et vous chercherez bientôt en vain le Temple où l'on vendait des cachemires de l'Inde avec des guenilles, et des dentelles d'un prix fou parmi les haillons; le Temple où les diamants se cachaient sous des tas de savattes, le Temple où la boue de nos rues se changeait en or!

Où irez-vous alors à la chasse de ces belles *occasions* qui vous donnaient pour deux cents francs une broderie de cent louis? Où les mettra-t-on désormais toutes ces opulentes dépouilles arrachées à la ruine ou à la mort?

Ne se ruineront-elles plus en ce temps les saintes du Paradis parisien? Désapprendront-elles à mourir?

O temple! ô foire inouïe! désordre que l'imagination du poète n'eût pas inventé! fantaisie qu'on ne rêvera jamais plus!

Il y avait toujours des coupés discrets arrêtés devant l'église Sainte-Elisabeth ou dans la rue Phéliepeaux. Des femmes qui cachaient sous le voile leur jeunesse et leur beauté, descendaient en toilette plus que modeste et s'introduisaient d'un pas furtif dans les sombres galeries. Les marchandes connaissaient cela. C'était heur et malheur; on faisait des bons marchés fabuleux, ou bien on se laissait prendre au leurre d'occasions menteuses. Au Temple, de mémoire de marchande, jamais objet n'a été payé son vrai prix. Aujourd'hui, madame la comtesse gagne cent pour cent sur les velours de sa robe; demain on lui passe pour cinquante louis, parce que c'est elle, une dentelle recollée qui vaut bien trente francs.

Tant qu'on causera toilette, le Temple sera une tradition. La pudeur s'évanouira à mesure que les temps s'éloigneront, et le Temple vivra dans mille ans au même titre que la colonnade de Minerve ou le divin Parthénon. La coquetterie n'est-elle pas aussi une déesse?

Il y a là des tableaux bizarres. Allez voir encore une

fois cette Rotonde où les pantalons et les habits haut pendus à des tringles sous les arcades, se balancent comme des criminels au gibet ! Je ne sais quelle odeur inconnue vous saisit ici à la gorge. Allez entendre encore l'argot que parlent les naturels de cette contrée sauvage ; allez écouter l'histoire de cette grosse comère qui vendait le jour des souliers *rebouïsés* et des *gniolles* au coin du Pou-Volant, et qui s'en allait, le soir, au bois, dans son équipage où le fils aîné d'un pair de France avait souvent l'honneur de monter. C'est le roman de la loque, c'est l'épopée du haillon. Nous n'aurons plus cela ; hâtez-vous.

On l'appelait madame la vicomtesse au Bois. Elle avait une fille charmante, élevée aux Oiseaux. Au Pou-Volant, elle était connue sous le nom de *Madame Savatte*.

C'était bien le pays des métamorphoses renversantes. On ne s'étonnait plus de rien ! Ils racontaient au cabaret des Quatre-fils-Aymon des histoires...

Mais tout cela est mort ou va mourir. La Rotonde agonise. Le cabaret des Quatre-Fils a d'avance fait banqueroute. Dans quelques mois, nous ne saurions plus vous dire où il faut aller pour acheter des bottes *rebouïsées* à quinze sous ou un feutre *gniollé* de soixante-dix centimes, prix fort...

Notre ami Lorient se procura au Temple, quartier de la Forêt-Noire, un costume complet de bretonne, qui avait servi pour le carnaval. Cela lui coûta seize francs, et c'était une bien bonne affaire. Il lui restait un peu plus de deux francs, et il avait désormais de quoi se perdre. Sa fortune était faite.

Il ne se sentait pas de joie en regagnant le boulevard son petit paquet sous le bras : Son paquet qui contenait en germe sa grandeur future et ses bissacs pleins d'écus.

Ce que Lorient cherchait maintenant, c'était un lieu pour faire sa grande toilette. Un gamin de Paris en pareil cas n'eût pas été embarrassé, mais Lorient ne connaissait pas les ressources de la grande ville. Tout ce qu'il put imaginer fut de gagner la campagne et de changer de peau derrière une haie. Or, à Paris, gagner la campagne n'est pas chose facile, et Lorient le vit bien, car il marchait encore vers une heure après midi, avec son paquet sous le bras. Il était au revers de Montmartre, derrière le cimetière, et il voyait enfin la campagne au-dessous de lui.

A cette heure, il avait déjà dépensé la moitié de ses quarante sous à grignoter des gâteaux et à boire des douceurs.

Nous devons rendre compte d'un incident qui survint au revers de Montmartre, pendant que Lorient descendait vers la plaine.

C'était un chemin étroit qui courait en zig-zag entre deux murs. Il n'y avait dans le sentier qu'une jeune fille assez proprette qui portait un panier de blanchisseuse. Lorient pressa le pas et la rejoignit. La fillette se retourna d'abord effrayée, mais quand elle eut regardé notre Lorient, elle se mit à sourire.

Lorient rougit et se tira une mèche avec galanterie.

— Est-ce que vous allez à Clichy, comme ça, mon garçon? demanda la fillette.

— Elle est gentille, pensa Lorient, mais point tant que la Chiffonnette, c'est sûr!

— A Clichy? répondit-il tout haut, y a-t-il loin?

— Une heure en se promenant.

— Bonne foi! dit Lorient; voilà bien des heures que je me promène!

Puis il marcha sans rien dire aux côtés de la fillette. Il rougissait et poussait des soupirs énormes. La petite

blanchisseuse attendait une déclaration, seulement elle trouvait que la déclaration tardait bien.

Quant à Lorient, il peinait comme un malheureux, et ses tempes avaient des sueurs.

La petite blanchisseuse avait une bonne âme ; elle trouvait Lorient charmant, elle voulut l'aider un peu.

— Vous avez quelque chose à me dire, reprit-elle d'un ton engageant.

— Ah ! oui, répliqua notre Lorient, qui poussa un soupir plus gros que les précédents.

— Eh bien ! dites, riposta la fillette.

Et comme Lorient hésitait, elle ajouta en montrant ses dents blanches :

— Allez, on ne vous mangera pas !

— Bien vrai ? fit Lorient.

— Bien vrai.

— V'là donc ce que c'est. Je voudrais savoir...

Il s'arrêta court.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ? demanda la blanchisseuse.

Lorient cessa de marcher ; elle l'imita. Lorient s'essuya le front.

— Je voudrais savoir, reprit-il, parce que je viens de loin et qu'on n'est point malin par chez nous...

— Ça se voit, interrompit la fillette.

Lorient ne parla plus.

— Allons ! continua-t-elle en frappant du pied d'un air bon enfant.

Lorient, encouragé, s'approcha d'elle et lui dit tout à coup en lui soufflant terriblement dans l'oreille, car son embarras l'oppressait :

— Je voudrais savoir comment c'est que font les jeunes filles pour se perdre ici à Paris.

La fillette le regarda ébahie. Lorient crut qu'elle n'a-

vait pas compris. Il se pencha davantage, dans la rage qu'il avait de savoir, et recommença :

— Je voudrais que vous me disiez comment faut s'y prendre...

Mais il n'acheva pas, cette fois. La main de la blanchisseuse se leva prestement. Lorient reçut un maître soufflet qui lui fit voir un millier de chandelles. Quand il revint à lui, la fillette était déjà loin.

— Il paraît que faudra deviner ! pensa-t-il tristement, Il continua sa route tout seul. Vers deux heures, il fit sa toilette dans une carrière. Quand il se vit avec son costume breton, dans un miroir de cinq sous qu'il avait acheté, il poussa un grand cri de joie.

— Saquedié ! saquedié ! dit-il ; y a-t-il des messieurs qui voudraient me donner le bras !

Il repoussa du pied son costume de petit gars et le cacha sous une roche. Notre Lorient ne doutait de rien, il se croyait sûr de retrouver cet endroit-là, quand il voudrait.

Le voilà parti. Au bout d'une heure, il s'aperçut que ses quelques sous étaient restés dans sa pochette d'homme. Il avait grand'faim et grand'soif. Il tâcha de retrouver son chemin, mais impossible ! alors il se mit à pleurer, regrettant déjà la Chiffonnette.

Lorient, ou plutôt Lorientte, sous son nouvel accoutrement, erra toute l'après-midi. Ses jambes ne pouvaient plus le porter ; il ou elle mourait de faim. Vers quatre heures du soir, nous le retrouvons dans la rue de Matignon, au lieu même où il avait débarqué en arrivant à Paris, la veille. Ses pauvres yeux étaient gros de larmes et il avait la tête bien basse.

Les messieurs l'avaient pourtant regardé par la ville, mais aucun d'eux ne lui avait appris comment les jeunes filles se perdent.

Il s'assit sur une borne pour pleurer son content. Quand il eut bien pleuré, il leva la tête ; à une fenêtre du premier étage, il aperçut derrière les carreaux une figure pâle et bouffie. Il regarda tout autour de lui et se reconnut.

D'un saut il fut sur ses pieds.

— Pour le coup, s'écria-t-il et battant les mains, j'ai la chance ! V'là le bon monsieur qui nous a donné le louis d'or sur la route !

Il s'élança vers la porte cochère et frappa à tour de bras.



## XI

### LE RÉVEIL DE CHIFFON.

Le même rayon de soleil qui avait éveillé Lorient, glissa jusqu'à la pailleasse où dormait Chiffon. Elle s'agita dans son sommeil, et le sourire errant autour de ses lèvres, les entr'ouvrit tout à coup.

— C'est demain, murmura-t-elle, c'est demain que nous arrivons à Paris!

Elle mit la main à son front que le soleil brûlait. Son autre main, petite et admirablement modelée, pendait hors de la pailleasse.

— Nous n'avons pas fait attention à nous coucher du bon côté de la meule, reprit-elle ; as-tu bien dormi, mon Lorient chéri?

— Ah ! interrompit-elle en ramenant son autre main avec la première sur son front, c'est fou, les rêves ! J'ai revé de la grand'ville, et si tu savais comme je la voyais triste ! et comme nous avons marché longtemps dedans

avant de trouver le bout! Est-il possible qu'il y ait une ville si grande!... Tu dors donc encore? Moi, je ne peux pas non plus me réveiller.

Ses yeux, endoloris par les larmes, avaient peine à s'ouvrir. Dans son demi-sommeil, elle se croyait encore à la porte du château de Maintenon où elle s'était endormie, l'avant-veille, côte à côte avec Lorient, son ami.

Elle fut quelques secondes avant de reprendre la parole.

— Ce soleil est chaud, dit-elle enfin; il doit être déjà tard... debout mon petit homme!

En même temps elle laissa tomber sa main droite pour saisir les cheveux de Lorient. Sa main droite ne rencontra rien et vint toucher le carreau froid.

— Qu'est-ce que cela? s'écria-t-elle en ouvrant les yeux brusquement.

Vous eussiez dit qu'un voile de deuil lui tombait sur le visage. En voyant les murailles crevassées et les solives noires qui l'entouraient, elle eut instantanément conscience de tout ce qui s'était passé depuis quarante-huit heures. Son cœur subit une contraction si violente, que tout son sang se retira à la fois de son visage et que le tour de ses yeux bleuit.

Elle ne regarda point du côté de la paille de Lorient.

Elle aima mieux écouter.

Au premier instant, elle se persuada qu'elle entendait son souffle irrégulier et comme haletant: c'était sa propre respiration qui soufflait dans sa poitrine. Elle cessa de respirer pour écouter mieux. Alors elle n'entendit plus rien.

— On dort quelquefois comme ça, se dit-elle; bien souvent j'ai été auprès de lui sans l'entendre.

— D'ailleurs, reprit-elle avec une soudaine véhémence,

mence et révoltée par le soupçon même qu'elle combattait, d'ailleurs, c'est impossible.

Loriot avait menacé de partir, Loriot avait peut-être l'intention d'exécuter sa menace ; mais s'enfuir pendant que Chiffon dormait, sans échanger le dernier baiser d'adieu !

Chiffon avait raison, c'était impossible.

D'ailleurs, ne lui avait-elle pas mis au cou l'image sainte et bénie ?

Toutes ces raisons si justes lui donnèrent enfin le courage de regarder la paillasse de Loriot.

Elle vit la paillasse vide et jeta un cri étouffé.

Mais elle ne bougea pas. Les yeux se refermèrent. Elle fit un effort désespéré pour douter.

— Je rêve ! je rêve ! dit-elle, je veux m'éveiller !

Tous ses membres tressaillaient, et ses pauvres petites dents blanches se choquaient dans sa bouche à se briser.

Elle répétait machinalement :

— Je veux m'éveiller ! je le veux !

Dans son effort, elle appuya sa main contre terre pour se soulever. Sa main rencontra l'argent laissé par Loriot. Un flux d'espoir lui emplit le cœur.

— Oh ! dit-elle, il a voulu me faire une niche ! le petit fou ! quand j'ai déjà tant à lui pardonner !... C'est bien, c'est bien, mon Loriot ! ça ne t'empêchera pas d'être grondé d'importance !

Sa figure avait presque repris son expression de gaieté intelligente et résolue.

— Mais non ! se ravisa-t-elle, tandis qu'un petit frisson lui parcourait le corps, j'ai eu trop grand'peur ! Je ne veux plus le gronder jamais, pour qu'il n'ait pas l'idée de me quitter.

Ceci était sage ; mais le petit Lorient n'eût point cédé même à cette promesse, il avait son idée !

Chiffon se mit sur son séant et regarda la porte, qui restait entr'ouverte. Dans la pensée de Chiffon, Lorient était là derrière. A chaque instant, elle s'attendait à le voir paraître. Son sourire était tout prêt.

Il fallut cinq grandes minutes avant qu'elle trouvât que Lorient était bien long à se montrer.

— Lorient ! Lorient ! appela-t-elle tout bas d'abord.

Puis elle appela plus haut.

Et, sans qu'elle y prit garde, sa voix devenait plaintive. Elle avait peine à garder son sourire.

— Je sais que tu es là, Lorient, dit-elle enfin d'un ton suppliant ; tu es un méchant ! finis !

Lorient n'entra pas et personne ne répondit.

La porte, poussée par le courant d'air qui venait de la fenêtre ouverte, roula en grinçant sur ses gonds et montra le corridor désert.

Chiffon se souleva en sursaut. Comme elle allait se mettre sur ses pieds, elle resta comme frappée de la foudre. Elle venait de compter l'argent qui était à terre, auprès de la paillasse.

— Dix-neuf francs ! balbutiait-elle d'une voix émue ; ma part !

Elle se dressa debout, l'œil fixé sur l'argent, qui était pour elle comme la tête de Méduse. Ses jambes tremblaient et ses mains jointes se raidissaient au bout de ses bras. Elle ne parla plus. Elle comprenait tout. Son cœur lui fit soudain une grande douleur, et ses yeux s'éteignirent.

Elle tomba à la renverse comme une masse sur son grabat. On eût pu entendre trois ou quatre gémissements faibles. — Puis rien.

Une demi-heure se passa.

Au bout de ce temps, un pas ferme et léger, comme il n'en retentissait pas souvent dans l'escalier borgne du garni, sonna sur les marches. On entendit la voix rouillée d'une vieille femme qui criait :

— Ils sont arrivés hier soir à plus de onze heures. J'ai attendu jusqu'à ce matin pour leur demander leurs papiers.

— C'est au sixième étage? dit une autre voix mâle et douce.

— La porte au bout du corridor.

— Merci.

Le pas se rapprocha. On l'entendit un instant dans le corridor du sixième étage, puis le docteur Sulpice parut au seuil de la porte. Avant d'entrer, il frappa. Comme on ne lui répondait pas, il parcourut du regard la petite chambre. Il vit l'une des paillasses vide et sur l'autre le corps inanimé d'une jeune fille.

Le docteur s'élança vers cette dernière et mit un genou en terre, il tâta le pouls d'abord, puis le cœur ; puis il prit Chiffon dans ses bras et tourna son visage au jour.

Les traits de la pauvre enfant étaient si décomposés que le docteur hésitait à la reconnaître pour la jeune fille qu'il avait rencontrée, en compagnie d'un beau petit gars, dans la salle commune de l'auberge de Maintenon, chez madame veuve Béquet-Fagot. Le costume seul l'empêcha de redescendre pour demander de nouveaux renseignements à la maîtresse du garni.

Il ôta son gant et mit la main sur la tête de Chiffon qui tressaillit faiblement comme une morte qu'on galvanise. L'autre main de Sulpice descendit avec lenteur de la base du front à l'extrémité des jambes. Il répéta cette passe trois ou quatre fois.

Chiffon ouvrit des yeux qui n'avaient plus de regard.

Le docteur approcha ses lèvres du front et souffla.

Chiffon referma les yeux ; mais une expression de repos se répandit sur son visage.

— M'entendez-vous ? demanda le docteur.

Chiffon secoua la tête en signe d'affirmation.

— Pouvez-vous me parler ?

Elle fit signe que non.

— Ouvrez la bouche.

Même signe.

Le docteur pressa légèrement les coins de sa mâchoire.

— Ouvrez la bouche maintenant, reprit-il.

Chiffon obéit avec effort.

Sulpice tira de sa poche une de ces petites boîtes dont les vieux savants se moquent sous leur perruque et qu'ils proposent même d'avaler, y compris le verre des fioles et le cuir de la couverture. Il ouvrit cette boîte qui contenait une centaine de flacons d'une taille vraiment microscopique. Les Lilliputiens doivent avoir de ces vases quand ils font orgie. Tous ces flacons, malgré leur exigüité, avaient une étiquette. Le docteur en choisit un sans hésiter et prit au bout d'une épingle un des globules qu'il contenait.

Ce globule était un peu moins gros que la tête de l'épingle.

Et encore, si vous eussiez interrogé le docteur Sulpice, il vous eût avoué, sans difficulté aucune, que ce globule n'était qu'une capsule, enveloppe destinée à renfermer un médicament dont nulle comparaison sensible ne peut rendre l'extrême ténuité.

Il vous eût dit par exemple que la matière médicamenteuse, contenue dans ce globule moins gros qu'une tête d'épingle, ne formait pas la dix millième partie du globule.

Ajoutant que, d'après le principe de sa science et avec

l'appui de cette expérience glorieuse qui lui valait à 30 ans la gratitude d'un si grand nombre de familles, ajoutant que cette quantité infinitésimale, divisée encore, pourrait devenir plus puissante...

— Montrez-moi votre langue, ordonna-t-il à Chiffon. Celle-ci essaya et ne put.

Le docteur introduisit le globule entre ses dents, de façon à ce qu'il tombât sur la langue.

Puis il reboucha soigneusement son petit flacon et ferma sa boîte sur laquelle était inscrit, en lettre d'or, le fameux axiome de Hahnemann : *Similia similibus curantur*.

Au bout de deux ou trois minutes, le souffle de Chiffon se fit entendre distinctement.

Elle ne rouvrait pas les yeux.

Le docteur Sulpice s'était assis auprès d'elle sur la paille même. Il attendait. Ses yeux étaient fixés sur la jeune fille, et il semblait profondément préoccupé. Ce n'était pas la maladie. Le docteur savait et voyait que la crise allait aboutir à bien. S'il était possible de lire sur la physionomie d'un homme quelque expressive qu'on la puisse supposer, la nature exacte et précise de sa pensée, un observateur eût fait ici un travail curieux. Le sentiment du docteur était évidemment complexe.

Un mouvement de tendresse, comprimé par le doute, l'entraînait vers cette enfant bien autrement que n'aurait pu faire la pitié commune ou le devoir du médecin. Ceci était aisé à voir ; mais il y avait encore autre chose que la physionomie ne dit pas au vulgaire. Comment la physionomie dirait-elle l'effort confus et robuste du souvenir qui se débat dans le suaire des années, et qui secoue ses langes où chaque jour passé l'enveloppe plus étroitement ? Comme si le temps était une bandelette sans

fin que les heures roulent autour de la mémoire!

Sulpice rêvait et calculait à la fois. Sulpice était dans le présent et aussi dans le passé. Derrière ce visage d'enfant qui était là, il voyait une autre figure.

Même âge, même beauté ; hélas ! même pâleur, cette nuit où il vit la morte, éclairée par la lueur du phare, sous le cap Fréhel !

La nuit où il reconnut son père, à lui, dans le dernier des trois cadavres !

Sulpice fermait les yeux de temps en temps, et alors la douce figure de Victoire passait devant lui telle qu'il l'avait vue aux jours qui précédèrent la nuit de sang. Quand il ouvrait les yeux et qu'il les portait sur Chiffon, il avait en même temps une larme et un sourire.

C'était l'enfant à la chèvre, la petite fille du Trou-aux-Mauves. Mais où était le petit garçon, le fils de M<sup>me</sup> Madeleine ?

Trois ou quatre minutes se passèrent encore, puis Chiffon s'agita et dit :

— Je souffre.

Sulpice lui appuya sa main contre le cœur.

— Oh ! merci, murmura la fillette, votre main me fait du bien.

— Pouvez-vous parler maintenant, mon enfant ?

— Oui.

— Sans trop de fatigue ?

— Je le crois.

— Regardez-moi.

Chiffon obéit.

— Me reconnaissez-vous ? demanda Sulpice.

— Je ne sais plus où je vous ai vu, répondit Chiffon.

— A l'auberge, là-bas, sur la route de Bretagne...

Chiffon ne le laissa pas achever.

— Oui, oui ! s'écria-t-elle ; je vous reconnais bien,



Loriot vous prenait pour un roi.

— Loriot ! se reprit-elle, en un déchirant sanglot. Oh ! pourquoi m'avez-vous empêchée de mourir !

Elle couvrit son visage de ses mains.

Sulpice la calma du regard.

— Voulez-vous avoir confiance en moi ? demanda-t-il.

— Je ne pourrais pas ne pas avoir confiance en vous, répondit Chiffon sans hésiter et comme si cette réponse n'eût point dépendu de son propre vouloir.

— Faites donc comme si j'étais votre confesseur ou votre père, reprit Sulpice, et parlez-moi avec une entière franchise.

— Interrogez-moi, je dirai la vérité.

— Pourquoi êtes-vous venue à Paris, d'abord ?

— Pour être heureuse.

— Vous aviez donc lieu de croire qu'on est plus heureux à Paris qu'ailleurs ?

— Oui : les femmes.

— C'est juste, fit Sulpice en souriant, c'est leur paradis.

— On dit ça, repartit Chiffon sérieusement.

— Et vous n'avez pas craint les dangers d'un si long voyage ?

— Non, je savais que j'avais de la chance. Je suis fille du Grand-Chêne... mais vous ne connaissez pas ça.

— Si fait, répliqua Sulpice ; je connais cela tout aussi bien que vous.

— Tout aussi bien que moi ! répéta la fillette étonnée, ah ! par exemple...

— Si je vous disais, interrompit Sulpice, que je suis un ancien pâtre du Tréguz ?

Il souriait bonnement, et sa main caressante lissait les beaux cheveux de la jeune fille. Celle-ci se sentait de

plus en plus attirée vers cet homme qui semblait si bon, si noble et si puissant !

Car Chiffon avait la conscience du bien que lui faisait cet homme. En présence de cet homme son désespoir lui donnait trêve, et son mal ne s'annonçait plus que par de sourds élancements.

— Mon Lorient aussi est ancien pâtre du Tréguz, dit-elle pourtant, les larmes aux yeux.

— Eh bien ! repartit Sulpice gaiement, à pleins bissacs il aura des écus !

— Vous les avez comme ça, vous ?

— A peu près. Ce Lorient dont vous parlez est-il le gentil garçonnet que j'ai vu avec vous à l'auberge ?

— Pas vrai qu'il est gentil, mon Lorient ? s'écria Chiffon. Oui, oui, c'était bien lui.

— Est-il votre frère, mon enfant ?

— Non... mais je l'aime mieux que s'il était mon frère.

— Vous comptez devenir sa femme ?

— Pardi ! riposta vivement Chiffon, qui donc qui l'aimerait comme moi ?

— Et vous pleurez parce qu'il vous a quittée ?

Chiffon releva sur lui ses grands yeux stupéfaits.

— Comment savez-vous ça ? balbutia-t-elle.

— Je ne le sais pas, ma chère enfant, répondit Sulpice, je vous le demande.

— Oui, oui, dit Chiffon dont les sanglots éclatèrent. Il m'a quittée... mon Lorient m'a quittée ! S'il ne revient pas, je veux mourir.

— Il reviendra... voulut dire le docteur.

Mais Chiffon ne le laissa pas parler. Son teint s'anima tout à coup, ses yeux brillèrent.

— Oh ! ce Paris ! s'écria-t-elle avec une haine fougueuse, ce Paris qui vous sourit de loin pour vous appe-

ler et qui vous tue dès qu'il vous a! Mon pauvre petit Lorient n'avait jamais eu de ces idées-là quand nous étions à la campagne. C'est Paris qui lui a donné la pensée du mal. Si j'avais su! si j'avais su!

— Je suis une honnête fille, interrompit-elle en baisant les yeux, quoique j'en sache un peu plus long que mon Lorient. Mais, Jésus Dieu! le voilà qui va en apprendre! J'ai bien vu ce que font ces femmes-là qui se promènent la nuit sous les lanternes. Si Paris est le paradis de ces femmes, ce n'est pas le mien. Elles vont me prendre mon Lorient, bien sûr, bien sûr!

Elle essuya ses larmes avec son tablier.

— Est-il plus âgé que vous, votre Lorient? demanda Sulpice.

— Nous sommes nés le même jour.

— En quel lieu?

Chiffon ouvrait la bouche pour répondre, mais une idée lui traversa l'esprit.

— Pourquoi me demandez-vous tout ça? fit-elle.

Et comme Sulpice tardait à répondre, elle poursuivit avec une volubilité soudaine :

— Quant à ce qui est de moi, ça m'est bien égal, allez! Mais c'est que j'y pense! Si vous vouliez faire du mal à mon Lorient!

— Vous êtes nés tous deux, dit Sulpice au lieu de répondre, ou du moins vous avez été trouvés tous deux le jour de votre naissance dans la paroisse de Saint-Cast, au-dessous de Fréhel, vous, près de l'échalier du cimetière, celui que vous appelez Lorient, sur la route qui mène au bourg de Plouësnon.

— Ah! fit Chiffon que l'étonnement suffoquait; ah! mignon Jésus! un homme de Paris qui nous connaît, moi et mon Lorient!

— Ce que je dis est-il vrai?

— Vrai, tout vrai.

— L'homme qui vous recueillit avait nom Nicolas...

— Il connaît aussi papa Mérue! s'écria Chiffon incapable de se contenir.

Sulpice n'avait déjà plus besoin de preuves; sa conviction était formée. Cependant il fut bien aise que la jeune fille l'eût interrompu, ce nom prononcé devenait pour lui l'évidence.

— Vous êtes-vous parfois entendu nommer Marie? demanda-t-il brusquement.

— Jamais.

— Vous vous appelez Marie, ma fille.

— Bénie soit la sainte Vierge, dit Chiffon qui se leva comme elle put et qui s'agenouilla.

— Parlez-moi de ma mère, ajouta-t-elle, les mains jointes et les larmes aux yeux.

Elle était de cette manière si doucement jolie, que Sulpice resta une minute à la contempler. Puis il déposa sur son front un baiser presque respectueux.

— Votre mère fut bien malheureuse en ce monde, ma fille, prononça-t-il lentement, avant d'être un ange chez Dieu. Plus tard, vous saurez son histoire.

— L'aimiez-vous, ma mère? interrompit Chiffon.

— J'aurais donné ma vie pour elle.

Chiffon lui saisit les deux mains et les pressa contre ses lèvres. Sulpice l'attira sur son cœur.

— Vous m'aimerez donc comme vous aimiez ma mère? dit-elle.

— Je t'aimerai comme mon enfant, repartit le docteur.

— Oh! mon Jésus! mon Jésus! s'écria Chiffon, et dire que Lorient est parti! Au moment où j'aurais pu lui donner du bonheur!

— Maintenant, reprit Sulpice, il faut me suivre ; vous ne pouvez pas rester en ce lieu.

— Mais si mon Lorient revient ?

— Lorient ne reviendra pas. Lors même qu'il aurait un remords, comment retrouver cette demeure dans Paris qu'il ne connaît pas ? venez.

Chiffon n'avait pas le courage d'obéir. En sortant de cette maison, où elle n'avait passé qu'une nuit, il lui semblait qu'elle abandonnait tout ce qui lui restait de Lorient, son cher ami. Sulpice la prit par la main et l'entraîna.

En bas, à la porte de l'allée étroite et longue, il y avait une belle voiture.

— Montez, ma chère enfant, dit le docteur.

— Monter où ? demanda Chiffon.

— Dans ma voiture.

Chiffon obéit de son mieux, oppressée qu'elle était par l'émotion.

— Et dire que mon Lorient est parti ! sanglotait-elle ; lui qui avait si grande envie d'aller en voiture !

— Ne pleurez plus, commanda Sulpice qui souriait.

— Ah ! par exemple ! s'écria la fillette ; voilà une chose que vous ne pouvez pas empêcher !

— C'est ce que nous allons voir ! reprit le docteur. Avez-vous confiance en moi ?

Il la regardait. Chiffon détourna les yeux confuse et tout émue, pendant qu'il achevait :

— J'ai besoin de trouver votre petit ami, comme j'avais besoin de vous trouver vous-même. Je vous donne ma parole d'honneur que je le trouverai.

Chiffon essuya ses yeux prestement.

— Je vous crois, dit-elle, tandis que son minois charmant secouait le dernier nuage de tristesse pour arborer un franc et gai sourire ; et quand vous me l'aurez rendu, mon petit Lorient, mon ami chéri, je ne peux pas vous dire comme je vous aimerai !

## XII

### LE BOUDOIR DE LA MARQUISE.

C'était aux deuxième étage de la plus belle maison de la rue de Matignon : l'hôtel de Rostan, comme on l'appelait depuis que le roi Truffe l'avait acheté. Le boudoir de la marquise donnait sur le derrière et avait devant ses fenêtres les grands jardins qui rejoignent la rue Montaigne.

Le roi Truffe aimait passionément les jeux où l'esprit se déploie. Il dominait tout son cercle dans le maniement du casse-tête chinois et les jeux de patience les plus compliqués ne savaient jamais lui résister longtemps. Son notaire lui avait appris à deviner les rébus du *Charivari* : grâce à mademoiselle Solange Beauvais, il pouvait jouer sur le piano les trois premières figures d'un quadrille facile, mais brillant ! Longtemps après tout le monde, il trouvait encore des réponses à : « *Je te rends mon corbillon, qu'y met-on ?* »

C'était là le divertissement de choix. La charmante Gabrielle de Morges, Solange, Irène et parfois madame la marquise elle-même faisaient sa partie. Le roi Truffe n'aimait pas qu'on admît les hommes, parce qu'on lui prenait sa provision de rimes. Il avait fait un recueil manuscrit de tous les mots terminés en *on* et il l'avait appris par cœur avec soin.

Il aurait eu beaucoup de goût pour les logogripes, mais ce laborieux effort de la bêtise humaine était décidément au-dessus de sa portée. Quelques migraines acquises en travaillant les logogripes et les charades l'avaient fait renoncer à cette branche de l'art.

Sensitive, le poète du sainfoin et des coquelicots, avait essayé de lui enseigner la versification. Après quelques mois d'étude, le roi Truffe, possédant à fond les règles faciles de notre prosodie, composa ce quatrain en vers de huit pieds :

Lorsque le temps est à l'orage,  
Je crois qu'il est d'un homme sage  
De ne pas se risquer dehors  
Pour éviter les rhumes de cerveau.

Sensitive voulut faire mettre ce morceau en musique, mais le roi Truffe s'y opposa, promettant de composer quelque chose de plus important. Il n'ignorait pas que le dernier vers laissait un peu à désirer. Sans ce léger défaut, le coup d'essai eût été un coup de maître.

L'anagramme est un délassement bien joli. Dès que Sensitive eut initié le roi Truffe à cet aimable jeu, le bonhomme en perdit le boire et le manger. Il ne rêvait plus qu'anagrammes. Le corbillon, la musique, la poésie, tout fut mis de côté pour l'anagramme. Le roi Truffe, un peu aidé, en trouva ma foi de très-ingénieux pour les



noms de ses dames. Irène-Reine, Astrée-Térésa, Solange-Losange.

Le plus applaudi fut celui de la comtesse de Morges, qui s'appelait Valérie. Le roi Truffe trouva : *il a révélé*.

Pour Gabrielle, le diable s'en mêla. Si à la place de l'*i* le roi Truffe eût pu mettre un *c* et un *e*, il aurait rencontré : *Belle grâce*. Quelle ivresse ! mais cela ne se pouvait pas. Il dut se borner à : *Gaie brille*, ce qui était un peu maniéré, quoi qu'il y eut un *i* de trop.

Un jour qu'il passait en voiture avec Sensitive dans le faubourg Saint-Honoré, le bleuet vivant lui dit : Voici deux rues-anagrammes : la rue Montaigne et la rue Matignon. Le roi Truffe saisit aussitôt son calpin ; il pointa les lettres de chaque nom, et retrouva parfaitement Matignon dans Montaigne. Il y avait un *e* de trop pour que Montaigne se trouvât également dans Matignon. Malgré ce contre-temps fâcheux, le roi Truffe acheta, ce jour-là même, à un prix extravagant, l'hôtel situé rue de Matignon et dont les jardins donnaient rue Montaigne.

Il faut bien payer la convenance, comme disent les gens de Normandie.

Pour un homme grossier, indifférent aux charmes de l'anagramme, l'hôtel eût évidemment valu cinquante pour cent de moins.

Le roi Truffe achetait, du reste, ainsi tout ce qu'on voulait, au prix qu'on voulait. Sa fortune était toujours la même. Tout ce qui l'entourait le volait ouvertement, amplement et incessamment. Je crois que sa fortune augmentait. C'était un puits sans fond, contre lequel ne pouvaient rien ni l'intendant, ni le notaire, ni l'agent de change, ni le banquier, ces puissantes machines à épuiser.

L'argent lui revenait toujours.

Sa maison était ouverte à tout venant, sa table aussi.

Le roi Truffe n'allait pas chercher les pauvres, mais jamais un pauvre ne lui avait en vain tendu la main.

Depuis quelque temps déjà, le marquis et la marquise de Rostan s'étaient installés à demeure chez lui. On faisait bâtir un corps de logis pour les de Morges, du côté de la rue Matiguon, et Sensitive avait au bout du jardin un pavillon façon-champêtre, entouré de liserons et de myosotis.

Le boudoir de la marquise était coquet, frais et gracieux. La verdure s'étalait si belle au-devant de ses croisées, qu'on eût pu se croire à la campagne. Toutes ces choses délicieuses qu'on ne peut acquérir avec de l'argent sans goût, ni surtout avec du goût sans argent, ornaient sa retraite.

La marquise était sur sa causeuse, au coin de son feu. M. P. J. Gridaine, surnommé Tout-pour-les-Dames, et que nous sommes bien aise de présenter enfin au lecteur, était assis près de la fenêtre et lisait son journal. M. le marquis de Rostan, malade et aux trois quarts ivre, se promenait à grands pas sur le tapis. Une bouteille de rhum à moitié vide se trouvait sur le guéridon, qui tenait le milieu du boudoir.

— Ça finira mal ! grondait M. le marquis avec colère et en diaprant ses phrases de jurons bien assortis ; ça finira mal, ou le diable m'emporte !

La marquise, un peu pâle et charmante dans sa toilette de maison, regardait les arbres du jardin dont le vent balançait les branches déjà défeuillées à demi. Elle rêvait. Les paroles de M. le marquis semblaient ne point arriver jusqu'à elle.

— M'entendez-vous, madame ? s'écria-t-il en s'arrêtant devant elle.

— Plaît-il ? fit Astrée, j'entends que vous faites

beaucoup de bruit, François, et que vous perdez votre peine.

Le grand Rostan donna un coup de pied à défoncer le plafond, P. J. Gridaine en sauta sur son siège.

— Quel balourd ! pensa-t-il, et dire que ces rustres fracasseurs sont toujours battus par ces dames !

— En un mot, comme en mille, madame, reprit le grand Rostan furieux, est-il vrai que vous ayez dessein d'épouser ce freluquet ?

— Mieux que personne, François, répondit la marquise doucement, vous savez que c'est une chose facile et toute simple.

— Je sais que vous vous êtes moquée de moi, madame ! Je sais qu'il ne me convient pas d'avoir été un jouet entre vos mains ! Je sais...

La marquise bâilla.

— Vous êtes un ingrat, François, dit-elle, j'ai supporté le poids de vos folies pendant seize ans et plus. M'entendez-vous bien, François Rostan, j'ai patienté seize ans et plus avant de vous congédier, mon ami, et c'est vous qui me faites des reproches !

M. P. J. Gridaine regarda le grand Rostan du coin de l'œil. Il pensait :

— Elle va trop loin, pour le coup ! il est capable de l'étrangler !

Le grand Rostan avait fait un pas vers Astrée, mais il s'arrêta devant son regard. Un grognement sourd partit de sa poitrine. Ses poings se crispèrent, et il chancela, tant le sang se portait violemment à son cerveau. Il retourna vers le guéridon et se versa une pleine rasade de rhum.

— Ne savez-vous pas, reprit la marquise, quelle est ma manière de faire les choses ? Vous ai-je parlé de vous quitter sans vous indemniser largement ?

— Mais tu n'as donc ni cœur ni âme, misérable femme ! s'écria François, le nez dans son verre.

— Mon pauvre ami, répliqua la marquise avec dédain, vous voilà ivre, je ne veux pas discuter avec vous.

— Non, je ne suis pas ivre, Morgatte ! Que le diable m'étrangle ! je sais ce que je dis, va ! je ferai tant de scandale !...

Il s'arrêta, bouche béante, devant le rire moqueur d'Astrée.

— Du scandale, avec moi ! repartit-elle ; pauvre François ! que pourriez-vous faire pour surpasser le scandale du mariage lui-même ? Le monde me croit votre femme ; je viendrai dire au monde, et le front haut : Je n'étais que sa maîtresse...

— Et le monde te repoussera, Morgatte !

— Oh ! le monde en aura bonne envie, mon ami François ; mais quand je dirai cela au monde, je serai duchesse de Rostan, duchesse légitime, et je lui crierai ma confession du haut d'un monceau d'or !

— Tu ne l'es pas encore duchesse de Rostan ; tu ne le seras jamais !

La marquise se leva.

— Qui donc m'en empêchera ? dit-elle.

— Moi, fit le grand François qui se cacha pourtant derrière son verre de rhum.

— Le notaire de madame la marquise est au salon, annonça un domestique à la porte entr'ouverte.

— C'est bien, faites attendre.

Astrée marchait vers le guéridon. Rostan recula d'un pas quand elle fut tout près.

— N'aie pas peur, dit-elle en souriant avec mépris.

Elle passa son bras sous le sien et le conduisit au divan.

— Couche-toi, ordonna-t-elle, je te dis que tu es ivre.

— Et si je ne veux pas me coucher, moi ! riposta naïvement le gentillâtre.

Astrée pesa sur sa main ; il perdit l'équilibre et fut obligé de s'asseoir.

— Dites donc, vous, avez-vous vu ? s'écria-t-il en s'adressant à P. J. Gridaine avec une sorte d'admiration ; elle est plus forte que moi !

— Je le sais fichtre bien ! pensa Gridaine.

Il leva les yeux de dessus son journal.

— Omphale était plus forte qu'Hercule, répondit-il d'une petite voix flûtée, mais cassée, qu'il avait. C'est parce que la plus belle moitié du genre humain en est aussi la plus forte que je me suis dévoué corps et âme à son service.

Le domestique entr'ouvrit de nouveau la porte pour dire :

— Le médecin de monsieur le duc est au salon.

— Priez monsieur le docteur d'attendre, répliqua la marquise.

Et quand le domestique fut parti :

— Ah ! tu comptes m'empêcher d'être duchesse de Rostan, toi, François ! reprit-elle, toujours calme ; et comment feras-tu ?

L'ancien hobereau grommela quelques paroles inintelligibles.

— Ingrat ! fit la marquise debout, à la tête du divan, je t'ai fait marquis et tu me marchandes mon titre de duchesse !

— Si tu es duchesse, dit François d'un ton bourru, mais craintif, pourquoi ne suis-je pas duc ?

— Parce qu'il n'y a pas l'étoffe chez toi, mon pauvre ami, riposta Astrée ; voyons, faites un retour sur vous-même et soyons juste, François. Vous avez tous les vices,

non pas à la manière des grands seigneurs, ce que je vous passerais volontiers, mais à la façon des portefaix. Vous buvez trop peu et mal, vous querellez au jeu, vous faites l'amour à l'office. Vous devez de l'argent à tout le monde et vous ne savez pas regarder vos créanciers en face. Il y a eu des ducs ainsi faits, je le sais bien. Il y en a encore : je crois que j'en connais ; mais ce sont des ducs pour tout de bon !

— Donnez-moi mon verre, dit François ; allez-vous nier, vous, Morgatte, que je sois un vrai gentilhomme ?

— Ah ! que la peau de bique vous allait bien, mon beau François ! s'écria Astrée qui mit du rhum aux trois quarts du verre.

En le lui donnant, elle ajouta :

— Je vous prie de laisser là ce nom de Morgatte.

Le grand Rostan ouvrit la bouche pour répéter plus haut ce sobriquet défendu, mais Astrée avait la main sur son épaule. Il profita de sa bouche ouverte pour boire.

— Je tuerai ce Fernand ! gronda-t-il avec un blasphème.

Le domestique se présenta pour la troisième fois à la porte.

— Mesdemoiselles Pauline, Georgette et Virginie, dit-il, demandent à voir madame la marquise.

Astrée et P. J. Gridaine échangèrent un sourire.

— Que ces demoiselles attendent, dit Astrée.

Elle repoussa les jambes de François et s'assit auprès de lui sur le divan.

— Il ne faut pas jouer avec le feu, reprit-elle tout bas ; avec moi, tu sais bien, il ne faut jamais prononcer, même quand on est ivre, de certaines paroles. Vous m'avez gênée bien des fois, marquis. Sans vous, je serais loin et

haut. Excepté vous, j'ai brisé toujours en ma vie les obstacles qui me barraient le passage.

— Donnez-moi à boire, fit Rostan.

P. J. Gridaine voulut se lever pour apporter le plateau. Il eût assez aimé entendre ce qui se disait sur le divan. Un geste d'Astrée l'arrêta. Elle alla prendre elle-même la bouteille de rhum et versa une ample rasade à François.

Celui-ci avait les yeux éteints et la langue presque paralysée. Il but.

— Réfléchis donc, pauvre fou! reprit Astrée, tu vas t'endormir là malgré toi. En ce moment tu ne pourrais pas même te défendre contre une femme... et tu menaces!

François fit effort pour se lever; il eut un rire stupide et retomba.

— Dors, reprit la marquise, dors en paix cette fois encore. J'ai un faible pour toi, marquis, j'ai été jalouse de toi. Dors, je ne t'ai pas dit qu'il n'y aurait pas de partage. Je serai duchesse, j'épouserai celui que j'aime, mais tu auras, toi, de quoi boire le reste de tes jours, de quoi jouer, de quoi marchander tout l'amour qui s'achète. Tu seras un heureux marquis, mon François; dors.

Les yeux du grand Rostan battirent, mais il se leva par un effort violent et soudain.

— Sacrebleu! s'écria-t-il, je n'ai pas sommeil, madame la duchesse! J'aime mieux songer un peu; cela m'amuse... j'aime mieux songer à la mine que feront vos nobles amis et vos illustres connaissances en voyant la marquise de Rostan, qui a passé seize ans avec moi et qui n'est pas veuve, épouser M. Fernand tout court, dont l'ancien métier n'est un mystère pour personne.

— Fernand a été calomnié, dit Astrée, qui rougit, car l'amour l'avait prise.

— Calomniez donc un M. Fernand ! s'écria François, jè vous le donne en mille !

Astrée était déjà remise.

— Dors, mon pauvre François, dit-elle ; ce que le monde dira, je ne l'entendrai pas, puisque je serai duchesse et dix fois millionnaire. On rira peut-être ; mais tous ces fronts s'inclineront si bas devant notre titre et devant notre fortune, si bas, si bas, que nous ne verrons plus ce que fait la bouche. Dors et ne t'inquiète pas.

Le grand Rostan porta une dernière fois à ses lèvres son verre qui ne contenait plus rien.

— Il y a des moments, grommela-t-il, où je te hais si fort, que je monterais volontiers sur l'échafaud, à la condition de t'y voir m'y suivre.

Sa tête retomba sur le coussin. Il ronflait déjà.

— Monter où ! demanda de loin P. J. Gridaine.

— Je crois que cet homme-là a commis quelque crime en sa vie, répondit la marquise d'un air pensif ; il parle très-souvent d'échafaud quand il est ivre, et cela n'a pas peu contribué à faire naître le dégoût profond qu'il m'inspire.

Son regard se fixait sur le visage plombé de François. Elle pensait :

— Tu as bien fait de me dire que tu as de ces idées-là, mon homme !

— Mais il se vante, reprit-elle ; il est devenu poltron comme un lièvre.

Elle sonna.

— Faites entrer le docteur et le notaire, dit-elle au domestique.

Ancien modèle, ce docteur : cheveux blancs, coupés en oreillettes, diamant au doigt, tabatière d'or, un mi-



lieu mignon entre le voltigeur de la Restauration et le panaché du Directoire.

— Eh! bonjour donc, madame la marquise, dit-il en entrant au pied levé comme un rôle à mollets de la Comédie-Française. Bonjour donc! bonjour donc! Eh! eh! bonjour donc! chère madame!

Il lui baisa la main avec une grâce toute française, tandis que le notaire qui entra sur ses talons s'inclinait et déclarait :

— Je présente mes respects à madame la marquise.

— Un homme bien sérieux que ce cher notaire! fit le docteur, bien sérieux, bien profond! Eh! eh! on dit que sa charge est un sacerdoce! comme notre métier, notre métier!... Eh! eh! sujet aux lourdeurs de tête, n'est-ce pas, cher monsieur? travail de cabinet. Prenez-vous? mettez un peu d'alcali volatil dans votre boîte, de l'alcali, un peu d'alcali... un tout petit peu d'alcali. Cela déterge, vous vivrez cent ans, c'est moi qui vous le dis, cent ans, si vous ne tombez pas sous une attaque d'apoplexie.

Le notaire fit la grimace et mit le doigt dans sa cravate pour en lâcher le nœud.

— M. Gridaine! reprenait le médecin de style, M. Gridaine, le cher M. Gridaine! Avais pas vu. Mande pardon... mauvais teint, mais l'œil est bon. Voulez-vous que je vous dise? vous vivrez cent ans...

— A moins... commença la marquise.

— Réponds pas des accidents, prononça gravement le docteur; réponds pas, réponds pas, réponds pas! Eh! bonjour donc, monsieur le marquis. C'est le marquis, là-bas, sur le canapé? Bonne mine, bonne mine!

Le grand Rostan avait l'air d'un déterré.

— M. le marquis repose, dit Astrée, il est un peu indisposé.

— Sera rien, répliqua le docteur, qui ne fit pas mine du tout d'aller lui tâter le pouls.

Au contraire. il se plongea dans un fauteuil. Le notaire s'assit discrètement sur une chaise.

— A nous deux, belle et chère madame reprit le docteur; toujours la fraîcheur de la rose! J'étais tout à l'heure à l'Hôtel-Dieu, où j'ai un service. À l'Hôtel-Dieu. L'interne me montrait un tas de misères, l'interne. Ah! diable, un cas de péritonite bien étonnant, entre autres! Je lui ai dit : Monsieur Morin, monsieur Morin... Je lui ai dit : C'est l'heure où je passe chez la marquise...

Le notaire se pencha à l'oreille de Gridaine.

— Ceci a dû intéresser puissamment le malade, murmura-t-il.

— Le bon docteur est un original, répondit P. J. Gridaine.

Le bon docteur poursuivait :

— C'est l'heure. J'avais ma montre à la main, la montre que me donna la reine de Portugal en 1813. Il y a longtemps de cela, hein? L'expérience, belle dame, quand un médecin peut parler de quarante ans d'expérience! J'avais ma montre, et j'ai dit : Avant d'aller chez la marquise, il faut encore que je passe rue Taranne, chez le président, rue de Grenelle pour le ministre, rue de Varennes... vous savez? la pauvre comtesse est morte ce matin. Elle avait envoyé chercher le docteur Sulpice.

Il se mit à rire et fit tourner sa tabatière d'or entre ses doigts.

— Bains de pied, madame, bains de pied, reprit-il, en mettant sa canne debout entre ses jambes. chaussons de moutarde, bonne saignée au printemps, diète en toute saison. Des fleurs de violette pour tisane. Extrémités chaudes, tête froide, ventre libre. Moi, je la fai-

sais, moi qui vous parle, vivre ainsi depuis des années, cette chère comtesse. Elle aurait été jusqu'à cent ans... cent ans! si elle n'avait eu la fâcheuse idée de s'adresser à ce Sulpice!

— Et comment avez-vous trouvé ce matin M. le duc? demanda la marquise.

— Jusqu'à cent ans, madame, répéta le docteur. M. le duc? Eh bien! il prend du tissu cellulaire, M. le duc. Il engraisse à faire plaisir! Je lui fais respirer maintenant par la méthode Jacobi, un homme étonnant! Je lui fais respirer de la vapeur de camomille. C'est vraiment surprenant, l'effet que ça fait! surprenant.

— L'état de sa santé ne vous inspire plus d'inquiétude? interrogea négligemment Astrée.

— Pas la moindre! il fleurit; son pouls bat 63 1/2; sa face est large comme un boisseau. Faites-lui mettre une idée de rhubarbe dans sa soupe au lieu de poivre, et un peu de moutarde dans ses bas. Il vivra jusqu'à cent ans!

Le notaire eut un sourire d'officier ministériel. P. J. Gridaine fit la grimace.

— A moins, toutefois, reprit le docteur, que cet impudent charlatan de Sulpice...

— Hélas! cher monsieur, interrompit la marquise, vous ne croyiez pas si bien dire; je n'ai appris cela qu'hier, mais voici déjà bien longtemps que M. le duc reçoit les soins du docteur Sulpice.

Le médecin rococo sauta sur son siège.

— Est-ce possible? s'écria-t-il, possible? possible? M. le duc ne suit pas mes prescriptions!

— Je ne m'étonne plus s'il engraisse, dit le notaire tout bas.

— Et que fait-il, madame? que fait-il de mes remèdes? demanda le docteur.

— Il les passe à son valet de chambre, cher monsieur.

— Et le valet de chambre maigrit, dit le notaire.

P. J. Gridaine, véritable homme de valeur, gardait le silence. Le docteur tira sa montre, présent de la reine de Portugal.

— La princesse m'attend, rue de Bourgogne, la princesse! Je viendrai tout de même, madame. Je n'abandonnerai pas ce malheureux duc. Mauvais embonpoint, celui qu'il prend, madame. Chair molle, décolorée. Ça pourrait bien lui jouer un mauvais tour.

— Vous disiez tout à l'heure...

— Je reviendrai. Ah! certes! il y en a qui ne reviendraient pas, madame! Mais pour un homme aussi important que monsieur le duc... quatre heures et demie! L'ambassadeur d'Angleterre va me faire une scène. Eh! bonsoir donc, messieurs. A vos pieds, belle dame!

Il fit une sortie à poudre, à mollet, à jabot, comme il avait fait son entrée.

Sur le seuil, il s'arrêta :

— C'est une fatalité, s'écria-t-il ; j'ai encore oublié le cardinal! Ah! je ne risque rien! le cardinal

Dans l'antichambre, il dit au laquais :

— On n'est pas venu me chercher de la part du grand chambellan?

— Chez son excellence! s'écria-t-il en montant dans son fiacre.

C'était sa manière d'ordonner qu'on le reconduisît chez lui.

— Qu'y a-t-il de nouveau? demanda la marquise au notaire.

— J'ai vu M. le duc, répondit celui-ci ; M. le duc n'était pas en train de s'occuper d'affaires.

Comme il semblait hésiter, la marquise lui dit :

— Vous pouvez parler la bouche ouverte devant M. Gridaine.

Ces deux messieurs se saluèrent.

— Je n'en ai pas douté un seul instant, reprit le notaire. Voici les propres paroles de M. le duc : Je n'ai point de famille et je me porte bien ; à quoi bon me casser la tête à faire un testament ?

— Ce bonhomme-là n'est pas si fou qu'on le croit, fit observer P. J. Gridaine ; il a parfois des moments de haute sagesse.

— En somme, insista la marquise, qu'avez-vous fait ?

— Vous sentez bien que je ne me suis pas tenu pour battu : c'est précisément, lui ai-je dit, quand on est dans la plénitude de ses facultés physiques et morales que le moment est bon et bien choisi pour disposer d'une fortune immense, comme dans l'espèce. Il m'a demandé ; Est-ce que je vous parais baisser ? — Du tout, bien au contraire, ai-je répondu. Seulement, là-bas, à Maintenon, vous m'aviez manifesté l'intention... — Sans doute, sans doute ! a-t-il interrompu. Plus tard, un jour ou l'autre... Puis il a ajouté : — Ecoutez donc ! je n'ai pas quatre-vingts ans ; ma position peut changer.

La figure de P. J. Gridaine s'allongea. La marquise, au contraire, eut un sourire.

— Vous a-t-il expliqué ce qu'il entendait par ces paroles ? demanda-t-elle.

— J'ai pu le deviner, madame, répondit le notaire. M. le duc m'a parlé tout de suite après de la famille de Morges ; de madame la comtesse de Morges, qui a pour lui une affection si pure, de mademoiselle Gabrielle, qui est un ange...

La marquise l'interrompt par un éclat de rire.

— Vous avez pensé qu'il voulait se marier ? dit-elle.

— Je le pense encore, madame, car il m'a posé clairement la question de savoir si un mariage subséquent infirme les dispositions testamentaires faites pendant le célibat.

— Diable ! diable ! fit M. P. J. Gridaine, ça ne paraît pas laisser de doute !

— Je parie, fit observer la marquise, que monsieur va nous dire que M. le duc a fait son testament ou est prêt à le faire.

— En effet, madame, répliqua le notaire, dans sa cravate ; mes représentations, mes arguments, en un mot, mes efforts, ont amené ce résultat.

— Article *peines et soins* ! grommela P. J. Gridaine.

— Vos efforts, vos arguments, vos représentations, feront votre fortune, monsieur, dit la marquise.

Le notaire s'inclina gravement et la marquise reprit :

— Veuillez nous faire part de la fin de votre entrevue.

— La fin de l'entrevue est à peu près telle que vous pourriez le désirer, madame. M. le duc testera dès qu'on lui aura présenté les deux enfants qui portent son nom. si vous êtes en mesure de le faire...

La marquise l'avertit, par un geste digne et courtois, qu'il entraît sur un terrain où il ne lui plaisait point, à elle, de le suivre. Le notaire prit son chapeau.

— Monsieur, lui dit Astrée, je ne suis pas une reine, pour me servir de certaines expressions. Néanmoins, je vous déclare, en présence de M. Gridaine, que je suis contente de vous. Revenez demain. La condition qu'exige M. le duc sera remplie. Souvenez-vous que le jeune homme doit être considérablement avantagé pour soutenir le nom.

— Tout ce qui peut être fait à cet égard sera fait, madame.

Il salua et sortit.

— Eh bien ! monsieur Gridaine, dit Astrée quand le notaire eut refermé la porte.

— Eh bien ! madame la marquise.

— Que dites-vous de cela ?

— Tout pour les dames ! Je suis entièrement à votre disposition ; néanmoins, je ne vois pas...

— Que ne voyez-vous pas ?

— M. le duc est encore jeune...

— D'accord.

— Il se porte bien...

— Voilà ce qui vous trompe !

— Le docteur vient de le dire.

— Fiez-vous à moi, monsieur Gridaine, prononça sèchement la marquise, M. le duc de Rostau se porte très-mal.

Il y eut un instant de silence.

— M'est-il permis, reprit P. J. Gridaine au bout de quelques secondes, de soumettre une observation à madame la marquise ?

— Une seule ? demanda la marquise en souriant.

— Une ou deux.

— Ou trois. Expédions d'abord ces jeunes filles, et aidez-moi à faire mon choix.

Elle agita une sonnette et donna des ordres au domestique, qui annonça un moment après :

— Mademoiselle Pauline ; mademoiselle Georgette mademoiselle Virginie !

### XIII

#### VIRGINIE OU L'AMANTE D'ETHELRED.

Il en vient ainsi des quantités ! L'aimant parisien agit aux quatre coins de la France. Un beau jour, la maladie de Paris les prend, sorte de nostalgie à rebours qui pousse à quitter son clocher pour voir et pour avoir. Les plus jeunes, les plus jolies, les plus alertes partent un matin comme des soldats qui vont *rejoindre*.

Elles rejoignent un régiment toujours en présence du danger et décimé sans cesse par la misère, par la souffrance, par le plaisir. Elles arrivent tout armées, avec leurs doigts prestes au travail, leur frais minois, leur regard acéré comme une flèche de l'amour enfant, — ce petit vieux ! Elles se mettent en bataille tout de suite, et Montjoie ! Saint-Denis ! Que Mercure les garde !

Pauvres filles ! Il faut bien avouer que celles qui s'enrôlent ainsi, ne sont pas les meilleurs petits cœurs du village.



D'autres fois, le roman campagnard a précédé l'épopée parisienne, Chloé a été déçue par Daphnis : Chloé qui trait les vaches, Daphnis batteur en grange. Chloé court à Paris pour se venger du hameau. Gare !

D'autres fois encore, Fanchon vivait tranquille. Ses désirs étaient juste aussi larges que son horizon. Fanchon, la belle fille, n'entendait malice à rien, sinon aux coups de poing galants que Michel lui donnait dans le dos pour exprimer sa flamme ; Fanchon ne savait pas qu'il y eût rien de plus beau en ce monde que la maison de Monsieur qui s'appelait le château, rien de plus grand que le ruisseau de la prairie qu'on appelait la rivière, rien de plus profond que la mare qui avait nom l'étang. Le monde n'existait pas pour elle au-delà des collines bleues qu'elle apercevait des fenêtres du grenier paternel en vannant le blé. Et cependant voici que Fanchon est partie !

Vous souvenez-vous de M. Durand de la Pierre ? Les voyageurs du commerce sont des citoyens bien dangereux. M. Durand de la Pierre est précisément l'homme qui vient troubler à l'improviste la quiétude de Fanchon.

En plaçant ses articles, on fait un peu les affaires de P. J. Gridaine, ami des dames.

Colporteurs, commis-voyageurs des deux sexes, étudiants en vacance, instituteurs, comédiens ambulants, voilà les marchands d'esprit à l'usage des filles. Voilà les pourvoyeurs brevetés de notre grande fournaise où brûlent tant de mignonnes bûches !

Mademoiselle Georgette, mademoiselle Virginie, mademoiselle Pauline, étaient toutes les trois, nous le savons, jeunes et gentilles ; toutes les trois avaient bonne idée de Paris et de la fortune qu'on y fait si gaiement. Toutes les trois avaient le fil, comme on dit là-bas, et

M. Durand de la Pierre, en leur faisant son sermon honnête, avait prêché des converties.

A peine la barrière passée, mademoiselle Virginie, mademoiselle Georgette et mademoiselle Pauline avaient senti quelque chose en elles qui leur criait : Ville gagnée !

Que d'hommes ! que de jeunes gens ! que de vieux messieurs à tournure protectrice !

Georgette avait l'eau à la bouche de toutes les friandises qu'elle allait consommer ! Pauline, plus solide, entremêlait les idées de rôti aux pensées de caisse d'épargne et de bon linge ; car M. Durand de la Pierre parle toujours de la caisse d'épargne, cette bienfaisante institution. Virginie enfin, sans dédaigner les sucreries, ni la viande, ni le linge, voyait surtout cette figure pâle et barbue dont la bouche devait s'ouvrir pour murmurer à son oreille : Je t'aime, parce que je t'aime !

C'étaient d'assez bonnes petites filles. Mais elles voulaient toutes trois se faire un sort.

Personne ne mesurera jamais la férocité de cette passion qui a pour but : *un sort*.

Cherchez bien dans l'histoire bourgeoise du monde, et vous verrez que toutes les tragédies de ville et de campagne ont pour point de départ l'idée de se faire un sort.

Les employés de la caisse d'épargne, dont nous parlions tout à l'heure, ont une chanson curieuse. C'est l'argent déposé qui chante dans les tiroirs : l'argent du surnuméraire, l'argent du petit clerc, l'argent de la cuisinière.

Toutes ces pièces de cent sous en disent de belles, dans les chansons des employés de la caisse d'épargne ! A les entendre, on devrait conclure vraiment que la caisse d'épargne ne renferme que de l'argent volé.

Georgette voulait un sort ; Pauline aussi ; Virginie, plus exigeante à cause de ses études littéraires, voulait un sort et un cœur pour son cœur.

En arrivant à Paris, elles s'étaient séparées ; elles se retrouvaient ici dans le salon d'attente de madame la marquise, après avoir été toutes les trois au bureau de M. P. J. Gridaine où on leur avait donné cette adresse. Elles avaient vu au salon le notaire, bien emmanché dans sa cravate, et ce vieux bijou de docteur. Pauline aurait pris le notaire, s'il eût consenti à lui faire un sort. Georgette s'était dit : Le vieux blanc doit avoir des friandises dans ses poches. Quant à Virginie, voici, sans détour, sa pensée tout entière.

— J'aimerais à rencontrer ainsi un respectable vieillard, tiré à quatre épingles, avec des rentes et de quoi, qui me regarde à travers ses bésicles, et qui s'écrie : « Ciel ! ma fille ! » comme dans la *Nièce du gondolier*. Je m'avancerais vers lui en rougissant et en pleurant de joie. Je dirais : — Est-il possible que je retrouve en ces lieux l'auteur de mes jours !

Mais on fit entrer le notaire et le docteur. Ces demoiselles restèrent seules au salon.

Elles étaient dans la mue toutes trois, car il y a un moment dur et défavorable pour la fillette qui vient conquérir un sort à Paris, c'est l'heure où le costume nouveau remplace l'ancienne défroque, et où les entourures ne sont pas encore faites.

A ce moment on peut juger celles qui seront les reines. J'en ai vu qui changeaient de peau sans sourcilier, et qui étaient plus belles après qu'avant, les vierges fières !

C'est l'exception rare, très-rare.

Dans la règle il y a enlaidissement soudain, chute presque complète, de telle sorte que la charmante

Mariette devient presque à coup sûr une épaisse et grotesque Malvina. De paysanne à grisette, c'est un abîme !

Nos trois chevalières errantes avaient quitté les nippes de voyage et s'étaient costumées selon leur goût. Georgette avait une robe de toile claire à volants, bien qu'on fût en novembre ; Pauline était vêtue d'une douillette en bon mérinos, à violents carreaux rouges et noirs ; Virginie avait conquis, je ne sais où ni comment, une vieille robe de soie puce, trop courte pour elle.

Virginie eut un sourire protecteur, quand elle reconnut ses compagnes. Elles s'entre-regardèrent toutes trois, et chacune d'elle se dit par devers soi : comme elles sont ridicules !

— Eh bien ! mesdemoiselles, demanda Virginie, comment trouvez-vous la capitale ?

— Fameusement agréable, quoiq'ça, répondit Georgette, j'ai été au théâtre : c'est joli ! ah ! c'est joli !

— J'ai été au théâtre aussi, dit Pauline.

— Je me serais passée de manger, ajouta Virginie, plutôt que de manquer d'aller au théâtre !

Il est sans exemple que la première soirée se passe ailleurs qu'au théâtre.

— Et nous voilà ici en concurrence, à ce qu'il paraît ? reprit Virginie d'un ton un peu plus sec.

— A ce qu'il paraît, répondirent les autres qui se mirent aussitôt sur la réserve.

— Ah ! dit Virginie avec sensibilité, je ne sais pas ce qui m'attend dans ce séjour, mais, pour moi, les voluptés du cœur seront toujours préférables aux richesses !

Pauline tâta l'étoffe des rideaux, Georgette contemplait les dorures de la boiserie. Toutes deux dirent en même temps :

— C'est calé, ici !

Virginie prit un air dédaigneux.

— J'ai vu de plus belles choses que ça, répliqua-t-elle dans les livres : le palais de Pompeïo Scarlatti, à Venise était tout en marbre rose, avec des incrustations de lapis qui est une curiosité que je ne connais pas. Les dômes étaient dorés du haut en bas, et quand le soleil sortait du sein de l'onde, le grand dôme du palais Scarlatti reluisait si richement qu'on eût dit que le dôme était le vrai soleil, et le soleil lui-même une pâle copie du dôme. C'est dans le *Pont-des-Soupirs*.

— Et quoi que vous venez faire ici? demanda Pauline.

Virginie mit un doigt sur sa bouche et répondit :

— C'est mon secret, ma chère enfant.

Pauline haussa les épaules.

— Vous m'avez pas mal l'air d'une virée, vous, dit-elle, avec vos falbalas de vieille soie et vos secrets ! Moi, j'ai dit au monsieur de là-bas : Je veux me placer, et il m'a envoyée ici.

— Vous placer ! se récria Virginie ; en service !

— Pourquoi pas ?

— Fi donc !

— En attendant qu'on trouve une occasion de mieux faire.

— Pardine ! interrompit Georgette, on n'est pas déshonorée pour ça ! moi, j'ai dit au monsieur : Je voudrais bien être ouvrière en journée, et il m'a envoyée ici.

— Alors, conclut Pauline, doit y avoir besoin dans c'te maison d'une bonne et d'une ouvrière en journée.

— Avez-vous lu *Stéphanie ou les Trois Poignards*? demanda Virginie.

— On vous dit qu'on n'a rien lu du tout, répliqua Pauline, laissez-nous donc la paix.

Virginie drapait majestueusement les plis de sa robe de soie.

— Ah ! ma petite, fit-elle, vous aurez bien de la peine à vous faire des manières !

— C'est pas vous qui me les apprendrez, dites donc ! s'écria Pauline.

— Chut ! siffla Georgette qui tira une gimblette de sa poche, si vous criez comme ça, vous allez nous faire renvoyer d'ici.

— De quoi ! continua la grosse Pauline, des manières !...

— Si vous aviez lu *Stéphanie ou les Trois Poignards*, interrompit Virginie, vous verriez qu'il n'y a nul motif de vous fâcher, ma bonne. Je voulais vous dire mon secret, et voilà tout.

— On n'en veut plus de votre secret ! fit rudement Pauline.

Georgette se rapprocha.

— Voyons, fit-elle, moi je suis curieuse.

— Dans *Stéphanie ou les Trois Poignards*, répondit Virginie, une dame entre deux âges a perdu son enfant au berceau. Les bohémiens l'ont enlevée, car c'était une petite fille, tandis que les dames de sa suite traversaient la forêt de Noirfontaine. Je crois que la dame s'appelait Hortense de Germineuil. Ce dont je suis bien sûre, c'est que le chef de brigands avait nom Mattéo. Beaucoup de malfaiteurs portent ce nom. Des années se passent à la suite de cette catastrophe, et la mère inconsolable est vêtue d'un deuil éternel.

— C'est pas déjà si vilain, le noir, à Paris, fit observer Georgette ; j'en ai vu des soignées qui étaient tout en noir, avec des penderolles d'affaires brillantes, et des agrafes et du raisin sur leurs chapeaux.

— Ce n'était pas à Paris, reprit Virginie, c'était en Italie ou en Danemarck. Voilà donc que madame de Germineuil ne pouvait pas se réchauffer le cœur, quoi-

qu'elle fût riche à tirelarigo, et qu'elle faisait des successions toutes les semaines. Les mères... Oh ! dam, voilà ! les mères, c'est des mères !

— Ceux qu'ont une mère sont bien heureuses ! dit Pauline.

Georgette soupira gros en rongant son gâteau.

— Une mère ! s'écria Virginie ; si j'avais une mère, moi, voyez-vous ! J'ai lu des choses là-dessus dans plus de vingt romans. Une mère, ça veille jour et nuit, ça vous berce ; enfin moi, si j'avais une mère, je passerais ma vie à ses genoux.

Elle avait des larmes dans les yeux, de vraies larmes.

— Ça ne fait rien, poursuivit-elle en essuyant ses yeux : Hortense de Germaineuil se dit un jour : puisque j'ai tant de biens et tant de rentes, je veux employer tout ça à retrouver ma fille. Elle fit publier que toutes les jeunes filles du pays auraient une récompense, si elles voulaient venir au château. Elles vinrent toutes. On les mit dans la cour, et la châtelaine allait les regarder l'une après l'autre. Chaque fois qu'elle en avait regardé une, elle lui donnait une bourse.

— V'là une bourgeoise qu'était grande et généreuse ! dit Georgette.

— C'est des mensonges ! fit Pauline.

— Les romans, des mensonges ! se récria Virginie indignée. Enfin, n'importe ! Hortense avait donc donné des bourses à toutes les jeunes filles, quand elle arriva à une qui était belle comme le lis et la rose où le papillon vient voltiger pour en ressucer les parfums odoriférants de leur calice, humide encore de rosée ; elle se sentit comme remuée par quelque chose de vague. La jeune fille la regardait d'un œil d'azur et plus limpide que le cristal de roche. Hortense lui tendit une bourse comme aux

autres. La jeune fille lui dit : Je préfère à tout l'or du monde un baiser de vous !

— Ah ! c'est gentil, ça, dit Georgette.

— Plus souvent ! dit Pauline, qui, dans sa sagesse, eût préféré une pièce de cent sous à tous les baisers du monde.

— A ces paroles aussi simples que touchantes, poursuivit Virginie, Hortense ouvre les bras. La jeune fille se précipite sur son cœur où elle s'évanouit dessus. En la délaçant, on trouva un grain de beauté qu'Hortense reconnut. C'était sa fille !!

— Ah ! soupira Georgette, faudra tout de même que j'apprenne à lire ! C'est trop joli !

— Et c'te jeune fille hérita de toute la fortune ? demanda Pauline.

— Comme de juste, répliqua Virginie.

Pauline se rongea le bout des doigts.

— C'est pas à moi qu'arriverait pareille chance ! grommela-t-elle.

— Et vot'secret ? demanda Georgette.

Virginie sourit finement.

— Vous allez voir, dit-elle : quand je me suis présentée, moi aussi, chez le monsieur du bureau, il m'a regardée avec beaucoup d'attention...

— Comme moi, pardine ! interrompit Pauline.

— Comme moi ! ajouta Georgette.

— Quand il m'a eu bien examinée, il m'a dit : voilà une jolie personne qui ne vient pas chercher une place de femme de chambre !

— Puisqu'il m'a pris le menton, à moi ! dit Georgette.

— Et moi... murmura Pauline.

Elle rajusta son mouchoir de cou et n'acheva pas.

— Avec moi, continua noblement Virginie, il n'aurait pas osé, mes petites ! Il m'a priée de lui expliquer mes



intentions, et je lui ai dit sans hésiter : Monsieur, pour peu que vous ayez lu la *Princesse et le Cabaretier*, nous allons nous entendre. Je viens à Paris comme Zédélia de Spurzheim. Il y a en moi quelque chose d'étrange. Je veux aimer avec passion, avec ivresse, un homme brun ou blond, noble de cœur, ayant une taille souple et de la fortune, car l'amour est une fleur qui s'étiole dans la misère. Je veux en outre retrouver ma mère...

— Votre mère ! s'écrièrent les deux autres jeunes filles.

— Oui, ma mère adorée, mesdemoiselles. Zédélia de Spurzheim n'en savait pas plus long que moi quand elle quitta la Forêt-Noire. Pourtant elle retrouva bien sa mère, qui était la princesse Palatine. Est-ce évident, cela ?

— Et que vous a répondu le petit vieux monsieur ? demanda Georgette.

— Que c'était une chose toute simple, répliqua Virginie, il n'avait pas lu la *Princesse et le Cabaretier*, mais il s'est intéressé à Zédélia, à cause de son nom. « Mon enfant, m'a-t-il dit, nous nous occuperons plus tard de l'homme qui doit faire votre bonheur. J'en ai des quantités sous la main, tous bruns, tous blonds, excepté les châains. En attendant, je puis vous mettre sur la piste de votre mère. » J'ai voulu le faire expliquer, mais il est devenu muet comme une tombe antique à demi ruinée par les injures du temps. Il m'a seulement donné l'adresse de madame la marquise de Rostan, rue de Matignon, n°... en me priant de mettre cinq francs sur sa table.

— Pareil à moi pour la pièce de cinq francs ! dit Pauline.

— Pareil à moi aussi, dit Georgette ; et voilà vot' secret ?

— N'est-ce pas une chose étrange et solennelle ! demanda Virginie, dont la tête pensive s'inclina : si cette marquise de Rostan était ma mère !

Elle fit un signe de la main et ajouta :

— Laissez-moi me recueillir.

Georgette et Pauline se turent. La même idée leur venait en même temps.

Elles étaient toutes les deux des enfants trouvées. Chacune d'elles pouvait donc nourrir le même espoir que Virginie et Zédélia de Spurzheim.

Les têtes se montaient.

Quand Virginie releva les yeux sur ses deux compagnes, elle vit deux paires de regards fauves fixés sur elle.

— Qu'avez-vous donc ? demanda-t-elle.

— C'est bon, c'est bon ! fit Georgette.

— Mêlez-vous de ce qui vous regarde, la princesse ! ajouta Pauline.

Le domestique entra à cet instant pour leur annoncer qu'elles pouvaient entrer. Elles se levèrent précipitamment et rajustèrent leur toilette en hâte.

— Courage ! se disait Virginie, tout dépend de l'entrée !

— Ça se fait du premier coup ou jamais ! pensait Pauline.

— Débutons bien, murmurait la petite Georgette, et tout va marcher !

Dès que la porte fut ouverte, elles s'élançèrent toutes à la fois dans le salon.

— Ma mère ! ma mère ! ma mère ! s'écrièrent-elles en même temps.

La marquise se trouva soudainement entourée de bras qui essayèrent de la presser et de lèvres qui cherchaient son visage.

C'avait été une course au clocher entre ces demoiselles. C'était maintenant une lutte acharnée à qui pourrai conquérir le premier baiser de cette mère si bien aimée !

La marquise, étourdie d'abord par ce choc inattendu, reprit bien vite son sangfroid. Elle se redressa orgueilleusement, et son regard, plein de méprisant étonnement, s'abaissa tour à tour sur chacune des trois jeunes filles.

— Ma mère ! dit Virginie avec un accent que n'eût pas renié une ingénue de l'Ambigu-Comique.

— Ma mère ! balbutia Georgette, qui pleurait pour tout de bon.

— Que signifie cela, monsieur Gridaine ? demanda la marquise en se retournant vers Tout-pour-les-Dames.

Celui-ci ôta ses lunettes d'or de leur étui ; il les mit avec soin sur son nez.

— Eh ! mais, s'écrièrent à la fois Virginie, Georgette et Pauline, c'est le monsieur de là-bas !

— La paix ! fit séchement Tout-pour-les-Dames ; vous êtes trois effrontées, et je vous retire ma protection.

— Madame la marquise, reprit-il avec un salut respectueux, croyez que je ne suis pour rien dans cette scène inconvenante.

— Dans le *Bandagiste imprudent*, pensa Virginie, il y a un vieux coquin tout pareil à celui-là !

— Faudra nous rendre nos cent sous, alors ! dit Pauline, qui mit le poing sur la hanche.

Georgette, la plus gentille des trois, était si abattue qu'elle ne songeait point à se rebiffer.

La marquise les regarda une seconde fois l'une après l'autre et prit son éventail qu'elle fit jouer lentement.

— Qui a pu vous donner l'idée de m'appeler votre

mère ? demanda-t-elle en adoucissant à la fois son accent et l'expression de sa physionomie.

— C'est elle ! répondirent ensemble Georgette et Pauline.

Elles montraient Virginie. Celle-ci indiqua du doigt M. P. J. Gridaine et dit :

— C'est lui !

— Par exemple !... commença Tout-pour-les-Dames. La marquise l'arrêta d'un geste.

— Est-ce que vous étiez habillées ainsi dans votre pays ? demanda-t-elle encore.

Les trois figures rayonnèrent. Chacune des trois fillettes croyait que sa toilette était remarquée, et peut être admirée.

— Oh ! non, répliqua Virginie la première, je n'aime pas les vêtements grossiers qui couvrirent mes premiers jours et mon adolescence.

— C'est pour me mettre au ton de Paris, dit Pauline en faisant la révérence.

Georgette fit la révérence et dit :

— C'est pour pas qu'on me prenne pour une fille de la campagne !

Astrée se tourna vers P. J. Gridaine, et sa figure peignait le mécontentement.

— Voyons, mes filles, reprit-elle, vous êtes ici pour quelque chose. Faisons vite, car je suis pressée. Que voulez-vous, mon enfant ?

Elle s'adressait à Georgette.

— Etre ouvrière chez vous, madame, à la journée, répondit celle-ci.

— Ce n'est pas impossible. Et vous ?

— Etre femme de chambre, ou bonne, ou ce que vous voudrez, madame, répliqua Pauline.

— C'est bien. Et vous ?

C'était le tour de Virginie.

Virginie ne pouvait pas quitter la partie sans avoir frappé préalablement un grand coup.

Elle tira son mouchoir et s'essuya les yeux, qui étaient secs, puis elle donna une tape aux plis de sa robe et fit un pas en avant.

Après quoi, elle toussa.

— Madame, dit-elle, ma naissance est honorable et mon éducation y répond si avantageusement que je suis pour donner des leçons de tout aux jeunes demoiselles : la lecture, l'écriture et l'imagination. La mienne est riche et déréglée, mes mœurs sont pures, comme le souffle de l'enfant ; l'amour ne m'est de rien ni les connaissances ; tout ce que je veux, c'est une mère !

Un vague espoir lui restait. Dans le *Ravin du château* ou *Laquelle des Quatre* ? il y a comme cela une mère qui commence par jouer la froideur pour éprouver sa fille. Cette marquise, il est vrai, avait l'air bien jeune, mais la mère de Pepita, dans le *Corroyeur de Tolède*, paraît plus jeune que sa fille cadette.

Tout n'était pas perdu.

— Au nom des cieux, ajouta-t-elle, laissez-moi vous conter en peu de mots ma triste et touchante histoire. J'ai reçu le jour aux environs du Mans, dans un humble village où j'ai passé mes premières années. Je ne connus ni mon père ni ma mère, dont je ne reçus jamais les tendres baisers ; mais tout porte à croire que mes parents étaient des gens illustres, puisqu'ils avaient intérêt à se cacher. Dès ma plus tendre enfance, je fus au-dessus de mon sexe et de mon âge. Plus tard, j'étonnai par mes qualités brillantes et solides. Je sais bien que vous n'êtes pas ma mère, madame, mais si vous connaissiez par hasard une personne qui cherche sa fille...

La marquise fit un geste. M. Gridaine se leva.

— Mesdemoiselles, dit-il, revenez me voir demain matin, je vous ferai savoir la réponse de madame la marquise.

Son doigt sec et ridé montra la porte.

Pauline et Georgette se retirèrent aussitôt. Virginie joignit les mains en prononçant de toute la force de ses poumons ;

— Que Dieu vous pardonne, si vous êtes ma mère !

La marquise pâlit de colère et sonna ses gens. P. J. Gridaine saisit sa canne et courut, ma foi, sur Virginie. Celle-ci s'éloigna calme, digne, résignée, comme miss Fanny, du *Château de Crawford*.

En passant auprès du canapé, elle aperçut le grand Rostan qui dormait.

— O mon père ! dit-elle, toi, du moins, tu ne m'as pas repoussée !

Elle suivit le domestique, qui la conduisit jusqu'à la porte de la cour. Dans la *Jeune Moscovite*, le bon valet Chouloff glisse à Fédora, délaissée et chassée, une bourse en cuir de Russie, pleine d'or. Virginie eût voulu inspirer une pensée de ce genre au valet de la marquise, mais celui-ci était un Ecossais qui recevait des cadeaux et n'en faisait jamais.

— Ethelred ! Ethelred ! pensa Virginie en remontant le faubourg Saint-Honoré ; voici le moment où tu devrais te présenter à mes yeux, blonde tête, noble cœur ! Je suis dans la position d'Alfredina au second volume de la *Caverne rouge*. Ethelred ! mon jeune homme ! Ethelred ! Ethelred !

— Quisqu'est raide, sans vous commander la belle ? demanda une grosse voix derrière elle. S'il n'y a pas d'affront, je vous offre quèq'chose à manger et à boire ensemble en tout bien et tout honneur.

Virginie se retourna et reconnut les boucles d'oreille du matelot de la rotonde. L'infortune abat la fierté. Sans répondre au calembour involontaire du bon Roblot, elle lui dit :

— Qui que vous soyez, étranger, je me fie à vous. Le spectacle de l'Océan agrandit le cœur. Pourvu que vous respectiez mon innocence et ma jeunesse, offrez-moi tout ce que vous voudrez.

Roblot passa incontinent son bras sous le sien. Ce n'était pas Ethelred, mais il savait autant de chansons que Virginie avait lu de romans, et le docteur Sulpice avait ravitaillé sa bourse.

— La fourniture ne vous convient pas, belle dame, je vois cela, dit P. J. Gridaine quand il fut seul avec la marquise.

— Je vous fais juge, monsieur ! répondit Astrée sèchement.

— Belle dame, reprit Gridaine, permettez-moi de vous rappeler le proverbe : Mieux vaut s'adresser à Dieu qu'à ses saints. Je suis un dieu bien humble ; pensez ce que doivent être mes pauvres diables de saints ! Si, au lieu de vous adresser à M. Durand de La Pierre, vous vous étiez adressée à moi dès le début...

— Ce La Pierre, interrompit Astrée, pouvait me servir ici avec connaissance de cause et à plus d'un titre.

— C'est différent, c'est différent, dit M. Gridaine, qui lissa la soie de son chapeau. Si M. Durand de La Pierre vous paraît offrir plus de garantie que moi...

— Mais du tout ; laissez là votre chapeau !

— Aussi bien, poursuivit Tout-pour-les-Dames d'un air piqué, je marche en aveugle, moi ! Sais-je seulement au juste l'intrigue de cette comédie où l'on m'a distribué un rôle de comparse ?

Il se leva. La marquise étendit la main vers le siège qu'il venait de quitter.

— Vous voulez savoir, dit-elle, tout savoir ? Je ne demande pas mieux, cher monsieur Gridaine. Approchez votre fauteuil, asseyez-vous, et causons comme de vrais amis.



## XIV

### LA MARQUISE ASTRÉE.

L'année donnait un de ses derniers beaux jours. La marquise Astrée était assise au coin de son feu sur une causeuse. Le soleil qui se noyait dans les vapeurs de novembre, mettait sur ses joues un reflet de pourpre.

Au contraire, M. P. J. Gridaine, qui tournait le dos à la fenêtre, ressemblait à un ivoire jauni.

M. Gridaine avait un habit noir un peu mûr, mais très-propre, un gilet de satin noir, un pantalon noir tombant sur des bas blancs, des escarpins à rosettes et une cravate blanche nouée avec une certaine entente. Ses cheveux rares laissaient à découvert le sommet de son crâne pointu et luisant, où la lumière écarlate se mirait en ce moment comme en une glace ; leurs mèches appauvries formaient sur les tempes et la nuque une sorte de couronne blanchâtre. M. Gridaine avait le front très-ridé ; ses sourcils touffus et tout blancs faisaient à ses pe-

tis yeux gris un abri profond. Il avait des lunettes d'or qui le gênaient pour voir, mais qui lui servaient à cacher le jeu de ses prunelles. Son nez et sa bouche donnaient à penser qu'il avait pu être assez joli garçon autrefois.

C'était un vieillard aux façons discrètes et polies. Je ne sais pourquoi son aspect n'avait rien de respectable. Nous avons connu des coquins de grand âge qui faisaient valoir si bien la majesté de leurs cheveux blancs !

La marquise était belle autrement que jadis, mais elle était aussi belle. Il y a de ces femmes de bronze qui ne vieillissent ni par l'âge, ni par la douleur, ni par le plaisir. On dirait que la volupté, la souffrance, les années glissent sur leur front prédestiné, comme l'injure de l'orage sur l'éternelle beauté des marbres antiques. Peu de gens se targuaient de savoir au juste l'âge de la marquise : elle était jeune, puisqu'elle était si belle. Il n'y avait pas de juvénile éclat qui pût le disputer aux splendides pâleurs de sa joue. Sa lèvre pleine, s'arrêtait vivement comme un corail sculpté. Elle souriait rarement : celles qui sourient trop souvent ne savent pas.

La marquise savait ; son charme était derrière ses lèvres adorables, reliées au nez par deux traits mignons, formant fossette, et dont le sourire effaçait les ombres jumelles. Son charme était dans l'imperceptible contraction de ses narines roses, dans la suavité sérieuse de son profil, dans le contour exquis de sa joue, dans l'attache de son cou flexible, dans le délicieux caprice de son oreille blanche et mate, sous les masses noires de sa chevelure.

Sa puissance était dans ses yeux. Elle pouvait ce qu'elle voulait. Certains l'accusaient de pratiquer la coquetterie des Mauresques et de teindre en noir l'intérieur de ses paupières, tant la frange de ses sourcils épais et recur-

bés ombrageait profondément son regard. C'étaient des yeux fendus comme ceux des Circassiennes. Le blanc, cette monture d'émail que Dieu a prêtée aux pierres précieuses de la prunelle, le blanc des yeux de la marquise se nuageait d'azur. Sa prunelle large et ponctuée de traits concentriques avait ce bleu sombre des vieux émaux. Au premier aspect, on les voyait noirs : c'était le sourire qui, pénétrant comme un rayon leur transparence, allumait au fond des orbites je ne sais quelle lueur inattendue et victorieuse.

La marquise contenait son regard comme elle refrénait son sourire.

Chacun de nous connaît une femme qui pourrait s'appeler Astrée. En est-il deux ? Pour la plupart des femmes, j'entends parler des belles et des nobles, ce nom d'Astrée serait grotesque comme le casque à panache d'un cuirassier sur la tête trop petite d'un enfant. Ce nom semblait écrit sur le front radieux et calme de la marquise ; elle le portait comme un diadème.

Il vous eût semblé impossible de lui chercher un autre nom.

Le rayon pourpre qui brûlait ses joues et son front venait du soleil d'automne. Sous ce reflet ardent, on devinait sa pâleur. Elle était tranquille et presque recueillie.

— En tout ceci, dit-elle, je ne vous demanderai point, c'est du moins très-probable, de ces services qui exigent un dévouement sans bornes.

— Tant pis pour moi, belle dame, voulut interrompre P. J. Gridaine.

Mais Astrée lui ferma la bouche d'un geste.

— Mon Dieu, non ! dit-elle ; ce sont des affaires, purement des affaires. Vous me servirez sans vous gêner, sans rien risquer, et vous serez récompensé comme si

vous aviez eu à remuer des montagnes. Je sais déjà que vous avez refusé votre entremise à la comtesse.

— Madame la comtesse de Morges, dit Gridaine avec modestie, est une excellente mère qui veut faire le bonheur de son enfant, mais...

— Mais elle ne vous a offert que deux mille écus, cher M. Gridaine.

— Ah ! madame ! pouvez-vous penser ?...

— Six mille francs, quand il s'agit de tant de millions ! Moi, voyez-vous, monsieur Gridaine, je connais la fortune de M. le duc. C'est à ne savoir qu'en faire ! Aussi je récompenserai tout le monde impérialement.

— Tout le monde ! fit le petit homme avec inquiétude c'est beaucoup, belle dame, et il est à craindre que la division des capitaux... Du reste, ce n'est pas pour moi que je parle, on connaît mes goûts modestes et mon désintéressement. Que d'autres agissent par un sentiment d'abjecte cupidité, moi, je remplis ma vocation de servir les dames. Certes, il faut qu'un honnête homme élève sa famille, mais la fortune ne fait pas le bonheur, et mon seul désir est de me retirer sur mes vieux jours au sein des vertes campagnes... pas loin... au Bas-Meudon, ou au village Levallois.

— Je vous donnerai de quoi acheter la plus magnifique chaumière du monde, cher monsieur Gridaine, dit la marquise en souriant. Arrivons au fait. Vous savez que M le duc n'appartient que très-indirectement à la grande famille de Bretagne.

— Fort indirectement, je le sais.

Astrée jeta un regard de côté sur le divan où François ronflait comme un juste.

— Vous savez, ajouta-t-elle en baissant la voix, que le seul héritier mâle de cette famille est le fils de cet homme ?

— Le fils de M. le marquis... j'ai entendu parler de cela.

— Avez-vous entendu parler aussi de ce qui se passa sur les anciens domaines de cette famille en 1835 ?

— Une nuit terrible, dit M. Gridaine, et qui ferait un bien beau drame au boulevard.

— Qui vous a raconté cette histoire ?

— J'ai eu Lapiere chez moi... et d'autres.

— Nuit terrible, en effet, reprit Astrée sans se déconcerter. J'étais un enfant alors, comme bien vous pensez ; mais je n'oublierai jamais cela. Les douaniers tirèrent des coups de fusil toute la nuit. La vieille marquise était morte dans la soirée. C'était ma marraine, monsieur. Mon cousin, le marquis Antoine, fut trouvé mort avec son serviteur Sulpice.

— Sulpice ! répéta M. Gridaine, est-ce que par hasard ?...

— C'était son père.

— Le père du docteur ?

M. Gridaine enfla ses joues et ajouta :

— Ah ! diable !

Puis encore :

— Et le docteur ne vous a jamais fait de diableries, madame, lui qui est sorcier, dit-on ?

— Pourquoi le docteur m'en voudrait-il ? demanda Astrée, qui fronça le sourcil ; il y a dix-huit ans de cela ? Avais-je dix ou douze ans ? c'est tout au plus.

— C'est juste, dit précipitamment M. Gridaine ; vous étiez un enfant, belle dame ; en quoi, d'ailleurs, auriez-vous pu être mêlée à tout cela ?

La marquise ne leva point les yeux sur lui. Elle n'avait plus besoin de l'observer, pour deviner sa pensée.

— Puisque vous avez parlé de Sulpice, dit-elle, je

dois vous faire observer que le docteur a une très-grande influence sur M. le duc.

— Influence, répéta Gridaine, qui n'est cependant pas comparable à celle de madame la marquise.

— Ce sont ici deux influences d'un ordre entièrement différent. M. le duc, homme d'intelligence et de cœur...

— De haute intelligence et de grand cœur ! appuya Tout-pour-les-dames.

— M. le duc se laisse volontiers prendre à certaines idées, à des caprices... je dirais presque des enfantillages.

— C'est le propre de tous les vastes esprits, belle dame.

— Evidemment. M. le duc a la passion de se rattacher aux Rostan...

— Et madame la marquise, venant en aide à cette idée, veut procurer à M. le duc l'héritier et l'héritière des vieux seigneurs bretons, afin qu'il en fasse ses légataires universels.

— Vous vous trompez, monsieur Gridaine, dit Astrée. C'est le docteur Sulpice qui a eu le premier cette pensée là. Moi, je n'avais mis en avant que l'héritier. A quoi bon l'héritière ?...

— C'est juste, c'est juste, fit encore Tout-pour-les-Dames en s'inclinant. A quoi bon l'héritière ?

— L'héritière n'est que la fille bâtarde du marquis Antoine et de sa cousine Victoire, dit Astrée durement ; l'héritière n'a droit ni au nom ni à la fortune. Mais M. le duc la veut, il faut qu'il l'ait.

— Et l'héritier ?

— Ne connaissez-vous point le jeune M. Fernand de Rostan ?

— Par Lapierre et M<sup>me</sup> veuve Rio, répondit le petit homme, qui ne put retenir un sourire ; ils sont prêts à

attester son identité, je sais cela. Ces honnêtes serviteurs ne l'ont pas perdu de vue depuis le jour de sa naissance. Mais le docteur Sulpice donnera-t-il là-dedans?

— Le docteur Sulpice s'amende, monsieur Gridaine.

— Croyez-vous, belle dame?

-- J'en suis sûre!

— Sa femme est une bien jolie personne. Elle va éprouver un grand plaisir à embrasser le jeune M. Fernand, son frère. Et quel honneur d'être la belle-sœur de madame la marquise!

— De madame la duchesse, dit Astrée; Fernand sera duc.

— De madame la duchesse, répéta M. Gridaine. C'est pourtant vrai! Ah! que Paris est bien le paradis des charmantes femmes comme vous, madame!

Il prit tout-à-coup un ton sérieux.

— Je suis au service du beau sexe tout entier, dit-il, mais tout particulièrement au vôtre, vous le savez bien, madame la marquise. M'est-il permis de vous soumettre l'observation que je vous ai annoncée tantôt?

— Faites, monsieur Gridaine.

— Vous allez épouser M. Fernand?

— Le plus tôt possible.

— Ce jeune homme ne vous aime pas...

Astrée eut un orgueilleux sourire.

— Je sais... je sais! fit M. Gridaine; parbleu! il n'y a pas une femme au monde plus belle que vous, plus spirituelle que vous, plus séduisante que vous! Mais enfin, M. Fernand a le mauvais goût de vous préférer une rivale.

— C'est votre opinion?

— C'est ma conviction, c'est ma certitude.

— Quelle est cette rivale? Solange Beauvais? Celle-là ne m'inquiétera plus!

— Cette rivale est Gabrielle de Morges.

— Oh! oh! fit Astrée, celle-ci me fait donc décidément la guerre! Je la trouve entre moi et monsieur le duc! je la retrouve entre Fernand et moi!

Ses sourcils hautains se fronçèrent, mais elle eut presque aussitôt après un sourire.

— Pauvre enfant! murmura-t-elle; mon grand François lui a blessé son chevalier de Martroy. Comment va-t-il, ce beau Roger?

— Mal... c'est le docteur Sulpice qui le traite.

— Il portera le deuil de son docteur, alors! pensa la marquise.

Puis elle reprit :

— Est-ce tout ce que vous aviez à m'objecter?

— Non. Belle dame, un jour ou l'autre, celui-ci vous tuera.

Il montrait du doigt Rostan endormi.

Astrée éclata de rire.

— Celui-ci! fit-elle; s'il osait une fois me toucher, c'est possible..., mais il n'osera jamais!

— Prenez garde!

— Est-ce tout?

— Non. J'ai réservé le principal pour la fin.

— Peste! fit Astrée, le principal! voyons le principal.

— Il est encore temps de vous arrêter, belle dame, dit le petit bonhomme avec componction; jamais je n'ai vu personne avoir entre les mains pareille chance de fortune. A part l'affection solide que je vous porte, à part mon dévouement profond et sincère, je m'intéresse encore à vous, comme on s'intéresse au hardi voyageur qui gravit les sommets d'une montagne inaccessible. Sans flatterie, vous êtes une fière et vaillante nature... trop vaillante et trop fière... C'était déjà quelque chose



d'audacieux que de jeter de côté, comme un vieux vêtement dont on ne veut plus, l'homme qui a passé pour votre mari pendant quinze années. C'était déjà audacieux que de dire au monde, la tête haute et sous le soleil : Monde ! tu m'as appelée pendant quinze ans madame la marquise ; je n'avais point droit à ce titre ; je t'ai trompé, je n'étais que la concubine de cet homme que tu me donnais pour époux. Notez que je ne dis rien de cet homme lui-même, madame...

— Vous en savez donc très-long, monsieur Gridaine ? dit Astrée.

— Très-long, belle dame, répéta le bonhomme en saluant.

— Tant mieux pour vous, monsieur. Je paie ce qu'on sait presque aussi cher que ce qu'on fait.

— Ce qui est adroit et prudent, belle dame.

— Mais continuez, reprit Astrée, dont le regard brillait ; cela me plaît de vous entendre. Vous m'avez comprise... et vous êtes le second à qui je puisse en dire autant.

— Est-ce lui le premier ? demanda Gridaine en désignant le grand Rostan.

La marquise haussa les épaules.

— S'il m'avait comprise, répliqua-t-elle, je serais sa femme et il serait duc. Mais poursuivez, vous dis-je ; c'est ainsi, en effet, que je veux traiter le monde, et je ne nie pas que ce soit de l'audace.

— La fortune, a dit le poète, belle dame, est avec les audacieux. Mais il faut que l'audace s'attaque au possible. Vous pourriez dire tout cela au monde, et bien d'autres insolences encore, car vous êtes réellement au-dessus du niveau, qui est le monde, mais à une condition...

— Quelle condition ?

— Avant de vous la dire, j'ajoute un mot : l'audace, à mon sens, n'est bonne qu'autant qu'elle est nécessaire. Que voulez-vous ? Être duchesse ? Vous l'avez dit tout à l'heure. Cet homme, votre mari, pouvait être duc.

— Je le méprise, monsieur ! Encore passe si je le haïssais ! Quelle condition ?

— A condition d'épouser le roi Truffe en personne.

— J'y ai songé, dit Astrée.

— Et qui vous empêche ?...

— J'aime Fernand.

— Comme vous pouvez aimer... commença Gridaine.

Astrée se redressa si belle et si puissante de passion, qu'il se sentit comme rapetissé.

— Oui, dit-elle, tandis que sa voix plus harmonieuse avait des vibrations profondes et tremblées, je l'aime comme je puis aimer !

Gridaine demeura tout ébahi.

— On ne voit jamais la fin de vous ! grommela-t-il.

Il reprit après un silence :

— Belle dame ! je n'ai plus guère espoir de vous convaincre. Je terminerai néanmoins ce que j'ai commencé. Peu m'importe que ce jeune Fernand vous aime ou ne vous aime pas. Je suppose même que le docteur Sulpice vous laisse mettre sur la tête de ce Fernand l'immense fortune du roi Truffe et le titre ducal, en un mot, je suppose tout ce que vous voudrez... vous êtes perdue, madame !

— Perdue ?

— Fernand est le fils de l'homme qui a passé pour être votre époux.

Astrée fit jouer son éventail.

— Vous qui savez tant de choses, M. Gridaine, dit-elle, pourquoi faites-vous semblant d'ignorer que

Fernand et François Rostan sont étrangers l'un à l'autre ?

— Je n'ignore rien et je n'ai pas le loisir de feindre. Je vous parle du monde. Direz-vous au monde que Fernand n'est pas le fils de Rostan ? Mais alors l'héritage du duc ne peut lui appartenir. Allez-vous dévoiler la fraude ? Proclamer le vol ? car c'est un vol, puisque vous savez que le fils d'Antoine et la fille de Victoire existent réellement.

— Vous le savez, vous, monsieur Gridaine ? demanda la marquise.

— Oui, madame, je le sais. Direz-vous : Voici un nommé Fernand que j'ai baptisé Rostan de ma propre autorité, au préjudice d'un enfant déshérité et malheureux ?...

— Eh ! fit la marquise avec humeur, vous savez bien que je ne puis pas dire cela !

— Si vous ne le dites pas, vous direz donc : Voici le fils de François Rostan et de Madeleine, le fils de M. le marquis de Rostan, dont j'étais la marquise entretenue. Cela s'appelle un inceste, madame, et il y a des mots que le monde, tout bas percé qu'il est en fait de morale, ne prononcera jamais qu'avec horreur. Souvenez-vous de ceci : l'audace cesse d'être heureuse au point précis où commence la folie. Je ne suis pas puritain, madame, et pourtant, pour argent ni pour or, je n'oserais vous défendre en public. Personne ne m'accusera de pruderie, puisque mon métier est de n'avoir pas de préjugés, et cependant, devant une accusation pareille, je ne me sentirais même pas le courage de me taire. Il faut crier en ce cas-là, quoi qu'on en ait, et je me vois d'ici, avec la foule ameutée contre vous, criant à pleins poumons : Infamie ! infamie !

— Vous n'êtes pas brave, dit Astrée, dont la tête

élégante et gracieuse s'inclinait sur sa poitrine.

— Du moins suis-je franc, madame.

— Vous crierez à l'infamie faussement et lâchement.

— Madame, je me tairais si l'infamie était réelle sous l'apparence de l'honnêteté.

— Le monde, puisque vous prétendez être l'interprète et l'avocat du monde, le monde raisonne étrangement!

— Hélas! madame, dit Gridaine, je ne suis ni l'avocat ni l'interprète du monde; le monde ne veut pas de moi, mais moi, je veux de lui, et je me glisse chez lui par la fenêtre dès qu'il m'a forcé de prendre la porte. J'ai besoin du monde, et vous savez si l'on connaît bien ce dont on a besoin. Paganini ne connaissait pas mieux son violon que je ne connais le monde! Ce n'est pas moi qui l'ai fait. Je vous le montre tel qu'il est et tel que vous ne voulez pas le voir, parce que votre fantaisie est ailleurs; mais, au fond, je prêche une convertie. Voilà quinze ans que vous vivez dans un certain monde et que vous côtoyez le grand monde, le vrai monde. Vous savez mieux que moi qu'il admet tout, qu'il excuse tout, sauf une seule chose: un monstre dont le monde a peur et dégoût, parce que le monde sait bien qu'un jour ou l'autre, ce monstre le tuera; un monstre...

— Eh! de grâce, fit la marquise, soyez moins éloquent! Quel est le monstre dont vous parlez, monsieur?

— Le scandale, madame.

Astrée fut une grande minute, avant de répondre. P. J. Gridaine essayait le verre de ses lunettes et la considérait du coin de l'œil.

— Monsieur, dit-elle enfin d'un ton froid et sec, j'aime Fernand. Fernand sera duc de Rostan, et le duc de Rostan sera mon mari.

M. P. J. Gridaine fit un geste de désappointement et ne répondit pas.

— Est-ce bien vous qui m'avez parlé? reprit-elle en s'animant. Vous connaissez pourtant ma vie. Depuis que j'existe, qu'ai-je fait, sinon lutter contre le monde? Est-ce le monde ou moi qui a gagné la bataille?

— Vous vous portez bien, belle dame, murmura Gridaine, et le monde aussi.

— Vaincre le monde, ce n'est pas le tuer, monsieur, c'est le faire esclave.

La marquise s'était levée. Elle s'appuyait au coin de la cheminée, le cou rejeté en arrière, la taille cambrée, la jambe campée en avant avec cette désinvolture robuste que les peintres prêtent à la Samaritaine. Vous vous seriez rappelé involontairement, à la voir, cette pose qu'elle avait, devant le Trou-aux-Mauves. en face de la mer tourmentée, ce soir d'orage où Victoire la rencontra en sortant de la caverne.

C'était bien toujours la fille forte, jeune et admirablement belle. Les derniers rayons du soleil mettaient une flamme écarlate dans ses yeux et doraient les profils de sa splendide chevelure.

— Oui, oui, répétait tout bas Gridaine, absolument comme autrefois Jean Touril, vous êtes belle... mais qu'est-ce que cela fait?

— Vous autres, continua-t-elle, vous vous faites du monde je ne sais quel fantôme si noir, si grand, si puissant que vous finissez par trembler devant votre propre ouvrage. Moi, je ne crois pas à ce fantôme. Il a des échasses et une grosse tête de carton, comme le géant des mascarades. Le monde serait-il hypocrite, s'il se sentait fort? Depuis que je le connais, le monde, je ne l'ai vu s'attaquer qu'aux petits et aux faibles. Tous ceux qui vont à lui de front, l'œil ouvert et le poing fermé le font reculer. Ce que le monde défend, il faut le faire, car le monde, choisit toujours ses idoles parmi ceux

qui savent le braver. En face du monde, savez-vous ce qui est facile, monsieur Gridaine, c'est précisément ce que le monde déclare impossible : vieillard impotent, quinquagénaire, exigeant, hostile à toute vigueur et à tout génie ; Mère-grand tatillonne et bavarde qui hait la jeunesse assez osée pour être robuste en présence de sa caducité ; mâchoire qui veut mordre sans cesse et qui n'a pas de dents ! Et vous voulez que je m'arrête devant cela, moi !

Elle se prit à rire avec dédain.

— D'ailleurs, dit-elle encore en marchant sur P. J. Gridaine, qui remet ses lunettes à tout hasard, réfléchissez donc ! je suis duchesse ; qui peut me prendre mon titre ? J'ai des millions ; où est celui qui me les enlèvera ? Duchesse et dix fois millionnaire, entendez-vous ! peut-être vingt fois ! Je ne sais pas ce que cet homme possède ! Quand j'étais pauvre et obscure, le monde, que je défiais déjà, n'a pu me briser. Jugez !

Elle posa la main sur l'épaule du petit homme. Sa voix prit des inflexions moqueuses.

— Voyons, reprit-elle, voulez-vous me dire où il est, votre monde ? Est-ce le monde un peu mêlé où nous vivons vous et moi ? Est-ce le monde choisi qui se mure dans sa petite chapelle dont il est à la fois le prêtre, le bedeau et le Dieu ? Mais je suis capable, moi, de masser autour de moi tant et de si beau monde mêlé, douteux, fil et coton, dorure Ruoltz, du faux monde, enfin, qui est mon vrai monde à moi, tant et tant, je vous le dis, que votre vrai monde, à vous, ressemblera à une idiote et infime coterie ! Ah ! ah ! vous m'avez éperonnée, monsieur Gridaine, au lieu de m'arrêter. Je me sens ; j'ai des armes, je veux combattre. Entendez-vous, je le veux !

Gridaine tournait ses pouces tranquillement.

— A votre aise, belle dame, dit-il.

— Ce soir même, reprit Astrée, il faut que vous me trouviez une petite paysanne aussi gauche que mon Fernand est civilisé. Il ira sans dire en les voyant qu'ils ont vécu dans des milieux différents et qu'ils ne se sont pas vus depuis l'enfance.

— Tant de précaution quand on défie l'univers ! murmura Gridaine.

— Je ne suis pas encore devant l'ennemi, dit Astrée ; je suis en train de conquérir mes armes, et au début, le moindre caillou peut me faire trébucher. Je suis à la merci de la pauvre cervelle du roi Truffe ; un mot du docteur Sulpice jetterait bas tous les échafaudages de ce beau palais que je me bâtis dans l'avenir.

— Et vous comptez que le docteur Sulpice se laissera prendre à votre petite paysanne ?

— Le docteur Sulpice dépensera bien vingt-quatre heures à découvrir le mensonge de mes témoins.

— Vingt-quatre heures ! répéta tout bas Gridaine qui la regarda tout étonné.

Astrée ne baissa point les yeux.

— Cela suffira, dit-elle.

Ils s'étaient levés. P. J. Gridaine allait se mettre en quête, et certes il n'y avait pas un homme mieux placé que lui pour déterrer l'article commandé par Astrée. Celle-ci le reconduisit en achevant ses recommandations. Ils sortirent du boudoir par la porte du corridor. En face de la porte, il y avait une fenêtre qui donnait sur la cour d'entrée.

Ils entendirent tout à coup un grand bruit.

La marquise se mit à la fenêtre et laissa échapper un cri de joie.

— Dites que je n'ai pas mon étoile ! fit-elle en poussant Gridaine à la croisée ; voyez ! voyez !

Le bruit venait de ce que les valets de l'hôtel refusaient l'entrée à une petite paysanne toute ronde et toute rouge, jolie comme un cœur malgré sa gaucherie, qui demandait à voir le maître du logis.

— Vite ! s'écria la marquise, descendez et ramenez-la moi.

M. Gridaine hâta son pas prudent et descendit l'escalier presque à la course.

Astrée se trouva seule un instant dans son boudoir. Le jour baissait ; les rayons du soleil rouge n'étaient plus là pour faire mentir sa pâleur.

Elle se laissa choir sur sa bergère et appuya sa tête contre sa main.

— M. le duc se porte bien, murmura-t-elle, répétant les paroles de Gridaine, Sulpice veille...

Le grand Rostan fit un mouvement dans son sommeil.

— Si celui-là était un homme ! pensa la marquise.

Elle n'acheva pas. Ses mains étaient froides et il y avait des gouttes de sueur sous ses beaux cheveux.

— Sulpice d'abord, se dit-elle, puis le roi Truffe...

— Que m'ont-ils fait ? interrompit-elle.

On entendit le pas discret de Gridaine dans le corridor.

— Ah ! s'écria la marquise, en se dressant devant la glace qui lui renvoya son image, effrayante de résolution et de beauté, que m'avaient-ils fait, ceux de Bretagne ? Quiconque a besoin de place se fait de la place. Et cet homme qui vient me parler du monde !

Elle eut un rire sec.

La porte s'ouvrit. M. Gridaine parut sur le seuil tenant par la main notre ami Lorient, déguisé en petite paysanne.



## XV

### L'INTERROGATOIRE.

Il y avait une maison située rue Montaigne, dont les derrières donnaient sur les jardins de l'hôtel de Rostan. Au quatrième étage de la maison, le chevalier Roger de Martroy occupait un appartement modeste qu'il avait orné de son mieux. Roger était tout jeune, noble de cœur et de naissance. Le peu de fortune que lui avaient laissé ses parents morts s'en était allé je ne sais où en folles prodigalités. Roger avait une de ces natures artistes pour qui le lendemain n'existe pas.

Peintre, poète, musicien, son existence se passait en rêveries. Le bonheur eût peut-être fécondé ses songes ; mais à qui Dieu doit-il le bonheur ici-bas ?

Roger de Martroy était gravement malade d'une blessure qu'il avait reçue au château de Maintenon.

D'habitude, son logis était fort solitaire. Roger allait au monde plus que le monde ne venait à lui. Mais ce

soir, dans le petit salon qui précédait sa chambre à coucher, il y avait véritable affluence : des gens d'assez bon lieu, ma foi, des drinkers de qualité : de gros goussets, mais pas poètes.

A ce propos de Drinkers, nous avons solennellement promis de parler beaucoup du Drinking et de ses prouesses ; nous avons essayé, ç'a été peine perdue ; impossible de rendre ces gaillards-là amusants ! impossible ! Figurez-vous que nous avons sué sang et eau ; car, au premier aspect, la chose paraît faisable. Ces gros hommes établis, qui mettent en pratique, pour lourdement folâtrer, le grand principe d'association, qui encouragent avec un zèle éclairé la gourmandise et l'ivrognerie, qui fondent des prix pour la capacité d'estomac, qui s'indigèrent enfin, comme les conseillers municipaux discutent, comme les membres des commissions péorent, n'est-ce pas drôle de loin ? Outre que c'est vrai de toute vérité. Eh bien ! de près, à l'usé, c'est navrant d'ennui.

La Maison-Dorée bâille du rez-de-chaussée aux mansardes, quand ces spirituels épicuriens commandent un repas. En les servant, les garçons dorment debout, et les malheureux qu'ils entraînent ne s'éveillent que huit jours après le festin.

Il n'y a de passable que Drinker I<sup>er</sup>, le roi Truffe, président honoraire de cette association, et Drinker IV, le baron Potel, de la maison Potel et Gambard, lequel se ruine et se tue à vouloir passer pour un libertin auprès de sa femme, qui refuse impitoyablement de le croire.

Ce sont des gens de poids, des avocats, des négociants de province qui prennent un jour par semaine pour flamboyer, des hommes politiques, des administrateurs ; ce sont des gens mûrs. Comment donc faisiez-

vous pour vous divertir gaiement, roués de la régence ! C'est une science perdue, nous devenons anglais.

Que Dieu bénisse le drinking ! que la paix soit avec nos grands seigneurs ! qu'ils mangent, qu'ils ronflent, qu'ils tirent à beaucoup d'exemplaires leurs innocents blasphèmes ! ils sont utiles au commerce des huîtres et de l'amour.

Nous renonçons formellement aux Drinkers. Le drinking nous a coûté une somme extravagante de papier lacéré et de pages incendiées.

Ne touchez pas à la reine, disait le Castillan. Ne touchons pas à l'ennui !

Tous ces gens qui étaient dans le petit salon de Roger de Martroy avaient l'air fort affairé et causaient à voix basse. Vous eussiez reconnu là MM. de Morges, vidame de Pomard, le baron Potel, P. J. Gridaine et bien d'autres ; nous y eussions aussi trouvé quelques inconnus, parmi lesquels il faut citer le jeune Léonard de Sailloux, rédacteur de plusieurs journaux d'esprit, et fils unique de madame de Rio (pour le linge.)

La porte de la chambre où le chevalier reposait était couverte d'une draperie.

— Ah ça ! disait le vidame de Pomard, c'est donc le docteur Sulpice qui le soigne ?

— Et c'est madame Sulpice qui est sa garde-malade, répliqua Potel ; une gentille infirmière.

— Mais, reprenait P. J. Gridaine, feignant la plus complète ignorance, qu'est-ce que c'est donc que cette affaire-là, bon Dieu !

— Eh bien ! dit le jeune Léonard qui ne savait rien du tout, il paraît qu'on s'est donné des coups d'épée, là bas, au château du roi Truffe.

— Des coups de poignard, monsieur, rectifia Potel. Sensitive entrait.

— Des coups de couteau de chasse, dit-il, je le tiens de Fernand. Comment va ce pauvre Roger ?

— Mal, fort mal.

— En voilà un, s'écria Léonard, ce petit Fernand, qui est en train de faire un coup superbe !

— C'est un charmant jeune homme, chantèrent plusieurs voix.

Et P. J. Gridaine ajouta :

— Quand la fortune prodigue ses faveurs de la sorte à ceux qui en sont dignes, on ne peut l'accuser d'être aveugle... mais pardonnez-moi mon insistance, pourquoi ces coups de poignard ?

— Les uns disent, répliqua le baron Potel, que M. le marquis de Rostan était ivre.

— Comment ! ce serait M. le marquis ?

— Les autres, ajouta l'associé de Gambard, les autres prétendent...

Il hésita.

— C'est une grosse affaire, voyez-vous, dit Léonard d'un air important ; c'est une très-grosse affaire !

Le baron Potel, qui était à côté de lui, murmura à son oreille :

— J'ai eu du bonheur, moi, de ne pas rencontrer ce furieux !

— Baron ! vous étiez donc encore en bonne fortune ?

Potel fit un signe négatif qui valait trois ou quatre affirmations.

— Incurable Don Juan ! grommela Léonard sans rire.

Le baron Potel lui serra la main avec effusion, en disant de manière à ce que ses voisins pussent l'entendre :

— Parlez plus bas. Il y a ici des parents de la demoiselle !

On causait de tous côtés ; à chaque instant, il entrait des curieux. Ce pauvre Roger de Martroy ne se connais-

sait pas tant de bons amis.

— Un talent très-remarquable, disait Sensitive, centre d'un petit cercle, une voix délicieusement timbrée et beaucoup d'âme. Quant à sa personne, vous en savez tout aussi long que moi. C'était tout simplement une adorable créature!

— C'était... répéta le comte de Morges, elle n'est pas morte, je pense?

— Monsieur le comte, M<sup>lle</sup> Solange Beauvais avait dans le monde une de ces positions pénibles et tristes, qui nous serrent le cœur à nous autres. On la tolérait... et depuis l'évènement, voilà qu'on parle déjà de choses bien graves. Il y a une ancienne affaire... un vol...

— Un vol! s'écria P. J. Gridaine en s'approchant; mais je tombe de mon haut, moi!

— Voyons, voyons! dit-on à Sensitive de toutes parts, expliquez-vous!

— Messieurs, répliqua Sensitive, vous sentez bien que je n'accuse pas la pauvre fille, moi. Si j'étais juré, chargé de la juger, je vous préviens que je l'acquitterais des deux mains.

— Diable! diable! confrère, protesta Léonard, une empoisonneuse et une voleuse!

— D'abord, monsieur Léonard, repartit Sensitive avec dignité, je trouve que vous me faites trop d'honneur en m'appelant votre confrère. J'ai publié, il est vrai, quelques essais poétiques, mais...

— Mais je n'en ai jamais rendu compte, cher monsieur et non pas confrère, interrompit Léonard. Je suis dans mon tort. Demain, je ferai un article intitulé : *Bleuets, Pervenches et Panades*, où je vous dédommagerai, je vous le promets!

Ce Léonard était vilain, mal habillé, petit, méchant, bête, effronté, lâche, bavard, baveux. Nous taisons les

autres défauts plus graves. Mais il était drôle, à ce qu'on disait.

— Il est donc bien certain, demanda un nouvel arrivant, qu'il y a un empoisonnement là-dessous ?

— C'est la bouteille au noir ! répondirent les prudents.

— En attendant, Solange Beauvais est sous clef.

On commençait à ne plus dire mademoiselle.

— Au fond, demanda M. Gridaine, sait-on bien l'histoire de cette Solange ?

Léonard ne connaissait même pas de vue mademoiselle Beauvais. Il avança jusqu'au centre du cercle.

— Je vais vous la dire, moi, prononça-t-il avec assurance.

Tout le monde devint attentif. Léonard reprit d'un ton d'autorité :

— Il était une fois une demoiselle de bonne maison qui avait lu beaucoup de romans et chanté beaucoup de romances. Elle avait naturellement un professeur de chant et de piano. Ce professeur était assez bel homme ; il mettait de la pommade à la rose dans ses cheveux noirs, abondants et bouclés. Cela n'indignait pas suffisamment la demoiselle de bonne maison qui était de province. Le professeur chantait la romance avec délire. Il avait, je le suppose, une voix de baryton, car la demoiselle devint très-amoureuse de lui....

Sensitive se pencha à l'oreille de son voisin :

— C'est un vieil article refusé à son journal, dit-il.

— Vous croyez ? fit le voisin.

— Les articles, répliqua Sensitive, sont comme ces maladies de peau que les empiriques font semblant de guérir en les répercutant à l'intérieur. On a beau les repousser, ils reparaissent toujours. Venez, je vais vous dire l'histoire vraie de mademoiselle Solange.

Léonard poursuivait imperturbable au milieu de son cercle :

— La voix de baryton a été de mode pour les professeurs. On n'en porte presque plus : cela reviendra, je l'espère, car j'ai un cousin baryton qui meurt de soif. Personne n'ignore combien le professeur de chant est dangereux auprès des femmes. Depuis le premier jusqu'au dernier, ils ont ce qu'il faut pour plaire. Pères de familles, veillez ! Un soir, le professeur dit à la demoiselle que Paris était le paradis des femmes. La demoiselle fit sa malle et ils partirent tous deux.

— Est-ce bien la vérité que vous racontez là, monsieur ! demanda naïvement P. J. Gridaine.

— Comme il est drôle ! dit le baron Potel.

Nous avons espéré pouvoir enfin présenter ici au lecteur l'associé du baron Potel, M. Gambard ; mais ce négociant était retenu à la maison par ses occupations.

Sensitive montrait en ce moment du doigt M. le comte de Morges à son voisin.

— Mademoiselle de Morges, dit-il, a été un peu mêlée à tout ceci. Chut ! le pauvre Roger soupirait chaque soir sous sa fenêtre...

— Le coup de poignard a donc été donné par jalousie ?

— On ne sait trop. J'ai ouï parler d'un verre d'eau sur la table de nuit du roi Truffe et d'un paquet de poudre blanche...

— Vous ne savez pas, messieurs ? s'écria un ami de Roger qui entrait, le juge d'instruction est en bas qui attend.

— Le juge d'instruction ! répéta-t-on à la ronde.

Désormais, vous n'eussiez fait sortir ces gens-là qu'avec du canon !

— Je vais aller savoir des nouvelles, dit le comte de

Morges en prenant la porte, je connais un peu le juge d'instruction.

Il y avait une grande rumeur dans le salon. La draperie qui cachait la chambre du malade s'entr'ouvrit, et la figure d'Irène, grave et pâle, se montra.

— Quelqu'un de vous, messieurs, dit-elle, veut-il se charger d'aller chercher mon mari sur-le-champ ?

— Est-ce que Roger est plus mal ? fût-il demandé.

La tête d'Irène s'inclina en signe d'affirmation.

— Vous ferez moins de bruit, s'il vous plaît, dit-elle.

— L'intérêt que nous portons à ce cher Roger, ... commença le baron Potel ; je me mets à vos pieds, belle dame.

— M. de Martroy vous en gardera beaucoup de reconnaissance, messieurs.

Irène salua et referma la draperie. Elle avait vu partir son messager.

— Est-ce qu'il n'y a personne autre que cette jeune et charmante femme auprès du blessé ? demanda M. Gridaine.

— Si fait, répondit Potel. J'ai vu entrer M. de Galleran.

Léonard se mit à rire.

— Baron, dit-il à voix basse, voilà une petite personne qui vous poserait. Il faut la souffler à ce Galleran.

Derrière la draperie, Irène retenait de force Galleran, pâle de fureur. Elle l'entraîna vers le lit de Roger.

— Comment ! s'écria le baron Potel, vous croiriez ?...

— Je demeure dans la rue Neuve-des-Mathurins, baron, M. de Galleran aussi. Je vous conterai ce que j'ai vu. Mais laissez-moi poursuivre mon histoire. Messieurs, m'écoutez-vous ? j'en étais au départ du maître à chanter et de la demoiselle de bonne maison. Ils vinrent à Paris comme de jolis enfants. Le professeur mangea les



petits bijoux de la demoiselle et s'en alla faire chanter ailleurs. En partant, il lui laissa son linge. Bel exemple, qui est rarement suivi par ses pareils ! La demoiselle pleura toutes les larmes de ses yeux ; après quoi, elle glissa...

— Voilà le mot qui a fait refuser l'article, dit Sensitive à son auditeur.

— Vous faites la moue, messieurs, poursuivit Léonard. Cela vous honore. La demoiselle eut tort de glisser, mais voyez-vous, pour marcher sur le pavé de Paris, quand on est femme et qu'on a essuyé les leçons d'un maître à chanter, il faudrait être ferrée à glace. Paris n'est pas un Paradis, oh ! non, c'est un Purgatoire, une forêt périlleuse, une mer pleine d'écueils, un torrent, un égoût, un repaire, un abîme ! La demoiselle de bonne maison ayant glissé fut à même de se donner d'autres bijoux. Les bijoux consolèrent la demoiselle, mais comme elle était de province, elle eut le tort de chercher un cœur. Elles renouent sans cesse ainsi le fil rompu de leur roman. Or messieurs, admirez le tyrannique pouvoir des impressions premières ! Pour la demoiselle du château, les âmes ne pouvaient se révéler que par la pommade des cheveux. Elle trouva un cœur blond, hautement pommadé. L'odeur suave qui s'exhalait de cette âme fit chanter le baryton de ses jeunes amours. Le baron aux bijoux lui avait meublé un boudoir...

— Hein ? fit Potel, associé de Gambard.

— C'était un autre baron que vous, dit Léonard. La demoiselle commit la faute grave d'introduire dans le boudoir meublé par M. le baron, cet autre Anatole, jeune et beau, mais sans fortune. Qu'il me soit permis de me demander ici, messieurs ; comment ces chevelures indigentes peuvent se procurer tant d'o-

deurs? Le baron avait l'odorat fin des gentilshommes qui furent trompés souvent. Il flaira l'âme, se déclara satisfait et disparut. Second salmis de bijoux! deuxième pillage! Rien que pour la pommade de l'âme, la demoiselle du château dépensa deux bracelets, cinq bagues et un médaillon contenant la dernière mèche de M. le baron. Cette mèche était teinte à la minute, sans danger pour la peau, par un procédé qui est la propriété exclusive de l'inventeur (voir aux annonces). Quand les bijoux furent croqués, la demoiselle fumait un peu la cigarette...

— Jamais je n'ai vu M<sup>lle</sup> Beauvais fumer la cigarette, fit observer Gridaine.

— Attendez-donc, messieurs; ici l'histoire se bifurque, car c'est un symbole.

L'auditoire s'éclaircit aussitôt; mais Léonard avait placé les trois quarts de son article. Pour en éditer la fin, il saisit au hasard un monsieur par le bouton de son habit.

— De deux choses l'une, reprit-il, ou bien la demoiselle finit au tragique, et vous en avez ici un funeste exemple: Solange Beauvais; ou bien la demoiselle tourne au comique en deuil, et joue son rôle dans les basses farces de la civilisation. Elle tombe une fois, deux fois; elle tombe tant de fois et si bas, quelle en prend l'habitude. Elle attrape je ne sais où cette estampille indébile que Vénus financière poinçonne sur le front des habituées de la Maison-d'Or. Bientôt elle ne se donne plus la peine de secouer la poussière de ses chutes. Un jour, le cocher de son premier baron la prend aux cheveux, et il en a le droit. Le lendemain elle passe le Styx au Pont-Neuf et va fumer la pipe ignoble dans les limbes du quartier universitaire. *De profundis!*

Telle était la pointe de l'article de Léonard, refusé par les journaux d'esprit. Il est rare qu'un article sem-

blable n'ait pas sa raison d'être en dehors des lieux communs et des sottises plaisanteries qu'il renferme. L'article de Léonard avait été commandé par l'inventeur de ce procédé, qui avait teint la dernière mèche de M. le baron, à la minute et sans danger pour la peau. Sous l'apparence d'un paillasse littéraire, ce Léonard cachait un esprit exact et propre au négoce malhonnête.

Il se fit un mouvement dans le salon. M. le comte de Morges venait de rentrer. Le flot des curieux l'entoura.

— Je n'ai pas pu savoir si le marquis de Rostan était compromis, dit-il. Ce pauvre roi Truffe a bien du malheur d'avoir de pareilles gens dans sa maison !

M. de Morges n'aurait voulu dans la maison du roi Truffe que lui, sa femme et sa fille.

— Quelles nouvelles ? quelles nouvelles ? lui demanda-t-on de toutes parts ?

— Ma foi, répondit M. de Morges, ça me paraît grave ! nous serons tous appelés en témoignage ; j'entends tous ceux qui étaient au château de Morges. M. le marquis était, à ce qu'il paraît, fort bien avec cette Solange. Notre pauvre Roger aura voulu courir sur ses brisées...

— On dit, interrompit le baron Potel avec son sourire nigaud, que Roger ne courait pas ce lièvre-là, monsieur le comte...

— En tout cas, reprit P. J. Gridaine, j'ai eu l'honneur de voir aujourd'hui madame la marquise. M. le duc était en parfaite santé.

— C'est ce qui vous trompe, monsieur, répliqua le comte ; M. le duc a éprouvé, depuis quelque temps, de graves désordres. Ce soir même, ces accidents l'ont repris, et d'après le docteur Sulpice, ces désordres, ces accidents présentent tous les symptômes d'un empoisonnement par l'arsenic.

— Ah ! ah ! fit-on, le docteur Sulpice !

Et Léonard ajouta :

— Un charlatan bien adroit, celui-là, et qui fera son chemin!

— Si M. le duc est dans un état alarmant, dit bonnement P. J. Gridaine, Madame la marquise doit être bien inquiète!

— Plaignons ce cœur sensible! répliqua M. de Morges en raillant; voici maintenant ce qui se passe. Le juge d'instruction et son greffier sont ici au-dessous chez le propriétaire. On attend le docteur Sulpice dont la déclaration porte qu'un interrogatoire pourrait en ce moment mettre la vie du chevalier en danger. Le juge veut interroger, c'est le droit de la loi. Nous allons assister à un conflit étrange!

— Je ne veux pas abandonner le chevalier dans un moment semblable! dit noblement Potel.

— Ni moi! ni moi! s'écria-t-on de toutes parts.

— Voyez pourtant l'effet d'une bonne conduite! fit observer P. J. Gridaine. Ce jeune M. de Martroy n'a pas de fortune ni de position dans le monde. Eh bien! dans cette circonstance pénible, on fait foule à sa porte, comme s'il était duc et pair.

Léonard tira son carnet et nota deux rimes riches : Berquin, coquin, pour faire à loisir un idylle en l'honneur de M. Gridaine.

— Tandis que, poursuivait Tout-pour-les-Dames, voici une jeune personne extrêmement belle, pleine de talents d'agrément, et qui était fort recherchée. Personne ne songe à la plaindre, personne n'a dit un mot en sa faveur!

— Perle avant de tomber et fange après sa chute! déclama Sensitive : elle chantait bien.

La soirée avançait.

On consultait souvent les montres.

L'agitation, concentrée, faisait moins de bruit.

Léonard prit le bras du baron Potel, principal associé de la maison Potel et Gambard.

— Baron, dit-il, qu'est-ce que vous feriez à celui qui vous accuserait d'avoir trempé là-dedans ?

— Dans la tentative d'empoisonnement, monsieur ? se récria Potel.

— Non, dans la comédie nocturne qui a entouré le drame...

— Expliquez-vous ?

— Je m'explique. Que feriez-vous au journaliste imprudent qui imprimerait que le célèbre Drinker P..., de la maison P... et G..., se trouvait dans les corridors du château de Morges, en costume d'aventure, au moment du coup de poignard ?

— Je lui passerais mon épée au travers du corps, Monsieur ! répondit Potel sévèrement et sans hésiter.

— C'est une idée ! s'écria Léonard qui se frappa le front ; le lendemain on pourrait mettre dans le journal : Le célèbre Drinker P. de la maison P. et G., a trouvé le procédé mauvais et donné un coup d'épée au rédacteur...

Potel se caressa le menton.

— Tout ça met Gambard en lumière, dit-il après réflexion.

— Supprimons Gambard.

— Et puis cet idiot de public s'obstine à mettre mes fredaines sur le compte du roi Truffe ! J'ai déjà donné des tas d'argent pour des petites machines comme ça, et l'on me disait le lendemain, à moi-même ; vous entendez bien ! on me disait : Voilà ce gros Drinker 1<sup>er</sup> qui a encore fait des siennes !

— C'est piquant, j'en conviens ; mais quand vous

aurez un nom, le public idiot vous imputera toutes les fredaines des autres.

Le baron Potel mit la main au gousset.

— J'aime mieux que vous fassiez un article, dit-il, pour apprendre une bonne fois au public que Drinker I<sup>er</sup> est un manequin et que moi, Potel, je suis le véritable type de la goguette française. Vous parlerez de Fronsac, du régent, du marquis de Mirabeau et autres ; moi, je vous attaquerai en calomnie. Voyons, ne surfaisons pas, qu'est-ce qu'il vous faut pour cette mécanique, au plus juste prix ?

— Le docteur Sulpice ! annoncèrent ceux qui étaient auprès de la porte.

Ce nom courut de bouche en bouche.

Le docteur passa comme un éclair, tête nue, sans saluer, sans voir peut-être ceux qui étaient là.

Presque aussitôt après lui, un domestique introduisit le magistrat et son greffier. La draperie ouverte retomba sur eux.

Toutes conversations avaient cessé dans le salon. Il s'agissait désormais de savoir ce qui allait se passer dans la chambre du malade. Tous ces gens étaient transformés en commères : Ils voulaient savoir les premiers. P. J. Gridaine avait eu une bien triomphante idée en attribuant leur présence à la bonne conduite du pauvre chevalier !

P. J. Gridaine était là, bien entendu, pour madame la marquise.

Dès le lendemain de la catastrophe, on avait su, au château de Morges, que Roger de Martroy avait été témoin d'un fait criminel avant de tomber sous le poignard de son adversaire nocturne. Roger avait-il parlé dans le premier moment ? Était-ce une invention du mar-

quis? Voilà où commençait l'ignorance générale, et voilà ce que la justice avait charge d'éclairer.

Le marquis avait été mandé au greffe, il était en quelque sorte prisonnier sur parole, dans l'hôtel du roi Truffe.

— Soulevez un peu la draperie, monsieur Gridaine, dit Sensitive; pas beaucoup... seulement pour glisser un regard. Tout ceci a un caractère bizarre qui saisit puissamment l'imagination.

Potel et Léonard avaient déjà l'œil à l'ouverture. M. de Morges essaya d'y glisser son oreille.

Le magistrat et son greffier étaient au pied du lit. Au chevet se trouvaient Galleran, Irène et Sulpice. Sur le lit, à la lueur de la lampe, le visage du chevalier Roger de Martroy semblait livide comme le visage d'un mort.

Il avait les yeux fermés et ses bras étaient en croix sur sa poitrine.

— Docteur, dit Galleran à l'oreille de Sulpice, s'il parle, elle est perdue!

Sulpice garda le silence.

— Au nom de Dieu, reprit Galleran, si vous la sauvez-gardez ici, je suis à vous corps et âme!

— Qu'est-ce qu'il lui dit donc? se demanda-t-on au salon.

Sulpice répondit à Galleran :

— Je n'ai plus besoin de vous.

— Bah! fit Léonard; il empêchera le chevalier de parler! Solange était toujours avec madame Sulpice. C'est la même bande!

— Positivement, appuya P. J. Gridaine.

— Voyez, voyez! fit Potel.

Irène disait à son mari, les mains jointes et les larmes aux yeux :

— Sauvez-là au nom de notre amour!

Le docteur Sulpice détourna la tête.

— Monsieur le docteur, demanda le magistrat, le blessé peut-il parler?

— De lui-même, non, répondit Sulpice.

— Pouvez-vous le faire parler?

— Si je veux.

— Sans danger pour sa vie?

— Oui.

Galleran se cacha derrière les rideaux du lit. Irène se laissa choir sur son siège.

— Au nom de la loi, reprit le magistrat, je vous adjure de faire parler cet homme.

-- Le plus souvent ! fit Léonard.

— Il pose en sorcier ! dit Potel.

Sensitive murmura :

— Grand caractère ! impressionne violemment la pensée !

— Vingt louis qu'il ne parlera pas ! proposa le comte de Morges.

Sulpice semblait absorbé dans ses méditations. Il repoussa doucement sa femme et releva la tête tout à coup.

— Il faut que la vérité soit connue, dit-il ; le chevalier parlera.

Un cri s'échappa de la poitrine d'Irène. Galleran tomba sur ses genoux.

Sulpice mit sa main gauche au front du chevalier, sa main droite pressa légèrement la base de la mâchoire.

— Je l'ai déjà interrogé trois fois, dit le magistrat, qui suivait d'un œil curieux et visiblement incrédule le travail de Sulpice ; s'il répond, ce sera un miracle.

Sulpice secoua la tête en souriant tristement.

— Je ne fais pas de miracles, monsieur, dit-il.

Roger ouvrit les yeux à demi.



— On va vous interroger, prononça lentement Sulpice : répondez.

Vous eussiez entendu une mouche voler dans le salon.

— M. le chevalier de Martroy, dit le magistrat, j'abrège les formes en considération de votre état, et je vous pose seulement quelques questions. Dans la nuit du..... au..... novembre de la présente année, vous avez pénétré dans l'appartement de M. le duc de Rostan ?

— Oui, répliqua le chevalier intelligiblement.

— Vous y avez vu une jeune fille ?

— Oui.

— Mademoiselle Solange Beauvais ?

— Oui.

— M. le duc de Rostan sommeillait ?

— Je le crois.

— Que faisait Solange Beauvais ?

Roger de Martroy sembla hésiter.

Dans le salon, chacun retenait son souffle.

— Répondez ! dit Sulpice d'une voix impérieuse.

— Solange Beauvais ? prononça le chevalier avec peine et d'une voix tremblante, que Dieu lui pardonne ! Solange versait une poudre blanche dans le breuvage de M. le duc de Rostan.

## XVI

### LA FEMME DE CHAMBRE DE CHIFFON.

Chiffon s'appelait maintenant M<sup>lle</sup> Marié de Rostan. Elle demeurait depuis un mois chez le docteur Sulpice.

Loriot demeurait depuis un mois chez la marquise et s'appelait aussi M<sup>lle</sup> Marie de Rostan.

Loriotte avait des maîtres de toute sorte. Son cousin, le jeune M. Fernand de Rostan, lui faisait mille galantries. Le roi Truffe avait témoigné le désir de voir les deux derniers héritiers de Rostan unis par les liens du mariage. En conséquence, la marquise permettait à Fernand de faire la cour à Loriotte. Il y a des instincts. La marquise était jusqu'alors parfaitement dupe de la supercherie du petit gars, et pourtant cette rivale nouvelle ne lui faisait pas peur.

Loriotte ne comprenait pas très-bien encore sa position. Elle était femme, voilà pourquoi, selon elle, le paradis des femmes lui était bon. Toute cette affaire de

succession qu'on n'avait point pris la peine de lui expliquer, était pour elle de l'hébreu.

Parlerons-nous longtemps de Lorient au féminin? Il n'eût pas demandé mieux, nous pouvons l'affirmer. Il se plaisait beaucoup dans sa condition de femme. Il mangeait comme un petit ogre, il dormait sa grasse matinée. Pour employer son langage, on lui mettait dans les cheveux du *qui sent bon*; que désirer de plus?

Il avait de jolies robes, un corset qui le gênait un peu, mais il faut bien souffrir pour être belle. Il avait des bas blancs tous les jours, des chemises trop fines et des souliers dont la semelle n'avait pas l'épaisseur de la lame d'un couteau. Je crois qu'il ne songeait plus trop à se perdre, à quoi bon, quand on a tant et de si jolies choses!

D'ailleurs, Lorient ne savait pas encore ce que c'était, au juste, que de se perdre.

Il pensait à Chiffon bien souvent. C'était la plupart du temps pour se dire : — Ah! si la Chiffonnette me voyait, comme elle me trouverait gentil!

La marquise le caressait beaucoup, mais il n'aimait plus la marquise. Celle-ci s'était rendue coupable, en effet, d'une offense envers lui. Elle avait dit un jour : Quel dommage que cette petite ait de si vilains abattis!

Lorient s'était fait expliquer ce mot : *abattis*, expression pittoresque et de très-vieille noblesse, empruntée au commerce de la volaille. Lorient avait justement des prétentions au sujet des mains et des pieds.

La marquise Astrée fut irrévocablement perdue dans son esprit.

Mais c'est la pauvre Chiffon qui pensait à son Lorient, toujours, toujours! Elle était heureuse, elle aussi, ou du moins elle avait à profusion tout ce que l'argent peut

donner. Jamais ses rêves d'enfant n'avaient pu deviner pareille opulence ; mais son Lorient lui manquait.

Le docteur Sulpice et sa femme se rencontraient chaque matin au lit de leur enfant. C'était un de ces ménages à l'abri de toute guerre intestine, mais dont la froide et silencieuse paix semble regretter un grand amour qui n'est plus. Ils adoraient leur enfant. Irène le pressait chaque matin dans ses bras, et, triste, elle l'offrait au baiser du docteur.

Une fois, Chiffon entendit le docteur qui disait :

— Irène, je n'ai plus confiance en vous, parce que vous m'avez désobéi.

C'était sans doute la réponse à une question, à un reproche.

Une autre fois, Chiffon surprit Irène agenouillée dans le salon, devant un portrait en pied, signé d'un nom illustre. Ce portrait était celui de Sulpice. Irène pleurait. Chiffon ne connaissait qu'une forme de l'amour : l'amour dévoué, mais un peu protecteur, qu'elle avait pour son Lorient. Ce n'était pas cela : Irène semblait prier devant l'image d'un Dieu.

Chiffon s'esquiva sans bruit. Elle ne savait rien ; mais elle était femme jusqu'au bout des ongles. Elle devinait nos réserves et nos délicatesses. Ce n'est pas qu'elle ne fût curieuse. Le mystère de cette maison lui pesait. Mais elle n'interrogeait jamais, et jamais elle n'épiait. Le hasard seul lui montra ce qu'elle put voir.

Elle vit un homme jeune et beau s'introduire furtivement dans le logis du docteur. Cet homme ne venait jamais aux heures où Sulpice pouvait être à la maison. A deux reprises différentes, elle le trouva promenant à distance sa main étendue sur la poitrine d'Irène qui semblait dormir.

Cet homme, qu'elle entendit appeler M. de Galleran,

lui souriait et lui faisait signe de garder le silence. Au jugement de Chiffon, cet homme n'avait pas l'air de commettre une mauvaise action.

Irène pâlisait et maigrissait. Un cercle bleuâtre se creusait autour de ses beaux yeux. Irène souffrait.

Irène faisait des absences presque aussi longues que celles de son mari lui-même. Les domestiques parlaient. On répétait sur tous les tons à l'office :

— Dire que c'est venu tout d'un coup ! Ils faisaient, voilà deux mois à peine, un si joli ménage !

La femme de chambre de Chiffon essayait parfois de lui répéter les cancans de l'office, mais Chiffon ne voulait pas.

Cette femme de chambre n'était pas une camériste à la douzaine. Elle se disait issue de parents nobles et pouvait éblouir Chiffon par son éducation supérieure. A son propre compte, elle avait lu trois mille cinq cents volumes de romans. Cela lui donnait beaucoup d'aplomb, d'autant plus que le contenu des trois mille cinq cents volumes s'était capitalisé dans sa mémoire. Cette fille était, sans mentir, un vivant et inépuisable trésor de balivernes. Elle avait nom Virginie.

C'était l'amante d'Ethelred !

Elle avait déjà conté bien des fois à Chiffon l'histoire longue et touchante de ses malheurs.

Chiffon dînait seule ou avec Irène. Une seule fois, depuis un mois, le docteur Sulpice avait pris place à table.

— Mon cousin, lui dit ce jour-là Chiffon, car elle l'appelait ainsi, sur son ordre, d'où vient qu'on vous voit si rarement ?

— Marie, avait répondu le docteur, c'est que je m'occupe de vous.

Puis il avait ajouté, en caressant ses beaux cheveux noirs :

— M'aimerez-vous encore quand vous allez être une grande dame?

— Hélas! mon cousin, répondit Chiffon, je suis déjà bien trop grande demoiselle pour ce que je vauz. Une grande dame qui ne sait pas lire!

Irène l'embrassa.

— Il y a des moments, murmura-t-elle en s'adressant à Sulpice, où je me souviens de ma tante Victoire quand je la regarde.

Les larmes vinrent aux yeux de Chiffon, qui savait maintenant le nom de sa mère.

Elle accompagna Sulpice jusqu'à la porte de la cour, quand celui-ci se retira.

— Cousin, dit-elle d'une voix tremblante, oh! bon cousin, vous ne me parlez jamais de mon pauvre petit Lorient!

— Je cherche, répondit le docteur qui la baisa au front.

Chiffon regagna sa chambre bien triste et découragée. Les jours passaient et point de nouvelles.

Qu'était-il devenu, Lorient, son ami? Un mois, un mois tout entier dans ce grand Paris, où l'on peut mourir de froid, de faim; de misère, bien plus aisément que sur la lande déserte!

Lorient, l'ami si cher! le compagnon d'enfance, toute sa famille! Lorient! le petit Lorient d'autrefois avec ses yeux souriants que gênaient les boucles vagabondes de ses grands cheveux blonds! Il y avait des nuits où Chiffon le voyait dans ses rêves, tout blême, les yeux creux, tendre sa pauvre main aux passants, qui détournaient la tête.

Oh! chaque fois que Chiffon sortait, comme elle faisait

ardemment l'aumône ! Mon Dieu, disait-elle, rendez ceci à mon ami !

De meilleurs rêves lui montraient son ami couché dans la bonne herbe des campagnes, sous un rayon du soleil d'automne. La médaille de la Vierge pendait à son cou ; la médaille de la Vierge l'avait sauvé des dangers de Paris qui est l'Enfer ! Lorient avait retrouvé le chemin du pays.

Hélas ! il s'en allait tout seul sur cette longue route, parcourue à deux. Tout seul, le pauvre Lorient ! Plus d'heureuses causeries ! Et, quand il chantait pour gagner son pain, sa voix avait des larmes.

Il y avait une chose qui attirait Chiffon vers Irène : Irène ressemblait à Lorient.

Sulpice avait défendu à Irène de dire à Chiffon l'histoire de sa famille. Chiffon ne savait pas qu'Irène était la sœur de Lorient.

Un soir que Chiffon entra dans le salon, elle vit Irène étendue dans un grand fauteuil, les yeux ouverts et fixes. M. de Galleran, debout devant elle, exécutait les mouvements mystérieux que notre petite Bretonne connaissait déjà, mais qui restaient inexplicables pour elle, Irène tenait à la main une mèche de cheveux noirs.

Chiffon voulut s'esquiver comme à l'ordinaire, mais M. de Galleran l'avait aperçue.

— Restez, mon enfant, dit-il ; le cas peut se présenter où madame Sulpice aurait besoin d'un témoin.

. — D'un témoin ? répéta Chiffon.

— Vous direz ce que vous avez vu, acheva Robert de Galleran.

Chiffon s'assit, étonnée du silence d'Irène.

Galleran comprit et murmura :

— Elle dort.

— Elle me regarde ! objecta Chiffon.

— Elle ne vous voit pas.

La bouche d'Irène s'ouvrit. Elle prononça quelques paroles que M. Galleran nota sur ses tablettes. Chiffon n'avait point saisi le sens de ces paroles.

Il s'agissait d'un meurtre, voilà tout ce qu'elle sut comprendre.

Elle avait le frisson par tout le corps.

Irène prononça le nom de la marquise Astrée. Puis elle dit :

— Dans quatre jours, le 5 décembre... Ce ne sera pas Nieul.

Ceci était un nom de Bretagne. Chiffon devint plus attentive.

Irène semblait souffrir.

— Je la vois ! je la vois ! s'écria-t-elle d'un accent bref et sec que Chiffon ne lui connaissait point. Elle parle de Solange !

— De Solange ! Que dit-elle de Solange ! s'écria Galleran qui lui posa la main sur le front.

Irène s'agita violemment.

— Oh ! malheureux, malheureux ! fit-elle.

Puis elle ajouta :

— Le duc de Rostan a bien pâli depuis trois jours !

— Mais Solange ! Solange ! insistait Galleran.

Ce n'était pas la première fois que Chiffon entendait ce nom. En sa présence, Irène avait parlé plusieurs fois de cette Solange au docteur Sulpice, qui n'avait jamais répondu.

Galleran se tourna vers Chiffon. Il avait les larmes aux yeux.

— Mademoiselle Marie, dit-il à voix basse et comme s'il eût craint d'éveiller Irène, vous qui n'avez encore jamais offensé Dieu, vous qui êtes un ange, priez, je vous



en conjure, pour la pauvre femme dont on vient de prononcer le nom !

— Je prierai, dit Chiffon.

Elle tint parole. Le nom de Solange revint chaque jour dans sa prière du matin et du soir. Elle aimait cette Solange comme on aime une protégée, et parfois elle se sentait curieuse de connaître le secret de ce grand malheur.

Ce soir, Chiffon s'endormit bien tard. Elle était de celles qui s'instruisent vite. Tout ce qui se passait autour d'elle l'impressionnait bien plus vivement que les premiers jours. Elle commençait à donner un sens à chaque fait jusqu'alors incompris.

Où était-elle ? et chez qui ? Ce fut le mot meurtre qui éveilla cette question dans sa conscience.

Certes, si elle avait voulu communiquer ses doutes à Virginie, les solutions ne lui auraient pas manqué. Virginie avait joint, depuis son arrivée à Paris, quelques études théâtrales à son acquis littéraire. Les drames et les vaudevilles apprennent presque aussi bien que les romans la réalité de la vie. Impossible de poser désormais à Virginie un problème humain dont elle n'eût point la clef.

Mais Chiffon gardait ses doutes pour elle seule. A vrai dire, le mystère qui l'entourait lui inspirait plus d'intérêt que de frayeur. Sulpice était la bonté même ; Irène était douce et pieuse. Ceux-là, Chiffon ne pouvait pas les soupçonner de mauvaises pensées.

Il y eut un fait singulier et que nous ne pouvons point taire, d'autant que le hasard mit Virginie de moitié dans l'aventure.

La maison du docteur Sulpice avait un assez grand jardin, planté de vieux tilleuls. L'allée principale conduisait à un pavillon dont les fenêtres étaient habituelle-

ment closes. Chiffon n'avait jamais vu entrer dans ce pavillon où en sortir qu'une jeune servante, qui était la favorite d'Irène et Irène elle-même.

Par un beau jour de novembre, Chiffon descendit au jardin. La gelée avait épargné les grosses touffes de chrysanthèmes, seules vivantes au milieu de la végétation morte. Chiffon voulut un bouquet. Comme elle cueillait ses fleurs, humides et moins fraîches à l'œil de près que de loin, une voix s'éleva dans l'allée de tilleuls.

Aucune fenêtre ne donnait sur le jardin, qui était toujours solitaire. Les deux jeunes filles tressaillirent, comme Robinson apercevant l'empreinte d'un pied sur le sable.

La voix disait :

— Cueillez, cueillez des fleurs, vous les porterez sur sa tombe...

Chiffon et Virginie se retournèrent. Elles virent une femme en deuil dans l'avenue.

Une femme qui était belle encore, malgré sa maigreur et sa pâleur.

Elle avait la main étendue vers elles. Son regard flottait dans le vide.

— Pauvre petite tombe ! reprit-elle ; les enfants tiennent si peu de place !

Puis elle mit ses deux mains croisées sur le tronc d'un arbre et appuya son front contre ses mains.

— Oh ! murmura-t-elle, je ne l'ai jamais bercé. Cueillez, cueillez des fleurs !

Virginie toucha le bras de Chiffon et dit en levant les yeux au ciel :

— Il y a là-dessous une sombre histoire !

Chiffon lui fit signe de garder le silence.

La femme en deuil se redressa. Ses deux bras s'arron-

dirent comme ceux de la jeune mère qui porte son enfant endormi. Sa voix s'éleva si douce et si triste, que les larmes vinrent aux yeux de Chiffon. Elle chantait la Berceuse bretonne :

Do-o-do !  
 Tireli poupette !  
 Do-o-do !  
 Tireli poupon !  
 Dormez donc,  
 Petit homme blond,  
 Dormez donc !  
 Demain nous irons  
 Au pardon.  
 Dormez donc !  
 Et puis nous ferons  
 Réveillon.  
 Dormez donc !

Do-o-do !  
 Tireli poupette !  
 Do-o-do !  
 Tireli poupon !  
 Dormez donc,  
 Le gros nourrisson  
 A foison  
 Aura macaron  
 Et bonbon.  
 Dormez donc,  
 Un beau papillon,  
 Sur le front,  
 Dormez donc !  
 Do-o-do !  
 Tireli poupette !  
 Do-o-do !  
 Tireli poupon !

— Je devine tout ! s'écria Virginie ; l'enfant est enterré quelque part dans le jardin. Cette femme est la victime d'un époux implacable ou d'un oncle félon et méchant, qui a tramé contre elle des complots malfaisants !

Chiffon regardait la pauvre mère qui souriait maintenant. Chiffon se sentait attirée vers elle. Involontairement, elle fit un pas pour la rejoindre.

— N'approchez pas, mademoiselle ! dit Virgüie, c'est peut-être une femme sauvage comme dans la *Chapelle des Neiges*.

— Je l'ai vu ! prononça tout bas l'inconnue, cette nuit, en rêve. Il est grand comme un homme. Il est beau. Moi, je ne vis plus que dans mes rêves.

Puis elle fit signe à Chiffon de la venir trouver, en appelant tout doucement : Victoire ! Victoire !

En ce moment la porte de la maison s'ouvrit et la jeune servante, que Chiffon avait vue entrer plusieurs fois dans le pavillon, descendit précipitamment les marches du perron.

— Vous allez me faire gronder, madame Madeleine ! s'écria-t-elle, monsieur avait dit que vous ne sortiez pas du lit aujourd'hui !

La folle se dirigea lentement vers le pavillon où elle rentra d'elle-même ; mais avant de franchir le seuil, elle se retourna pour envoyer à Chiffon un baiser avec un sourire.

Et Chiffon crut l'entendre qui disait :

— Adieu, Victoire !

Quand elle fut seule dans sa chambre, Chiffon resta longtemps rêveuse. Elle pensait :

— Tout le monde ici a connu ma mère !

Virginie lui dit le soir en la couchant :

— Mademoiselle Marie, j'ai beaucoup réfléchi à cette malheureuse femme que nous avons vue dans le jardin.

Volmérange était un jeune seigneur de mauvaise conduite, qui dépensait beaucoup d'or pour satisfaire ses passions désordonnées. Ayant ainsi dissipé son patrimoine, il résolut d'enfermer son père dans un cachot et de le faire passer pour mort, afin de se rendre maître de sa succession. Rodolfo l'aïda à commettre cette coupable action. L'infortuné Guichard, père de Volmérange, passa trente-sept ans et trois mois sous les fondations de la tour du Nord. Rodolfo lui portait tous les jours à l'heure fatale de minuit, un pain de munition et une chandelle. On ne changeait son eau que tous les mercredis.

— Ce pavillon n'est pas une prison, objecta Chiffon.

— Il y a peut-être des caveaux et des souterrains, répliqua Virginie ; mais Volmérange n'était rien auprès de la cruelle Favita, comtesse de Montecocomero. Cette femme avait pour mère Cécile, et Cécile s'était opposée aux débordements de la comtesse qui scandalisait tout le pays par ses orgies. Lucrezia Orsini, Catarina Faliero, et d'autres vénitiennes de mauvaise vie étaient les compagnes de la comtesse. En fait d'hommes, on voyait dans son palais Jacopo Critti. Filippo Civetta et le fameux Andréa Paléologue, Grec de naissance, qui assassina plus tard le cardinal Concha. Tous les soirs, du haut du pont des Soupirs, on pouvait voir passer cette société débauchée. Les gondoles glissaient sur l'onde azurée qui réfléchissait le ciel. Venise ! mademoiselle Marie ! avez-vous entendu parler de Venise avec ses lagunes et ses palais qui baignent leurs degrés de marbre dedans ! Je ne serai contente, moi, que quand j'aurai passé une douzaine de belles nuits sur le Rialto avec un masque de yelours noir... Mais pour vous finir, l'infâme comtesse de Montecocomero mit Cécile dans un château de la Calabre, gardé par le farouche Stefano. Quand le jeune

Adriani la découvrit enfin dans ce refuge, elle avait les ongles longs de dix-huit lignes et ne savait plus parler l'italien, qui était sa langue naturelle.

Chiffon dormait. Virginie la contempla avec un dédain amer.

— Ça trouve des familles ! gronda-t-elle ; j'ai vu ça dans la boue de la grande route, et ça ronfle maintenant sur des taies d'oreillers garnies de dentelles ! L'être suprême n'a pas le sens commun !

Elle évoqua un peu Ethelred, qui tardait bien à venir illuminer les ténèbres de son malheur.

Puis elle mit la robe et le chapeau de Chiffon pour aller passer le reste de la soirée au petit théâtre du Luxembourg, où l'on jouait le *Sanglier imaginaire*.

Chiffon rêva de Lorient, son ami.

Ce matin-là, Chiffon avait à faire grande toilette. On l'avait prévenue. Elle devait être présentée aujourd'hui à M. le duc de Rostan.

Virginie n'était pas à son poste. Chiffon attendait, à demi-éveillée. Certes, un mois n'avait pas suffi pour lui désapprendre à sauter vaillamment hors de son lit sans le secours de sa camériste, mais la rêverie l'avait prise. A ces heures matinales, la rêverie sait vous garotter. Chiffon repassait dans son esprit tout ce qui lui était arrivé depuis son entrée à Paris. Elle se demandait pour la centième fois ce qu'on voulait faire d'elle. Pourquoi cette présentation au duc de Rostan ? On n'avait même pas pris la peine de lui apprendre par quels liens elle tenait à cet homme, dont elle portait le nom.

La veille, Irène lui avait dit :

— Marie, le hasard vous a fait rencontrer au jardin une pauvre femme bien malheureuse. Elle a perdu la raison. Vous saurez un jour son histoire.

Que de choses à savoir ! que d'énigmes à deviner !

Chiffon était toute jeune. A son insu, elle avait subi, ne fût-ce qu'un peu, l'influence de Virginie, ce cabinet de lecture ambulante. Chiffon commençait à faire, elle aussi, des romans. A l'aide de ce qu'elle avait entrevu, elle bâtissait des histoires.

Quand elle ne pensait pas à son Lorient chéri, deux choses la préoccupaient surtout, deux mystères : cette femme que la chambrière d'Irène avait appelée madame Madeleine, et qui était comme emprisonnée dans le pavillon, et cette autre femme qu'elle n'avait jamais vue, mais pour qui M. de Galleran lui avait demandé ses prières.

Celle qui avait nom Solange.

Existait-il des rapports entre ces deux malheurs ? Et quelle torture subissait donc cette pauvre Solange, dont le nom seul avait mis des larmes dans les yeux de Galleran ?

— Mademoiselle ! ah ! mademoiselle ! s'écria Virginie, qui arrivait tout essouffée, vous allez me gronder, car les apparences sont contre moi, mais je suis innocente, je vous le jure !

— Est-il donc si tard ? demanda Chiffon.

— Il n'est pas bien tard, mademoiselle, répliqua Virginie ; mais quand on est chez les autres, il faut toujours craindre de mécontenter les maîtres. Ah ! certes, je n'ai qu'à me louer de votre douceur et des égards que vous témoignez à une infortunée, mais...

Elle poussa un énorme soupir et acheva entre ses dents :

— Quand on était faite pour être servie soi-même !

— Vous êtes sortie ce matin, Virginie ? demanda Chiffon.

— Oh ! ce Paris ! s'écria l'amante d'Ethelred avec un geste tragique ; nous sommes venues trois ensemble de

mon pays, mademoiselle. Qu'y a-t-il de cela ? un mois à peine, toutes trois jeunes et assez gentilles... excepté moi, se reprit-elle en baissant les yeux ; toutes trois ayant de belles espérances. Moi qui avais reçu quelque éducation ; moi, dont les lectures sérieuses ont élevé l'âme ; moi, qui suis la fille de parents distingués, vous voyez quelle position j'occupe ! Devinez ce que sont devenues les autres.

— Dites-le moi, répliqua Chiffon.

— L'une s'appelait Pauline, l'autre Georgette. Pauline venait tout uniquement pour se placer domestique ; Georgette pour travailler à la journée : deux filles du commun, quoi ! Eh bien, mademoiselle, Georgette est à Saint-Lazare !

— Saint-Lazare ? répéta Chiffon.

— C'est une prison, la prison des femmes.

— Ah ! fit Chiffon, pauvre fille !

— Et Pauline est comtesse ! acheva Virginie dont le dépit enflait les joues.

— Vraiment ! fit encore Chiffon.

— J'ai été la voir, et vous sentez bien que je ne lui ai pas dit que j'étais en service. Elle a un appartement délicieux, un boudoir, un oratoire, des tapis partout, et des mises ! Avec ça qu'elle porte bien la toilette, celle-là ! ça fait pitié ! Tendez votre jambe, mademoiselle, pour que je boutonne vos bottines. Ainsi, en voilà une en cage et l'autre dans du velours et de la soie ! Qu'est-ce qu'elles ont fait pour en arriver là ? Elles ont fait toutes deux la même chose.

— Quelle chose ? demanda Chiffon sans broncher.

Virginie baissa les yeux et tâcha de rougir.

— Ah ! mademoiselle, soupira-t-elle, si j'avais voulu écouter les grands seigneurs et les négociants en gros, je serais peut-être duchesse, moi qui vous parle. Mais



plutôt mourir ! Je dis qu'elles ont fait la même chose, ça signifie qu'elles n'ont pas gardé leur honnêteté. Georgette a été ici près dans le quartier des étudiants. Elle était sur sa bouche. On l'aura enivrée avec perfidie, et quand on est dans ces états-là, vous savez...

— Oui, dit Chiffon, qui songeait à son Lorient, je sais. Virginie la regarda en dessous et pensa :

— Elle doit aimer le doux !

— Ma robe, reprit Chiffon.

Et pendant qu'on agrafait son corsage, elle ajouta :

— C'est étonnant ! Je ne sais pas pourquoi mes robes se lâchent du jour au lendemain. En voici une qui était juste hier et qui est aujourd'hui trop large.

Virginie le savait bien, elle, le pourquoi de cette transformation. Elle avait fait danser la robe de Chiffon au Prado toute la soirée précédente. Aussi répondit-elle :

— C'est le quartier qui est comme ça, l'humidité. Je ne peux plus serrer mes corsets... Au contraire, Pauline a été de l'autre côté de Paris, vers le faubourg Montmartre. De la chance, quoi ! Elle a trouvé, rue Olivier Saint-Georges, un commissionnaire en marchandises qui lui donne deux mille francs par mois à condition qu'elle s'appelle M<sup>me</sup> la comtesse de Limbourg. Si vous saviez, mademoiselle, comme elle est bien dans ce rôle de comtesse ! Voilà donc pourquoi j'ai été un peu en retard. Et puis parce que M. Roblot m'a arrêtée pour me demander des nouvelles de mademoiselle.

Il paraît que c'était encore notre ami Roblot qui lui tenait lieu d'Ethelred.

Dans un mouvement qu'elle fit pour disposer les plis de la jupe de Chiffon, un rouleau de papier tomba de sa poche. Elle prit un air mystérieux.

— Preuve que je ne vous mens pas, mademoiselle,

dit-elle, car voilà un cahier que j'ai rapporté de chez Pauline et qu'elle avait rapporté elle-même de la prison quand elle a été rendre visite à la pauvre Georgette.

Chiffon se regardait dans la glace. Vous l'auriez à peine reconnue, tant la toilette l'embellissait. C'était bien une de celles-là qui viennent à Paris comme on rentre dans sa patrie, et qui semblent, au moment où elles jettent la bure pour prendre la soie, quitter le déguisement ignoble pour revêtir leur véritable uniforme.

Elle ne demanda point ce que contenait le rouleau de papier, parce qu'elle était occupée à se rendre justice. Chiffon se trouvait jolie, et, comme Lorient là-bas, devant sa glace, elle se disait :

— S'il pouvait me voir ainsi !

Virginie se pinça les lèvres.

— C'est pour mademoiselle que j'ai rapporté cela, dit-elle.

— Ah ! fit Chiffon, distraite.

— Moi, je ne suis pas curieuse, reprit la liseuse de romans, et d'ailleurs, pourquoi m'intéresserais-je à tous ces embrouillaminis ? Mais j'ai eu l'idée que mademoiselle ne serait pas fâchée de savoir au juste ce que c'est que cette Solange...

— Solange ! répéta Chiffon, qui tourna aussitôt le dos à sa psyché.

— Et cette madame Madeleine, ajouta Virginie.

Chiffon tendit involontairement la main pour saisir le rouleau de papier. Son bras retomba. Elle ne savait pas encore lire.

— Après ça, dit Virginie, qui glissa le rouleau de papier dans son sein, je me suis peut-être trompée, et mademoiselle ne s'intéresse pas plus que moi à cette Solange et à cette Madeleine.

## XVII

### LA PRISONNIÈRE.

Virginie se laissa interroger. Elle fit même un peu la bégueule. Nous vous la donnons pour une intolérable fille. Tout ce qu'il y avait de prétention, d'ennui, de sottise dans les trois mille cinq cents volumes de romans qu'elle avait dévorés, s'était aggloméré en elle.

— Ces papiers parlent de Solange et de madame Madeleine? demanda Chiffon.

— Et peut-être bien de vous, murmura Virginie.

— De moi!

-- C'est un étrange hasard qui les a fait tomber entre mes mains, mademoiselle : hasard ou providence, selon qu'on emploie la langue philosophique ou la langue chrétienne. Votre nom n'y est pas prononcé, mais...

— Vous me faites mourir! dit Chiffon qui avait au front des gouttes de sueur.

— On y parle aussi d'un jeune garçon... commença

Virginie, impitoyable comme l'exposition d'un mélodrame.

— Lorient! s'écria étourdiment Chiffon.

— Ce piquant sobriquet n'y est pas prononcé non plus, répliqua Virginie.

Chiffon se dressa vis-à-vis de sa camériste.

— Ma fille, dit-elle, je ne suis pas une sainte. Je vous ai prise chez moi parce que je vous avais vue sur la route de Bretagne et qu'il me semblait retrouver en vous une vieille connaissance. Que contiennent ces papiers? répondez-moi brièvement, simplement et raisonnablement, ou je vous congédie!

C'était la première fois que mademoiselle Marie de Rostan se montrait. Virginie devint aussitôt plus souple qu'un gant.

— Oh! ma chère demoiselle, dit-elle, en essayant de sangloter, est-il possible que je vous aie déplu, moi qui vous aime si tendrement!

Le petit pied de Chiffon frappa le tapis.

— Voilà, voilà, reprit hâtivement Virginie; c'est une bien étonnante histoire! Je n'ai fait que parcourir ces pages et ne pourrai vous en faire l'extrait. Si vous voulez me le permettre, je vous lirai le mémoire lui-même qui est aussi intéressant qu'un roman, bien que mademoiselle Solange, n'ait pas l'habitude...

— C'est cette Solange qui a écrit cela? s'écria Chiffon dont la curiosité était échauffée jusqu'à la fièvre.

— Oui, mademoiselle, ses aventures seraient encore fort intéressantes, lors même qu'elle ne parlerait pas à chaque page des personnes que nous connaissons.

— Quelles personnes?

— Le docteur Sulpice, madame Irène, M. de Galeran.

— Lisez, ma fille! ordonna Chiffon, lisez bien vite!

Elle s'installa, aux trois quarts habillée, au coin de son feu, et montra une chaise à Virginie. Virginie s'assit, heureuse et fière de l'importance que les évènements lui donnaient.

Elle toussa, puis elle lut :

« *Journal adressé à madame Beauvais, par moi, Solange, sa fille...* »

— Mademoiselle, interrompit ici la cruelle Virginie, je dois vous dire de quelle façon ce manuscrit est tombé entre les mains de mon ancienne camarade Pauline, aujourd'hui comtesse de Limbourg, car, enfin, il est possible que cela fasse naître en vous certains scrupules...

Chiffon était pâle d'impatience. Virginie qui se sentait dans son droit poursuivit posément :

— Il y a dans les prisons pour femmes plusieurs classes de détenues. Pour abrégé, je ne ferai que deux catégories et nous diviserons toutes ces malheureuses en deux camps : les victimes et les bourreaux. C'est Pauline à qui Georgette a expliqué tout cela. Les bourreaux sont les voleuses et toutes celles qui, n'ayant plus de conscience, se parent de leur honte comme d'un diadème. Les victimes sont, au contraire, les pauvres malheureuses qui regrettent la chute et qui espèrent l'expiation...

— Solange ne peut pas être bourreau ! interrompit Chiffon avec chaleur.

— Solange est accusée de vol et d'assassinat, répliqua Virginie.

— Est-il possible !

— C'est Solange elle-même qui le dit dans son journal. Mais ça n'empêche pas cette Solange d'être rangée parmi les victimes, parce qu'elle n'avoue rien et qu'elle se prétend innocente.

— Oh ! s'écria Chiffon, je suis bien sûre qu'elle est innocente !

— J'avoue que je n'en sais rien, repartit Virginie ; la conscience humaine est un abîme ; il faut l'œil de Dieu pour la sonder !

Elle avait comme cela de superbes éclairs de mémoire.

— Toujours est-il, continua-t-elle, que les franches voleuses, ayant trouvé mauvais que Solange ne se vantât point de ses exploits, la maltraitaient horriblement. Si les juges savaient quels tourments le crime fait subir à l'innocence ou même au repentir dans les prisons, les juges trembleraient sur leur siège.

Les voleuses s'étaient aperçues que Solange écrivait la nuit. Elle lui ont dérobé son manuscrit pour le lire publiquement aux récréations, et en faire des gorges chaudes.

— Mais c'est horrible, cela ! interrompit Chiffon. Empêcher une pauvre malheureuse de confier ses tortures au papier... A sa mère !

— Il faut vous dire que mon ancienne camarade Georgette n'est pas victime, parce qu'elle a sa suffisance d'effronterie, mais elle n'est pas non plus bourreau. Elle a bon cœur, elle s'est relevée une nuit et a repris le manuscrit de Solange aux voleuses.

— Pour le lui rendre ? demanda Chiffon.

— Sans doute. Seulement, Pauline vint la voir le lendemain matin, elles sont toutes les deux bien curieuses. Pensez donc ! une fille qui se dit innocente et qui est accusée d'assassinat par le poison...

— Votre Pauline a emporté le manuscrit ? dit Chiffon.

— Pour me le donner à lire, acheva Virginie.

Elle ajouta avec un légitime orgueil :

— Car je suis la seule de ces demoiselles qui ait reçu ce qui s'appelle de l'éducation.

Chiffon réfléchissait ; Virginie, après l'avoir examinée du coin de l'œil, reprit :

— Si mademoiselle veut, je vais reporter le manuscrit à la prison ?

— Oui, je le veux, répondit Chiffon ; allez-y tout de suite.

Virginie mit son châle et son chapeau. Chiffon dévorait le manuscrit des yeux.

— Après ça, dit Virginie, on ne voit pas les détenues à cette heure-ci.

— A quelle heure les voit-on ?

— L'après-dîner, quand on a des permissions.

— Alors, vous ne pourrez pas lui donner ce rouleau de papier à elle-même ?

— Non.

— Restez !

Virginie ôta son chapeau et son châle.

— Ah ! dit-elle, entre haut et bas, ce que j'en ai lu est bien curieux !

Chiffon ne répondit point. Elle eût donné tout ce qu'elle possédait au monde pour connaître le contenu du rouleau, mais il y avait en elle quelque chose qui lui criait : « c'est un secret ; ne le viole pas ! »

— On peut faire quelquefois beaucoup de bien à ces malheureuses, reprit Virginie, quand on connaît exactement leur position.

Chiffon garda encore le silence.

— Vous ne voulez plus que je vous le lise, mademoiselle ? demanda Virginie.

— Non, répondit Chiffon tristement.

Virginie prit le cahier et le feuilleta comme au hasard.

— Docteur Sulpice, dit-elle, lisant çà et là les noms ; Irène, marquise Astrée, duc de Rostan...

— Refermez ce cahier ! commanda Chiffon.

Pour le coup, Virginie se repentit amèrement des scrupules qu'elle avait fait naître dans l'esprit de sa jeune maîtresse. Elle avait voulu piquer sa curiosité par le retard ; le but se trouvait dépassé. La loyauté de la petite Bretonne était plus forte que sa curiosité même.

Virginie déposa le cahier sur le guéridon et garda sa main dessus.

— C'est malheureux, dit-elle d'un accent convaincu, je suis faite pour comprendre toutes les délicatesses, et la conduite de mademoiselle ne me surprend point assurément, mais c'est malheureux.

— La conversation a beau être intéressante, répliqua Chiffon, je ne sais pas écouter aux portes.

Virginie pensa :

— Ça peut avoir pourtant son utilité.

Puis elle ajouta tout haut :

— Mon Dieu ! mademoiselle ne me comprend pas. Ce n'est pas pour mademoiselle que c'est malheureux.

— Pour qui donc ? pour vous ?

— Pour cette Solange elle-même.

— En quoi cela peut-il être malheureux pour elle ?

— Dam ! M. Sulpice est si puissant !

— C'est vrai, interrompit Chiffon vivement.

— Et vous-même, ajouta Virginie, quand vous allez être la favorite de M. le duc de Rostan qu'on dit plus riche qu'un roi, vous aurez aussi bien de la puissance, mademoiselle Marie !

— Et vous croyez qu'on pourrait être utile à cette pauvre jeune fille ?

Nous avouons humblement que Chiffon avait l'eau à



la bouche en faisant cette question-là. Était-elle plus charitable, en cela que curieuse? Ma foi, elle était bien charitable, — et bien curieuse aussi.

— Je le crois, mademoiselle, répondit Virginie; quant à être sûre, c'est impossible, vous sentez bien. Il faudrait connaître du manuscrit.

Chiffon ferma les yeux pour se recueillir en elle-même. Elle se fit la question que nous venons de nous poser; le sang colorait ses joues. Si vous saviez comme elle était jolie, cette fillette!

Et bonne! Le résultat de ses réflexions se formula ainsi :

— En mon âme et conscience, Virginie, quoique j'aie grande envie de savoir, je n'aurais pas écouté la lecture de ce cahier, si je n'avais l'espoir de rendre service à mademoiselle Solange.

— As-tu fini! pensa Virginie, habile à sonder la pensée humaine.

Eh bien! Virginie se trompait cette fois, Chiffon disait l'exacte vérité.

— Je suis entièrement à vos ordres, mademoiselle, dit la camériste. Je commencerai quand vous voudrez.

— Commencez, répartit Chiffon.

Virginie s'installa de nouveau sur la chaise qu'un instant elle avait perdu le droit d'occuper. Elle se moucha comme un greffier qui veut entamer la lecture d'un procès-verbal, et tint son regard sur sa jeune maîtresse pour attendre le signal.

Chiffon mit sur les chenets ses deux petits pieds qui auraient ballotté dans les pantoufles de Cendrillon. Elle appuya sa tête charmante et toute couronnée de boucles brunes contre sa main; puis elle dit gravement :

— J'écoute.

Virginie recommença :

*Journal adressé à madame Beauvais, à Bourges, par moi Solange, sa fille, de la prison de Saint-Lazare, novembre 1852.*

« Ma bonne et tendre mère, le mal que j'éprouve est doublé par l'idée du mal que je vais te faire. Pour la seconde fois, me voilà arrêtée et confondue avec ces femmes qui ont renié Dieu et perdu la conscience ; pour la seconde fois, cette prison dont le nom fait frémir, Saint-Lazare a refermé ses portes sur moi.

« Ma mère, ma mère chérie ! moi qui t'ai donné toute mon existence, moi qui avais voué ma vie au travail pour remplacer mon père mort auprès de toi, auprès de mes jeunes frères et sœurs ; ma mère, pourquoi ne t'ai-je jamais causé que de la tristesse ?

« Oh ! maudit soit le jour où pour la première fois m'est venue l'idée d'affronter ce Paris inconnu dont on nous disait tant de merveilles ! Que mes frères s'en éloignent ! que mes sœurs, les chers petits anges, n'y viennent jamais !

« Jamais, entends-tu, ma mère ! ma voix a de l'autorité, car je suis une mourante. Les hommes y deviennent méchants. Dieu n'y protège pas les femmes.

« Ils disent que c'est un paradis ! Ils raillent, ils mentent ! Ce n'est pas l'enfer, puisque le châtement éternel n'est pas ici-bas, mais c'est le purgatoire sur terre, et celles qui y sont entrées une fois n'ont plus d'espoir qu'en l'autre vie, qui est au-delà de la mort.

« Hélas ! je parle d'après moi-même. Peut-être y en a-t-il d'heureuses. Je le souhaite... »

Virginie s'arrêta. Elle avait le nerf optique sensible et la glande lacrymale engorgée. Elle pleurait.

Chiffon l'aima mieux pour cela. Il n'y avait pas de quoi. En lisant ses 3,500 volumes, Virginie avait pleuré 3,500 fois.

Elle reprit :

« ... Que d'espairs, ma mère chérie! Te souviens-tu quand je te dis adieu? Tu vins me conduire jusqu'à la voiture. Les petits m'entouraient en criant : Adieu, sœur! envoie-nous des joujoux de Paris!

« J'étais fière. Mon pauvre père avait excédé ses ressources pour me donner l'éducation d'une demoiselle. Je me disais en chemin : le père doit être heureux là-haut, il me voit; grâce à cette éducation pour laquelle il s'imposa des privations si grandes, je vais mettre sa veuve et ses orphelins à l'abri du besoin. Moi, jeune fille, je vais soutenir toute une famille, c'est beau, c'est grand.

« Oh! comme Dieu a puni cet orgueil! Pour les faibles secours que je vous ai envoyés, que d'inquiétudes poignantes et que d'amères tristesses!

« Ma mère, tu ne douteras jamais de moi, je le sais; sans cela, je serais déjà morte. Ma mère, je t'en prie, apprends à mes frères et sœurs à honorer ma mémoire. J'ai fait ce que j'ai pu, je te l'affirme. Je t'envoie ma confession tout entière.

« Quand on va te dire : Votre fille, qui fut accusée de vol, est accusée de meurtre...

« Mais, mon Dieu! où se cache donc notre force à nous autres femmes? Comment ma main ne s'est-elle pas paralysée avant d'écrire ces deux horribles paroles : vol, assassinat!... »

Il y avait ici deux pages entières effacées. C'était l'histoire lugubre de sa réception à Saint-Lazare et des traitements qu'elle avait eus à subir.

Nous n'avons pas à faire un livre sur les prisons. Peut-être n'en savons-nous pas assez d'ailleurs pour avoir le droit de dire ce que nous savons.

— N'en passez pas! dit Chiffon en voyant Virginie

tourner deux pages à la fois ; n'en passez pas une ligne.

Virginié lui montra l'écriture effacée, puis elle continua :

« ... Quand j'étais tout enfant, je me souviens que notre ville entière s'occupa longtemps d'un grand procès. Le nom de madame Lafarge m'est resté dans la mémoire. A Dieu ne plaise que je la juge, moi, qui suis sous le coup menaçant du jugement des hommes ! Je parle de madame Lafarge pour te rappeler, ma mère, que tu la croyais innocente au commencement des débats, mais que tu la condamnas dans ta conscience, le jour où il fut prouvé qu'avant son mariage elle avait soustrait un billet de banque... »

En cet endroit, Virginie posa le cahier sur ses genoux.

— Je les ai lus ! s'écria-t-elle, deux volumes in-8°. *Mémoires de madame Lafarge*, écrits par elle-même... Elle était innocente. J'ai lu aussi le procès Peytel, un notaire qui avait tué sa femme avec un instrument contondant. Et le procès Marcellange ! une grande dame qui avait fait assassiner son mari par un valet de confiance. Il n'y a rien d'amusant comme les comptes-rendus des cours d'assises !

Chiffon lui fit signe de poursuivre.

« Il me semble, reprenait la prisonnière, que mes juges seront comme toi et qu'ils accueilleront l'idée de meurtre en voyant cette tache dans mon passé : l'accusation de vol.

« Dieu doit faire place parmi les saintes à celles qui sont injustement condamnées sur terre. Quand je serai auprès de Dieu, je prierai pour ceux qui ont tué mon corps et brisé mon âme.

.....  
« Il y a cinq ans que je ne t'ai vue, ma mère. Henri a

douze ans ; Claire a fait sa première communion. Ils vont bien pleurer ! Henri, mon cher petit frère, voudra venir pour défendre sa grande sœur. Quand il aura vingt ans et que je serai morte, croira-t-il seulement à mon innocence ?

« Cinq ans ! tout un siècle !

« Ma mère, ce fut dans ce concert pour les pauvres où je chantai. J'entendais autour de moi comme un bourdonnement confus. Mes yeux éblouis ne voyaient point la foule. Tu étais pauvre et j'avais été bien peu dans le monde. Ma poitrine seserrait à la vue de la foule, et ma voix me faisait mal en passant par mon gosier. Je souffrais. Mais j'étais heureuse, parce que, au milieu de tous ces murmures, j'entendais qu'on disait : Elle chante bien ! elle est belle !

« Quand j'eus fini, la salle entière m'applaudit, et je me retrouvai dans tes bras. Ton cœur battait ; tu avais les yeux mouillés de larmes. Ton baiser fut plus long qu'à l'ordinaire et plus ému. Oui, je fus bien heureuse !

« J'ai été applaudie depuis et jamais je n'en ai eu autant de joie. Pour que les bravos soient bons, il faut qu'ils aillent au cœur de ceux qu'on aime.

« De tous côtés on vint à moi ; nous fûmes entourées. Les dames à la mode me comparèrent aux cantatrices en renom ; les messieurs dirent : il faut que mademoiselle Solange aille à Paris.

« Ce mot de Paris entra en moi comme une gorgée de liqueur enivrante. Je me sentis brûler vers le cœur. Mon sang précipita son cours. Sais-je quel rêve je fis en ce premier moment ?

« Franz Müller, le grand pianiste, vint s'asseoir à côté de nous. Il te dit :

« — Madame, cette jeune fille a en elle le feu sacré, il faut faire d'elle une artiste.

« Et comme tu hésitais à lui répondre, il ajouta en souriant :

« — Il faut l'envoyer à Paris, le temple de l'art et le paradis des femmes !

« Ton confesseur, à qui tu demandas conseil, te dit : Gardez votre enfant. Tu voulus me garder. Mon confesseur, à qui je dis : Ma mère n'a pas de quoi mettre Claire en pension et Henri au collège, réfléchit longtemps. Avant de me répondre, son front s'inclina sous la prière. Sa voix avait un accent de tristesse quand il me répondit :

« — Ma fille consultez votre cœur, et que Dieu soit avec vous !

« Mon cœur ! je vous aimais si tendrement ! Franz Müller revint à la charge et je lui dis : Cherchez-moi une élève.

« Franz me regarda ; je vois encore son grand front où l'inspiration, comme un incendie, avait dévoré les cheveux.

« — Artiste, mademoiselle Solange, me dit-il, mais non pas institutrice, croyez-moi...

« Nous avions à Bourges l'idée contraire. Nous pensions que l'artiste était plus exposée et moins estimée que l'institutrice.

« Franz Müller partit. Il m'écrivit que madame la comtesse de Colombel me demandait pour faire l'éducation de ses filles, et je te dis adieu, ma pauvre bonne mère.

« Ici commence pour toi l'histoire de ce que tu ne connais pas, car je t'ai toujours caché mon martyr. Mes lettres disaient : Ta fille est heureuse. Il faut que tu saches tout, maintenant que je vais mourir... »

Chiffon mit sa main sur le bras de Virginie. Elle était oppressée au point de n'avoir plus de souffle. Chiffon,

nous le savons bien, était vierge de toute impression violente. Elle ne connaissait ni le théâtre ni les livres. Cette voix douloureuse lui mettait le cœur à vif.

— Je donnerais tout ce que j'ai au monde pour la sauver ! dit-elle.

— Attendez ! attendez ! fit Virginie ; voyons la suite.

Chiffon fit un effort pour reprendre son souffle. Elle essuya ses yeux humides.

— Je lis si bien ! reprit Virginie, une autre ne vous ferait pas tant d'effet.

Chiffon ne répondit point. Virginie poursuivit sa lecture, pressée qu'elle était elle-même de savoir.

« C'était un bel hôtel, situé rue d'Anjou, au faubourg Saint-Honoré. Le comte de Colombel avait un emploi diplomatique. On recevait beaucoup. Le monde de madame la comtesse était un peu l'élite de toutes les couches sociales, les bonnes comme les mauvaises. Tout ce qui brillait avait droit d'entrée à l'hôtel.

« Monsieur le comte faisait peu d'attention à moi ; Madame la comtesse me prit tout d'abord en aversion. Les deux enfants, Eugénie et Marie, m'aimaient à l'adoration. Franz Müller, que je vis une fois depuis mon entrée dans la maison, me dit :

« — Vous l'avez voulu. C'est de toutes les positions « créées pour les besoins de notre vie civilisée, la plus « difficile et la plus pénible. Le monde qui vous entoure « vous repoussera si vous allez à lui ; si vous vous éloignez de lui, le monde vous prendra en haine ; votre « rôle, c'est la modestie, ou plutôt l'immobilité. N'ayez, « c'est mon dernier conseil, n'ayez ici ni trop de beauté « ni trop de talent, ni trop d'esprit ! »

« Ma mère, j'ai vu la vérité de ces tristes paroles, pour moi-même et pour d'autres. Je me suis éloignée du monde et le monde m'a accablée ; d'autres à ma

connaissance ont voulu prendre place au banquet des heureux : on les a rudement envoyées à l'office. La perte est à droite comme à gauche. Il faut marcher en équilibre sur une corde tendue. Je n'ai pas rencontré une institutrice qui ne fût ou perdue ou martyre.

« Il y avait deux jeunes gens qui venaient chez madame la comtesse de Colombel, tous deux d'une extrême élégance et vivant de la vie fashionable. L'un d'eux se nommait Fernand tout court ; il passait pour n'avoir point de famille ; l'autre était un gentilhomme appelé M. Robert de Galleran.

« Je vous parle d'eux, ma mère, parce que le premier causa ma perte en voulant me faire du bien, et parce que l'autre a exercé sur toute ma vie une influence étrange. A l'heure où je vous écris, je sais qu'il occupe une grande part dans ma pensée et je ne sais pas dire le sentiment que j'ai pour lui.

« M. de Galleran avait eu de la fortune, mais son patrimoine était presque entièrement dissipé. M. Fernand était de ces jeunes gens dont les moyens d'existence restent inconnus au monde même qui les reçoit... »

— Si mademoiselle est fatiguée... interrompit ici Virginie.

Chiffon avait en effet appuyé sa tête contre ses mains, mais c'était pour écouter mieux. Le nom de Galleran, intervenant tout à coup dans le récit de Solange, lui donnait pour Chiffon un intérêt nouveau.

— Continuez, dit-elle ; je tremble qu'on ne me vienne chercher. Lisez plus vite.

« Au temps où se passa le terrible événement que je vais vous raconter, ma mère, poursuivait Virginie, je n'aurais pas pu vous dire ainsi au juste ce qu'étaient ces deux messieurs. M. Fernand semblait faire attention à moi, et je ne m'en inquiétais point.



« M. Fernand venait incomparablement plus souvent que M. Robert de Galleran. Madame la comtesse le recevait dans l'intimité. Le monde n'était pas sans médire au sujet de leurs relations. Dans plusieurs occasions, M. Fernand, me voyant maltraitée, car la conduite de madame la comtesse à mon égard étonnait parfois péniblement ses convives, avait pris ma défense avec vivacité. Certes, je lui en savais gré, mais je sentais qu'un pareil avocat ne pourrait que nuire à ma cause.

« Une fois, la comtesse lui reprocha sa partialité à mon égard dans des termes tels que je dus notifier ma volonté de quitter son service.

« Dans l'intérêt des enfants, Eugénie et Marie, je consentis à rester jusqu'à la fin du mois.

« Le 9 mai 1849 (vivrais-je cent ans, cette date resterait gravée dans ma mémoire jusqu'à mon dernier jour), madame la comtesse de Colombel donna un grand bal pour fêter l'avancement de son mari, nommé chargé d'affaires près la cour de Sardaigne. Quoique l'hôtel fût considérable, le nombre des invitations était si grand, qu'on fut obligé de faire comme dans les ménages bourgeois. Plusieurs chambres furent démeublées et disposées exceptionnellement pour la fête. De ce nombre fut le boudoir de madame la comtesse et la pièce où je me tenais d'ordinaire avec les deux enfants. La toilette de la comtesse fut montée au second étage, ainsi que tous les bijoux, et l'on me mit avec Eugénie et Marie dans une chambre voisine.

« Il faut te dire, ma mère, que M. Fernand aimait à l'adoration les deux enfants, et c'est là peut-être ce qui m'attirait vers lui. Jamais il ne venait sans monter à leur chambre. Une fois là, il restait des demi-heures entières à jouer avec eux et à les combler de caresses.

« Nous eûmes notre petite fête dans la chambre du

haut. Dix ou douze belles petites filles dansèrent toute la soirée, au son de mon piano, avec Eugénie et Marie. Les parents venaient les voir, et comme on savait déjà que je devais quitter la maison, plusieurs propositions me furent faites. Entre autres, madame la princesse B... me demanda si je savais l'allemand, et, sur ma réponse affirmative, elle me dit : Si vous voulez venir à Berlin, mademoiselle Beauvais, quand l'éducation de mes filles sera terminée, vous n'aurez plus besoin de faire d'autres élèves.

« Le mari de madame la princesse était dès lors ambassadeur de Russie à Berlin.

« Les enfants devaient se séparer à minuit. Vers minuit moins un quart, j'entendis raconter par ces dames que M. Robert de Galleran avait perdu cent vingt mille francs, dont cinquante mille au moins sur parole. Il devait cette somme à M. le comte de Morges.

« Et ces dames ajoutaient :

« — Dieu sait où il les prendra !

« — C'est vraiment malheureux, dit l'une d'elles, car M. de Galleran est un charmant cavalier.

« Je ne l'avais jamais vu. Je savais seulement que c'était l'intime ami de M. Fernand. Il y eut un quart d'heure de confusion dans notre petite salle de bal. Nos danseuses mettaient leurs pelisses pour retourner à la maison, et beaucoup de parents étaient là, faisant aux bonnes leurs recommandations. Au milieu du tumulte, je m'aperçus que la porte de la chambre voisine, celle où madame la comtesse avait serré ses toilettes et ses bijoux, était entr'ouverte.

« J'avais vu madame la comtesse la fermer elle-même avec soin. Elle en avait emporté la clef.

« La petite Marie me dit :

« — Vous ne vous êtes donc pas aperçue, mademoi-

selle? maman est montée, il y a une demi-heure, elle est entrée là, et elle ne nous a pas embrassées.

« — Elle avait l'air bien en colère, ajouta la petite Eugénie.

## XVIII

### LECTURE INTERROMPUE.

Comme Virginie allait continuer, un domestique entra.

— Monsieur demande, dit-il, si mademoiselle est prête.

— Je ferai dire à mon cousin quand je serai prête, répliqua Chiffon résolument : allez!

Le domestique sortit en souriant. Il alla dire au docteur Sulpice que mademoiselle Marie était en affaires. Sulpice pensa que la pauvre enfant, déconcertée, retardait tant qu'elle pouvait l'heure de la présentation.

— Continuez, continuez, dit Chiffon.

En même temps, elle se leva et alla mettre le verrou à la porte.

— Que pensez-vous, vous, mademoiselle Marie? demanda Virginie. C'est peut-être madame la comtesse qui se vola elle-même pour faire croire...

— Je ne pense rien, répliqua Chiffon ; continuez !

Virginie obéit.

« Je ne fis pas grande attention aux paroles des deux petites, poursuivait la prisonnière. Je savais que madame la comtesse de Colombel jouait beaucoup et je me doutais bien qu'elle avait une bourse à part pour faire face aux soudains revers de fortune. J'eus l'idée qu'elle était venue dans la pièce voisine pour chercher de l'argent et qu'elle avait oublié de fermer la porte.

« M. Fernand vint comme j'étais à coucher Eugénie et Marie. Il y avait là trois ou quatre personnes, je pus le recevoir. Je me souviens qu'on parla encore de la perte de M. de Galleran, et que Fernand dit : Madame la comtesse n'a pas été heureuse non plus.

« La chambre à coucher des enfants communiquait par un couloir à la pièce où s'était donné le petit bal. J'entendis du bruit de ce côté, et je courus. Je vis un homme très-beau de visage, mais plus pâle qu'un mort. Il avait les cheveux en désordre, et quand il me vit, il faillit tomber à la renverse.

« Je lui demandai ce qu'il voulait, il ne sut pas me répondre.

« J'ignore comment l'idée me vint que c'était peut-être M. de Galleran.

« — Est-ce M. Fernand que vous demandez ? lui dis-je.

« — Oui... oui, me répondit-il précipitamment et comme un homme traqué qui trouve une issue, c'est M. Fernand.

« — Il est là, chez mesdemoiselles de Colombel ; mais vous semblez souffrir, monsieur.

« Il me regarda tout à coup, et le rouge lui monta au front.

« — Pardonnez-moi, reprit-il en ôtant son chapeau

qu'il avait remis sur sa tête sans savoir ; je souffre, en effet. Veuillez dire à Fernand que je l'attends en bas dans ma voiture...

« Il sortit à ces mots, ou plutôt il s'enfuit.

« Telle fut ma première entrevue avec M. Robert de Galleran.

« Le lendemain, il y eut grande rumeur à l'hôtel. Le commissaire de police fut appelé. Un vol avait été commis, un vol considérable. Madame la comtesse déclara qu'une petite cassette contenant soixante mille francs en billets de banque lui avait été dérobée.

« Ma chère mère, cette scène est confuse dans ma mémoire, parce que l'idée ne m'était même pas venue que je pusse être accusée. Quand madame la comtesse me montra du doigt au magistrat en disant : Ce ne peut être qu'elle ! je crus que j'allais tomber morte.

« M. le comte prit sa femme par le bras et l'entraîna dans une embrasure.

« — Madame, demanda-t-il, comment pouviez-vous avoir en votre possession, et à mon insu, une somme de soixante mille francs ?

« Elle était ivre de colère. Elle brava son mari. Ce n'est pas ici la mémoire qui me manque, ce sont les paroles. Le magistrat essaya de la calmer en lui faisant remarquer qu'il y avait des témoins. Elle s'élança vers moi, la main levée, et ce fut M. Fernand qui l'empêcha de me frapper au visage. Il venait d'entrer.

« — Tenez ! tenez ! s'écria-t-elle, son amant vient la défendre !

« Fernand répondit par un mot qui fit pâlir le comte, Le commissaire de police ordonna aux assistants de quitter la chambre et de ne point s'éloigner.

« — M. Fernand a passé hier une partie de la nuit avec mademoiselle Solange, dit la comtesse, il pourra

vous fournir des renseignements sur sa moralité.

« — Madame la comtesse, répliqua le magistrat, si j'étais chargé de juger cette affaire en dernier ressort, je déclarerais tout haut et immédiatement l'innocence de mademoiselle. Mes raisons, je ne les dirai point, par respect pour M. le comte.

« La porte s'entr'ouvrit. Eugénie et Marie montrèrent leurs jolies têtes blondes. Le comte de Colombel, à leur vue, cacha son visage entre ses mains.

« Elles vinrent, comme d'habitude, se jeter dans mes bras.

« — Ne les touchez pas ! s'écria la comtesse, je vous le défends !

« Puis, se tournant vers le magistrat, elle ajouta :

« — Je suis trop haut placée, monsieur, pour m'offenser de vos insinuations. J'accuse cette fille, qui est à mes gages, de m'avoir soustrait soixante mille francs. Les preuves ne me manqueront pas ; faites votre devoir... »

— J'en ai vu une à l'Ambigu, s'écria Virginie, incapable de se contenir, j'en ai vu une qui aurait joliment joué le rôle de cette femme-là !

— Voyez, voyez donc ! dit Chiffon, dont la voix était changée ; voyez s'il n'est plus parlé de M. de Galleran !

Virginie parcourut du regard la page commencée et la suivante.

— Je ne vois plus son nom, répliqua-t-elle.

Chiffon réfléchissait.

— Vous croyez que c'est lui pour les soixante mille francs ? demanda Virginie.

— Continuez ! ordonna Chiffon.

« Le commissaire nous fit monter à l'étage supérieur. Il examina les lieux... »

— Passez, dit Chiffon.

— Oh! fit Virginie étonnée, c'est pourtant l'endroit intéressant.

— Passez! je devine. Arrivez à la prison tout de suite.

« ... Je traversai la cour au milieu d'une double haie de domestiques qui tout à l'heure me plaignaient et qui maintenant... » C'est à la page suivante... « Je tombai sans connaissance au bas de l'escalier, et je m'éveillai dans le dortoir commun de la prison, où l'on m'avait donné un lit... » Est-ce cela?

— Oui, c'est cela.

Virginie fit une corne aux pages sautées pour les relire à son loisir.

« J'étais avec ces mêmes femmes, poursuivit le manuscrit de Solange, qui depuis, m'ont si cruellement maltraitée; mais elles eurent pitié de moi ce jour-là: elles virent bien que j'étais mourante.

« Le lendemain, M. Fernand vint. Il n'était pas seul, M. Robert de Galleran l'accompagnait. M. de Galleran fut saisi à ma vue du même trouble que j'avais remarqué déjà en lui la nuit précédente.

« Fernand avait obtenu que j'eusse une chambre séparée.

« Quand nous fûmes seuls dans cette cellule, il me dit :

« — Ma pauvre enfant, nous vous tirerons de là. J'ai parlé de vous au docteur Sulpice, que j'ai rencontré chez la comtesse, car elle est au lit, bien malade, et son mari va plaider en séparation.

« — Que Dieu la protège, répondis-je, je ne lui veux que du bien.

« — Voilà comme elle est faite! dit Fernand en se tournant vers M. de Galleran.

« Celui-ci était si mal à l'aise, qu'il fut obligé de s'as-



seoir. Son regard semblait en même temps craindre et chercher le mien. Je dois t'avouer, ma bonne mère, que sa présence me faisait éprouver un sentiment singulier. Quelque chose m'attirait vers lui ; quelque chose de plus fort me repoussait.

« Tu l'as deviné déjà, quoique j'aie évité tout ce qui pourrait faire naître en toi cette idée, tu as deviné que je soupçonnais M. de Galleran du vol des soixante mille francs... »

— Ah ! fit Chiffon qui s'essuya le front.

— C'était malin ! dit Virginie ; moi, j'ai flairé ça tout de suite.

— Impossible ! murmura Chiffon ; il faut voir.

— Voyons... « Depuis lors, ma bonne mère, rien n'a confirmé ce soupçon. M. de Galleran est un gentilhomme, M. de Galleran vit dans une sphère que le soupçon n'atteint pas. En outre, M. de Galleran m'aime : il me l'a dit... »

« Tu dois connaître toute ma vie. Te montrer mon âme à nu est mon dernier bonheur.

« J'avais entrevu le docteur Sulpice chez M<sup>me</sup> de Colombel. Personne ne peut le voir sans l'admirer ; c'est le visage le plus puissamment beau que j'aie rencontré jamais. Comme on parlait beaucoup de lui, j'avais entendu du bien et du mal. Une fois, j'avais comparé mon sort à moi au sort de sa femme, charmante comme il est beau, et si heureuse !

« J'avais été consolée en un jour de tristesse, parce que cette jeune et pensive Irène m'avait souri gracieusement en embrassant mes deux élèves.

« Chez moi, la sympathie naît tout d'une pièce. Elle ne grandit plus après son premier jour. J'aurais Irène avant de la connaître comme je l'ai aimée depuis.

« Que fait-elle, mon Dieu! m'a-t-elle oubliée! ai-je perdu mes derniers amis!

« Je m'éveillai brusquement au nom du docteur Sulpice, prononcé par M. Fernand, et je dis :

« — Si celui-là s'intéresse à moi, je suis sauvée!

« M. Fernand prit congé de moi affectueusement. M. de Galleran s'inclina et murmura à mon oreille : « Je donnerais ma vie pour vous faire heureuse! »

« Quand ils furent partis, je me trouvai seule dans ma cellule. Je commençai une lettre pour toi, ma mère, mais tu ne l'as jamais reçue. A quoi bon te briser le cœur?

« Tu ne recevras celle-ci que si je suis condamnée. C'est le testament de ta pauvre fille qui n'a connu ici-bas que les larmes.

« Je restai livrée à moi-même depuis le matin de ce jour jusqu'au lendemain deux heures après midi. Hélas! cette fois, voici près d'un mois que je reste seule et livrée à moi-même!

« Vers deux heures après midi, j'entendis une clef dans la serrure, et il me sembla que ma misérable chambre s'illuminait tout à coup. Irène était sur le seuil.

« Je crois la voir encore avec sa robe de simple toile, son chapeau de paille et son mantelet noir, le sourire sur les lèvres, la main tendue : c'était l'ange de la bonté charitable.

« Elle vint à moi et m'embrassa. Mes larmes la remercièrent.

« — Les soixante mille francs de M<sup>me</sup> la comtesse, me dit-elle, ont été restitués ce matin. Mon mari l'a vue; M<sup>me</sup> la comtesse n'a pas le droit de refuser, quand le docteur Sulpice lui demande quelque chose. Elle a retiré sa plainte à dix heures. A midi, le juge d'instruction a donné son ordonnance de non lieu. Vous êtes libre,

« Une minute auparavant, j'aurais payé ce mot au prix de mon sang. Nous sommes des êtres bizarres et ingrats. Il me sembla que la forme de cette délivrance était blessante. Mon absolution me parut imparfaite ; nulle voix n'avait crié : « Elle est innocente, » à tous ceux-là qui avaient entendu l'accusation portée contre moi.

« J'avais tort, ma mère, mais le malheur persévérant à m'accabler m'a donné raison depuis. L'accusation de vol pèse toujours sur moi, malgré l'arrêt du juge, malgré la rétractation de mon accusatrice. Aux yeux du monde et de la loi même, c'est une tache que d'avoir été accusée, fût-ce injustement !

« En me conduisant à sa voiture, qui l'attendait à la porte, Irène me dit :

« — M. de Galleran a gagné cent mille francs hier chez M. de Morges.

« Cent mille francs hier ! Et les soixante mille francs de la comtesse étaient restitués d'aujourd'hui !

« — Qu'allez-vous faire, maintenant, mademoiselle Solange ? me demanda Irène quand nous fûmes assises auprès de l'autre dans sa voiture.

« — Je ne sais, répondis-je.

« — Tenez-vous à rester à Paris ?

« — Ma famille est pauvre. Ce que je gagnais était pour elle.

« — Alors, il faut continuer de travailler. Avez-vous des amis ?

« — Quelques personnes s'intéressent à moi. Madame la princesse B... m'avait proposé de l'accompagner à Berlin.

« Irène baissa la glace de son coupé.

« — Rue de Sèvres, dit-elle au cocher, chez madame la princesse B...

« — Vous voulez que je tente cette démarche tout de suite! m'écriai-je.

« — Tout de suite, me répondit Irène qui m'embrassa pour la seconde fois.

« — L'état d'émotion et de trouble où je suis...

« — Vous allez retrouver votre courage en chemin. Je veux que vous sachiez aujourd'hui même à quoi vous en tenir.

« Mon cœur battait quand la voiture s'arrêta devant l'hôtel de la princesse. Le marchepied tomba. C'est à peine si je pouvais me soutenir.

« — Courage! me dit Irène, c'est l'affaire d'un instant.

« Je ne compris pas tout de suite le sens précis qu'elle attachait à cette parole. Je demandai madame la princesse chez son concierge. Elle recevait. Dans l'antichambre, je donnai mon nom et l'on m'annonça. La princesse se fit répéter mon nom par trois fois,

« La sueur froide perçait sous mes cheveux.

« La troisième fois que l'huissier prononça ce malheureux nom de Solange Beauvais, la princesse eut une quinte de toux sèche. Je l'entendis fort distinctement répondre :

« — J'entends bien! Saint-André, j'entends bien! je suppose que vous ne me croyez pas sourde. Mademoiselle Solange Beauvais, c'est à en perdre la tête! une échappée de Saint-Lazare chez moi! Dites à cette fille qu'elle m'écrive si elle a besoin de secours, car il ne faut jamais oublier la charité chrétienne. Allez!

« L'huissier ne me retrouva pas dans l'antichambre. La honte me donna des forces. Je descendis le perron en courant comme une folle, et je vins tomber évanouie sur le coussin de la voiture d'Irène.

« J'étais dans la maison du docteur Sulpice quand je

repris connaissance. On ne me parla même pas de ma visite à la princesse. Je compris le sentiment qui avait fait agir Irène. Irène ne voulait pas que je conservasse un fol espoir.

« Irène était bien vraiment mon amie. Son mari, le docteur Sulpice, fut mon frère et mon père. Sans eux, je serais morte dès ce temps-là. Pourquoi ont-ils changé en un jour, ô mon Dieu ! puisque mon malheur a été de leur obéir!... »

Chiffon fit un geste de surprise en écoutant cette phrase, et Virginie ne put s'empêcher de prendre un temps d'arrêt.

On frappa discrètement à la porte.

— Tout à l'heure ! cria Chiffon, j'achève de m'habiller.

Elle fit signe à Virginie, qui poursuivit en baissant la voix.

« ... Puisque mon malheur a été de leur obéir !

« Sulpice est bon, comme il est grand, comme il est puissant, comme il est persévérant et indomptable dans sa volonté. Irène a le cœur d'un ange. Que s'est-il passé ? Que leur ai-je fait ?

« L'abandon de Fernand ne m'étonne pas. Il s'est lassé de me servir. Quoiqu'il ne m'ait jamais fait que du bien, je sais jusqu'où il est tombé. Je donnerais tout au monde pour le payer de ce que je lui dois ; mais je ne comptais pas sur lui.

« Robert de Galleran... je n'ose parler de celui-là ; son silence me blesse au cœur. Peut-être ce silence me vient-il par la miséricorde de Dieu.

« Mais Sulpice, mais Irène ! J'étais de leur famille, j'ai bercé leur cher enfant.

« Ma mère, tu prendras ces plaintes pour ce qu'elles valent. Le désespoir rend injuste. Si tu ne dois plus

revoir ta fille, que le nom de Sulpice et le nom d'Irène soient chaque jour dans ta prière. Ils m'ont fait tant de bien ! Entre eux et moi, il y a sans doute quelque chose que je ne comprends pas.

« J'étais chez eux. Irène me disait : Vous élèverez ma fille. En attendant, je lui donnais à elle-même quelques leçons. Cela ne dura pas longtemps, car son intelligence devançait l'enseignement, et bientôt elle aurait pu à son tour donner des leçons à sa maîtresse.

« La clientèle du docteur augmentait avec une rapidité incroyable. Malgré la défaveur qui pèse chez nous sur toute science nouvelle, Sulpice eut bientôt la confiance de tout ce qui marque à Paris. Il s'en plaignait parfois, et nous disait : Cela me prend le temps que je devrais donner à ma tâche.

« Irène est somnambule et d'une lucidité sans pareille. Entre elle et son mari la communication est si rapide et si parfaite que les phénomènes produits semblent tenir de la magie. Sulpice cessa tout à coup de la magnétiser et reporta tout son effort sur moi. Elle en conçut un grand chagrin, et je crois qu'elle fut jalouse. J'entendis une fois Sulpice qui lui disait : Quand vous étiez enfant, Irène, sans le savoir je vous ravivais de mon souffle. Maintenant, mon fluide vous affaiblit et agit sur vous comme un poison. Nous n'en sommes pas encore à découvrir les causes de ces anomalies. Si je vous endormais comme autrefois, je vous tuerais.

« Irène répondit :

« — J'aime mieux mourir que de voir entre une autre et vous le lien qui était entre vous et moi.

« Depuis lors, Sulpice ne me magnétisa plus. Il défendit à sa femme, sous quelque prétexte que ce fût, de se faire magnétiser par moi ou par un autre.

« Si cet écrit devait tomber jamais entre les mains de

ma chère Irène, qu'elle me croie, car on ne ment pas dans la situation où je suis. Sulpice a eu pour moi une affection de frère. Sulpice ne peut aimer qu'Irène.

«... On parla d'un grand voyage. Ce fut à cette occasion que je pus entrevoir pour la première fois quelle était cette tâche dont le docteur parlait si souvent.

« Il s'était passé en Bretagne, sur le bord de la mer, en l'année 1835, un drame étrange et lugubre. Trois personnes, dont deux membres de la famille Rostan, à laquelle appartient Irène, étaient mortes violemment dans la même nuit... »

— Lisez distinctement et lentement, dit Chiffon dont les fraîches couleurs avaient disparu.

Elle devinait qu'il s'agissait de sa mère. Virginie, au contraire, que la curiosité dévorait, ne vit là qu'un hors d'œuvre, une menace d'histoire incidente.

Elle reprit, après avoir feuilleté le manuscrit pour voir combien de pages l'histoire durait :

« Ces trois victimes étaient le marquis Antoine de Maurepar, cousin d'Irène ; mademoiselle Victoire de Rostan, tante d'Irène, et le patron Sulpice, père du docteur.

« Le marquis Antoine et Victoire étaient fiancés. Ils laissaient une pauvre petite fille qui n'avait que trois jours... »

— Mon père et ma mère ! balbutia Chiffon dont le visage s'inonda de larmes ; morts tous les deux ! la même nuit.

Virginie laissa tomber le manuscrit et ouvrit des yeux comme des portes cochères.

— Comment ! comment ! dit-elle, votre père, mademoiselle Marie ! et votre mère aussi !

Chiffon avait les mains jointes ; ses yeux se fermèrent.

— C'est bien le moins qu'elle s'évanouisse ! pensa Virginie, qui voulait les choses faites dans les règles.

Chiffon dit, sans savoir qu'elle parlait :

— Je donnerais un an de ma vie pour pouvoir lire moi-même.

— Ah ! fit Virginie avec cette onction imbécile des chanteurs de lieux communs, les parents ont bien tort de ne pas faire travailler les enfants. Après ça, se reprit-elle, vos parents à vous, mademoiselle Marie, ne sont pas dans ce cas-là, puisque la mort cruelle trancha le fil de leurs jours en même temps. Ah ! c'est joli tout de même cette histoire-là !

— Mon père et ma mère ! balbutia Chiffon, dont le visage s'inonda de larmes ; morts tous deux ! la même nuit !

«... Pour le docteur Sulpice, continuait le manuscrit de Solange, la fille du marquis Antoine de Rostan est la seule et sérieuse héritière de cette vieille famille bretonne. Il y a néanmoins un autre héritier, le frère d'Irène, le fils de Madeleine. Le docteur tient surtout à retrouver celui-là pour perpétuer le nom.

« Et aussi pour rendre à la raison, à la vie, au bonheur, la mère de sa femme, madame Madeleine de Rostan, pour qui Sulpice a tout à la fois l'amour d'un fils et le dévouement d'un serviteur.

« Ce dévouement profond est un héritage. Le père du docteur, ce patron Sulpice, qui fut assassiné en même temps que le marquis Antoine, la nuit où Victoire mourut, avait donné son existence entière aux Rostan.

« Faire revivre la maison de Rostan, telle est la tâche que Sulpice s'est imposée. L'œuvre est difficile, car les deux héritiers sont perdus. Mais, si malaisée que soit la tâche, Sulpice est trop grand pour elle. Dieu avait



fait Sulpice pour de hautes destinées. Ce travail d'obs-  
cure abnégation l'amoin-drit et l'absorbe. Sulpice était  
né pour éclairer le sentier de la science et non pour dis-  
puter le prix de Montyon.

« Peut-être mon admiration et ma reconnaissance  
m'égarerent, mais il me semble voir un large fleuve bor-  
nant tout à coup son effort à faire tourner la roue du  
moulin villageois.

« C'est l'affaire d'un ruisseau. Le fleuve qui déroge  
ainsi n'a-t-il pas tort aux yeux de Dieu ?

« J'ai aidé Sulpice tant que j'ai pu. Je me disais :  
Quand sa tâche sera une fois accomplie, il sera lui-même :  
il naîtra.

« La fortune de ces Rostan, beaucoup diminuée par  
la Révolution, consistait, à cette époque de 1835, en une  
somme de sept cent mille francs. Ce fût l'appât du crime.  
On mit à mort trois créatures humaines pour s'emparer  
de cette somme.

« Irène était alors une enfant. Dans cette nuit ter-  
rible, sa mère fut obligée de fuir, conduite par Sulpice,  
qui avait douze ans. On la mit dans la barque du patron,  
qui venait de mourir. Comme si toutes les circonstances  
navrantes s'accumulaient ici à plaisir, madame Made-  
leine avait mis au monde un fils, le soir même. L'enfant  
fut confié à un pauvre jeune garçon du pays qui avait  
nom Toto Gicquel. Il devait porter l'enfant dans la bar-  
que. La tête de Toto Gicquel n'était pas bien solide. Il  
eut peur sur la lande et perdit l'enfant. C'est pour cela  
que madame Madeleine est folle.

« On revit ce Toto Gicquel le lendemain, à l'enterre-  
ment de la vieille marquise de Rostan, dont il suivit le  
deuil tout seul.

« Puis nul n'entendit plus parler de lui. Sulpice pense

qu'il est sur la mer avec un parent à lui qui servait le patron en qualité de timonnier.

« Cet homme s'appelait Roblot : je sais tous ces noms parce que j'ai aidé Sulpice dans ses recherches. »

Ce fut au tour de Virginie de tressaillir. Elle le fit ostensiblement, de manière à imiter un assez beau mouvement de surprise qu'elle avait vu exécuter au théâtre du Gymnase.

— Je connais ce Roblot ! dit-elle, c'est un homme bronzé par la tempête, à la physionomie duquel une paire de boucles d'oreilles bizarres donne je ne sais quel prodigieux caractère.

Elle n'ajouta pas que Roblot avait remplacé tant bien que mal Ethelred introuvable.

Chiffon était à cent lieues de se douter qu'elle venait d'entendre le commencement de l'histoire de Loriot, son ami.

Une idée venait de naître en elle et la tenait déjà préoccupée. N'était-il pas dangereux de mettre Virginie en tiers dans tous ces secrets qui étaient désormais pour elle des secrets de famille ?

C'est pour cela que naguère elle avait pensé tout haut : Je donnerais un an de ma vie pour pouvoir lire moi-même !

— Si vous voulez, mademoiselle, reprit Virginie, je vous amènerai Roblot. Peut-être que ses révélations jetteront quelque jour sur cette funèbre tragédie.

Comme Chiffon absorbée ne répondait point, elle continua sa lecture :

« Dans le principe, le but du docteur Sulpice était donc de retrouver les deux enfants, pour leur rendre l'héritage reconquis de leur famille ou ce qui pouvait rester de cet héritage, car ceux qui s'en étaient emparés ne l'avaient sans doute point conservé intact.

« Ceux-là, dont je ne vous ai point encore parlé, ma mère, vivent à Paris sous le nom de M. le marquis et M<sup>me</sup> la marquise de Rostan. Le premier a droit au nom mais non pas au titre. C'est François Rostan, le mari fugitif de M<sup>me</sup> Madeleine, et par conséquent le père d'Irène ; la seconde est une fille trouvée au cimetière de Saint-Cast, en Bretagne. Elle est presque de taille à lutter contre Sulpice, et je crois, tant les actions de l'homme ont parfois d'étranges mobiles, je crois que Sulpice s'ennuierait à sa tâche, s'il n'avait pas ce démon en face de lui.

« Mais il y a autre chose. Le but s'est transformé ; il a grandi. Cet héritage de sept cent mille francs, écorné par la prodigalité des spoliateurs, est devenu, grâce au hasard, un patrimoine énorme que personne ne saurait évaluer au juste, mais qui dépasse un million de revenu.

« C'est devant cette proie nouvelle que le docteur Sulpice se retrouva tout à coup en face de ceux qui ont tué son père.

« J'étais déjà dans l'intimité du docteur et de sa femme quand on l'appela chez un homme, connu dans un certain monde sous le nom grotesque du roi Truffe et qui porte le titre de duc de Rostan.

« Si ton attention s'est fatiguée jusqu'ici, ma mère, au détail d'un récit qui semble ne nous point regarder directement, ne perds plus un mot ni une ligne. Je suis accusée d'avoir voulu empoisonner le duc de Rostan. Et si je voulais, le docteur serait emprisonné comme étant mou complice. »

— Assez ! interrompit ici Chiffon.

— Comment ! assez ! s'écria Virginie ; mais c'est ici que l'intérêt se noue. Nous allons savoir...

— Assez ! répéta Chiffon.

Virginie voulut obéir à sa manière. Elle consentait

bien à ne plus lire tout haut, pourvu qu'on lui permît de poursuivre pour elle seule. C'était elle qui avait apporté le cahier, le cahier était sa propriété. En conséquence, elle se disposait à dévorer le reste, lorsque la voix de Chiffon l'arrêta.

— Donnez-moi ces papiers, dit-elle.

— Ces papiers ! fit Virginie étonnée ; mademoiselle veut essayer ?...

Elle eut un sourire. Chiffon tendit la main.

— L'écriture est très-lisible, continua la camériste : mademoiselle commence à savoir ses lettres, elle pourra épeler...

Chiffon lui prit le manuscrit des mains et se leva.

— Sonnez ! ordonna-t-elle.

Virginie obéit.

Un domestique vint à l'appel. Chiffon lui dit :

— Allez dire au docteur Sulpice que je désire le voir, sur le champ !

— Ce ne sera pas long, répliqua le valet. Monsieur et madame attendent justement mademoiselle.

Il sortit. Virginie la considérait du coin de l'œil et se demandait :

— Qu'est-ce qui lui prend ?

Il y avait, du reste, un monde de pensées dans le cerveau nuageux de Virginie. Cette petite fille qui était là devant elle et qu'elle avait vue, un mois auparavant, patager dans la boue de la grande route, cette petite fille était l'héritière d'une fortune immense, évaluée par Solange à un million de revenu !

Aveugle hasard ! elle qui aurait tant aimé, elle, Virginie, à trouver, comme cela, un héritage romanesque !

Car elle eût préféré l'héritage à Ethelred lui-même.

Et puis cet échec de mystères où il lui était donné

de mettre la main ! cette botte, cette gerbe, ce fagot de secrets ! Le docteur Sulpice lui-même était atteint par la dernière ligne qu'elle venait de lire.

Dans plus de trois cents romans, Virginie avait vu qu'en surprenant certains secrets, on arrivait tout doucement à l'aisance.

Elle rêvait déjà une riante maison de campagne au bord d'un ruisseau ombragé de saules et d'aunes, avec des prairies vertes et de grands bœufs...

Le docteur Sulpice parut sur le seuil.

— Eh bien ! petite cousine, demanda-t-il gaiement, sommes-nous prêts ?

— Laissez-nous, Virginie, dit Chiffon. Veuillez vous asseoir, monsieur.

Sulpice, étonné, la regarda.

Quand Virginie eut poussé la porte, Chiffon tendit le manuscrit au docteur, et reprit :

— Il y a là-dedans, mon cousin, des choses qui vous regardent...

— C'est l'écriture de Solange ! s'écria le docteur.

— Celle que vous appelez Solange a écrit cela dans sa prison. Je m'en suis fait commencer la lecture par ma femme de chambre. Peut-être en a-t-elle déjà trop lu ; mais comme je veux savoir le reste et que je crains de vous nuire en donnant à d'autres connaissance de certains faits, je vous prie, mon cousin, de vouloir bien m'achever ce manuscrit.

Elle était pâle, mais calme. Sulpice prit le cahier.

— Nous sommes à cette ligne, continua Chiffon : « Si je voulais, le docteur serait emprisonné comme étant mon complice... »

Le docteur se mit en devoir de poursuivre sans répliquer. Chiffon l'arrêta.

— Est-ce la vérité, cela ? demanda-t-elle à voix basse.

## XIX

MADemoiselle MARIE DE ROSTAN.

Le docteur Sulpice prit la main de Chiffon et la porta jusqu'à ses lèvres en souriant d'un air tranquille.

— Ma petite cousine, dit-il, je n'ai pas lu ce manuscrit, mais je connais assez la vie et le cœur de Solange Beauvais pour savoir au juste ce qui a pu tomber de sa plume. Je n'ai jamais entendu Solange mentir, et je suis bien certain que sa souffrance même ne lui a point arraché d'accusation contre moi.

— Elle vous accuse de l'avoir abandonnée, dit Chiffon.

— Ceci, mademoiselle, reprit le docteur, dont le front eut un nuage, ceci est une affaire entre elle et moi.

— Mais elle n'est pas coupable, monsieur ! s'écria Chiffon, prête à engager vaillamment la bataille.

Le nuage, qui avait un instant assombri le beau front

de Sulpice, se dissipa pour faire place de nouveau à son fier et tranquille sourire.

— Ma chère Marie, reprit-il, de toute manière, vous deviez savoir aujourd'hui qui vous êtes et ce que je veux faire de vous. Je vois que ce manuscrit de la pauvre Solange est adressé à madame Beauvais ; elle a dû glisser nécessairement sur certains détails qui n'eussent point intéressé sa mère...

— A peine dit-elle un mot de mes parents, interrompit Chiffon.

— Nous parlerons longuement, nous deux, de votre père et de votre mère, ma petite cousine. Votre père était un noble jeune homme. Votre mère était un ange de bonté. Si j'ai gardé le silence vis-à-vis de vous depuis un mois, c'est que le moment n'est pas venu. Mais, en présence de M. le duc de Rostan, je comptais vous dire, aujourd'hui même, l'histoire de votre famille. Vous avez mal fait, chère enfant, de recourir à une servante pour connaître le contenu de ces papiers. Vous avez bien fait d'en interrompre la lecture, fut-ce un peu tard. Je vais continuer cette lecture, fidèlement et docilement, puisque vous le désirez. Vous avez dû voir là-dedans que mon père était le serviteur dévoué du vôtre. Je suis glorieux de ressembler à mon père, et chaque fois que vous ordonnerez, mademoiselle de Rostan, j'aurai du bonheur à vous obéir.

Sulpice avait débuté par prendre un ton caressant. A mesure qu'il parlait, sa voix se fit plus grave et plus triste. En prononçant les derniers mots, il s'inclina presque froidement.

— Mon cousin... balbutia la jeune fille étonnée.

— C'est vrai, mademoiselle Marie, interrompit Sulpice à son tour, je suis votre cousin par alliance, votre cousin germain. Cette alliance m'était commandée : je n'ai

point à m'en excuser. Si l'on pouvait, après avoir épousé le malheur, répudier la richesse, Irène, ma femme, aurait les mêmes droits que vous à la fortune de Rostan ; mais vous la posséderez seule, parce qu'Irène est ma femme. Je ne veux pas de cette fortune, ma cousine ; je veux tout pour vous, rien pour nous.

— Bon cousin, s'écria Chiffon, de quoi me parlez-vous là ? Vous m'avez prise dans un grenier, je m'en souviens bien. Si j'ai dit ou fait quelque chose qui vous déplaît, grondez-moi comme il faut et ne vous gênez pas. Mais ne me traitez pas comme une duchesse, ou bien vous me rendrez la fille la plus malheureuse du monde.

— Vous serez duchesse, ma cousine, répliqua le docteur.

En même temps il rouvrit le cahier de Solange et reprit la lecture en répétant la dernière phrase :

« ... Si je voulais, le docteur serait emprisonné comme étant mon complice.

« C'est le docteur qui m'a introduite chez M. le duc de Rostan. Ce monde-là ne connaissait point ma fatale aventure, mais je n'avais aucun motif pour entrer dans la maison de M. le duc, qui est sans enfants. Le docteur me plaça près de lui comme lectrice d'abord, puis le duc eut envie de prendre des leçons de musique. Il conçut de l'amitié pour moi. Nous étions trois autour de lui : Irène, Gabrielle de Morges et moi. Une femme qui m'a poursuivie avec un acharnement implacable, madame la marquise de Rostan, avait aussi grande part à sa confiance.

« J'avais retrouvé M. Fernand chez le duc. Je crois que madame la marquise l'aime. Elle était jalouse de moi. Fernand courtisait Gabrielle de Morges, une pauvre enfant qu'on voulait marier au roi Truffe.



« La marquise avait mon secret : la marquise savait qu'on m'avait mise en prison pour vol.

« Moi, innocente, je savais qu'elle était criminelle ; et pourtant les armes n'étaient pas égales. Je sentais que, tôt ou tard, je tomberais vaincue.

« Je n'aurais même pas osé lui dire, de peur de hâter le coup qu'elle me destinait : Je sais le rôle que vous avez joué dans la nuit du six mars mil huit cent trente-cinq, sous le cap Fréhel, et je connais le nom de vos trois victimes.

« A qui faire croire de semblables choses, puisque Irène et le docteur Sulpice gardaient le silence ?

« J'ai besoin de te faire comprendre, ma mère, dussé-je te le répéter cent fois, qu'Irène était pour moi une sœur bien-aimée, et que le docteur Sulpice avait agi vis-à-vis de moi comme le meilleur des pères. Leurs bontés m'avaient ôté le droit de les juger. Quand le docteur me dit ce que j'aurais à faire auprès de M. le duc, je fus prise d'une grande trisesse, mais je ne demandai pas d'explication. Sulpice m'avait dit : Vous empêcherez M. le duc d'épouser Gabrielle de Morges, et chaque fois que la marquise d'Astrée entrera le soir dans la chambre à coucher de M. le duc, vous y pénétrerez après elle pour... »

Ici, le manuscrit était interrompu et le papier gardait de nombreuses traces de larmes.

« O ma mère ! disait Solange, faisant trêve à son récit, j'ai été tout un jour sans reprendre la plume. Je suis au secret. Et c'est le docteur Sulpice qui en est la cause. Est-ce vrai, cela, ma mère ? ou plutôt, est-ce possible ?

« Au moment où je traçais la dernière ligne, au milieu de laquelle je me suis arrêtée, un gardien est entré dans ma cellule. Il a jeté une lettre sur ma table. Je ne connais pas l'écriture. Cette lettre dit :

« Aujourd'hui a eu lieu l'interrogatoire de M. le chevalier Roger de Martroy, en son domicile, rue de Montaigne. Le chevalier, très-malade du coup de cou-teau-poignard qu'il a reçu au château de Morges, était incapable de répondre aux questions du magistrat instructeur. Auprès de lui étaient madame Sulpice et M. Robert de Galleran. Le docteur Sulpice a été appelé. Sa femme et Galleran se sont jetés à ses genoux pour le prier d'avoir pitié de vous ; le docteur, inflexible, s'est servi de sa mystérieuse puissance pour délier un instant la langue du blessé. Roger de Martroy a déclaré qu'il vous avait vue jeter une poudre blanche dans le breuvage du roi Truffe. Vous êtes perdue. »

« Telle est la lettre anonyme, ma mère, je la transcris mot à mot.

« Et je termine la ligne interrompue, priant Dieu de me donner la force de n'accuser jamais l'homme qui fut mon bienfaiteur !

« Sulpice m'avait dit : — Vous pénétrerez dans la chambre à coucher de M. le duc après la marquise d'Astrée, et vous mêlerez au verre d'eau qui est toujours sur sa table de nuit le contenu de l'un de ces paquets.

« En même temps il m'avait remis plusieurs capsules renfermant une poudre blanche et comme impalpable... »

Chiffon s'agita sur son siège. Elle étouffait.

— Veuillez ne pas m'interrompre, ma cousine, dit le docteur ; désormais le temps nous presse, et je ne voudrais pas laisser cette lecture inachevée.

— Pour rien au monde, moi, je n'y consentirais monsieur, répliqua Chiffon d'un ton ferme.

Le docteur continua :

« Ma mère, ma bonne mère, tout ceci est la vérité pure. Je te l'ai dit, je devenais triste. Irène devina mes

répugnances. Un soir, elle vint dans ma chambre et s'assit auprès de mon lit.

« — Sulpice m'envoie vers vous, Solange, me dit-elle. Nous n'avons plus longtemps à combattre. Ceux qui doivent hériter du nom et de la fortune de Rostan sont près d'arriver à Paris. Sulpice ne veut pas que vous le serviez en aveugle. Il y a ici un démon qui rêve sans cesse le mal. Sulpice a découvert chez M. le duc des symptômes inquiétants. Sa conviction est que M. le duc a pris du poison. C'est vous qui lui donnez le contre-poison chaque soir.

« Quand on m'interrogera, ma mère, faudra-t-il révéler tout cela ?

« ..... Il y a six semaines, vers la fin d'octobre, M. le duc de Rostau acheta à M. le comte de Morges un beau château que ce dernier possédait près de la petite ville de Maintenon. Le pauvre duc est un homme de peu d'intelligence, naïf et timide comme un enfant. Il cherche partout quelqu'un à aimer, mais il semble que son immense fortune est comme une muraille entre lui et le cœur de ceux qui l'entourent. Moi, je l'aimais et j'ai senti parfois mes yeux se mouiller quand il disait : Je voudrais être pauvre et avoir une famille.

« Il nous emmena tous à ce beau château de Maintenon. M. le marquis de Rostan, homme brutal et méchamment stupide, dont la vie est, depuis des années, une sorte d'ivresse somnolente, m'avait fait sonder cet automne par un personnage de discrète perdition, nommé M. P. J. Gridaine. M. le marquis voulait, disait-il, m'arracher à la position fâcheuse que j'occupais et m'élever à cet honneur d'être sa maîtresse. Je n'avais pas daigné répondre à M. P. J. Gridaine.

« En route, j'éfus placée à côté de M. le marquis. Il me fatigua de ses hommages ; et, comme je le repous-

sais froidement, il me dit : « D'autres sont plus heureux que moi. » Il prononça le nom de M. Fernand.

« Une fois au château, les poursuites de cet homme devinrent intolérables. En même temps, madame la marquise eut une recrudescence de jalousie, toujours à propos de M. Fernand, et une fois que j'étais au piano, accompagnant le chevalier Roger de Martroy, elle me fit à l'oreille une sanglante menace.

« Je compris que cette femme n'attendait qu'une occasion pour m'accabler sous le hasard de mon passé.

« C'est la seule chose que je me reproche, ma bonne mère, et si j'avais réussi dans mon dessein, je serais près de toi, heureuse et libre : je songeai à désertier mon poste ; je voulus fuir.

« Sulpice et sa femme s'y seraient opposés. Je dus chercher un autre auxiliaire.

« M. de Galleran m'aimait, je n'étais plus à en douter, mais je ne voulais pas, à cause de cela même, me servir de lui. Je songeai à Fernand. Depuis que je voyais ce monde du roi Truffe, comme ils appellent tous M. le duc de Rostan, j'avais appris des particularités fâcheuses sur le compte de Fernand. Je n'ignorais pas qu'il y avait danger à nouer avec lui des rapports d'un genre quelconque ; mais, isolée comme je l'étais, avais-je le choix ? Je chargeai le chevalier de Martroy d'une lettre pour Fernand. Quelques minutes après, Fernand entra dans le salon avec M. Robert de Galleran. Je redemandai ma lettre au chevalier et peut-être fût-ce la source de sa première impression mauvaise. On ne croit pas au crime du premier coup. Le chevalier eût hésité à m'accuser, s'il eût compris ma conduite.

« Je me souviens qu'au moment où je le chargeai de la lettre, le chevalier me jeta un regard étrange. On le croyait amoureux de Gabrielle. Plus d'une fois il s'était

approché de moi comme pour me parler, et jamais il n'avait osé. C'était sans doute pour me prier de le servir auprès de Gabrielle.

« Mais à dater de cette soirée, les événements se précipitèrent avec une telle rapidité qu'il n'y eut plus de place pour les explications. M. de Galleran fit à peine attention à moi. Il remit une lettre à Irène et la marquise Astrée accapara Fernand.

« J'entendis bien que la marquise reprochait à Fernand sa prétendue inclination pour moi. Pendant que j'étais ainsi préoccupée, M. le marquis vint s'asseoir à côté de moi, et me parla tout bas. Je ne saisissais point le sens de ses paroles. Quand je me levai enfin, et trop tard, je vis plusieurs de ces messieurs sourire en me regardant.

« J'étais sur une pente fatale. Quelque chose m'entraînait. Je sentais parfaitement que j'allais à quelque catastrophe.

« Ce monde du roi Truffe n'était même pas le monde de mon ancienne maîtresse, madame la comtesse de Colombel. Je n'avais aucun ménagement à espérer. Ma résolution était prise ; le lendemain, je comptais partir.

« Pourquoi ne le dirais-je pas, ma mère ? Pendant toute cette soirée je souffris de la conduite de M. de Galleran. Irène avait été jalouse de moi, je fus jalouse d'Irène. Je ne sais pourquoi, depuis quelque temps, j'avais remords des soupçons que M. de Galleran m'avait inspirés. Je lui en tenais compte en quelque sorte, et j'aurais voulu l'en indemniser. De son côté, il me cherchait sans cesse, et son amour, très-respectueux, se trahissait de mille manières. D'où venait ce changement ? Je t'ai dit comme Irène est belle.

« Hélas ! je ne devais pas garder longtemps ces petites tristesses. A peine étais-je dans ma chambre que

j'entendis le pas de la marquise Astrée dans le corridor. Elle resta un quart d'heure chez M. le duc. Je voulus remplir une dernière fois mon devoir, et je quittai ma chambre sans bruit, emportant une des capsules que le docteur m'avait confiées.

« M. le duc dormait. Au moment où je versais la poudre dans son verre d'eau, j'entendis un bruit du côté de la porte ouverte. Je m'élançai. Une ombre courait au-devant de moi dans les corridors obscurs. Je la poursuivis jusqu'à la terrasse, au bas de laquelle je trouvai le malheureux chevalier de Martroy, blessé d'un coup de poignard et baigné dans son sang.

« Une lutte avait eu lieu entre lui et M. le marquis de Rostan, qui était là pour moi. Roger, épris de cet amour rêveur qu'inspirent souvent les toutes jeunes filles, aimait à errer la nuit sous les fenêtres de Gabrielle, qui donnaient, comme les miennes, sur la terrasse.

« C'était lui qui, guidé par je ne sais quelle curiosité, s'était glissé sur mes pas jusqu'à la chambre à coucher de M. le duc. Il m'avait vue. En faisant sa déclaration à la justice, Roger n'a dit que la vérité.

« Le marquis, lâche et sanguinaire, s'était servi de son couteau-poignard contre un homme sans armes.

« Le lendemain, le bruit se répandit qu'on avait trouvé de l'arsenic dans le verre de M. le duc, et je fus arrêtée.

« Depuis lors, je n'ai vu âme qui vive.

« Ma mère chérie, cette fois comme l'autre, je suis innocente. Pardonne-moi tout le mal que cette lettre va te faire, et console-toi en pensant que si je meurs toute jeune, je n'ai eu cependant que trop de temps pour être malheureuse ici-bas ; console-toi surtout par cette assurance que je te donne ici de mourir chrétiennement, comme j'ai vécu.

« Ma dernière volonté est que tu fasses tenir un double de cet écrit au docteur Sulpice. Je n'ai pas besoin de te recommander le secret le plus absolu.

« Et maintenant, adieu, ma mère, ma bien-aimée mère. Si j'étais morte là-bas, dans notre Berry, tu m'aurais donné une croix sous les grands ifs du cimetière. Parfois, le dimanche soir, tu serais venue avec mon frère et ma sœur. Vous êtes pieux à visiter les morts. Et ne voit-on pas les grands ifs de ta fenêtre ?

« J'aurais aimé cela. On doit reposer mieux près de la maison où fut le berceau, sous le regard de ceux qui vous furent chers. J'y pense souvent. C'eût été la douceur de mes derniers moments, si j'avais pu me dire : Ma tombe touchera la tombe de mon père.

« Mais tu es trop pauvre, je le sais bien. Garde le peu que tu as pour tes enfants qui vivent. Moi je dormirai dans un des cimetières de Paris, vastes comme une ville, où il n'y a point de sentier pour aller aux tombes, perdues dans la cohue des sépultures sans nom.

« Je n'ai plus d'amis et tu es loin, ma mère. Je dormirai, je dormirai bien. Nulle voix connue ne m'appellera. L'herbe qui croîtra sur moi n'aura, pour la mouiller, que la rosée. Qui donc m'apporterait une larme ?

« Je dormirai. Dans un mois, si tu venais, ma mère, ne demande pas : où l'a-t-on mise ? Personne ne saurait cela. On rirait de toi, pauvre femme en deuil. Ne viens pas.

« Mon âme ira où tu es, je te le promets, ma, mère...

« ... Je me souviens d'y être venue. C'était au Père-Lachaise, par une matinée de printemps. Il y avait une tombe en marbre blanc avec des larmes dorées. Tout autour, des lilas, des violettes et des roses. Devant la

balustrade, un jeune homme était agenouillé. Il pleurait en effeuillant lentement une fleur.

« — Même, ici, me dit ma compagne, Paris, est le paradis des femmes... »

« Ma mère, je vais aller, moi, dans le paradis de Dieu. »

« Ecoute, on doit souffrir bien plus pour mourir, quand on vécut heureux. La mort est bonne à ceux qui souffrent. Cette jeune fille qui était dans la tombe blanche avec des larmes d'or, on l'aimait, car les fleurs étaient toutes fraîches. Sans doute aussi qu'elle aimait. Un grand deuil, ma mère ! Elle était riche, belle, joyeuse... Qu'ai-je à regretter, moi ? mes pleurs ? »

« Tu diras à ma chère petite Claire d'être bien sage : je la verrai de là-haut ; tu diras à mon petit Henri de penser à moi quand il va approcher de la sainte table pour la première fois. Bel ange ! a-t-il toujours ses grands cheveux blonds ? Je ris, tiens, ma mère, en songeant que je fais encore des questions. »

« Je ris souvent. J'ai peine à pleurer. Mes yeux sont secs et ma tête ardente. Tu ne me reconnaîtrais pas... »

« J'ai oublié de te dire cela : Hier, j'ai vu l'avocat chargé de me défendre. Il me croit coupable. Il me trouve belle. »

« J'ai tout dit, ma mère. Adieu encore, adieu pour toujours. Quand tu auras lu cette longue lettre qui a rendu pour moi plus douces les heures de ma captivité, tu prendras Henri et Claire par la main, tu les mèneras dans mon ancienne chambre, où est le petit portrait. Quand on le fit, j'avais douze ans ; mon père le gardait à son chevet. Vous vous agenouillerez tous trois devant l'image de la Vierge qui est au fond de mon lit et vous prierez Dieu pour la morte. A cette heure-là, je ne souffrirai plus... »

Le docteur referma le cahier et le déposa sur la table.



Chiffon essuya ses yeux endoloris par les larmes.

— Il n'y a plus rien ? demanda-t-elle.

— Plus rien, répondit le docteur.

Chiffon le regarda en face.

— Vous n'avez pas pleuré, dit-elle.

Sulpice garda le silence.

— Oh ! pauvre fille ! pauvre fille ! s'écria Chiffon, elle a bien raison de dire : Je n'ai plus d'amis !

— Vous avez raison de la plaindre, Marie, prononça Sulpice lentement ; elle est innocente et très-malheureuse.

— Innocente aussi de ce vol, n'est-ce pas ? demanda Chiffon.

Le docteur inclina la tête en signe d'affirmation, puis il consulta sa montre et se leva.

— Ma cousine, dit-il, préparez-vous, je vous prie, nous allons partir.

Il avança la main pour sonner Virginie. Chiffon l'arrêta.

— Pas encore, mon cousin, fit-elle ; j'ai à causer avec vous. Je ne connais pas assez le monde pour savoir où vous prenez votre puissance, mais je sais que vous avez de la puissance. Mon amie Solange le dit : je la crois.

— Votre amie Solange ! répéta Sulpice avec surprise.

— Oui, oui ! mon amie ! s'écria Chiffon enthousiaste et plus charmante. Comprenez-moi, mon cousin, je suis Bretonne et entêtée. Je veux la sauver et je la sauverai !

— Comment la sauverez-vous ?

— Ah ! je m'embarrasse bien de cela ! Vous dites que vous m'aimez : je la sauverai par vous.

Sulpice secoua la tête.

— Je l'aime aussi, dit-il à voix basse.

— Et vous la laissez en prison !

— Et d'un mot, je pourrais lui rendre la liberté.

Chiffon était debout devant lui. Ses yeux lançaient des éclairs.

— Pourquoi ne le faites-vous pas ? dit-elle, pourquoi ?

— Pour vous, répondit Sulpice après un silence.

Chiffon recula et son visage se couvrit de pâleur. Un instant elle resta muette. Sulpice sonna et Virginie parut. En entrant, Virginie lorgna le cahier qui restait sur le guéridon. C'était son bien, mais elle n'osait plus y toucher.

— Allez prévenir M<sup>me</sup> Sulpice, dit le docteur ; nous sommes prêts et nous l'attendons.

Quand Virginie fut sortie, Chiffon dit ;

— Moi, je ne suis pas prête.

Elle dégrafa son mantelet et alla s'asseoir au coin du feu.

Les sourcils du docteur se froncèrent.

— Oh ! dit Chiffon, vous ne me faites pas peur !

— Allez-vous être ingrate déjà, ma cousine ? murmura Sulpice.

— S'il faut être ingrate pour la sauver, mon cousin, je serai ingrate !

— Ecoutez moi, ma chère enfant, dit le docteur qui vint s'asseoir à côté d'elle ; je vous ai fait lecture de ce manuscrit, parce que vous le désiriez, d'abord ; vos désirs sont des ordres pour moi. Ensuite, parce qu'il contient certaines choses qu'il vous était bon de connaître. Cependant le manuscrit de votre amie Solange (il appuya sur le mot amie avec complaisance) n'a pas pu vous dire tout ce que j'ai fait pour les vôtres et pour vous depuis que j'existe. Il n'y a qu'un seul être au monde pour savoir cela ; c'est moi. J'arrive au but après des années de peines et de fatigues ; ne soyez pas vous-même la dernière entrave posée en travers de ma route.

Je vous écarterais, ma cousine, comme j'ai écarté toutes les autres.

— Alors, vous voulez me servir malgré moi ? demanda Chiffon révoltée.

— Oui, ma cousine, je le veux.

— Eh bien ! moi, s'écria Chiffon, relevant le gant avec sa vaillance ordinaire, je ne veux plus de vos services, monsieur ! Vous tuez une pauvre fille pour moi, je l'aime mieux que vous ! Avez-vous pu lire sans pleurer, cet endroit où elle dit à sa mère de ne pas vous accuser ? J'ignore en quoi son malheur peut vous aider, mais ma chère mère n'est pas morte ainsi toute jeune volontairement, sans avoir un cœur, n'est-ce pas ! Moi, j'ai le cœur de ma mère. Je mourrai quand on voudra. Vous dites que je suis la fille des grands seigneurs et des chevaliers. Ceux-là me voient, car ils étaient chrétiens et ils sont au ciel. Oseriez-vous dire qu'ils ne sont pas contents de moi !

Sulpice la regardait. Son émotion était tout au fond de son âme, et Chiffon ne pouvait point la deviner sur son visage. C'était bien une Rostan ! Où avait-elle pris cette belle fierté, l'enfant qui s'en allait naguère courant par les foires bretonnes, ou chantant sur les boulevards pour un sou ?

— Vous ne répondez pas, poursuivit Chiffon ; je ne sais pas, moi, en vérité, pourquoi ils disent tous que vous êtes bon ! vous tuez vos amis, et votre femme est malheureuse !

Ce coup-là portait en plein cœur. Sulpice tressaillit, et, durant une seconde, le rouge vint à son front pâle.

Chiffon prit cela pour de la colère.

— Fâchez-vous ! s'écria-t-elle, renvoyez-moi ! Aussi bien, si vous ne me renvoyez pas, je m'en irai toute seule. Vous aimiez mon père et ma mère, c'est bien ; à

cause de cela, vous voulez me donner leur nom et des millions. C'est trop pour être heureuse, des millions, mais on ne choisit pas sa destinée : Va pour des millions ! Je ne sais pas au juste ce que cela vaut. Mais tout l'or du monde, entendez-vous, monsieur le docteur Sulpice, ne vaut ni une larme, ni une goutte de sang. Je ne vous laisse pas même le temps de me faire cette menace qui pendait à vos lèvres, je ne vous laisse pas le temps de me dire : Marie, si vous ne venez pas chez le duc de Rostan, vous perdez une fortune. Je vous dis, moi, à l'avance, et en toute vérité : cette fortune-là, je m'en moque !

Irène entrait en ce moment.

— Ma bonne cousine, lui dit Chiffon, je vous annonce que je vais reprendre ma jupe d'épluehe et mes sabots pour retourner en Bretagne.

Irène alla fermer la porte sur Virginie, qui tâchait de voir et d'entendre.

— Mon Dieu ! reprit Chiffon, ce n'est pas la peine de faire tant de mystère. J'en ai assez de vos grandeurs ! J'avais envie de jouer à la dame et d'avoir des robes de soie. J'en ai eu. Je m'ennuie d'être belle pour d'autres que pour mon Lorient....

— Voilà la chose, ma cousine, interrompit-elle ; votre mari veut que je sois riche. Pour que je sois riche, il faut, paraîtrait-il, que Solange Beauvais meure de chagrin dans sa prison. Approuvez-moi ou ne m'approuvez pas, j'envoie promener cette fortune-là !

Irène s'élança vers elle et lui prit les deux mains.

— Ne me prêchez pas ! dit Chiffon, c'est impossible de me convertir ! Au lieu d'aller chez votre duc, je vais me faire enseigner la route de la prison où est mon amie Solange...

— Son amie Solange ! répéta à son tour Irène qui interrogea Sulpice du regard.

— Elles ont fait connaissance là-dedans, répondit le docteur en montrant le manuscrit de la prisonnière.

Irène saisit le cahier et porta l'écriture à ses lèvres.

Chiffon ouvrit de grands yeux.

— Vous l'aimez donc encore, vous ? demanda-t-elle : c'est bon ! je reviendrai vous voir quand mon cousin Sulpice ne sera pas là. Eh bien ! savez-vous, bonne cousine, je vais aller trouver notre Solange ; je lui dirai que vous l'aimez, je lui dirai que M. de Galleran pleure quand il parle d'elle. Et je raconterai aux juges, ajouta-t-elle en touchant le manuscrit d'un geste énergique, tout ce qu'il y a là-dedans, je le sais par cœur !

— Sulpice ! Sulpice ! s'écria Irène, émue jusqu'aux larmes, résisterez-vous à cela ?

— M<sup>lle</sup> de Rostan, dit Sulpice froidement, ne connaît pas le prix de ce qu'elle refuse. Elle n'a aucune idée d'une fortune semblable à celle de M. le duc. Je la laisse libre. Dans mon opinion, il n'est pas permis de servir quelqu'un malgré lui. Mademoiselle de Rostan agira comme elle l'entendra. Ma maison sera toujours la sienne ; mais les portes de ma maison resteront toujours ouvertes pour sortir comme pour rentrer.

Il prit son chapeau et se dirigea vers la porte.

— Adieu mon cousin, dit Chiffon, je vais sortir et je ne rentrerai pas.

Au moment de passer le seuil, le docteur Sulpice se retourna.

— Avant de m'éloigner, reprit-il, je dois dire à mademoiselle de Rostan que j'ai fait, suivant ses ordres, des recherches pour retrouver son jeune compagnon.

— Lorient ! s'écria Chiffon qui était déjà en train de jeter son camail sur ses épaules.

Irène et Sulpice échangèrent un regard à la dérobée.

Chiffon s'était élancée vers le docteur. Sa fierté était loin. Elle avait un sourire caressant et plein de prières. C'était bien en ce moment notre petite Chiffon d'autrefois.

— Vous l'avez retrouvé ? dit-elle.

— Oui, répondit le docteur, je l'ai retrouvé.

— Où est-il ? où est-il ?

— Tout ce que je puis vous dire, répartit le docteur, c'est que vous auriez vu votre ami chez M. le duc de Rostan.

— Ah ! s'écria Chiffon, qui se redressa indignée, vous voulez m'acheter ? C'est mal. Oui, oui, vous aviez bien trouvé ! je l'aime plus que moi-même ! Mais Dieu me dit de ne pas abandonner cette pauvre femme, même pour retrouver mon Loriot, et Dieu me le rendra sans vous !

En parlant, elle avait noué son mantelet et mis son chapeau. Elle courut vers la porte. Au devant de la porte elle trouva Irène et Sulpice. Irène la pressa contre son cœur. Cette fois, le docteur Sulpice avait des larmes dans les yeux.

— Père, murmura-t-il, les mains jointes et le regard au ciel, Rostan revivra : son cœur n'est pas mort !

## XX

### ACTES NOTARIÉS.

Ils étaient tous les trois assis autour du foyer, Chiffon, Irène et Sulpice. Chiffon était au milieu. Elle avait à répondre à de doubles caresses.

— Qu'aurais-tu fait, enfant chérie, demanda Irène, là-bas, à la prison, avec les geôliers et les gardiens ?

— J'aurais tant prié, répondit Chiffon, qu'on m'aurait laissé entrer près de la pauvre Solange.

— Mais il n'y a point de pitié, ma fille. On a beau prier, on a beau pleurer, la consigne est là. J'y suis allée, moi, qui te parle...

— Oh ! vous, cousine, vous êtes bonne ! interrompit Chiffon, qui jeta au docteur un regard d'espiègle rancune.

Sulpice lissait de la main les belles masses de ses cheveux.

— Lui aussi, reprit Irène, il vaut mieux que nous tous.

Sulpice eut un de ces sourires tristes et doux qui donnaient à sa physionomie une expression si particulière.

— Marie, dit-il, c'est vous qui verrez Solange la première. Je veux que le bonheur lui vienne par vous. Vous irez toute seule et la pauvre prisonnière croira voir son bon ange.

Chiffon lui jeta ses deux bras autour du cou.

— Ce sera aujourd'hui ? dit-elle.

— Demain au plus tard, repartit le docteur ; et maintenant, chère enfant, préparez-vous pour tout de bon. Solange elle-même a grand besoin que vous réussissiez auprès de M. le duc. Quand vous avez dit : je ne veux pas de cette fortune, Marie, vous ne songiez pas au nombre des heureux qu'on peut faire avec une fortune semblable.

— C'est vrai, dit Chiffon qui se leva toute joyeuse ; mon Lorient sera riche !

En la baisant, Irène lui dit à l'oreille :

— Merci pour elle et merci pour moi !

— Est-ce M. de Galleran qui avait volé ? demanda étourdiment Chiffon.

Irène la regarda étonnée.

— Ne lui parlez jamais de cela ! murmura-t-elle.

— En voilà des rentrées et des sorties ! dit Virginie quand elle fut de retour auprès de sa jeune maîtresse ; moi je n'aime pas tous ces mystères-là. Les cachoteries m'agacent. Pour un peu, je demanderais mon compte !

— Comment, Virginie, vous voulez me quitter !

— Je vous suis attachée, mademoiselle Marie, répliqua la camériste, comme le fer s'attache à l'aimant,



comme la vigne s'attache à l'ormeau, sous le beau ciel<sup>1</sup> de l'Occitanie, comme le malheur s'accroche aux créatures d'élite. Mais ça n'est pas amusant, voyez-vous, ce qui vient de m'arriver. J'ai lu bien des romans, je n'en ai jamais laissé un seul à moitié, quoiqu'il y en ait de fièrement durs à finir ! je vas toujours jusqu'au bout ; il m'en faut pour mon argent. Voilà donc la première fois que je reste, comme on dit, le bec dans l'eau ; ça m'humilie.

— Soyez tranquille, dit Chiffon, nous irons délivrer ensemble la pauvre Solange...

— Vrai ! ça ne finit donc pas en noir ?

— En rose, ma fille ! on ne pleure plus que de joie.

— Ah ! fit Virginie désappointée, comme on dit : en queue de poisson. Alors, ce n'était pas la peine !

Dans le salon, Sulpice et Irène étaient seuls. Le docteur avait pris un livre.

— Vous ne voulez pas me parler, Sulpice ? dit Irène.

Le docteur ferma son livre aussitôt. Irène pressa une de ses mains entre les deux siennes.

— Je vous en prie à deux genoux, Sulpice, mon mari, reprit-elle en baissant la voix, prenez des précautions...

— Cette femme veut me tuer, n'est-ce pas ? interrompit Sulpice avec un sourire railleur.

— Oui, cette femme veut vous tuer, je vous le dis. J'en suis sûre. Les moyens sont préparés. Le meurtrier a reçu les arrhes, et l'arme est déjà dans ses mains.

— Comment savez-vous cela, Irène, si vous ne m'avez pas désobéi ?

Le regard de la jeune femme se baissa sous celui du docteur. Il reprit :

— Je suis trop orgueilleux pour être jaloux, Irène,

mais mon amour pour vous, c'était votre confiance et votre obéissance...

— Mon amour à moi, interrompit Irène avec passion, mon amour pour vous, Sulpice, c'est mon être tout entier ! Pourquoi m'avez-vous donné jadis une part de votre vie si vous ne vouliez pas que je vous aimasse uniquement et par-dessus tout ? C'est vous qui êtes en moi-même, Sulpice ; et ce que j'appelle ma pensée retourne à son principe en allant à vous. Parfois, ceux qui sont trop forts, regardent trop haut : Ils ne voient pas le danger qui rampe à leurs pieds...

Sulpice bâilla légèrement et dit :

— L'histoire à jamais effrayante de l'astrologue qui se laissa choir au fond d'un puits !

Ce n'était pas la nature de Sulpice de répondre ainsi par la raillerie vulgaire à l'expression d'un tendre sentiment.

— Mon mari, mon mari, je ne vous reconnais plus ! balbutia Irène les larmes aux yeux.

— Vous exagérez tout, dit Sulpice en détournant la tête ; avez-vous vu votre mère, ce matin ?

— Je la vois chaque jour.

— Comment va-t-elle ?

— Il y a en elle depuis longtemps plus de raison et des souvenirs plus précis. Elle se plaint souvent de ne plus vous voir, Sulpice.

— Ne lui parlez de moi que le moins possible, Irène, dit le docteur en changeant de ton ; je voudrais qu'elle m'oubliât, si c'est possible.

— C'est impossible ! répartit la jeune femme vivement ; Madeleine de Rostan n'oubliera jamais son sauveur.

— Mon Dieu ! chère, dit Sulpice, comme s'il eût voulu, par sa simplicité affectée, gourmander la chaleur

qu'Irène mettait à parler, c'est un souhait de médecin, voilà tout. Je répète que j'ai cessé à dessein de voir votre mère. Ai-je besoin d'ajouter que mon respect et mon dévouement à son égard n'ont point diminué? Je répète encore que pour le succès de ma tentative suprême, je désirerais que, momentanément, elle pût m'oublier.

Irène garda un instant le silence. Sulpice reprit son livre.

De grosses larmes coulèrent sur la joue pâle de la jeune femme. Elle se leva et traversa la chambre sur la pointe des pieds. Sulpice fit mine de ne la point entendre.

Dès qu'elle fut partie, il appuya sa tête contre sa main.

— Elle va chercher l'enfant, murmura-t-il.

Puis il ajouta, tandis que son regard se noyait dans le vide :

— La femme essaie toujours d'éloigner l'heure du combat. Pauvre Irène bien-aimée! Après cette lutte, d'autres luttes, c'est la vie. Vainqueur ici, je me prendrai corps à corps avec la science... et la science veut tout l'homme! et l'homme n'en voit point le bout!

Irène revint, en effet, tenant dans ses bras une petite fille aussi rose, aussi belle, aussi jolie que cet adorable enfant de Somerset-House, le chef-d'œuvre de Lawrence — Lawrence, le peintre qui fait sourire et pleurer toutes les mères.

— Laissez votre livre, dit-elle presque gaiement, et prenez Madeleine sur vos genoux.

Sulpice tendit ses deux bras. Il trembla en pressant l'enfant contre son cœur. La belle petite fille ramageait. Sait-on ce qu'elles disent? Cela ennuie les indifférents. Le père et la mère écoutent : c'est plus doux qu'une

strophe de Lamartine, c'est plus beau qu'une phrase de Beethoven. Et les plus grands, les plus graves sont ceux qui s'amuseut le mieux à cela.

La petite Madeleine était sur les genoux du docteur ; Irène dit :

— Vous voyez bien que vous n'avez pas le droit de jouer ainsi votre vie !

Sulpice éleva l'enfant au-dessus de sa tête.

— Seras-tu une bonne femme, Madelinette ? dit-il ; obéiras-tu à ton homme ?

— Non, répliqua fermement Madeleine, je veux à Dada !

Sulpice, cédant à ce légitime désir, la mit à cheval sur sa cuisse, et la fit trotter. La petite fille, heureuse, criait et riait.

— Il y a des femmes qui ont leur mari tout à elles, pensait la pauvre Irène.

— N'est-ce pas, Madeleine, reprit-elle, que tu mourrais si tu perdais ton père ?

— Oh ! oui, répondit Madeleine, encore ! encore ! à dada !

— A l'âge qu'elle a, ma femme, dit Sulpice, vous étiez déjà tout à moi. Je vous berçais, je vous aimais...

— Plus qu'à présent, interrompit Irène.

— Que faut-il donc faire pour vous prouver que je vous aime ?

— M'entendre.

Sulpice déposa l'enfant entre les bras de sa mère.

— Irène, reprit-il, j'ai besoin de votre vie comme vous avez besoin de la mienne. Je vous ai dit que vous risquiez votre vie chaque fois que vous entrez dans un état de somnambulisme. Vous avez emprunté le secours d'un homme pour aller contre ma volonté. C'est plus qu'une désobéissance, c'est presque une trahison. Nous

ne sommes pas un ménage ordinaire, ma femme, et ceux qui connaissent le cœur humain savent que ces liens trop étroits sont les plus faciles à rompre... Laissez-moi parler, je vous prie, et ne prenez pas la peine de vous défendre, je ne vous accuse point. J'ai su votre première entrevue avec M. de Galleran à Saint-Pierre de Berchère. Vous ne pouvez pas m'objecter que moi-même je vous l'ai adressé : l'entrevue avait précédé ma lettre. J'ai su votre visite à ce même M. de Galleran, chez lui, rue Neuve-des-Mathurins. Si vous m'aviez demandé conseil, peut-être ne l'auriez-vous pas choisi pour une intimité si grande.

— Je voulais savoir, dit Irène. Quand un danger vous menace, je le sens. Je voulais vous sauver!

— Encore une fois, reprit Sulpice, je ne vous reproche rien de ce que le monde appelle crime ou même faute ; je vous reproche d'avoir voulu me porter secours malgré moi ; je vous reproche de mettre votre jugement à la place du mien, au risque d'entraver ma marche.

Mais tout ceci ne plaisait point à ce beau petit ange de Madeleine, qui demanda impérieusement :

— Dada, papa! dada!

Sulpice la reprit sur ses genoux, et ce fut en fournissant un temps de galop franc qu'il poursuivit :

— Une bonne femme doit obéir avant tout... n'est-ce pas, Madeleine? Quand vous avez voulu me révéler le prétendu danger qui me menace, j'ai refusé de vous entendre. De là vos tristesses et vos pleurs. J'ai refusé de vous entendre, parce que je savais avant vous ce que vous alliez me dire, et parce que je désapprouvais la manière dont vous l'aviez appris. M. de Galleran aime Solange ; cela le réhabilite à vos yeux et peut-être aux miens. Ce n'est pas une raison pour le mettre entre vous et moi. Faut-il maintenant vous parler du monde?

Madeleine, mon trésor, vous serez une fière écuyère ! Je sais braver le monde, mais au besoin seulement. Ce sont des fous qui jettent au monde l'inutile défi. M. de Galleran n'est pas l'homme qui récompensera l'avenir de Solange : Certaines fautes ne se rachètent que par la mort...

— Quoi ! voulut interrompre Irène.

— Oh ! Madelinette ! ma perle ! les belles couleurs que tu as ! reposons-nous, maintenant, car il ne faut pas abuser de l'équitation.

Il coucha l'enfant sur son sein comme s'il eût été sa mère, puis il reprit :

— Solange ne connaît pas son propre cœur. Mais c'est de vous-même que je veux vous parler, Irène. Qu'avez-vous appris dans votre sommeil ? Quelles paroles M. de Galleran a-t-il notées sur ses tablettes ? Que vous a dit la fameuse mèche de cheveux ?

— Il est donc vrai que vous savez tout ! balbutia Irène.

— La marquise veut me tuer, continua Sulpicé ; comment pourrait-il en être autrement puisque je la gêne, et qu'elle n'a jamais reculé devant le sang ? Elle a pour complice le vieux Jean Fouril : c'est naturel. L'instrument choisi pour me frapper est Nieul, l'ancien domestique du château.

— Mais le piège qu'on doit vous tendre... dit Irène.

— La marquise est habile. Le piège est bien imaginé, quoiqu'un peu romanesque...

— Il était terrible, Sulpice ! terrible ! fit Irène toute pâle ; si l'on n'eût pas été prévenu. Vous autres, médecins, vous êtes comme les prêtres, vous ne pouvez pas refuser votre ministère. Et ce Nieul que vous avez déjà soigné par charité...

— Nieul était bien choisi. La Morgatte est habile,

Madeleine, la belle, au lieu de dormir, mettait tous ses soins à dénouer la cravate blanche de son père. Sulpice l'ôta de son cou, et la lui livra tout entière. Il n'y avait pas au monde d'enfant mignon pour savoir chiffonner comme Madeleine !

— Puisque vous avez tout découvert, dit Irène, me voilà bien rassurée. Nieul aura beau envoyer, vous n'irez pas.

Irène ne parlait pas selon sa pensée.

— J'irai, dit Sulpice.

Puis il ajouta en s'animant par degrés :

— C'est vous tous qui m'avez poussé dans cette voie. Mon père est au ciel, et je ne sais pas ce que c'est que la vengeance. Ce n'est pas pour venger mon père que je travaille, c'est pour lui obéir. Mon père eût fait ce que je fais, peut-être autrement, peut-être mieux, mais il n'eût pas pu donner à un dévouement une plus grande part de sa vie. Je ne vous parle pas souvent de cela, Irène, parce que je veux votre amour, et non point votre reconnaissance. Ma tâche est difficile. J'ai devant moi des obstacles auxquels vous n'avez même pas pu songer. Si j'étais en face d'un homme, j'aurais pour répondre ce jeu vaillant et stupide de l'épée. Si j'étais en face de la première venue, je pourrais m'adresser à la justice humaine. Mais cette femme a porté le nom de Rostan, et je ne veux pas salir d'avance, par le scandale, le nid d'où sortira cette nouvelle race de Rostan, qui sera mon ouvrage, avec la permission de Dieu. Quand je suis seul, j'interroge mon père. Il faut que le nom de Rostan reste pur.

— Mais alors... fit Irène.

— Et pourtant, reprit Sulpice, il faut que cette femme meure. Tant qu'elle vivra, il n'y aura point de sûreté pour le fils de votre mère, point de sûreté pour la fille

de Victoire. Tant qu'elle vivra, mon œuvre sera inachevée.

— Quel est votre dessein ?

— Irène, si ce Nieul me fait appeler pendant mon absence, ne me le cachez point. Envoyez-moi chercher au plus vite. Croyez en moi, n'essayez pas de m'aider, nous touchons au but, et je ne crains plus que vous seule.

Irène baissa la tête. Sulpice prit sa main qui était glacée et la baisa.

— Allons, Madelinette, dit-il en se levant, vous voilà endormie, et vous souriez comme un chérubin du ciel. A quoi rêvent ces anges pour avoir de pareils sourires ?

C'est la conscience des bonnes actions qui donne les doux rêves, et Madeleine, la belle, avait fait une guipure de la cravate blanche du docteur.

A cette heure il y avait joyeuse réunion de famille chez le roi Truffe. Autour de la grande cheminée se rangeaient les de Morges, Astrée, Fernand, et l'autre Marie de Rostan, la rivale de Chiffon, qui n'était autre que ce petit coquin de Lorient. François de Rostan fumait sa pipe dans le jardin. Il avait beaucoup diminué depuis un mois, bien qu'il bût le double. Il avait des chagrins.

Mais, quelque chose de triste, c'était le changement qui s'était opéré chez ce pauvre roi Truffe. Il était encore bouffi, mais cela tombait lamentablement, comme si chacune de ses joues eût été une vessie mal pleine. Ses yeux ternes s'enfonçaient sous la ligne presque incolore de ses sourcils. Les mèches plates de ses cheveux grisonnants se collaient à son front déprimé. Sa bouche s'affaissait ; son triple menton cédait à sa cravate, comme un gros œuf de tortue, rompu à trois plis. Tout cela dépérissait ; rien ne tenait ; l'armature nécessaire manquait à cette



flasque apparence du bonhomme. On se demandait presque comment cela gardait encore forme humaine.

Solange n'était plus là, l'empoisonneuse. Depuis son départ, le roi Truffe s'en allait en vérité grand train.

Le bon vieux médecin, type et symbole que nous avons vu dans le salon de la marquise Astrée, expliquait fort pertinemment ce phénomène. Il prouvait, par des exemples nombreux et frappants, que les gens habitués à être journellement intoxiqués meurent dès qu'on cesse de les assassiner.

L'arsenic, entre autres substances calomniées, engraisse et tient en fraîcheur. C'était, dit-on, l'unique secret de Ninon de l'Enclos.

Il s'agit de savoir s'en servir.

Le roi Truffe se mourait faute d'arsenic. Le bon vieux médecin lui ordonnait la saignée.

Et il disait chaque matin avec cette douce gaieté qui le rendait si agréable :

— M. le duc vivra cent ans ! cent ans !... sauf les cas de force majeure.

C'était désormais la marquise Astrée elle-même qui servait de femme de chambre au roi Truffe. On doit penser s'il était bien soigné.

L'étoile de la famille de Morges s'éclipsait notablement. La comtesse avait eu beau expliquer à M. le duc que les jeunes filles sont des êtres bizarres qui se font un jeu de repousser ce dont elles ont le plus d'envie, M. le duc avait compris les répugnances de Gabrielle. Gabrielle voulait entrer au couvent. Madame la comtesse et le vidame de Pomard commençaient à désespérer.

On ne songeait plus guère qu'à tirer pied ou aile de la succession ; car la succession était pour ainsi dire ouverte. Le roi Truffe baissait à vue d'œil.

Le notaire déjeunait et dînait à la maison. Quantité de projets de testament avaient été faits, puis défaits. Le bonhomme montrait une certaine répugnance pour ce genre de récréation.

Madame la marquise occupait la place d'honneur, rayonnante de calme et de beauté. Auprès d'elle était Lorientte qui ne déplaisait point à M. le duc, et qui pouvait à bon droit passer pour son héritière présumptive.

De l'autre côté de Lorientte se trouvait M. Fernand de Rostan, rajeuni par l'air modeste et candide qu'il se donnait. — Ensuite venait le notaire commensal, puis le poète Sensitive qui ne désespérait pas d'être couché utilement sur le testament — puis M. et madame de Morges un peu moroses, — puis Gabrielle, pâle et triste, auprès du roi Truffe, plongé dans un demi-sommeil.

Nous n'avons pas besoin de dire que Lorientte faisait pour la meilleure part, les frais de l'entretien. On s'extasiait à la ronde sur sa gentillesse, sur sa candeur, sur sa grâce naïve. Chaque parole qu'elle disait avait un succès fou. Madame la marquise employait toute son adresse à la pousser en avant quand il le fallait, à la retenir quand Lorientte prenait le mors aux dents.

Le roi Truffe se déridait parfois aux saillies de cette chère enfant. Fernand lui faisait les yeux doux par ordre de la marquise : car M. le duc avait caressé ce rêve de voir unis ses deux héritiers.

Cela lui remplaçait le couronnement de la rosière et l'on s'occupait déjà des menus détails de la cérémonie.

Quant à Sensitive, cet esprit fin et véritablement subtil, l'odeur de sainfoin et de coquelicot exhalée par cette jeune Bretonne, l'enivrait. Il entendait, quand elle parlait, des tic-tac de moulin, à moins que ce ne fût la

voix sévère de l'Océan sur les grèves. Il n'avait qu'à fermer les yeux pour voir des guirlandes de bluets, des épis entrelacés, des rateaux, des brouettes et des faucilles.

Il lui avait déjà demandé deux ou trois fois :

— Mademoiselle Marie, ne regrettez-vous pas un peu la chère odeur des étables? Ah! ah? la noire! la grise! mademoiselle Marie; et celle qui est marquée de roux, comme les grands bœufs de je ne sais plus qui!

Sensitive oubliait volontiers le nom des poètes, ses confrères.

— Dites-moi, reprenait-il, préférez-vous la pervenche à la fleur de chicorée sauvage? Je connais tout cela, moi! Nous irons à Meudon cet été; vous retrouverez la belle ature...

— C'est les coucous qui fait de beaux bouquets, répondait Lorientte, et n'y a point de vaches grises chez nous.

On riait. Sensitive se pâmait d'aise.

— Voyez-vous, faisait-il observer à ses voisins, cet arôme champêtre me remonte comme un verre d'excellente liqueur. Il y a des nuances : Un petit garçon n'aurait pas répondu cela. Les petites paysannes ont l'esprit légèrement moqueur et très-caressant. Je vous demande pardon, mademoiselle Marie, d'employer le mot petite paysanne en parlant de vous, personne ne respecte mieux que moi l'illustre nom que vous portez.

Il salua le roi Truffe.

— N'y a pas d'affront, dit Lorientte, ça m'est égal.

Il trônait admirablement bien, ce petit Lorient. Il avait un aplomb à l'épreuve. En un mois, Chiffon avait perdu les trois quarts de ses locutions villageoises. C'était une Parisienne prédestinée. Lorient, lui, n'avait rien perdu ni rien gagné. Il avait, en vérité, l'air d'une belle grosse

filles de la campagne, et tout le monde s'y trompait de bonne foi.

Du reste, notre petit Lorient n'était nullement complice de l'intrigue qui se tramait autour de lui. On ne l'avait mis dans aucune confiance. Il n'était pas curieux. Sa position présente lui plaisait trop pour qu'il eût la pensée de regarder au dehors. Il jouissait de la vie avec toute la sensualité d'un adolescent plein de santé, doué d'un appétit dévorant. Il faisait quatre repas sérieux par jour, sans compter les chatteringes ; il dormait des nuits de douze heures dans de beaux draps fins et ronflait sur des oreillers garnis de dentelles ; il se mettait des odeurs partout pour sentir bon, et l'histoire dit qu'il embrassait assez souvent sa camériste étonnée : une jolie fille qui lui achetait de l'eau-de-vie en cachette.

Si le poète Sensitive avait su que mademoiselle Marie de Rostan aimait l'eau-de-vie, quelle étude ! Il aurait dit : Ce n'est pas un petit garçon qui ferait cela !

Lorient, plus heureux qu'un coq en pâte, se laissait vivre, dédaignant le passé et n'ayant nul souci de l'avenir.

Depuis quelques minutes, la conversation languissait dans le salon du roi Truffe. Madame la marquise avait fait un signe au notaire qui s'était rapproché du bonhomme, un autre signe à Fernand qui avait pris la main un peu rougeaude de sa cousine Lorientte. Madame la marquise se leva et se rapprocha de M. le duc.

— Monsieur, dit-elle au notaire avec reproche, je vous avais prié de ne point fatiguer notre cher cousin. N'a-t-il pas du temps de reste pour songer à toutes ces affaires ?

— Du temps ! répéta le roi Truffe, dont le pauvre bon visage s'ennoblissait par la tristesse, du temps, ma

belle cousine ! si l'on pouvait acheter des années avec de l'or...

— Mais, grand Dieu ! s'écria madame la comtesse de Morges, qui donc vous met de semblables idées dans la tête, mon cher duc ? Vous parlez comme si vous étiez à la mort, tandis que, Dieu merci ! les bulletins du docteur sont de plus en plus rassurants.

Le roi Truffe secoua la tête.

— Ah ! reprit madame de Morges en se penchant à son oreille, je sais bien ce qu'il vous faudrait, pauvre ami ! Vous êtes si bien fait pour apprécier les douces joies du cœur ! Une compagne aimante et dévouée...

Le roi Truffe tourna son regard languissant vers Gabrielle de Morges qui rêvait, toute pâle aussi et bien changée.

— Elle reprendrait sa gaieté du même coup ! dit audacieusement la comtesse.

Astrée, penchée à l'autre oreille, prit les deux mains de M. le duc.

— Voyez ces deux enfants, murmura-t-elle ; délicieux tableau pour un père ! Et n'êtes-vous pas effectivement leur père, puisque tous les bonheurs leur viendront par vous ?

— C'est justement pour assurer leur avenir... voulut insister le notaire.

Mais la comtesse de Morges se récria. Le Vidame de Pomard et Astrée elle-même firent chorus. Sensitive aimait assez à entendre parler testament. Il procurait des billets de spectacle au notaire et vivait d'espoir.

— Je me sens faible aujourd'hui ; dit le bonhomme qui renversa sa tête sur le dossier de la bergère.

— C'est le temps, insinua madame de Morges ; j'ai ma névralgie dans la tempe gauche.

Le vidame de Pomard se disait :

— Si ça ne nous rapporte rien, il n'y a plus de justice en cet univers! s'être ennuyé ainsi pendant des mois entiers!

Il tourna la tête pour dissimuler un bâillement désespéré.

— Pauvres chers enfants! reprit le roi Truffe qui essuya une larme, car la pensée de sa fin prochaine le faisait souvent pleurer; me regretterez-vous?

Il s'adressait à Fernand et à Lorientte.

Lorientte dit oui tout uniment. Fernand fit un discours. Le roi Truffe pensa tout haut :

— Je veux qu'ils soient heureux.

Il se redressa sur sa bergère avec l'aide d'Astrée. Un peu de vie se ralluma dans son regard.

— Ma détermination est prise, dit-il; je suis entouré ici d'amis; qu'on me lise le projet de testament et les actes de notoriété.

Un long soupir s'échappa de la poitrine d'Astrée. Madame de Morges courba la tête. Le vidame eut à l'intérieur un épanchement de jurons. Gabrielle ne savait même pas ce dont il s'agissait.

Le notaire tira de sa poche une liasse de ces papiers rudes au toucher, robustes, jaunâtres, forts comme du carton, de ces bons papiers où le progrès n'a pas encore mis du coton, des papiers sérieux, des papiers d'affaires, des papiers qui méprisent avec raison le papier à lettre et le papier de lettres.

Papiers à contrats, papiers à donations entre vifs, à testament, chers papiers qui enveloppent des champs, des futaies, des moulins, des châteaux, des rentes sur l'État, des maisons à six étages.

Pour ces papiers, Sensitive infidèle eût renié l'aubépine en fleurs, la sombre verdure des houx, et même les

petits lézards qui courent en zigzag sur les murailles crevassées !

Il se fit un silence. Le notaire essuya ses lunettes et commença :

« L'an mil huit cent cinquante-deux, le vingt-neuf novembre, ont comparu devant maître... et son collègue : 1° le sieur Durand de la Pierre (Joseph-Pierre-Corentin), employé du commerce, majeur, domicilié à Paris, rue du vieux-Colombier, 31, soussigné ;

« 2° Dame veuve Rio (Célestine-Sidonie), rentière majeure, domiciliée à Paris, place du Caire, 1, soussignée ;

« 3° Touril (Jean-François), négociant, majeur, domicilié à la Chapelle-Saint-Denis, près Paris, rue de la Goutte-d'Or, n°..., soussigné ;

« 4° Gandeau (Pierre-Marie), ancien sous-officier de la douane, retraité, majeur, domicilié à Plouësnon (Côtes-du-Nord), soussigné,

D'une part ;

D'autre part,

« 1° Le sieur Jean de Rostan, rentier, mineur, domicilié en son hôtel à Paris, rue de Matignon, soussigné ;

« 2° Demoiselle Marie de Rostan, rentière, mineure, même domicile.

« Et a été déclaré :

« 1° Par le sieur Durand Delapierre (Joseph-Pierre-Corentin) aux qualités que dessus, qu'il est à sa connaissance personnelle et immédiate que le quatre novembre mil huit cent trente-cinq, la demoiselle Victoire-Félicité-Marie de Rostan, fille de feu le comte de Rostan du Boscq, en son vivant capitaine de la marine du roi, a mis au monde un enfant du sexe féminin, dont le père était Antoine de Rostan, marquis de Maurepar, cousin

de ladite Victoire, en ce temps condamné par contumace pour fait de rébellion. Il y avait promesse de mariage. Ledit enfant, du sexe féminin, déposé, la nuit du 6 novembre, même année, au cimetière de Saint-Cast, fut recueilli par le nommé Méruel (Nicolas), douanier de la brigade de Saint-Jacut-en-Mer. Ledit enfant reçut le nom de Marie sur les fonts du baptême. Le soussigné ne l'a jamais perdue de vue et affirme sous son serment que c'est la demoiselle de Rostan (Marie) aux qualités et domicile que dessus.

« 2° Par le même sieur Durand de la Pierre, que dans ladite nuit du six au sept novembre, même année mil huit cent trente-cinq... »

— Si M. le duc le désire, interrompit ici le notaire, on peut abréger.

— Lisez tout, répliqua le roi Truffe.

— Par le fait appuya Sensitive, ces vieilles et vénérables formes qui se sont perpétuées à travers tant de révolutions ont je ne sais quel parfum...

Loriotte avait sommeil ; le jeune M. Fernand, autrement dit Jean de Rostan, affectait une candide indifférence, et madame la comtesse de Morges avait déjà dit trois fois :

— Ceci n'a aucune valeur légale.

— Outre que cela prouve, avait ajouté le vidame de Pomard, que mademoiselle de Rostan serait un enfant naturel.

— Je vous ferai observer, répondit le notaire, que ces actes ne tendent point à constituer des droits successifs, mais uniquement à établir, le cas échéant, l'identité des deux derniers rejetons de la maison de Rostan.

Il reprit ses cahiers et desserrait les lèvres pour continuer sa lecture, lorsque la porte s'ouvrit tout à coup. Un valet annonça à haute voix :



— Monsieur le docteur Sulpice !

La marquise Astrée serra le bras du notaire. Le couple de Morges eut un sourire. Fernand pâlit, et le roi Truffe se levant avec peine, fit deux ou trois pas chancelants au devant de Sulpice.

## XXI

### BATAILLE DE DAMES.

Ceci était un évènement. Il y avait déjà plusieurs jours que le docteur Sulpice n'avait mis les pieds dans le salon de Rostan. M. le duc l'avait mandé dix fois pour le moins sans que Sulpice fût venu à son appel. Irène aussi semblait s'être éloignée. Elle avait eu une entrevue hors de l'hôtel avec M. le marquis de Rostan, son père. Le grand Rostan, au sortir de cette entrevue, avait bu une demi-bouteille de rhum, et son ivresse avait tourné aux larmes.

Sulpice prit la main du roi Truffe et le reconduisit à son fauteuil. Le pauvre bonhomme se rassit tout tremblant. Sulpice resta debout auprès de lui, les yeux fixés sur ses yeux et sans lui lâcher la main. Il se faisait un grand silence dans le salon.

— Il semble que la vie revient en moi, dit le roi Truffe, dont les paupières se baissèrent et rendirent une

larme ; la chaleur redescend dans mes jambes glacées ; ma tête est moins brûlante ; mon souffle ne blesse plus ma poitrine. Vous seul au monde pouviez me guérir. Pourquoi m'avez-vous abandonné ?

— Monsieur le duc, répondit Sulpice, le médecin n'a d'action que sur la maladie, et la médecine n'agit que par des remèdes. Vous avez d'autres ennemis que la maladie, et bien souvent je n'ai point trouvé en vous la trace que mes médicaments laissent après eux.

— J'ai été trahi, je le sais bien ! s'écria le bonhomme. Vous voulez parler de cette malheureuse Solange. Moi qui l'aimais tant ! moi qui l'appelais ma fille !

Sulpice lâcha sa main, et, sans baisser la voix :

— C'est moi qui avais placé Solange Beauvais auprès de vous, monsieur le duc, dit-il ; Solange Beauvais n'a jamais rien fait que par mon ordre.

Vous eussiez entendu une mouche voler dans le salon du roi Truffe.

— Justice tardive ! murmura Fernand après un long silence ; cet aveu fait à propos eût épargné à Solange bien des jours de torture.

Le docteur ne répliqua point à Fernand et ne regarda pas de son côté.

— Monsieur le duc, reprit-il, si ce jeune homme est, comme on le dit, le fils de François Rostan, ma femme est sa sœur. Je connais ce jeune homme. Je connais tous les gens qui vous entourent. C'est pour cela, monsieur le duc, que j'ai cessé de vous donner mes soins.

Il y eut un murmure. Le roi Truffe se redressa.

— Quiconque veut rester mon ami doit se taire quand le docteur parle ! s'écria-t-il avec l'énergie de la peur ; docteur, ajouta-t-il, ayez pitié de moi ! Docteur, si vous voulez, je me donnerai à vous tout entier. J'irai habiter votre maison. Vous serez mon héritier...

Sulpice fit un geste si fier que le pauvre roi Truffe resta bouche béante et sans parole.

— J'ai déshérité Irène de Rostan quand je lui ai donné mon nom avec mon amour, prononça lentement Sulpice. Elle n'a plus de père, parce que je méprise son père ; elle n'a plus de famille, parce que je suis sa famille.

Fernand sourit et murmura :

— En revanche, elle a un amant.

Le docteur traversa le cercle et vint à lui sans colère.

— J'ai entendu, monsieur Fernand, dit-il, quoique vous ayez parlé bien bas. Ce mot me prouve que vous êtes imposteur et non point dupe : car Jean de Rostan, alors même qu'il aurait votre passé, n'insulterait pas sa sœur ! Vous m'appelez sorcier quand vous vous moquez de moi. Voulez-vous que je tire votre horoscope ? Vous avez trois jours à vivre, monsieur, et c'est Robert de Galleran qui vous tuera.

Fernand n'était pas un lâche. Il essaya de se lever, mais un poids écrasant le tenait cloué à son siège. Il était livide plus qu'un mort.

— Que vous a-t-il dit ? demanda la marquise Astrée, quand Sulpice eut pris place au centre du cercle.

— Rien, répondit Fernand, qui passa le revers de sa main sur son front comme un homme qui s'éveille.

Il se fit encore un silence. Le grand Rostan vint aux carreaux voir qui était entré dans le salon. Dès qu'il aperçut le docteur Sulpice ; il tourna le dos et alla finir sa pipe au bout du jardin.

Sulpice seul restait calme. Les de Morges et Sensitive avaient cette émotion qu'on éprouve au théâtre à l'approche d'une situation capitale. Ils n'étaient pas directement intéressés à la question, mais les de Morges eussent donné volontiers un coup d'épaule pour aider à la défaite d'Astrée.

Le notaire feuilletait ses papiers avec une impatience visible.

Loriot ne subissait pas beaucoup cette influence étrange du docteur Sulpice, qui agissait si puissamment sur les autres assistants. Loriot fixait sur le docteur son regard un peu effarouché, mais curieux. Il reconnaissait très-bien l'homme qu'il avait vu à l'auberge de Maintenon et dont il avait dit : Celui-là est beau comme un roi !

Loriot se souvenait que cet homme avait parlé avec bonté, et qu'il avait caressé la joue de Chiffon en lisant le prix des mets sur la carte, ce qui avait déterminé leur fuite de l'auberge.

Depuis lors, Loriot avait mangé de bien meilleures choses et qui ne lui avaient rien coûté. Mais Chiffon ! la pauvre petite Chiffonnette ! Figurez-vous que, depuis le matin, Loriot avait une idée. Chiffon qui était une vraie femme, elle, et bien gentille, avait peut-être trouvé à se perdre...

Loriot avait pensé à cela pendant plus de dix minutes en différentes fois. C'était beaucoup pour un parvenu. Cette idée le piquait.

— Si je savais où elle est, se disait-il, je lui enverrais de quoi, pour pas qu'elle se perde.

Constatez ceci : Loriot avait cherché de bon cœur les moyens de se perdre lui-même, mais il ne voulait pas que Chiffon se perdît, bien qu'il ignorât ce que c'était au juste.

— Dois-je poursuivre ma lecture ? demanda le notaire.

Le roi Truffe regarda Sulpice d'un air timide.

La marquise Astrée dit :

— Non, pas à présent.

— Je vous prie de poursuivre, dit au contraire Sulpice en s'asseyant, je suis venu pour entendre cela.

— Ce sont des affaires de famille... voulut objecter la marquise.

L'argument n'était pas heureux.

— Ma femme se nommait Irène de Rostan, répliqua simplement le docteur.

Malgré l'avis de Sensitive qui trouvait beaucoup de charme aux actes notariés, nous ferons grâce au lecteur de la déclaration des trois autres témoins. Les deux premiers, madame veuve Rio et Jean Touril affirmaient le dire de M. Durand de la Pierre en termes identiques. Le troisième, Pierre Gandeau, que nous avons vu, au prologue de cette histoire, se formaliser du sobriquet de Fricandean, déclarait que Jean et Marie de Rostan, recueillis tous deux par son camarade Nicolas Mérueil, avaient quitté la paroisse de Saint-Cast depuis nombre d'années et s'étaient vraisemblablement dirigés sur Paris.

Une déclaration insuffisante, mais sincère, donne beaucoup de prix à des mensonges hardiment affirmés.

Le docteur Sulpice écouta la lecture de ces diverses pièces d'un visage impassible.

— Maintenant, dit le notaire, nous allons passer au projet de testament.

— C'est triste à en mourir! murmura la comtesse de Morges. Voyez! cette pauvre Gabrielle a l'air d'un fantôme!

Gabrielle releva les yeux. Elle rencontra ceux de Fernand, et devint rose depuis le sein jusqu'au front.

Les sourcils du docteur Sulpice se froncèrent. Il la regarda fixement pendant une minute. Elle s'agita sur son siège comme si elle eût éprouvé un léger malaise, puis elle se leva et vint droit à lui.

— Je veux être religieuse, lui dit-elle à l'oreille.

— Qu'avez-vous donc, Gabrielle? demanda le vidame de Pomard.

Gabrielle s'éloigna du docteur et sembla surprise elle-même de son action. Son père voulut l'interroger; elle ne put répondre que par ses larmes.

— La pauvre enfant, dit madame la comtesse au roi Truffe, ne peut plus dissimuler son chagrin. Ah! monsieur le duc, elle eût fait le bonheur d'un mari!

Mais le roi Truffe n'était vraiment pas en train de se laisser faire la cour.

— Que pensez-vous de cela, monsieur le docteur? demanda-t-il en montrant le portefeuille du notaire.

— Je connais madame veuve Rio, répondit Sulpice; je connais aussi Lapierre, Jean Touril et Pierre Gandeau. Ce qu'ils disent de la naissance des enfants est vrai. Quant à la question d'identité, c'est affaire entre chacun d'eux et sa conscience. Voyons le testament.

Le testament, fait en due forme, fut lu par le notaire au milieu du silence général. Il établissait pour légataires universels Jean de Rostan et Marie de Rostan. Le nom de l'exécuteur testamentaire restait en blanc, et le dernier paragraphe annonçait plusieurs legs particuliers, inutiles à détailler présentement.

— Ma cousine, dit Fernand à Lorientte, joignez-vous à moi pour remercier notre généreux parent.

— Ah! dame! je veux bien, par exemple! s'écria Lorientte; que je prierai le bon Dieu pour lui jusqu'à la fin de ses jours, sans parler que je porterai son deuil en grand noir...

La marquise lui pinça le bras jusqu'au sang.

Lorientte eut envie de lui détacher un coup de pied, maintenant qu'elle était héritière; mais elle se contint, et Fernand, la prenant par la main, la conduisit jusqu'au roi Truffe. Celui-ci les repoussa doucement.

— Je veux d'abord et avant tout avoir l'avis de mon docteur, dit-il.

— Mon avis ne peut être douteux, monsieur le duc, répondit Sulpice ; c'est moi-même qui vous ai donné la première idée d'employer votre fortune à la restauration de la maison de Rostan. Mais le notaire a oublié une clause : le mariage nécessaire de vos deux héritiers.

— C'est juste ! c'est juste ! s'empressa de dire le roi Truffe ; vous ajouterez cela, monsieur...

Le notaire s'inclina.

On nous croira si l'on veut. Cette clause n'effraya pas du tout Lorient.

Il fit même un peu les yeux doux à Fernand, qui se penchait vers la marquise pour lui dire à l'oreille :

— Ne discutez pas. Ces conditions n'obligent plus.

Les de Morges et le poète Sensitive auraient voulu connaître un peu les legs particuliers.

Tout allait bien en apparence pour les projets de la marquise, et cependant la marquise avait peine à cacher son extrême agitation. Le calme de Sulpice l'épouvantait. Elle devinait, derrière ce calme, je ne sais quelle batterie formidable, prête à se démasquer.

Le roi Truffe allait ouvrir ses bras à Lorient et à Fernand, lorsque Sulpice reprit la parole.

— Le testament est bon, dit-il, bien que j'eusse préféré une adoption pure et simple, pour que le titre ducal fût transmis de plein droit. Mais M<sup>me</sup> veuve Rio, Lapierre et Touril ont menti.

Les bras du roi Truffe retombèrent.

Fernand recula comme pour prendre son élan afin de bondir contre Sulpice.

— Ce n'est pas la peine, lui dit ce dernier en souriant ; votre tour n'est pas encore venu.

Lorientte écarquillait ses beaux grands yeux stupéfaits



et cherchait en vain à comprendre. La marquise, immobile comme une statue, retenait son souffle.

— Mademoiselle Marie de Rostan n'est pas ici, poursuit Sulpice, qui se retourna vers le roi Truffe, et vous êtes le jouet d'une imposture.

— Ah! ah! s'écrièrent à la fois les de Morges et Sensitive.

Cela les réveillait.

— Quoi qu'il dit, celui-là? demanda Lorientte en colère; je ne suis pas mademoiselle de Rostan, à présent?

— Monsieur le docteur aura de la peine à nous prouver cela! murmura la marquise.

— Si elle n'est pas ici, balbutia le roi Truffe indécis, où est-elle?

Sulpice fit un pas vers la cheminée et tira le cordon d'une sonnette. Un domestique se montra à la porte.

— Faites monter ces dames, lui ordonna Sulpice.

— Mais savez-vous que ce serait une chose affreuse! dit la comtesse de Morges.

— Des actes authentiques! ajouta Sensitive.

— Des faux! acheva le vidame de Pomard.

Ce Drinker ne put s'empêcher de se frotter un peu les mains. Les choses s'embrouillaient. On pouvait éventuellement repêcher la succession au fond de cette eau trouble.

— Monsieur le duc... commença Fernand, qui s'était rapproché du roi Truffe.

Celui-ci l'interrompt et dit :

— Si le docteur Sulpice avait voulu, Irène, sa femme, ma bien-aimée Irène, aurait été mon héritière. Je crois au docteur Sulpice comme en Dieu.

Mais cette solennelle déclaration n'était point capable

d'arrêter Lorient. Il commençait à avoir peur : c'est le moment de faire du tapage.

— Ah bien ! ah bien ! s'écria-t-il, prenant la marquise à témoin, en voilà des histoires et des cancons ! Dire que je ne suis pas Marie de Rostan ! Et que suis-je alors ? même que voilà la médaille de ma mère ?

Sulpice s'élança vers lui et saisit la médaille.

— C'est elle qui vous l'a donnée, n'est-ce pas ? demanda-t-il avec une soudaine émotion.

Pour Sulpice, le mot *elle* se rapportait à Chiffon, mais Lorient, en ce moment, était à cent lieues de Chiffon.

— Oui, c'est elle, répliqua-t-il ; pas vrai, madame la marquise ? mon Dieu ! mon Dieu ! tout de même, je suis une pauvre jeune fille bien malheureuse ! Ah ! oui que c'est ma mère qui me l'a donnée !

Le roi Truffe regardait Lorient d'un air de commisération. La marquise trouva un moment où personne ne l'observait pour faire signe à Fernand qui se rapprocha d'elle.

— Je crois que le grand homme fait fausse route, lui dit-elle à l'oreille. Il ne vous attaque pas : restez à l'écart.

— Viens ici, ma pauvre enfant, ajouta-t-elle en s'adressant tout haut à Lorient ; il se peut qu'on brise ton avenir, car tu n'as pas de preuve de ta naissance, Mais, quant à moi, je ne t'abandonnerai jamais !

Elle l'embrassa. Sulpice dit :

— Si elle était la fille de Victoire, son cœur se révolterait dans sa poitrine en ce moment !

C'était la première fois que Sulpice portait un coup direct à la marquise Astrée. Elle le regarda en face et se redressa si hautaine que les témoins de ce duel redoublèrent d'attention.

— Nous avons là-bas, prononça-t-elle avec lenteur, dans ce petit coin de la Bretagne où je suis née, d'étranges superstitions. Nos paysans dévots, mais fatalistes, croient à la prédestination. On naît pour être démon ou pour être ange ! Monsieur le duc connaît cette double légende des filles du grand chêne et des pâtours du Tréguz.

— J'aime les légendes, risqua Sensitive ; c'est la forme primitive de l'idée poétique.

— Les orphelines du Chêne deviennent grandes pour faire le bien et pour souffrir, continua la marquise ; les pâtours du Tréguz vendent leur âme pour de l'or.

Elle s'arrêta, le regard fixé toujours sur le docteur. Le docteur ne prit point la parole.

— Nous sommes du même pays, le docteur Sulpice et moi, acheva la marquise ; je suis fille du grand chêne de Saint-Cast, et il a été pâtour du Tréguz. La légende dit que, depuis des siècles, on ne vit jamais l'orpheline de Saint-Cast donner la main au pâtour. Moi, je ne hais personne, pas plus M. le docteur Sulpice qu'un autre. Mais la légende ne ment pas cependant, puisque M. le docteur Sulpice nourrit contre moi tant de haine.

Elle fit une seconde pause. Chacun crut que le docteur allait répondre ; chacun se trompa.

— La légende ne ment pas, reprit Astrée, puisque me voilà marquise et que M. Sulpice est riche.

— Assez, ma cousine, assez ! interrompit le roi Truffe.

— Elle allait nous apprendre, dit le vidame de Pomard à l'oreille de Sensitive, comme quoi le docteur Sulpice avait vendu son âme au diable.

Sensitive répondit :

— Moi, je ferai un voyage en Bretagne.

« Oui, je t'aime d'amour, ô ma noble Bretagne,  
 « Avec tes longs cheveux et ton front indompté,  
 « Avec ton sol de pierre et ta rude campagne...

« — Où tu voudrais avoir une propriété! »

Ce fut le vidame de Pomard qui improvisa ce dernier vers. Sensitive lui serra la main avec effusion.

— Puisque cet entretien semble déplaire à notre excellent ami, reprit la marquise, je n'ajoute plus qu'un mot. Il y a des circonstances qui ne sont connues ici que de M. Sulpice et de moi. Personne n'eût compris, si j'avais voulu ne point les relever les paroles blessantes qu'il m'a adressées.

— Le fait est... commença le roi Truffe.

— Permettez, monsieur le duc, j'ai voulu les relever. Je désire que M. Sulpice sache bien que je ne désire pas la lutte, mais que je ne la crains pas non plus. Chacun peut regarder au dedans de ma vie. Ce n'est pas moi qui suis devenue riche tout à coup, à la suite de cette nuit sanglante où trois victimes périrent dans l'ombre!

Tous les regards se fixèrent sur le docteur Sulpice, qui était un peu pâle, mais qui conservait son apparence tranquille.

— Quant à ces deux enfants, ajouta encore la marquise en montrant Fernand et Lorientte, je vous prie de remarquer que ma position est au moins aussi désintéressée, aussi nette que peut l'être celle de M. le docteur. Jean et Marie de Rostan ont trouvé en moi une parente affectueuse et dévouée, mais je n'attends rien d'eux, et ma récompense tout entière sera dans leur bonheur.

Elle se tut. Le notaire lui rendit justice dans son cœur et se déclara à lui-même qu'elle aurait fait, avec des études, un très-passable avocat. Le roi Truffe avait l'air fort irrésolu. le regard de Sulpice ne le dominait plus.

Sulpice avait baissé les yeux et semblait plongé dans de profondes réflexions.

Les souvenirs du passé, réveillés violemment, l'absorbaient. Il n'avait pas même le loisir d'admirer l'audace de cette femme.

Loriot n'avait pas très-clairement compris le discours de la marquise, mais il se sentait tout vaillant, et pensait qu'en faisant beaucoup de bruit, il emporterait d'assaut la position. Dans les foires des Côtes-du-Nord, où Loriot avait fait son apprentissage du monde, la victoire est presque toujours à ceux qui donnent les meilleurs coups de gosier.

— Où donc elles sont, s'écria-t-il, celles-là qui veulent se mettre à ma place ? Elles sont bien longtemps à monter, ces dames !

La porte s'ouvrit justement à ce dernier mot, et la charmante figure d'Irène se montra sur le seuil. Irène avait l'air extrêmement jeune. On pouvait bien se tromper à première vue et la prendre pour une fillette de dix-huit ans. Loriot s'élança vers elle comme un petit furieux, malgré madame la marquise qui cherchait à le retenir.

— Ah ! c'est vous, l'effrontée ! s'écria-t-il, c'est vous qui venez vous faire passer pour mademoiselle Marie de Rostan, qu'est moi, moi seule, j'en lève les mains !

Il avait les deux poings sur les hanches. Sensitive et les de Morges riaient, ma foi, de tout le cœur.

Mais tout à coup Loriot recula, chancelant et tout pâle. Il venait d'apercevoir une autre figure derrière celle d'Irène.

— Chiffon ! s'écria-t-il en se frottant les yeux comme un homme qui croit rêver.

Irène et sa compagne entrèrent, La porte du salon se referma sur elles.

Il arriva un évènement qui surprit beaucoup M. le duc et son entourage. Dès que la jeune compagne d'Irène aperçut Lorient, elle se jeta à son cou et l'embrassa étroitement.

Lorient se dégagea ; il avait l'air pétrifié.

— Ah ! répétait-il, sans savoir qu'il parlait, c'est toi, la Chiffonnette !

Et il ajouta en courbant le front :

— Elle est tout de même fièrement gentille en demoiselle !

Sulpice vint prendre Chiffon par la main. En passant près de Lorient, il lui dit :

— Rendez la médaille.

— Oh ! mon bon cousin ! protesta Chiffon ; il ne me l'a pas prise. Je voulais qu'il eût du bonheur et qu'il gardât souvenir de moi.

La langue lui démangeait. Elle eût voulu interroger et savoir pourquoi Lorient était déguisé en jeune fille, mais elle sentait qu'il y avait là pour lui un péril ; elle craignait de l'augmenter.

Sulpice conduisit Chiffon au roi Truffe. Celui-ci prit la main de la jeune fille et la tint entre les siennes. Chiffon lui fit une belle révérence, mais elle tournait à chaque instant la tête pour chercher son Lorient. Lorient évitait son regard. Lorient s'était réfugié derrière la marquise. Quand Chiffon n'avait pas les yeux sur lui, il la contemplant à la dérobée et se disait :

— A-t-elle changé ! Je voudrais si bien lui parler un petit peu et l'embrasser sur les deux joues !

Son cœur battait pour la première fois. Il ne se rendait pas compte du sentiment éprouvé, mais il sentait en lui-même une autre âme. L'enfant mourait pour laisser naître l'homme.

Il expiait dès ce moment au fond de sa conscience

toutes ses grosses coquinerics : son égoïsme, sa dureté de cœur et la cruauté lâche de son abandon.

La compréhension lui venait. A dater de cette minute seulement, il sentait sa faute.

Les larmes lui montaient aux yeux ; il avait un pied de rouge sur le front. Il n'osait plus regarder ses habits de fillette qui lui faisaient grande honte. Et il se disait, chaque fois que son œil sournois et timide pouvait entrevoir le profil de Chiffon :

— Qu'elle est jolie ! qu'elle est jolie !

C'était, du reste, l'avis général dans le salon du roi Truffe. La marquise avait froncé le sourcil à la vue de Chiffon. Je ne sais quel malaise, ressemblant presque à un remords, lui avait traversé le cœur. Une sorte de mirage avait passé devant ses yeux éblouis : Le grand horizon de la mer, voilé à demi par la pluie, le flot jetant ses festons d'écume sur la plage ; le haut profil du rocher de Fréhel, l'entrée du Trou-aux-Mauves, et une forme blanche qui glissait dans la brume avec un petit enfant dans ses bras...

La Morgatte vieillissait. Au bon temps, elle n'aurait jamais eu de ces vapeurs. Mais c'est qu'aussi l'enfant qui était là devant elle, était si bien le vivant portrait de Victoire !

Le vidame et sa femme avaient déclaré tout de suite que Chiffon était ravissante, et le notaire lui-même, ôtant ses lunettes pour mieux voir, hochait la tête en amateur moisi qu'il était.

— Monsieur le duc, dit le docteur Sulpice, voici mademoiselle Marie de Rostan, fille de Victoire Rostan du Boscq et d'Antoine de Rostan, marquis de Mau-repar.

— J'ai grande confiance en vous, docteur, répondit le roi Truffe, indécis et timide, mais...

Il jeta un regard furtif vers Astrée. Celle-ci se leva et vint à lui.

— Je ne veux que la vérité, dit-elle ; ma religion a pu être trompée. Si monsieur le docteur a des preuves de ce qu'il avance...

— Hésitez-vous entre elle et nous ? murmura Irène à l'oreille du roi Truffe.

Le bonhomme lui baisa la main et l'attira contre sa poitrine.

— Irène ! ma belle et chère enfant ! dit-il les larmes aux yeux, car la moindre émotion lui mouillait la paupière, je croyais mourir sans vous revoir !

Loriotte restait seule maintenant dans son coin. Le jeune M. Fernand n'avait garde de lui faire la cour désormais. Le jeune M. Fernand se tournait du côté du soleil levant. Cette nouvelle Marie de Rostan était bien autrement séduisante que l'autre. Fernand la dévorait des yeux et méditait déjà une trahison définitive à l'endroit de la marquise.

Il faut un dénouement à toute comédie. L'intention de Fernand avait été d'abord d'épouser Gabrielle de Morges, une fois le testament signé ; mais ses amours étaient comme la neige du printemps, qui ne tient pas. L'image de Gabrielle s'éclipsa dans ce qui lui tenait lieu de cœur. Marie ! la belle Marie ! Fernand se dit : c'est celle-là que j'épouserai !

— Mes enfants, mes enfants, disait cependant le roi Truffe, je vous aime tous, moi, vous savez bien, mais ce qui se passe est étrange. Quelqu'un m'a trompé. Comment voulez-vous que je devine ? Ce que dit Astrée est raisonnable, il faut des preuves.

— Des preuves ! répéta Sulpice amèrement, depuis que madame la marquise a vu les traits de Marie, elle n'a déjà plus besoin de preuves.



— Vous vous trompez, monsieur, répartit froidement la marquise.

— Vous aurez donc ce que vous demandez, madame, dit Sulpice ; vous aurez des preuves.

Il se pencha à l'oreille du roi Truffe et pronouça tout bas quelques paroles.

— Est-ce possible ! fit le bonhomme qui bondit sur sa bergère.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda la marquise.

Sensitive, les de Morges et le notaire tendaient le cou et tâchaient d'entendre.

Le roi Truffe attira la marquise à lui et lui répéta, toujours à voix basse, les paroles prononcées par Sulpice.

— Il a en menti ! s'écria Astrée perdant toute mesure.

Elle s'élança vers Lorient et le saisit par les deux épaules. Elle l'entraîna ainsi jusqu'à la croisée.

— Il en a menti ! répéta-t-elle triomphante ; c'est bien une fille ! Et n'est-ce pas une folie de croire que je m'y serais trompée depuis un mois ?

— Une fille ! se récria Chiffon qui regarda son Lorient en souriant.

Ce fut comme l'aiguillon qui réveille le jeune taureau engourdi. Lorient n'aurait pas vendu en ce moment son sexe pour un royaume. Il se campa crânement sur la hanche et dit en enflant sa voix :

— Vous ne vous y connaissez point, vous, la dame ! Je suis un gars, saquédié ! un vrai gars ! ah ! mais ! ah ! mais !

Et il ajouta en montrant le poing à Fernand :

— Vous le verrez bien, vous, le monsieur, si vous re-luquez de trop près ma Chiffonnette !

## XXII

### LE COUP DE TÊTE.

Fernand se mit à rire le premier à l'idée d'avoir été dupe de ce naïf et grossier stratagème. Les de Morges l'imitèrent. L'officier ministériel replaça ses lunettes derrière ses oreilles en grommelant :

— Cela ne m'atteint pas. J'ai reçu des déclarations ; je leur ai donné en la forme valeur légale. Ce cas s'est déjà présenté...

La marquise était littéralement frappée d'un coup de foudre. La colère, la honte et l'étonnement bouleversaient sa physionomie. Toute cette trame si péniblement ourdie se déchirait comme une toile d'araignée. Un démenti n'eût rien été pour elle ; peut-être même eût-elle accueilli avec l'apparence du calme la preuve que la jeune fille présentée par Sulpice était la véritable Marie de Rostan ; mais ce coup de massue, cette évidence instantanée, cette chute profonde !

Elle avait donné au duc une héritière qui était un garçon ! Il y avait là quatre actes authentiques qui déclaraient que ce garçon était une fille !

— Sortez ! dit-elle à Lorient. vous m'avez abusée indignement. Si le mépris et la pitié ne m'arrêtaient, vous auriez à répondre de votre crime devant les tribunaux !

— Quel crime ? demanda Lorient de bonne foi ; j'ai mis une jupe au lieu d'un pantalon. Ça n'est pas gentil, mais les juges ne me guillotinaient pas pour ça, bien sûr !

— Voilà qui est au moins probable, murmura madame la comtesse de Morges.

— Sortez ! répéta impérieusement la marquise.

Lorient implora Chiffon du regard.

— Vous m'avez promis... commença celle-ci en s'adressant à Sulpice.

— Je vous ai promis que vous le reverriez ; vous l'avez revu ; laissez faire cette femme.

Chiffon détourna la tête. Lorient se sentait si coupable envers elle, que ce mouvement l'accabla. Il se dirigea vers la porte sans plus prononcer une parole. La marquise sortit derrière lui.

Le roi Truffe appela Irène qui embrassait Gabrielle, immobile et comme insensible.

— Votre mari ne veut pas me guérir, dit-il, et votre mari s'obtient à détester ceux que j'aime. Avez-vous vu cette pauvre Astrée comme elle est triste ?

— Celle qui était chargée de veiller sur vous, répondit tout bas Irène, est en prison, accusée d'avoir voulu vous assassiner.

— Solange ! prononça le roi Truffe d'une voix altérée ; ne me parlez pas de Solange !

— Le mal est venu à dater du jour où Solange a quitté votre chevet.

Le bonhomme se couvrit le visage de ses mains.

— Il y a des moments, pensa-t-il tout haut, où je soupçonne...

Astrée rentrait. Le roi Truffe n'acheva pas.

— Je l'ai chassé, dit Astrée.

— Voulez-vous m'embrasser, ma belle petite? ajouta-t-elle en s'avançant vers Chiffon.

— Non, madame, répondit celle-ci qui recula d'un pas.

La marquise se prit à sourire.

— Je m'attendais à cela, dit-elle, mais je voulais savoir au juste à quoi m'en tenir.

Voici ce qui venait de se passer au second étage de l'hôtel de Rostan, habité par madame la marquise. Lorient avait perdu un peu de son courage en se voyant seul avec elle. Nous savons que notre petit homme n'était pas un foudre de guerre. En montant, la marquise lui demanda :

— D'où connaissez-vous cette jeune fille qui a pris le nom de Marie de Rostan?

— D'où je la connais? répéta Lorient qui ne voulait point répondre.

Son instinct, éveillé désormais, lui disait que cette femme était la mortelle ennemie de Chiffon. Or, depuis cinq minutes, il aimait Chiffon jusqu'à se dévouer pour elle.

— N'essayez plus de me tromper! prononça la marquise d'un accent impérieux; est-elle de votre pays?

— Oui, oui, repartit Lorient.

— De Saint-Cast même?

— De Saint-Cast? oh! que nenni! Après ça, peut-être bien qu'elle est de par-là tout de même ou des environs... pas loin... je ne sais pas.

— Est-elle venue de Bretagne avec vous?

— De Bretagne... ou bien de Normandie. Je l'ai rencontrée sur la route, devers la ville de Laval, par là-bas, entre Laval et Mayenne, Mayenne et le Mans.

La marquise le poussa dans son appartement, où le fidèle P. J. Gridaine faisait faction en l'attendant.

— Eh bien ! s'écria celui-ci, est-ce fini ?

La marquise se laissa choir dans un fauteuil. Elle étouffait.

— Otez toute votre toilette, dit-elle à Loriot ; pas devant moi, passez avec lui dans mon boudoir, monsieur Gridaine, et aidez-le !

— Lui ! répéta Tout-pour-les-Dames. Que signifie cela ?

— Cela signifie que vous vous êtes laissé jouer comme moi, monsieur, malgré votre prétendue habileté, jouer honteusement, jouer ridiculement ! Cela signifie que la petite paysanne était un petit paysan qui s'est moqué de vous et de moi !

— En vérité ! dit M. Gridaine, qui examina curieusement notre Loriot. Ma foi, le proverbe a raison ; il ne faut jurer de rien. Je me croyais, par ma profession et mes habitudes, à l'abri de pareille méprise. Et qu'est-il résulté de tout cela ?

— Je vous le dirai plus tard, répliqua la marquise dont l'éventail soufflait un vent tempêteux ; dépouillez-le de ce qui m'appartient ; remettez-lui ses guenilles sur le dos, et je vais le faire jeter dans la rue par mes gens.

Loriot avait la tête basse et le regard farouche.

— Je ne veux point garder vos nippes, dit-il ; mais je me changerai bien tout seul. Vous, ajouta-t-il en s'adressant à P. J. Gridaine, si vous m'approchez, je tape !

La marquise lui montra du doigt son cabinet de toilette en disant :

— On vous fouillera, quand vous sortirez.

A peine Lorient avait-il disparu derrière la porte, à demi fermée, que madame la marquise fit signe à Tout-pour-les-Dames d'approcher.

— Sulpice est le maître, dit-il à voix basse et rapidement ; il amène une Marie de Rostan qui pourrait bien être la véritable. Après cela, il y a des ressemblances... On n'a pas attaqué Fernand, mais on l'attaquera.

— Vous pouvez y compter, si les choses vont ainsi, dit P. J. Gridaine.

— J'y compte. Et je compte aussi qu'on se servira des actes notariés comme d'une machine de guerre. Il faut que cet enfant-là disparaisse.

Lorient, qui avait dégrafé sa robe, collait son oreille à la fente de la porte.

— Comment entendez-vous le mot disparaître ? demanda Tout-pour-les-dames.

Lorient lui sut bien bon gré d'avoir fait cette question.

— Mon Dieu ! répliqua la marquise, en haussant les épaules, vous savez bien que je ne me sers jamais de vous pour les choses qui dépassent les limites de la comédie. Disparaître veut dire quitter Paris.

Lorient respira.

— Aller très-loin, poursuivit la marquise, aller si loin qu'il ne puisse jamais revenir.

Lorient reprit sa toilette. Il était fixé.

— J'ai mis le nez parfois dans des livres de droit, continua la marquise ; ce n'est pas si ennuyeux qu'on veut bien le prétendre. J'ai vu que l'absence de ce qu'on appelle le *corps du délit*, rend la poursuite difficile toujours et souvent impossible. Comment prouver que les actes sont faux, si ce jeune homme est introuvable ?

— Si ce jeune homme est introuvable, appuya Gridaine, on ne peut même pas prouver qu'il soit un homme.

— Evidemment. En conséquence, il faut qu'aujourd'hui même, vous preniez le chemin de fer d'Orléans...

— Et mes affaires, belle dame ? interrompit Gridaine ; j'ai considérablement d'affaires ! Rien que pour les opérations de Bourse, j'ai entre les mains les intérêts de plus de cent clientes jeunes, jolies, nobles par la naissance, par le talent ou par l'amour. J'en ai du faubourg, j'en ai de la Chaussée-d'Antin, j'en ai du Mont-Breda et du boulevard du Crime. Comment voulez-vous que j'abandonne cela ?

— Vous avez madame Gridaine et vos commis. D'ailleurs, il le faut !

— Si madame la marquise y tient absolument, dit Tout-pour-les-Dames qui s'inclina, et si l'indemnité est convenable...

Astrée abaissa son éventail. P. J. Gridaine n'acheva pas.

— Vous prendrez le chemin de fer d'Orléans, répéta la marquise, et vous irez jusqu'à Nantes. Si vous pouvez faire embarquer le petit, vous aurez cinq cents louis pour vos trois jours. Est-ce assez ?

— Et si je ne puis le faire embarquer ?

— Vous le laisserez à Saint-Nazaire, et vous aurez trois cents louis,

Loriot achevait son changement de toilette. Il entendit qu'on voulait l'embarquer. Il n'avait pas de goût pour la marine.

La marquise se leva et alla ouvrir son secrétaire. Elle trempa une plume dans l'encre et traça rapidement quelques mots sur un papier qu'elle mit dans une enve-

loppe. Ce pli fut adressé à M. Bistouri, rue de la Goutte-d'Or, à la Chapelle, près Paris.

Il ne contenait qu'une ligne : « Venez sur-le-champ à l'hôtel. Je dis *sur-le-champ*. »

Point de signature.

La marquise prit dans un tiroir deux rouleaux de cinquante louis, qu'elle mit dans la main de P. J. Gridaine.

— Il faut que dans vingt minutes cette lettre soit à son adresse. dit-elle ; il faut que dans une heure vous soyez à la gare d'Orléans.

— Mais, fit observer Tout-pour-les-Dames, si le petit coquin résiste ?

— Menacez-le de le faire mettre en prison, il ne connaît rien, il partira.

Tout ceci était dit très-bas, mais notre Lorient avait l'oreille fine.

P. J. Gridaine fit disparaître l'argent dans les poches de son pantalon avec un plaisir manifeste.

— Eh bien ! demanda la marquise en élevant la voix, allons-nous rester là jusqu'à demain ?

Lorient poussa la porte et reparut aussitôt dans son costume de petite Bretonne d'opéra-comique.

— Comment avons-nous pu nous laisser prendre ? grommela Gridaine.

— Il faut être aveugle ! ajouta la marquise en passant dans le cabinet de toilette.

Elle fit l'inspection des dépouilles de mademoiselle Marie de Rostau et de ses bijoux. Tout y était.

— Fouillez-le, dit-elle pourtant en s'adressant à Gridaine.

Elle ajouta tout bas à l'oreille :

— Il ne faut pas qu'il ait un centime, vous comprenez bien, sans cela il reviendrait de Saint-Nazaire !



Gridaine fouilla. Lorient n'avait rien dans ses poches.

— Emmenez-le, ordonna la marquise.

— J'ai ma voiture en bas, dit Gridaine en prenant congé.

— Au revoir !

— Dans trois jours.

Gridaine sortit, poussant devant lui Lorient, et madame la marquise remonta, comme nous l'avons vu, dans le salon du roi Truffe.

En descendant l'escalier, P. J. Gridaine dit à ce jeune scélérat de Lorient :

— Madame la marquise m'a donné l'ordre de vous jeter sur le pavé, mais j'ai pitié de vous. Je vais vous mettre dans une voiture et vous emmener chez moi pour vous donner des habits appartenant à votre sexe et un peu d'argent.

— Merci, mon bon monsieur, répondit Lorient, reconnaissant et docile.

Il pensait à part lui :

— En voilà un vieux vilain coquin qui mériterait bien d'être étranglé ! me mener jusqu'à Saint-Nazaire pour me faire mousse ! excusez !

Ils franchirent la porte cochère de l'hôtel et P. J. Gridaine ouvrit la portière d'une vieille demi-fortune qu'il avait.

— Montez dit-il à Lorient.

— Nenni donc ! répondit celui-ci ; il y a trop loin d'ici jusqu'à Nantes.

P. J. Gridaine s'élança pour le saisir. Lorient fit un détour, lui planta dans le flanc le coup de tête à la bretonne, et détala pendant que P. J. Gridaine, surnommé Tout-pour-les-Dames, roulait dans le ruisseau.

P. J. Gridaine cria : au secours ! au feu ! au voleur ! mais la rue était déserte, et avant que le cocher fût des-

cendu de son siège, Lorient avait tourné déjà l'angle du faubourg Saint-Honoré.

Il y avait longtemps que ce petit Lorient se conduisait très-mal. Depuis son premier chinois, il n'avait guère fait que des sottises. Nous espérons que le lecteur verra comme nous un commencement d'expiation dans ce brave coup de tête, délivré à P. J. Gridaine. Le coup de tête était bien donné, nous en pouvons répondre. Si Lorient persévère dans cette voie, il recouvrera l'estime générale.

Lorient avait fait connaissance avec Paris. Il ne marchait plus au hasard. Il descendit le faubourg Saint-Honoré au grand galop et prit le chemin direct du marché du Temple. Lorient n'avait qu'une idée, reprendre les marques distinctives de son sexe et revenir, toujours courant, dans la rue de Matignon, attendre Chiffon au passage : Chiffon qu'il avait vue si jolie, Chiffon qu'il aimait comme un petit fou.

Voilà les fils d'Adam ! Quand il avait Chiffon près de lui, à toute heure, ce Lorient sans cervelle, il ne la regardait même pas. Elle était pourtant bien gentille aussi, allez, dans ce temps-là, avec son petit bonnet collant et sa jupe rayée ! Mais ce Lorient étourdi était affriandé par tout ce qui brille. Tête éventée, bon petit cœur qui subissait en ce moment la maladie de la mue et qui n'était plus lui-même. Lorient avait en outre la berlue de Paris. Excusez-le si vous voulez, sinon il s'en passera.

Il allait. Les passants se retournaient pour voir cette fillette qui faisait des enjambées de clown. En vingt minutes, il était au Temple.

En un jour de munificence, le grand Rostan qui l'aimait beaucoup sans savoir pourquoi, lui avait donné une piécette d'or de dix francs. Lorient l'avait cachée dans sa bouche. Il abordait le Temple en homme qui a de l'argent comptant. Moyennant sa toilette bretonne

qu'il laissa et sa pièce de dix francs, un honnête Arabe de la forêt Noire lui donna un pantalon de toile, un gilet de vieux mérinos, une petite jaquette d'orléans, un lambeau de soie pour se faire une cravate et une *niolle* ou *gnolle*, sorte de chapeau agonisant qui fond à la première ondée.

Loriot, plus fier qu'Artaban, se regarda dans le miroir de l'Arabe.

— C'tidée ! pensa-t-il dans la sincérité de son orgueil ; c'tidée de m'avoir habillé en femme ! C'est en gars que je suis le plus mignon ! La Chiffonnette va vouloir me ravoïr quand elle me verra si gentil que ça !

Il sauta hors de l'échoppe en criant : Bonsoir, l'homme ! Et l'Arabe suspendit sa défroque à son éventaire. Loriot pataugeait déjà dans la boue de la rue Phéliepeux.

Mais il n'allait plus, comme tout à l'heure, à l'aveugle. Il choisissait maintenant les pavés. Son pantalon de toile était propre ; il s'agissait de ne pas le croter. Jamais surnuméraire amoureux et indigent allant au bal sans voiture ne prit plus de soin pour éviter les taches. Il voyait les fiacres d'une lieue, et se rangeait sous les portes pour les laisser passer.

Il mit une heure à faire la route qu'il avait parcourue en vingt minutes. Mais il était net comme un sou neuf quand il arriva rue de Matignon.

Son cœur battit à la vue de cette maison où il avait passé un mois tout entier. Était-ce un rêve ? Il avait déserté son sexe et son nom. Pendant un mois on l'avait appelé mademoiselle Marie, et pas une seule fois le remords n'était venu le visiter. Loriot en ce moment même, n'avait pas ce qu'on peut appeler un remords, mais il s'étonnait, et c'était la première fois.

Il s'assit sur une borne à deux portes de l'hôtel de Rostan. Il attendait Chiffon tout simplement pour lui dire :

— Veux-tu venir avec moi ou veux-tu que j'aille avec toi ?

Il convenait en lui-même que Chiffon valait mieux que lui. Il ne lui supposait même pas de rancune.

Mais il craignait une chose : Chiffon avait pu passer pendant qu'il était au Temple.

Une heure s'écoula. Il faisait froid. Une pluie fine se mit à tomber. Lorient sentit des larmes qui piquaient le dedans de ses paupières. Mais il était homme aujourd'hui. Pleurer, fi donc ! Lorient refoula ses larmes.

Hélas ! ces pluies fines traversent bien vite les jaquettes d'alpaga. Lorient se disait : Elle est bien longtemps, ma Chiffon !

Sa Chiffon ! vous entendez ! Il frissonna. Ce n'était ni le froid ni la pluie, c'était une pensée plus pénétrante que le froid, plus triste que la pluie.

Lorient venait de voir dans son souvenir ce petit grenier de la rue Saint-Denis, où il y avait deux paillasses par terre ; sur l'une de ces paillasses, Chiffon était endormie, et lui, Lorient, s'habillait sans bruit pour ne point l'éveiller.

Il se donna un grand coup de poing dans le front en disant :

— Comment j'ai-ti pu faire une chose comme ça !

— Ah ! Seigneur Dieu ! ajouta-t-il, quand je pense que j'ai été sur le point d'emporter l'argent tout pour moi. Ah ! Seigneur mon Dieu ! mon Jésus ! c'est pour le coup que j'irais me noyer !

Il se mit à chercher laborieusement dans sa tête les jours où il avait pensé à Chiffon pendant qu'il était riche et heureux. Il n'en trouvait pas assez à son compte. Encore, souvent n'avait-il pensé à Chiffon que pour se la représenter moins riche et plus mal habillée que lui.

Mauvais cœur ! mauvais cœur ! c'était le cas de se co-

gner la tête à bons coups de poing. A mesure que la pluie tombait plus drue et plus froide, la conscience du pauvre petit Lorient se bouleversait. Son chapeau recollé, plus incommode encore que sa conscience, s'affaissait sur son front et lui prêtait la plus piteuse physionomie que l'on puisse imaginer.

Le jour baissait. La nuit vint peu à peu. Les réverbères s'allumèrent. Lorient vit les lampes briller derrière les rideaux brodés du salon du roi Truffe.

Là-haut, ils ne sentaient pas la pluie, les heureux ; ils avaient un grand feu sous le marbre sculpté de la cheminée. Un diner copieux les attendait dans la salle à manger, chaude et splendidement illuminée. Lorient connaissait maintenant toutes ces joies, et nous savons que Lorient ne dédaignait point les biens matériels de la vie. Il était sensuel comme tous ceux qui se portent bien et qui ont un généreux estomac. Eh bien ! Lorient ne songeait ni aux tapis douilliers, ni au foyer confortable, ni à la nappe abondamment couverte de mets ; Lorient était spiritualiste, ce soir ; Lorient les pieds dans l'eau et le nez à la pluie, ne voyait qu'une chose derrière la broderie des rideaux :

Chiffon avec ses beaux yeux noirs souriants, Chiffon avec son col de cygne, gracieux dans la fourrure, Chiffon dont il eût pris la taille svelte entre ses doigts !

Chiffon qu'un murmure d'admiration avait accueillie à son entrée et qui le méritait si bien !

Peut-être qu'en ce moment, Fernand lui parlait ? tout bas peut-être ? et que lui disait-il ? Chiffon répondait-elle ? Lorient aurait bien voulu dire que ce Fernand était laid, mais le moyen d'aller contre l'évidence !

Fernand était un joli garçon, élégant, coquet, rompu aux belles manières.

Oh ! la pluie froide pouvait tomber, Lorient suait à grosses gouttes.

Parfois, il avait envie de soulever le marteau de cette porte cochère et de monter. Cet homme qui protégeait Chiffon et qui ressemblait à un roi, le docteur Sulpice ne l'eût peut-être point chassé.

Comment Chiffon avait-elle trouvé ce protecteur ? S'il était resté avec Chiffon, lui, Lorient, dans le grenier du faubourg Saint-Denis, le protecteur de Chiffon eût été le sien.

Il avait la fièvre. Il était jaloux jusqu'au délire. Ses mains se crispaient pour étreindre la chair de ce Fernand odieux.

Et les heures étaient longues, longues !

Cependant, Chiffon l'avait embrassé. Chiffon si douce et si bonne, ne pouvait pas avoir oublié son ami ; mais, quand on l'avait chassé, Chiffon n'était point venue à lui.

Hélas ! que faisaient-ils donc là-haut, depuis le temps ? Chaque minute vint à lui sembler un siècle.

Il y avait plus de deux heures que la nuit était tombée. Un accord de piano vibra dans l'air, puis un chant arriva aux oreilles de Lorient. Il se souvint de cet autre chant, lointain aussi et mourant harmonieusement, qu'il avait entendu à Maintenon dans la meule de foin.

Mais ce soir-là, ils étaient deux dans le foin. Quelle bonne soirée !

C'était Fernand qui chantait. Lorient reconnaissait sa voix. Peut-être que Chiffon lui trouvait la voix belle...

Une heure se passa encore. Puis il se fit un mouvement dans le salon. Des ombres glissèrent au-devant des rideaux. Puis la porte cochère s'ouvrit et les équipages qui attendaient avancèrent.

Il y en avait deux : celui du docteur Sulpice et celui de M. Fernand de Rostan. Lorient restait sur le trottoir

opposé, le dos collé à la muraille. Il retenait son souffle. Il avait peur qu'on ne le vit.

Lui qui avait attendu cet instant avec une si ardente impatience pour se jeter sur le passage de Chiffon et lui dire... :

Lui dire quoi? voilà l'embarras terrible!

M. Fernand de Rostau sortit le premier. Il prit le parapluie des mains du cocher de Sulpice et le tint au-dessus de la tête de Chiffon pendant qu'elle montait en voiture.

Si seulement Lorient avait eu l'idée d'en faire autant.

Lorient remarqua bien que Chiffon était toute rose et que le regard de M. Fernand lui faisait baisser les yeux. Irène et Sulpice montèrent à leur tour. Fernand salua respectueusement, et la tête de Chiffon se pencha à la portière.

Rien qu'un peu. Mais c'était trop. Lorient faillit tomber à la renverse.

Les deux équipages partirent en même temps. Celui de Fernand remonta vers le faubourg Saint-Honoré; celui de Sulpice tourna par les Champs-Élysées.

Ce Fernand, éclairé par la lanterne de son coupé, vous avait un air de fatuité triomphante. Oh! que Lorient le haïssait! Lorient, l'enfant furieux et impuissant, suivit l'équipage pendant quelques pas. Il emplit sa main de boue, et la jeta au cuir verni du coupé.

Voilà ce que fit Lorient. Vengeance de fou, vengeance de mouche!

Mais il s'arrêta. Il se redressa.

— Je sais où il demeure, se dit-il; je me battraï avec lui.

Tudieu! le petit Lorient sentit un baume dans ses veines. La boue jetée par derrière ne l'avait pas consolé. Il fut heureux à l'idée de se battre.

Quand une fois ils ne sont plus poltrons, ces enfants de Bretagne deviennent des diables.

Ce que Lorient ne savait pas, c'était la demeure de Chiffon. Il voulait savoir cela. En conséquence, il tourna le dos à l'équipage de son rival heureux et prit sa course dans les Champs-Élysées. L'équipage était déjà loin, mais Lorient courait mieux qu'un lièvre. Il rattrapa l'équipage au pont de la Concorde et se mit à trotter un peu en avant de la portière où était Chiffon.

Il espérait être vu.

Mais, en vérité, Chiffon, ce soir, était toute rêveuse. Elle ne voyait rien. Elle n'aurait pas su dire de quoi parlaient Irène et le docteur.

L'équipage arriva rue de Tournon. Chiffon en descendit sans apercevoir Lorient, qui était sur le trottoir, à quinze pas d'elle.

Quand la porte du docteur Sulpice se referma, Lorient cacha son visage entre ses mains et fondit en larmes.

Un homme était là, de l'autre côté de la rue, qui le regardait.

Lorient s'en alla au hasard et toujours pleurant. L'homme le suivit de loin.

A quelques cinquante pas de l'hôtel de Sulpice, il y avait une maison en construction. Lorient enjamba la clôture, se coucha sur des copeaux et s'endormit. Les larmes produisent cet effet.

L'homme s'en retourna les mains dans ses poches en fredonnant :

A Paimpol-en-Gouyoux,  
 Chez nous,  
 Était une brunette  
 Coquette



Qui s'appelait manon Leroux  
Manon, Manette,  
Brunette  
Aux yeux doux !

Il s'arrêta devant la porte de la maison de Sulpice et mit deux doigts dans sa bouche pour lancer un coup de sifflet retentissant.

Quelques minutes après, une femme sortit de la maison du docteur et l'homme au sifflet lui planta deux gros baisers sur chaque joue.

## COQUETTERIE DE CHIFFON.

L'homme au sifflet était notre ami Roblot ; sa compagne était Virginie, amante infidèle d'Ethelred. Je pense qu'ils allèrent prendre leur demi-tasse quelque part, aux environs de l'Odéon.

Quand Roblot allait ainsi en bonne fortune, Toto Gicquel restait seul à tricoter. Une fois, Roblot, son cousin, ami du plaisir comme tout vrai matelot, l'avait conduit à un bal de barrière. Toto y rencontra une Picarde qui lui plut. Il voulut lui faire la cour à la bretonne, c'est à dire en lui donnant des coups de poing dans le dos. Ce n'est pas la mode en Picardie, où l'amant témoigne son affection en écrasant les pieds de sa maîtresse. Toto fut repoussé. Néanmoins, la Picarde lui vola quarante sous qu'il avait amassés par les jarretières.

Depuis lors, Toto Gicquel, dégoûté du libertinage, s'en tint à son tricot.

Le pauvre Lorient n'avait pas tout à fait tort d'être jaloux. Son instinct d'amoureux, pour être nouveau-né, se montrait déjà perspicace. Derrière les rideaux richement brodés du salon de Rostan, il s'était passé des choses qui ne valaient rien pour le pauvre Lorient.

Fernand, malgré sa jeunesse, possédait une expérience consommée ; il savait les femmes sur le bout du doigt. En outre, ce qui est le talisman des séducteurs, il avait ce suprême don d'aimer sincèrement, à la minute précise où il jurait d'aimer toujours ; cela triplait son éloquence. Le coq n'est roi d'amour que quand il fait la roue, le coq ne fait la roue qu'à l'heure d'aimer.

Ce sont les poètes qui ont inventé don Juan menteur. Si don Juan exista, son ardeur incurable fut à la fois son prestige et son excuse.

Fernand était un tout petit don Juan. Les femmes aimeraient don Juan plus petit encore. Fernand avait rencontré peu de cruelles en sa vie.

Solange était la seule peut-être qui lui eût nettement résisté. Le seul côté vraiment bon de sa vie était sa conduite avec Solange.

Il avait été amoureux de la marquise Astrée ; Gabrielle de Morges avait détrôné la marquise ; Chiffon détrôna Gabrielle de Morges.

M<sup>me</sup> la comtesse de Morges, trop bonne mère, avait pesé sur sa fille, depuis six semaines, de telle sorte que Gabrielle ne pensait plus guère et ne vivait plus du tout. C'était un être faible : l'idée d'obéir la tuait, mais elle ne songeait même pas à résister. On ne saurait dire si elle avait répondu dans son cœur à l'amour léger et élégant de Fernand, ou bien au timide et chevaleresque amour de Roger de Martroy. Ces deux noms, pro-

noncés devant elle, la faisaient rougir autrefois, voilà tout.

Sa mère lui dit : Fernand est un débauché, Roger est un fou : tous deux sont pauvres comme Job. Sa mère lui avait dit encore : Les jeunes filles ne se connaissent pas elles-mêmes, et les mères seules savent lire au fond du cœur de leur enfant : tu ne peux être heureuse qu'avec M. le duc de Rostan.

Le roi Truffe ! Gabrielle pleurait et pâlisait depuis ce temps. Elle n'avait plus ni espoir ni désir. Fernand cessa de l'aimer pour avoir pitié d'elle, et il fut du temps à s'apercevoir de ce changement. Ce fut Chiffon qui le lui montra.

En vérité, depuis que Fernand avait l'âge d'aimer, et il avait eu cet âge là de très-bonne heure, jamais créature plus délicieusement jolie ne s'était offerte à sa vue. Chiffon était la grâce même ; elle avait l'élégance infuse. Nous ne saurions prétendre qu'elle ressemblât parfaitement à une belle petite demoiselle, élevée aux Oiseaux ou au Sacré-Cœur ; mais Dieu a varié le charme comme la beauté ; les belles petites demoiselles, élevées noblement, ont leur parfum connu ; autour de Chiffon, c'était comme un rayonnement farouche, sa grâce avait quelque chose de cette fine et amère saveur qui distingue le fier gibier de la bête apprivoisée.

Il faut nous pardonner cette comparaison gourmande et de petit style, en faveur de sa souveraine justesse.

Cela ne veut pas dire qu'il y ait beaucoup de petits pieds dans les gros sabots et qu'il vaille mieux, en thèse générale, danser la *chevrette* dans les foires que d'apprendre en pension la géographie et le piano. Chiffon était cette perle que le coq de La Fontaine trouva là où on n'en trouve guère.

Et de même que la perle égarée dans le fumier, était

tombée de quelque royale parure, Chiffon la chère fleur, avait eu sa tige détachée d'un tronc illustre.

Tant que la marquise Astrée fut au salon, Fernand n'osa pas s'approcher de Chiffon, mais bien avant qu'il ne lui parlât, son regard l'avait troublée. Elle se disait, tout émue déjà : Personne ne m'a jamais regardée ainsi !

C'était le jour de crise pour ces deux jumaux d'aventures, Lorient et Chiffon. Le sentiment viril était né ce jour-là même dans le cœur de Lorient. Chiffon, qui était jeune fille depuis longtemps, naissait à la même heure au plaisir coquet d'être admirée. La vieille Ève se remuait au dedans d'elle pour la première fois.

Et il ne s'agissait pas de l'ami Lorient.

Voyez comme il était puni cruellement de ses fredaines !

Voici comment se comportait le salon du roi Truffe une heure après l'expulsion du malheureux Lorient. La marquise Astrée était en grande conférence avec Fernand, qui trouvait cependant moyen de lancer çà et là quelques œillades à M<sup>lle</sup> Marie de Rostan. Le roi Truffe avait accaparé Sulpice. Chiffon, Irène et Gabrielle formaient un petit cénacle. Les époux de Morges, Sensitive et le notaire causaient des affaires du temps.

Vers quatre heures de l'après-midi, un domestique vint prévenir Astrée qu'on la demandait chez elle.

— De deux choses l'une, dit la marquise à Fernand en se levant ; ou vous voulez être duc et dix fois millionnaire, ou vous ne craignez pas de retomber tout au fond de votre existence précaire et misérable. Je vous dirai ce dont il s'agit nettement, franchement... et vous choisirez.

Fernand lui baisa la main. Elle sortit.

Dès qu'elle fut partie, la voix du roi Truffe s'éleva,

plus libre. On eût dit qu'il avait un poids de moins sur la poitrine.

— Elle a toujours été bien bonne pour moi, dit-il au docteur ; elle me tient fidèle compagnie, c'est ma garde-malade.

— Ah ! fit le docteur ; alors vous avez pour elle une véritable affection ?

— Mêlée de reconnaissance, assurément.

— Vous ne la craignez pas ?

— Non... non, certes.

Le docteur le regardait en face. Sous le rayon fixe et perçant qui se dégagait de sa prunelle, le pauvre roi Truffe sembla se débattre un instant.

— Eh bien, si ! reprit-il enfin avec détresse, je la crains : je crains surtout cet homme, le marquis !

Il jeta un coup d'œil effrayé autour de lui pour voir si personne n'avait pu l'entendre. Le docteur lui prit la main et la serra entre les siennes.

— Signez le projet de testament, monsieur le duc dit-il ; si vous m'obéissez strictement et de tout point, je crois que je vous guérirai.

— Mon sauveur ! mon sauveur ! balbutia le bonhomme ; faites-moi vivre et je serai votre esclave !

Fernand avait rejoint le petit cercle, composé d'Irène, de Gabrielle et de Chiffon. Irène et Gabrielle brodaient Chiffon seule n'avait point son ouvrage.

Je ne sais comment cela se fit. Il y avait un beau grand album sur le guéridon, au milieu du salon. Fernand et Chiffon allèrent regarder les estampes. L'album contenait les portraits, d'après fantaisie, des femmes de Walter Scott. On y voyait Rebecca, la juive fière, Alice Lec, brillante de jeunesse et de beauté ; Diana Vernon, la hardie ; Minna et Brenda Troil, les filles de Magnus ; Annette Lyle, l'ange à la harpe ; la Mante-Verte,

qui passe dans le poétique brouillard de Redgauntlet, Flora Mac-Ivor, Julia Maunering ; la chère Amy Robsart rayonnante d'amour ; Edith Bellenden, confuse et repentante d'avoir préféré un puritain tondu au noble et chevaleresque Evandale ; une paysanne prisonnière et une reine captive : Effie Deans et Marie Stuart ; la jolie fille de Perth, la Dame Blanche, la Fiancée de Lammermoor, que sais-je toutes ces ravissantes figures que le vieux romancier écossais trouvait au fond de son génie.

Fernand dit à Chiffon qu'aucune de ces têtes charmantes n'avait son adorable sourire. Mon Dieu ! Chiffon, la pauvre fille, ne vit point de mal à cela.

Elle regarda même Fernand du coin de l'œil, et il faut bien avouer qu'elle le trouva joli garçon. En pensant autrement, elle eût fait preuve de mauvais goût.

Hélas ! l'image de Loriot vint protester. Mais Loriot était en fille. Cette redingote fièrement cambrée lui manquait, cette moustache blonde, aussi, légère et retroussée.

Vous souvenez-vous ? Sa galanterie allait autrefois jusqu'à dire à Chiffon :

— Tu n'es point plus mignonne que moi, la Chiffonnette !

Il n'y a pas à biaiser. Mademoiselle Marie de Rostan se divertit on ne peut pas plus en regardant les femmes de Walter Scott.

Dès qu'Irène et Gabrielle furent en tête-à-tête, Irène dit :

— Vous ne m'avez pas demandé des nouvelles de M. de Martroy ?

— Je l'ai vu, répondit Gabrielle ; il ne m'a parlé que de Solange. On doit être bien calme et bien heureuse, n'est-ce pas, Irène, quand on est au couvent ?

— Il y a là-dedans, disait Sensitive, tout un sujet de comédie : Je crois que notre Fernand a fait un peu la cour à ce petit paysan déguisé en demoiselle.

— Le voilà maintenant qui fait la cour à l'autre, ajouta la comtesse.

— Mais où est donc le marquis? demanda M. de Morges.

— A boire, répondit Sensitive.

Au second étage de l'hôtel, Jean Touril et la marquise étaient réunis dans le boudoir de cette dernière. L'ancien reboutoux affectait, comme à l'ordinaire, une matoise indifférence, mais sa face était agitée de tics nerveux. C'était lui qui avait fait demander Astrée au salon.

— On n'est pas à l'aise ici pour causer, ma toute belle, disait-il en ce moment. J'ai toujours peur que ces brillantes murailles n'aient des oreilles.

Il ôta ses lunettes de fer de leur gaine.

— Riche étoffe! grommela-t-il; cadres cossus! jolie dorure! Tout ça doit coûter des prix fous!

— Nous sommes aussi parfaitement en sûreté ici que chez vous, vieux Jean, dit Astrée, répondant à ses premières paroles.

— Possible! possible! répliqua le roi des chiffonniers; mais je n'ai pas mes coudées franches : ici je n'oserais pas vous tutoyer, madame la marquise. Voilà déjà dix fois que nos petits anciens noms d'amitié : Morgatte, Coquinnette, etc., me viennent à la bouche, et je n'ai pas le cœur de les prononcer.

— C'est au moins inutile, vieux Jean.

— Non pas. Quand on se retient, on cause mal.

— Nous ne sommes pas ici pour causer. Je vous ai dit la vérité : nous avons trop tardé.

— C'est votre faute, répartit Bistouri, vous avez voulu



faire la petite bouche ; vous avez refusé d'être des nôtres au moment du coup de feu.

— J'ai eu tort ; je suis maintenant déterminée à tout.

Nous n'avons pas oublié ce conciliabule tenu dans la grande maison de la rue de la Goutte-d'Or. Le résultat que nous avons pu deviner seulement par quelques paroles échappées au sommeil magnétique d'Irène, avait été le meurtre projeté du docteur Sulpice. Par les fentes du grenier où couchèrent Chiffon et Lorient, dans le garni du faubourg Saint-Denis, nous avons vu les deux piles de pièces de cinq francs, auprès desquelles Nieul, l'ancien tourne-broche, ronflait comme un juste.

C'étaient les arrhes. Nieul s'était chargé de l'affaire. On ne s'évade pas du bague pour rester les bras croisés comme un paresseux de bourgeois.

Tout était donc bien convenu ; on avait trouvé un moyen très-adroit de prendre le docteur au piège, un moyen véritablement diabolique et digne des débuts de la Morgatte. Jean Touril avait approuvé ce moyen ; Nieul consentait à être l'instrument. Mais en toute entreprise, je parle des mieux combinées, il arrive des retards ; les associés les mieux assortis ont des discussions et des malentendus.

Le jour où l'on se réunit pour fixer le lieu et l'heure de l'exécution, il y eut des difficultés. Jean Touril exigea que la Morgatte fût présente ou du moins qu'elle ne quittât point la maison pendant l'assaut. Voici la raison qu'il donna :

— Je me plais à reconnaître, ma poule, dit-il à la marquise, que tu m'as déjà joué plus d'un méchant tour. C'est ton instinct, et c'est ainsi que je t'aime, mais expérience est mère de méfiance. Nieul et moi nous risquons notre cou,

Nieul était présent. Il fit un signe d'énergique approbation.

— Si tu restais à l'écart, poursuivit l'ancien reboutoux, là-bas, dans ton bel hôtel de Rostan, nous ne serions pas tranquilles. On a vu des gens adroits comme toi, Coquinette, qui faisaient assassiner d'une main l'homme qui les gênait, et qui, de l'autre main, mettaient doucement le parquet à même d'arrêter les amis.

— Fi donc ! voulut protester Astrée.

— Bien, bien, Mignonne, tu te défends d'avoir eu cette idée-là. C'est ton rôle : Tout mauvais cas est niable. Notre rôle à nous, c'est de prendre nos précautions. Tu m'entends bien, si tu refuses cette condition-là, rien de fait !

Astrée plaïda du mieux qu'elle put. Ses arguments furent si éloquents que Bistouri demeura convaincu qu'elle avait une arrière-pensée. Il fut inflexible. Elle offrit cent mille francs. L'argent ne lui coûtait rien, surtout en promesses. Bistouri lui dit :

— Si tu insistes, mon ange chéri, je te flanque à la porte !

Il fallut céder. Astrée consentit à se compromettre pour rassurer ses aides. Le soir même, Nieul descendit aux abords de la demeure de Sulpice et le guetta. Comme Sulpice passait, Nieul l'arrêta et lui demanda secours contre une souffrance qu'il ressentait, disait-il, dans la poitrine.

— En effet, lui dit Sulpice, vous êtes très-pâle et vous allez faire une dure maladie.

Ce fut Nieul qui raconta l'aventure à la marquise et à Bistouri. A peine le docteur Sulpice avait-il prononcé les paroles qui précèdent que Nieul ressentit réellement une cuisante douleur à la poitrine.

Le docteur lui cria par la portière de sa voiture :

— Rentrez chez vous, couchez-vous ; faites-moi appeler ; j'irai.

C'était là précisément le résultat que Nieul était venu provoquer : les préliminaires de l'embuscade dressée au docteur Sulpice. Seulement le docteur Sulpice faisait la moitié du chemin ; il aurait pu délivrer le médicament sur place, mais on eut dit, en vérité, qu'il cherchait les moyens de faire une visite à Nieul.

Quelque chose de beaucoup plus étrange, c'est le mal subit qui frappa Nieul. Il n'eut pas le temps de retourner au garni de la Goutte-d'Or. On le transporta dans un tandis qu'il indiqua, derrière le Luxembourg. Sulpice, prévenu, alla le voir. En entrant, il dit au malade :

— Pourquoi n'êtes-vous pas chez vous ?

Aucun évènement n'eut lieu sinon la rapide guérison de Nieul. C'était la troisième fois que le docteur le tirait de peine.

Voilà pourquoi un mois entier s'était écoulé sans que le plan de la marquise eût été exécuté.

Nieul était debout depuis une huitaine, mais il restait frappé.

Quand la marquise dit à Bistouri : je suis déterminée à tout ! celui-ci hocha la tête gravement.

— Je ne vous répondrai pas : il est trop tard, dit-il ; jamais il n'est trop tard pour bien faire, mais nous aurons du mal. Et peut-être que, désormais, il nous faudra du temps.

— Du temps ! répéta la marquise en se levant ; vous ne m'avez donc pas comprise !

— Si fait, mon trésor, si fait, ma chère dame, veux-je dire. La déroute est au camp, n'est-ce pas ? Cet homme n'a eu qu'un geste à faire pour jeter bas tous vos châ-

teaux de cartes. Je ne me moquerai pas de vous pour le jeune garçon déguisé en fillette, ce ne serait pas généreux. Mais qu'advient-il de nos témoignages authentiques pour l'acte de notoriété?

— L'enfant a disparu, dit Astrée.

— Comment a-t-il disparu?

— Je l'ai envoyé à Nantes.

— A neuf heures de Paris par le chemin de fer! se récria Bistouri; nous voilà bien abrités!

— Vous souvenez-vous de ce que je vous dis, il y a seize ans? reprit-il après un silence. C'était la fameuse nuit. Je te dis, cette nuit-là, coquine: « Nous ne faisons que la moitié de la besogne, nous laissons des gens derrière nous... »

— Vous eûtes raison, interrompit Astrée avec impatience; mais il ne s'agit plus de cela.

— Au lieu d'envoyer l'enfant à Nantes, reprit Bistouri doucement, tu aurais mieux fait de me le donner à garder.

— C'est vrai, dit Astrée, j'aurais mieux fait, mais il n'est plus temps. Débarrassons-nous seulement de Sulpice et je réponds de tout.

— Seulement! répéta le père Bistouri qui hocha la tête pour la deuxième fois.

Il se leva à son tour et se prit à parcourir la chambre de son pas lourd et paresseux. En passant auprès de la fenêtre, il aperçut dans le jardin François Rostan qui s'en allait tête baissée et la pipe entre les dents.

Il le montra du doigt à la marquise sans rien dire. Astrée, suivant sa coutume, haussa les épaules.

— Nieul n'osera jamais frapper désormais, dit Jean Touril.

Astrée recula d'un pas.

— Cet homme a-t-il donc un démon familier qui le protège ! s'écria-t-elle.

— Je le crois, dit froidement Jean Touril.

— Mais, reprit la marquise, il prend l'offensive. Quelque chose me crie qu'il se prépare à nous écraser.

— C'est mon opinion, fit l'ancien reboutoux.

— Et nous ne trouvons personne ! commença la marquise.

Jean Touril lui serra le bras en lui montrant derechef François Rostan, dont la silhouette paraissait et disparaissait tour à tour entre les troncs d'arbres.

La brune tombait, le jardin se faisait sombre. Le pas du grand Rostan semblait lent et alourdi, mais quand il se redressait par hasard, sa puissante carrure se dessinait dans l'ombre. C'était comme le fantôme d'un athlète.

— Nieul serait l'appât, prononça tout bas le père Bistouri ; celui-ci frapperait.

— Il ne voudra pas, objecta la marquise.

— Tant pis ! fit le bonhomme sèchement.

Puis il reprit :

— Celui-là t'a aimée et tu l'as aimé. Celui-là est fort, celui-là est brave.

— Il était tout cela, dit Astrée avec dédain.

— Dis-lui que tu l'aimes et fais-le duc, il frappera !

Astrée réfléchit un instant.

— On peut lui promettre, murmura-t-elle.

Le père Bistouri lui prit la main en disant avec bonhomie :

— Ce qui me divertit, coquinette, c'est que ton petit Fernand se moquera de toi. Peut-être a-t-il déjà commencé... Enfin, soit ! tu lui promettras. Bonne chance ! Moi, je suis prêt tous les jours et à toute heure : je t'attends.

On vint avertir M<sup>me</sup> la marquise que le dîner était servi. Elle ouvrit la fenêtre et appela elle-même le grand Rostan.

— Ne voulez-vous point dîner ? dit-elle.

— Je dîne dehors, répliqua d'en bas François, qui venait de voir l'ombre du docteur dessinée sur les rideaux du salon.

— Je vous ai fait mettre un couvert auprès de moi, repartit la marquise. Montez, j'ai à vous parler.

Le grand Rostan gronda, mais il monta tout droit à la salle à manger sans passer par le salon. Il trouva Astrée sur le seuil.

— Quelle rage de promenade ! dit-elle en souriant, et par le temps qu'il fait !

— Si cet homme-là doit prendre pied ici, répliqua le marquis, j'aime mieux désertier la maison.

— Il vous fait donc grand'peur, mon pauvre François ?

— Il me gêne.

— Le voici. Saluez-le pour ne pas trop lui montrer votre embarras. Peut-être qu'il ne vous gênera pas longtemps désormais.

Le docteur entra en effet, soutenant le pas lourd et tremblant du roi Truffe. Sensitive donnait le bras à la comtesse de Morges, le vidame de Pomard accompagnait Irène ; Fernand était le chevalier de Chiffon, la pauvre Gabrielle était réduite au notaire.

Ce notaire avait l'honneur d'être drinker, Il avait fait dans sa jeunesse une tragédie intitulée *Caracalla*. Le baron Potel, associé de Gambard, lui avait prêté quelque argent pour acheter son étude, sous la condition expresse que le notaire ferait passer ledit Potel pour un libertin abject parmi ses clients.

Le grand Rostan salua Sulpice à la manière des en-

fants maussades et boudeurs. On prit place. Fernand s'arrangea pour ne point se séparer de Chiffon. Sensitive se plaça au hasard. Il était habile à extraire la poésie du potage, de toutes les entrées et du rôti, et Apollon, dieu des vers, lui avait accordé le don de rester maigre tout en mangeant comme un boa.

Un poète gras est-il encore poète?

— Voyez, mon cher docteur, dit le roi Truffe en s'asseyant, voilà ma vie. Tous les jours, je viens ici, je regarde les autres manger : je ne sais plus ce que c'est que de trouver du plaisir à table.

— Vous allez manger aujourd'hui, repartit Sulpice.

Le bonhomme le regarda d'un air étonné.

Sulpice souriait. Il prit la première assiette, emplie par la marquise qui faisait office de maîtresse de maison.

— Ces dames m'excuseront, dit-il.

Et il plaça le potage fumant devant le roi Truffe.

Celui-ci hésita ; puis ses narines se gonflèrent et un peu de sang vint à ses joues.

— Ce potage a bien bonne odeur, murmura-t-il.

C'est ici la petite magie bienveillante et presque paternelle des médecins assez forts pour prendre empire sur leurs malades. Vous avez vu cela cent fois. Sous le regard puissant et protecteur de l'homme qui guérit, le pauvre valétudinaire sent revenir en lui un appétit factice. Il mange, il se souvient du temps où son estomac viril luttait triomphalement contre la bonne chère. Il est heureux.

Et ce qu'il mange ce jour-là ne lui fait pas de mal.

Le roi Truffe avala son potage comme un homme, et je crois qu'il en redemanda.

— Mon Dieu ! disait Fernand à sa voisine qui, au contraire, cherchait en vain son appétit habituel, le hasard

m'a conduit à Paris pendant que vous restiez dans notre Bretagne. J'étais seul, exposé à toutes les tentations, mais au milieu de ces plaisirs bruyants, je cherchais quelque chose. On m'aurait demandé quoi, je n'aurais pas su le dire. Mon cœur était vide. Dans cet immense parterre, je ne trouvais point ma fleur. Comment vous expliquer cela, mademoiselle Marie ?

— Oh ! je comprends bien ! dit Chiffon avec fierté ; il y a un mois que je suis à Paris.

Fernand cacha son sourire.

— Elle est adorable ! pensa-t-il, mais la victoire sera trop aisée.

— Ce qui m'étonne, reprit Chiffon qui avait, pour la première fois de sa vie, la rage d'être spirituelle, ce qui m'étonne, c'est que dans ce paradis des femmes, vous ayez cherché si longtemps votre fleur.

— Vous n'y étiez pas ! murmura Fernand.

Chiffon rougit, mais elle sourit.

Seigneur Dieu ! comme le petit Lorient grelottait en ce moment dans la rue !

— Monsieur le duc, dit Sensitive, entre deux bouchées, vous avez là une nouvelle nature morte.

— Monsieur ? fit le bonhomme dont la voix se cassa.

Il ne comprenait pas et s'appliquait la phrase à lui-même en lui prêtant une signification funèbre.

— J'entends, reprit Sensitive, que vous avez acheté un tableau de gibier et de fruits. Je ne saurais au juste à quel maître attribuer cette page, mais elle appartient évidemment à l'école hollandaise, et même on pourrait dire avec presque certitude...

— C'est le fils du concierge, interrompit bonnement le roi Truffe ; on prétend qu'il a des dispositions.

Sensitive remit son lorgnon en place et donna un



furieux coup de dents à un filet de sole qui n'en pouvait mais.

Tout en servant avec une grâce parfaite, la marquise trouvait moyen de parler bas au grand Rostau, son voisin. Il y avait des années qu'il ne s'était vu à pareille fête.

— François, lui dit-elle d'un ton sérieux et pénétré, à ce moment où la gaieté, plus bruyante, court autour de la table, j'ai eu des torts envers vous, je les reconnais, et j'en suis fâchée.

— Quelle mouche vous pique aujourd'hui, Astrée? demanda l'ancien hobereau, décidément étonné.

— Pensez-vous qu'on puisse oublier tout à fait le passé? murmura la marquise en baissant les yeux.

— Allez-vous me chanter la romance : On en revient toujours à ses premières amours!

— Ne raillez pas, François. Les torts ont été partagés, vous le savez bien. Si vous changiez de conduite, si vous preniez la résolution de me seconder sérieusement et bravement dans mes projets?...

— Ah! fit le marquis; nous avons besoin du poignet de Rostan!

— Peut-être.

— Le précieux Fernand ne peut pas faire l'affaire?

Il s'interrompit pour jeter un regard vers le blondin et poussa un retentissant éclat de rire.

Le dépit fit pâlir la marquise, parce que tous les regards se dirigeaient déjà vers elle.

— Qu'y a-t-il donc? demanda le roi Truffe.

— Une idée drôle qui me passe par la tête, répondit François Rostan.

Astrée lui avait abondamment servi à boire. Il avait perdu sa timidité rogue et triste.

— Dites donc, cousin, ajouta-t-il en s'adressant au

duc, savez-vous que vous dévorez, aujourd'hui ?

— Le voir en appétit, celui-là, se reprit-il tout bas et vous voir aimable, ma femme, c'est du nouveau !

— Pourquoi avez-vous ri ? demanda la marquise quand les conversations particulières enrent repris leurs cours.

— Parce que j'ai vu là-bas la cause de votre amabilité, répliqua François Rostan ; le Fernand a entrepris la petite. Elle est diantrement jolie !

Astrée regarda le jeune couple à son tour.

— Vous avez peut-être deviné, dit-elle : en tout cas, que vous importe le motif, si je vous propose la paix pleine et entière, l'oubli de vos fautes et le retour à l'ancien état de choses !

— Elle est jolie ! répéta le grand Rostan au lieu de répondre ; mais elle ressemble à quelqu'un... Je n'aime pas à la regarder.

François ignorait tout ce qui s'était passé dans la journée. En ce moment, *Sensitive*, qui avait fait le voyage de Londres, cet été, par les trains de plaisir, salua mademoiselle Marie de Rostan par son nom à haute et intelligible voix, en *true gentleman*, et lui demanda la permission de boire avec elle.

— Tiens ! fit le marquis, c'est celle-là qui est aujourd'hui Marie de Rostan. Et l'autre ? celle d'hier ?

— Je vous dirai tout, répondit la marquise.

François grommela entre ses dents :

— Je sais maintenant à qui elle ressemble. La tuera-t-on comme sa mère ?

Il but une large rasade et son front se couvrit d'un nuage plus sombre.

— Nous causerons longuement et en tête-à-tête, fit Astrée à son oreille. Je ne veux pas vous cacher qu'il y a de la besogne. Ce sera à vous de voir si vous voulez être duc.

## XXIV

### LARGESSES DE CHIFFON

Nous n'avons pas besoin de dire qu'on dînait admirablement bien chez le roi Truffe.

Chacun se leva de table heureux et satisfait. Le roi Truffe se sentait rajeuni de dix ans, et ce fut lui-même qui demanda si on ne ferait pas un peu de musique. M<sup>me</sup> de Morges lui ayant glissé une de ses allusions adroites et matrimoniales, le roi Truffe fut, ma foi, sur le point de comprendre.

Il regarda Gabrielle, mais cela mit de la tristesse dans sa joie. Elle était si morne et si pâle !

Irène chanta. Quand elle eut fini, le roi Truffe l'embrassa sur les deux joues.

Nous notons ici, en passant, une observation. Depuis le départ de Lorient, le docteur Sulpice n'avait pas prononcé une parole ni fait un geste qui pût annoncer son intention d'attaquer l'identité de Jean de Rostan, dans la personne du jeune M. Fernand. Et cependant Fernand ne s'était point rapproché d'Irène.

Ce frère et cette sœur restaient absolument étrangers l'un à l'autre. On semblait oublier dans le salon du roi Truffe leur degré de parenté.

De même, il n'y avait eu qu'un salut lointain, échangé entre François Rostan et Irène, le père et la fille.

Rien de ce qui appartenait à Sulpice ne pouvait se mêler aux satellites d'Astrée. C'était là un fait accepté. Il y avait deux camps tranchés, inconciliables.

La *famille* du roi Truffe était faite ainsi.

Sauf une exception, pourtant, M<sup>lle</sup> Marie de Rostan et le jeune M. Fernand semblaient s'entendre à merveille. Le regard d'Irène en avait averti Sulpice plusieurs fois. Sulpice ne s'en était point ému.

M<sup>me</sup> la comtesse de Morges voulut conduire Gabrielle au piano ; mais la voix de la pauvre enfant s'arrêta dans sa gorge.

Fernand se mit au piano. Il était bon musicien, et il avait une jolie voix. Fernand chanta une romance d'amour. Ces paroles tendres et niaises de la romance moderne vont droit au cœur des jeunes filles. Chiffon prenait pour elle tout ce que la romance disait de Rosita ou de Nelly ; Chiffon avait le rouge au front et son petit cœur battait bien vite.

Quand Fernand revint auprès d'elle, Chiffon le regarda en silence et les yeux baissés. Elle ne voulait plus rire avec lui. Je ne sais pas ce que Fernand lui dit, mais les larmes lui vinrent aux yeux.

Voilà pourquoi Chiffon était distraite quand elle monta dans le carrosse du docteur en sortant de l'hôtel de Rostan ; voilà pourquoi elle n'aperçut point le pauvre petit Lorient qui la guettait sur l'autre trottoir. Si quelqu'un a des yeux pour ne point voir, selon l'expression de l'Écriture, c'est la fillette qui rêve.

En quittant le roi Truffe, Sulpice lui dit :

— Je ne refuse pas de vous soigner, si j'ai la certitude que mon traitement sera suivi. Voici les conditions que je vous impose. Vous monterez en voiture demain avant votre déjeuner, vous ne direz à personne le but de votre promenade. Une fois en route, vous ordonnerez au cocher de vous conduire chez moi. Un appartement y sera préparé pour vous et vous ne rentrerez pas à votre hôtel.

— Et... fit le bonhomme indécis, me guérirez-vous ?

— Je l'espère, avec l'aide de Dieu, répondit Sulpice.

Sulpice prit congé. Le roi Truffe se retourna ; la marquise Astrée était derrière lui.

Le lendemain matin, Chiffon s'éveilla la tête lourde et le cœur gros. Sans savoir pourquoi, elle avait envie de pleurer. Tout ce qui s'était passé la veille était en elle comme le souvenir stérile et fatigant d'un rêve. Elle avait revu Lorient, et la pensée de Lorient n'avait pas été sa seule pensée le reste du jour. Comment cela s'était-il pu faire ?

En se demandant comment cela s'était fait, c'est-à-dire en plaidant au fond de son propre cœur la chère cause de Lorient, voilà que Chiffon trouva devant elle le motif de son oubli : Fernand.

L'image de Fernand se mit comme Fernand lui-même entre elle et l'image de son Lorient. C'est étonnant ce que Lorient avait perdu pour elle sous son costume de fillette !

Et pourtant, Chiffon ne voulait pas aimer Fernand ; surtout, Chiffon ne voulait pas oublier son Lorient. Elle se battait les flancs, la pauvre fille, pour penser à Lorient tout seul.

— Si ce monsieur Fernand m'empêche comme cela de penser à mon Lorient, je sens bien que je le détesterai !

C'est qu'elles se disent de ces choses-là sérieusement et consciencieusement !

Vers sept heures du matin, la plus lettrée des caméristes, Virginie, arriva tout essoufflée dans la chambre de Chiffon. Quand Virginie arrivait, le matin, elle était généralement essoufflée. Roblot demeurait loin.

— Mademoiselle Marie ! s'écria-t-elle, connaissez-vous Toto Gicquel ?

— Il me semble que j'ai entendu parler de lui au docteur, répondit Chiffon.

— Ce Toto Gicquel, continua Virginie, est un pauvre innocent comme il y en a un dans les *Montagnards écossais* et un autre dans le *Capitaine Raymond*. Il y en a un aussi dans *l'Abîme de Sandworth...* et même il tomba au fond de l'abîme où il trouva les papiers importants qui servent à faire gagner le procès de sir Duncan, le parrain de Malcolm, parce que, sans ces papiers-là, tout l'héritage aurait été au lord de Cornwall, cousin du vieux Mac-Donald.

— Et que voulez-vous me dire de ce Toto Gicquel ? interrompit Chiffon.

— De lui ! s'écria Virginie avec dédain ; oh ! Seigneur Dieu ! la pauvre créature, rien du tout. C'est de son cousin Roblot que je tiens la chose.

— Quelle chose ?

— Vous allez voir. Roblot n'est pas un marin du genre de Gustafsohn dans *les Pirates suédois*, c'est un matelot gai, un homme dont le visage ne manque pas de caractère, mais qui porte des boucles d'oreilles.

Chiffon regarda Virginie avec une véritable colère.

— Si vous ne parlez pas tout de suite, dit-elle, je vous chasse !

Virginie laissa tomber le jupon qu'elle était en train de retourner.

— Me chasser ! répéta-t-elle indignée. La pauvre Sidonia en arrive aussi à cette humiliation dans l'*Abbaye de Rosenthal*. O ma mère !

Elle invoqua également Ethelred, mais tout bas.

— Voyons, voyons, ma pauvre Virginie, reprit Chiffon repentante, j'ai eu tort. Il n'y a pas déjà si longtemps que j'étais plus au dépourvu que vous, je ne l'ai pas oublié. Pardonnez-moi !

Virginie leva les mains vers le ciel.

— O noble et généreuse enfant ! s'écria-t-elle, qui ne vous aimerait !... Je voulais vous dire que ce Roblot m'a donc dit qu'il vous avait vue rentrer vers dix heures...

Chiffon bouillait d'impatience.

— Il était peut-être le quart, continua Virginie, mais bien sûr que la demie n'était pas sonnée. C'est là-bas au bout de la rue que Roblot a reconnu la voiture du docteur, il y avait un jeune garçon mal habillé qui courait par derrière

— Un jeune garçon ? répéta Chiffon.

Ce n'était donc pas Lorient, puisque Lorient avait des habits de femme.

La marquise, en rentrant au salon du roi Truffe avait dit tout simplement : Je l'ai chassé pour qu'il aille se faire prendre ailleurs.

Chiffon avait froid dans le cœur, chaque fois qu'elle pensait à cette marquise.

— Un jeune garçon, poursuivit la camériste, qui était bien essoufflé à ce que dit M. Roblot, et trempé de pluie. Un beau petit homme, malgré ça, M. Roblot le connaît bien...

— Ah ! fit Chiffon ; M. Roblot le connaît ?

— Il le connaît sans le connaître : pour l'avoir déjà

rencontré deux fois. Une fois sur la route du Mans, et quelle pluie il faisait, ce soir-là encore !

Chiffon était immobile et retenait son souffle.

— Une autre fois, acheva Virginie, sur le boulevard des Capucines.

— Et ces deux fois-là, dit Chiffon lentement, le jeune garçon n'était pas seul ?

— Non.

— Il était... commença Chiffon.

— Il était... répéta Virginie en baissant les yeux.

— Avec qui ?

— Avec mademoiselle.

Chiffon sauta hors de son lit et passa brusquement ses pantoufles. Virginie lui jeta un peignoir sur les épaules. Chiffon était toute rouge et ses sourcils se fronçaient. Virginie prit cela pour de la colère.

— Mon Dieu ! dit-elle, il ne faut pas que mademoiselle se fasse de la bile pour si peu de chose.

Chiffon s'était assise au coin du foyer.

— Voilà tout ce que vous a dit ce Roblot ? demanda-t-elle.

— A peu près. Seulement, il a suivi le jeune garçon pour le voir de plus près, parce qu'il n'était pas bien sûr de ne point se tromper. Le jeune garçon pleurait et grelottait.

— Mon Lorient ! s'écria Chiffon, dont les yeux se mouillèrent ; mon pauvre petit Lorient !

Ah ! que l'idée de M. Fernand était loin en ce moment !

— Roblot voulait aussi savoir, reprit Virginie, s'il demeurait dans le quartier...

— Ce Roblot sait où il demeure ? demanda vivement Chiffon.

— Hélas ! mademoiselle, répliqua Virginie, qui sen-



tait maintenant qu'en faisant de la compassion elle plairait à sa jeune maîtresse ; hélas ! il ne demeure pas !

— Comment ! il ne demeure pas ?

— Roblot n'a pas eu la peine de le suivre bien longtemps. Vous savez la maison en construction qui est là, en montant?...

— Eh bien ! fit Chiffon, qui perdit pour le coup ses fraîches couleurs.

— Eh bien ! mademoiselle, le jeune garçon a couché dans les copeaux.

Chiffon croisa ses deux petites mains pâles sur ses genoux.

— Tout mouillé, tout grelottant de froid ! murmura-t-elle, et peut-être qu'il avait grand'faim !

— Ça, c'est probable, repartit Virginie.

Chiffon avait les yeux fixes et semblait absorbée.

— Je veux voir ce Roblot, dit-elle tout-à-coup.

— La prochaine fois que je le rencontrerai... commença Virginie.

— C'est sur-le-champ que je veux le voir.

— Je ne sais pas s'il est encore à son hôtel.

— Je le veux ! je le veux ! répéta par deux fois Chiffon, qui frappa du pied ; trouvez-moi cet homme tout de suite. Entendez-vous, je le veux !

Virginie sortit en courant.

Quand elle fut seule, Chiffon mit sa tête entre ses deux mains. A travers ses doigts frémissants on eût pu voir les pleurs couler.

Mon Dieu ! coucher dans les copeaux, ce n'était pas une grande affaire autrefois ; mais il y avait un mois que Chiffon dormait sur la plume.

Chiffon était riche, Chiffon ne songeait plus qu'en frissonnant aux privations de la misère, surtout quand il s'agissait de son Lorient.

Elle se représentait Lorient sur la paille, seul, le visage baigné de larmes, tremblant de froid, l'estomac vide ; Lorient souffrant, brisé, découragé.

Lorient avait toujours été moins vaillant qu'elle. Il aimait ses aises. Il ne savait pas bien souffrir.

— Monsieur Roblot, dit Virginie dans l'antichambre, en élevant beaucoup la voix pour être mieux entendue, je n'aime pas à parler aux hommes. C'est ma maîtresse qui m'a chargée de vous faire venir : je remplis ma commission, voilà tout.

— As-tu fini ! gronda Roblot qui la poussa de côté pour passer.

Il franchit le seuil et mit le chapeau à la main pour saluer en fin matelot. Chiffon s'élança à sa rencontre.

— C'est vous qui l'avez vu ! s'écria-t-elle ; je vous reconnais. Vous avez l'air d'un brave homme, je vais me confier à vous.

Roblot resta un instant étourdi de cette bordée ; mais il vint au vent, pour employer son style, et se remit tout de suite.

— Bonsoir à revoir, répliqua-t-il, ma belle petite demoiselle. C'est moi qui l'ai vu, et quant à ce qui est de ça, je vous reconnais bien aussi, n'y a pas d'offense, pas vrai ? Pour être un brave homme, présent ! Confiez-vous à moi, si ça vous en dit, vous me trouverez toujours dans le sentier de la franchise et de l'honneur... comme quoi, voilà !

Virginie éprouvait cette souffrance de la femme supérieure qui a épousé un pataud. Elle avait pourtant dit d'avance au marin comment il fallait répondre.

Mais l'ami Roblot, habitué aux conquêtes, ne gardait pas un profond respect pour la femme subjuguée. Il avait dit à Virginie de filer son nœud et se carrait dans sa dignité d'homme libre.

Chiffon lui tendit la main, et il la serra de bien bonne amitié.

— Laissez-nous, dit-elle à Virginie.

C'en était trop ! Virginie ne s'attendait pas à cela, Chaque jour on l'affriandait avec quelque mystère appétissant et romanesque, pour lui retirer le morceau au moment même où elle allait y mordre. C'était le dur supplice de Tantale.

Elle s'éloigna, fière et résignée. Quand elle eut passé la porte, elle menaça le ciel de son poing fermé, comme Oreste, et traduisit le fameux « Merci ! je suis content ! » par ces mots sacramentels :

— Pas de chance !

— Monsieur Roblot, disait cependant Chiffon, il faut que vous retrouviez mon Lorient. Vous comprenez bien, il le faut.

— Ça se fera, répondit le matelot ; on n'est pas maladroit quand on veut s'en donner la peine.

— Vous allez d'abord voir ici près où il a couché. Est-ce vrai qu'il grelottait ?

— Pas mal comme ça, la pluie était fraîche.

— J'en ai froid jusque dans le cœur ! Dès que vous l'aurez trouvé, vous lui donnerez de l'argent.

— Je n'en ai pas, dit Roblot, sans ça j'aurais fait bien volontiers les avances.

Un instant, la charmante figure de Chiffon exprima l'angoisse.

— Ni moi non plus ! murmura-t-elle, je n'avais pas pensé à cela.

Mais ce fut l'affaire d'une seconde.

— J'ai des bijoux ! s'écria-t-elle ; vous vendrez mes bijoux !

— C'est que... voulut objecter Roblot.

— Ne me refusez pas ! s'écria Chiffon qui saisit ses

deux grosses mains hâlées pour les serrer entre les siennes ; mes bijoux sont à moi, le docteur me les a donnés. Prenez ma chaîne, prenez ma montre, prenez tout ! et partez bien vite.

Roblot hésitait.

— Mais partez donc ! s'écria Chiffon avec une impatience folle ; il a froid, il a faim. Si vous ne partez pas, voyez-vous, je vais y aller moi-même !

— Vous-même ! répéta Roblot, y pensez-vous !

Elle se redressa tout à coup.

— Je n'ai peur de personne, monsieur Roblot ! se reprit-elle.

— Tonnerre de Brest ! pensa tout haut le marin, si celle-là n'est pas une vraie Rostan, je veux que le diable m'emporte !

— Allons, allons, ma petite demoiselle, continua-t-il, ne nous fâchons pas. Tel que vous me voyez, j'ai servi votre père avec le patron Sulpice. Je prends vos affutiaux et je vais les vendre, puisque vous le voulez. Avec ça je remplumerai le petit Linot... Pierrot... Comment que vous l'appellez, votre oiseau ?

— Lorient, rectifia Chiffon offensée.

— Bonsoir à revoir. Vous aurez de mes nouvelles.

Chiffon l'arrêta comme il allait sortir.

— Attendez, dit-elle ; voici ce qu'il faut faire...

— Le retrouver d'abord...

— D'abord. Ensuite le conduire chez un tailleur, lui acheter un joli pantalon noir collant, comme celui de M. Fernand.

— Quant à ça, je ne connais pas le pantalon de M. Fernand.

— C'est égal. Des bottes fines...

— Vernies ?

— Je crois bien ! Un gilet de velours, une petite redin-

gote courte et pincée à la taille. Je voudrais que vous ayez vu celle de M. Fernand.

— Oui, mais...

— Vous ne l'avez pas vue, c'est égal ! Une cravatte à la Joinville, un chapeau de soie à petits bords...

Elle s'interrompit pour sauter de joie en battant des mains.

— Oh ! sera-t-il gentil ! sera-t-il gentil ! s'écria-t-elle.

— Le fait est, dit Roblot avec calme, qu'il n'est pas vilain de sa personne, ce polisson-là.

— Vous dites ? fit Chiffon, hautaine comme une princesse.

— Ce gamin-là, si vous voulez. Pardon, excuse. Je dis que le clampin est assez bien tourné.

Chiffon se mit à rire et lui frappa rondement sur l'épaule.

— Vous êtes un bon garçon, dit-elle ; est-ce tout ?

Roblot fit mine de partir.

— Attendez, attendez, s'écria encore Chiffon ; une canne ! je veux qu'il ait une canne avec une petite pomme de cornaline, c'est si distingué !

— Il aura une canne.

— Et un porte-cigarette !

— C'est trop juste !

— Et des gants jaunes. Attendez donc un petit peu, monsieur Roblot ! nous n'avons pas parlé du logement. Je veux que vous lui trouviez une jolie chambre à l'entresol dans la rue Vivienne, avec des portières devant les portes et une cheminée à la prussienne, un beau fauteuil voltaire, des rideaux de tulle brodé, un tapis...

— Diable ! diable ! fit Roblot, qui pesa dans le creux de sa main la chaîne et la montre.

Chiffon s'élança vers la table de nuit, où était un très-

beau bracelet. Elle revint en courant et en sautant comme une petite folle.

— Tenez, dit-elle, un édredon bleu, avec des rideaux de lit pareils, un petit bureau de palissandre, enfin, ce qu'il faut ! Allez, maintenant, allez ! Mon Dieu ! que vous êtes lent, monsieur Roblot ! vous n'êtes pas encore parti !

Elle le prit par les épaules et le fit tourner sur lui-même, pendant que Roblot ahuri disait au hasard :

— Bonsoir à revoir !

— Tonnerre de Brest ! continua-t-il dans l'antichambre.

Et dans l'escalier il acheva :

— Non de nom de nom de nom ! quel amour de petite tonnerre de ciel ! Y a des gens calés qui voudraient être à la place de ce Lorient ! En attendant, je vas aller causer un peu de tout ça au docteur.

## XXV

### PRINCESSE OU RENTIÈRE.

Le docteur Sulpice, consulté, dit à l'ami Roblot d'exécuter à la lettre les ordres de Chiffon. Il prit les bijoux et donna des pièces d'or.

L'ami Roblot se mit incontinent en campagne. Les ouvriers de la maison en construction venaient d'arriver à la besogne. Ils avaient trouvé notre petit Lorient couché sur ses copeaux et ronflant comme un juste. Ils étaient en train, les honnêtes cœurs, de lui offrir la dime sur le gros morceau de pain que chacun d'eux apportait sous son bras, et, subsidiairement, de lui prodiguer d'excellents conseils touchant la paresse et le vagabondage. Lorient mangea le pain qu'il trouva bon parce qu'il avait grand appétit. Quant aux conseils, l'idée de se faire apprenti maçon lui souriait médiocrement. Cependant, il faut travailler pour vivre, quand on n'a pas de rentes. Lorient regardait déjà d'un air piteux la brouette, le sable

et la chaux, lorsque Roblot se montra au devant de la porte.

Loriot le reconnut du premier coup d'œil pour le marin de la rotonde, et je ne sais quel espoir lui vint au cœur. Roblot lui fit signe de sortir ; Loriot remercia ses bienfaiteurs et obéit aussitôt.

— Bonjour, pays, lui dit Roblot.

— Bonjour, pays, répondit Loriot.

— Aimez-vous toujours les chinois ?

Loriot le regarda de travers.

— C'est nocœur, les marins, disait-on parmi les maçons ; celui-là va emmener le petit à la barrière, et puis, ni vu ni connu, on travaillera la semaine des quatre jeudis !

— Je vous demande, pays, répéta Roblot très sérieusement, si vous aimez encore les chinois.

— Qui vous a dit que je les aimais, les chinois ? riposta Loriot.

— C'est mon petit doigt, un crâne pour tout savoir ! Je vous en offre un de chinois, si vous voulez.

Loriot aurait bien accepté tout de suite ; il n'était pas honteux, mais il eut l'idée qu'on se moquait de lui. Il jeta un regard du côté des maçons, qui avaient repris leur besogne.

Roblot frappa sur son gousset ; le gousset rendit un bon bruit. Roblot reprit :

— Ça va-t-il ?

— Tout de même, reprit Loriot en souriant, si c'est pour de bon.

Roblot passa le bras du petit sous le sien.

— Pare à virer ! commanda-t-il.

Et on appareilla vers les latitudes où se vendent les chinois.

Quand les deux pays furent attablés devant un guéri-



don, chez le marchand de prunes de l'Odéon, Roblot dit :

— On a connu des princesses qui s'est amourachées d'un gabier ou même d'un calfat, jamais d'un douanier, rapport à ce que la douane... enfin, suffit. T'es né coiffé, pilotin !

Loriot avala son chinois et but la sauce.

— Voulez-vous que je t'en repaie un autre ? demanda Roblot.

Loriot lui fit un signe affirmatif et tout amical. Les manières de ce marin lui plaisaient.

— Pourquoi que vous dites que je suis né coiffé ? demanda-t-il cependant.

— A cause que vous avez la chance d'avoir du bonheur, mon petit bourgeois, répondit Roblot ; ça vous irait-il de faire une campagne ou deux sur le *Jeune-Ernest*, de St-Servan, mon dernier ?

— Je n'ai pas de goût pour la marine, répondit Loriot, en humant son second chinois.

— Des vocations et des couleurs, faut pas chamailler ! prononça gravement Roblot ; pour qué métier que vous avez du goût, mon fiston ?

— Je suis en train de me consulter, répliqua Loriot.

— Bon ! ne faisons rien à la légère, sans réfléchir et comme des étourneaux. Avons-nous du quibus pour attendre et réfléchir ?

Loriot secoua la tête.

— Pas de quibus ! reprit Roblot, et l'appétit ?

— Excellent !

— Alors, conseil autour du grand mât, à nous deux, pour voir à décider la manœuvre. Je commence : Le métier de maçon vous donne-t-il dans l'œil ?

— Pas beaucoup.

— Rayé du rôle, le métier de maçon ! Aimeriez-vous être boulanger ?

— Ceux qui vont avec des chemises bleues et des jambes nues ? Nenni !

— Le métier de boulanger, dégommé ! Boucher peut-être ?

— Oh ! Certes non !

— Tailleur ?

-- Ils ont toujours les jambes de travers.

— Paveur ? charpentier ? couvreur ?

— J'aimerais mieux... commença Lorient.

— Quoi que vous aimeriez mieux, mon pigeon ?

Lorient hésita et finit par ne rien répondre. Roblot se mit à rire, puis il demanda une topette d'eau-de vie.

— Veux-tu que je te dise, moi, reprit-il, quel métier vous aimeriez mieux ?

— Je veux bien.

— N'y a pas besoin d'être sorcier pour deviner ça. T'es né faraud depuis les pieds jusqu'à la tête, mon fiston ! Te faut de l'eau chaude pour te laver les mains, et ça t'amuserait joliment si on bassinait ton lit tous les soirs.

— On me l'a baigné pendant un mois, soupira Lorient pleurant sa grandeur éclipsée.

— Le métier dont pour lequel vous êtes bâti, mon biribi, c'est le métier de Mirliflor, Olibrius et Fleur-des-Pois qu'a de la pommade au toupet et des odeurs après leur mouchoir, chemise blanche tous les jours et chaussettes, escarpins, badine, chapeau sur l'oreille gauche, gants beurre frais, breloque au gousset. Et je te vas flâner toute la sainte journée dans la rue à regarder les modistes et couturières à travers les vitres, et les escamoteurs sur les places. Le soir au bal Montesquieu, près le Palais-Royal, faire connaissance avec la fringante des fringantes et la mener siffler le rosolio queq'part par là n'importe où !

— Est-ce que c'est vot' métier, à vous, l'homme? demanda Lorient pendant que Roblot reprenait haleine.

Roblot lampa un verre d'eau-de-vie. Il l'avait bien mérité.

— Je pourrais te faire, reprit-il en changeant de ton, le tableau voluptueux des plaisirs de toute manière qu'on rencontre à chaque pas dans la capitale, surnommée le paradis des femmes, à cause qu'elles s'y trouvent moins bégueules et mieux attifées que dans n'importe quel autre mouillage quelconque de tous l'univers entier, dont je puis parler savamment, l'ayant parcouru en long et en large, par la pluie et par le beau temps. Mais ça suffit. N'y a pas à bavarder pendant deux heures. T'es né coiffé, petiot!

Il tendit son verre afin de trinquer.

— Ouvre l'œil, poursuivit-il; veux-tu des pantalons collants, des bas de coton chinés, des gilets à carreaux, des redingotes à la propriétaire?

— Dame! fit Lorient.

— Ouvre l'œil. Une fée, dont je suis le canal de ses bienfaits vis-à-vis de toi, à ton égard, s'est fichu dans la tête de te nettoyer depuis les bastingages jusqu'à fond de cale!

— Une fée! répéta Lorient.

— Une rentière, quoi!

— Oh! fit encore Lorient; une rentière!

Il devint pensif. Son imagination travaillait déjà.

— Une baronne, une comtesse, enfin n'importe! reprit le marin; la chose, c'est qu'elle vous a remarqué, comme tu passais devant chez elle.

— Quand? interrompit Lorient.

— Un jour ou l'autre, et qu'elle se meurt d'amour pour vous.

— Où demeure-t-elle?

— Chut ! ceci est un mystère.

— Comment qu'elle a nom ?

— Chut ! ça, c'est un secret !

— Elle est jolie ?

— Belle comme un astre ! Une grosse réjouie de duchesse mon chérubin !

— Et elle veut m'épouser ?

— Pardi ! répéta Roblot.

Loriot réfléchissait profondément.

— C'est que moi, voyez-vous, dit-il enfin avec embarras, je suis amoureux.

— Ah bah ! fit le marin, et de qui ?

— Vous souvenez-vous de cette petite fille si mignonne qu'était avec moi sur la route ?

— Et sur le boulevard ?

— Juste.

— Une maigrotte, toute mièvre, l'air failli...

Loriot allait boire, mais il posa son verre sur la table.

— Vous ne vous y connaissez point, l'homme ! dit-il en fronçant le sourcil ; la Chiffonnette est gentille tout plein !

— Ça dépend des goûts.

— Si vous l'aviez vue en demoiselle...

— Elle a donc fait fortune ? demanda Roblot.

— Oui, oui, elle a fait fortune, murmura le petit gars en soupirant.

— Et comment a-t-elle fait fortune !

— Dam...

— Comme on fait fortune à Paris ! prononça Roblot dédaigneusement.

Loriot se leva et lui mit la main sur l'épaule.

— L'homme ! dit-il résolument, je ne sais pas si je suis fort, car, je n'ai jamais osé me battre, mais je me battraï avec vous si vous parlez mal de la Chiffonnette !

— Allons ! allons ! pensa Roblot, ça a du bon ! quoique ça ne vaille pas la petite.

Il versa une dernière rasade et reprit :

— Alors, mon camarade, vous me chargez de remercier la rentière et de lui dire qu'elle aille voir à Pondichéry-la-galette si tu y es ? Vous ne voulez ni beaux habits neufs, ni canne à pomme de cornaline ?

— C'est-il joli la cornaline ? demanda Lorient.

— C'est ce que portent les figoleurs les plus luisants !

Lorient essuya son front couvert de sueur. Une rude bataille se livrait en lui. Songez que la veille, avant d'avoir revu Chiffon, il ne se serait même pas donné la peine de combattre. Son sens moral, éveillé par l'amour naissant, était encore bien jeune.

— Après ça, dit-il qu'est-ce que je ferais de ces nippes ? je n'ai ni de quoi manger, ni de quoi coucher.

— La rentière, répondit Roblot, vous met dans vos meubles et vous offre une pension de trois francs cinquante par jour pour la nourriture.

C'était Roblot qui prenait sur lui de fixer ce chiffre ébouriffant.

Lorient poussa un énorme soupir.

— Est-elle jeune ? demanda-t-il.

— Bien conservée, répliqua le marin, et sentant l'eau de Cologne !

— Quel conseil me donnez-vous, l'homme ?

Roblot lui fit un signe confidentiel. Lorient se rapprocha.

— J'en ai vu de grises par là-bas, dit-il, je vas vous communiquer la manière de t'en servir. Tu restes amoureux de ta Robinette, Simonette, enfin le nom qu'elle a, et puis tu prends les cadeaux de la princesse.

— Mais c'est pas brave, ça !

— Voilà ! les hommes, c'est fait pour caramboler les femmes.

Loriot but son verre mélancoliquement.

— Je vas aller voir si je trouve de l'ouvrage, dit-il.

Roblot fut sur le point de l'embrasser, mais il eut la mauvaise idée de pousser l'épreuve. Il prit Loriot et le mena devant une glace.

L'ondée de la veille et la nuit passée dans les copeaux avaient réduit la toilette de notre petit Loriot à un état déplorable.

Roblot, pendant que le pauvre enfant se mirait d'un œil piteux, fit danser les louis d'or dans sa poche, et dit :

— J'étais chargé d'arranger tout ça.

— Au diable ! s'écria tout à coup Loriot, jetant son bonnet par-dessus les moulins, Chiffon ne m'a pas seulement regardé hier soir. Elle a fait la pimbèche. Je veux être habillé comme le jeune homme qui lui a baisé la main quand elle est montée en voiture !

— M. Fernand ! dit Roblot. C'est justement ce qu'on m'a dit de faire !

Une heure après, le petit Loriot avait des bottes vernies sous un pantalon collant, un gilet de velours écossais, une redingote pincée, le reste à l'avenant. Il faisait le moulinet avec une canne flexible à manche de coraline.

Bien que ses entournures ne fussent pas encore faites, il était joli comme un cœur, et la rue n'était pas assez large pour le laisser passer, tant l'orgueil de sa beauté nouvelle le gonflait.

— Maintenant, se disait-il, la Chiffonnette me regardera !

Il n'y avait pas jusqu'à la fantastique rentière ou princesse qu'il n'eût envie d'éblouir.

En passant auprès d'un opticien, il se fit acheter un lorgnon pour insulter les femmes.

Jour de Dieu ! il avait honte de Roblot, son amphitruon. Sa seule consolation était de penser qu'on prendrait Roblot pour son domestique.

Roblot lui loua une chambre dans la rue Vivienne, pour achever de remplir à la lettre ses instructions. Puis il le quitta en lui disant que la princesse mystérieuse avait les yeux sur lui.

Loriot, bien logé, bien couvert et le gousset garni, passa une heure et demie devant sa glace. Au bout de ce temps, il se trouva parfaitement accoutumé à sa situation nouvelle. Le sort lui devait cette métamorphose ; seulement, elle avait trop tardé.

Il essaya son lit, il se vautra dans son fauteuil à la Voltaire. Chaque fois qu'un bruit de pas se faisait entendre sur le carré, il pensait :

— C'est la princesse qui vient me voir !

Il remontait son col de chemise et se promettait bien de faire le cruel.

La rentière ne vint pas. Quand on est si beau, c'est perdre son temps que de ne point se montrer en public. Loriot prit une dernière leçon de gracieux maintien devant la glace et sortit.

Dans la rue, tout le monde le regardait. Il faisait un prodigieux effet. Cela le gênait, mais cela l'enchantait. Il allait les hanches en dehors ; il tendait le cou et le jarret. Il entra dans une allée noire pour essayer de faire tenir son lorgnon dans le coin de son œil ; il ne put pas.

Tout ne s'apprend pas en un jour.

Quand il rencontrait une dame voilée sur son chemin, il se tenait plus droit parce qu'il pensait :

— C'est peut-être ma rentière qu'est princesse !

Mais il avait beau faire, c'était Chiffon qui l'occupait

par dessus tout ; c'était à Chiffon qu'il voulait se montrer dans sa gloire. Chiffon était bien jolie en demoiselle, assurément, mais il était, lui, au moins aussi beau en fils de famille. Chiffon n'aurait pas fait retourner plus de monde en passant.

Une chose l'embarrassait : il ne savait pas le nom de cette grande rue où l'équipage du docteur s'était arrêté la veille au soir. Lorient, pendant un mois qu'il avait été fille, n'était guère sorti qu'en voiture, avec la marquise Astrée : il ne connaissait pas bien son Paris. Pour retrouver la rue de Chiffon, il n'imagina pas de meilleur moyen que de gagner la rue Matignon et de redescendre les champs-Élysées, comme il l'avait fait la veille au soir.

De là, c'était tout droit par le pont de la Concorde et les quais. La route prise ainsi était longue, mais sûre. Les bottes vernies avaient seules à en souffrir, et c'était un grand crève-cœur pour le pauvre Lorient que de voir à chaque instant quelque éclaboussure nouvelle sur le cuir naguère si resplendissant de sa chaussure.

Il arriva en assez bon état au carrefour de Bucy. Une glace qui ornait la devanture d'un coiffeur lui servit à restaurer le nœud de sa cravate. Le coiffeur vendait, comme c'était son devoir, des moustaches postiches. Lorient eut bonne envie d'en acheter, mais il se dit :

— La Chiffonnette me prendrait peut-être pour un autre.

Il préférait l'idée de faire faire son portrait au daguerreotype pour l'envoyer à Chiffon dans un cadre de vingt-cinq sous.

La rue de Tournon était enfin devant lui ; il reconnaissait à la fois le portail du Luxembourg et cette maison en construction où il avait passé la nuit précédente. Quel changement ! et comme Lorient dédaignait du fond du cœur le tas de copeaux hospitalier !



La demeure de Chiffon devait être à une trentaine de pas de la bâtisse. Lorient commença à cambrer sa taille davantage et planta son chapeau un peu plus sur l'oreille. Comme il passait ainsi, dans toute la rigueur de son excellente tenue, devant une porte cochère, un équipage en sortit. Lorient mit le poing sur la hanche et regarda dedans. Le hasard le servait en vérité à souhait. Chiffon était dans la voiture, toute seule. Lorient resta un pied en l'air et bouche béante.

Chiffon le regarda d'un air étonné, puis elle partit d'un franc éclat de rire.

Puis la voiture passa pendant que Lorient, rouge comme une pivoine et transporté d'indignation, cherchait une parole pour exprimer sa colère.

Chiffon avait ri ! Chiffon s'était moquée de lui ! Tous ses espoirs orgueilleux tombaient. Il était plus bas qu'un comédien dont la claque a négligé l'entrée. Son chapeau de soie, son gilet de velours, sa redingote et ses bottes vernies, rien n'avait réussi. Chiffon avait ri !

Nous devons avouer que Lorient eut en ce moment la pensée de la battre, si jamais la favorable occasion s'en présentait.

Rire de lui ! de sa cravatte ! de son lorgnon ! de sa badine !

Lorient fut démonté à ce point qu'il perdit la conscience de sa dignité nouvelle. Il s'assit, comme s'il eût été encore un petit malheureux, sur une des bornes placées aux deux côtés de la porte cochère. Il oublia sa canne entre ses jambes et s'essuya les yeux du revers de sa main gantée.

Il avait pourtant un mouchoir, à présent.

Mais ce fut un instant d'affaissement complet. Il avait si bien nourri l'espoir d'éblouir la Chiffonnette ! Lorient oublia pendant dix minutes au moins que toilette oblige,

puisqu'il resta tout ce temps assis sur sa borne. Au bout de dix minutes, un singulier incident vint le tirer de son sommeil.

Il entendit auprès de lui un pas furtif. Il releva les yeux et vit une femme en deuil qui vint lui mettre la main sur l'épaule.

Elle était pâle autant qu'une morte. Elle avait de grands yeux noirs qui semblaient fatigués par les larmes.

Loriot fit effort pour se lever. Elle le maintint et mit son autre main sur l'autre épaule. Elle ne parlait pas.

Elle était très-belle, malgré son air de souffrance, mais il y avait de l'égarément dans ses yeux.

Loriot pensa tout de suite que c'était la rentière. Puis je ne sais quelle idée vague lui traversa l'esprit comme un éclair. Il eut un mouvement qui le poussa vers cette femme, et son cœur battit.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

L'inconnue lui enleva son chapeau, qu'elle laissa choir sur le pavé. De ses deux mains, elle lissa ses cheveux blonds bouclés.

— Ah ! mais ! ah ! mais ! dit Loriot qui voulut rattraper son chapeau de soie.

— Reste ! murmura la femme en deuil.

Loriot était tout ému, tant le regard de cette femme avait de tendresse passionnée.

Une porte s'ouvrit brusquement dans la cour de l'hôtel, et deux servantes s'élançèrent sous la voûte. La femme en deuil poussa un long soupir.

— La voici ! s'écria l'une des servantes.

Et l'autre dit :

— J'ai eu une belle peur !

Elles vinrent toutes deux vers la femme en deuil et la prirent chacune par un bras.

— Excusez-la, monsieur, dit l'une d'elles à Lorient tout bas : elle est folle.

L'autre, pendant cela, entraînait la pauvre femme et lui disait :

— Y pensez-vous de vous échapper comme ça, madame Madeleine ? On sera obligé de vous enfermer.

La femme en deuil suivit les deux servantes sans faire de résistance. Mais, jusqu'au moment où elle franchit le seuil de la maison, elle tint la tête tournée en arrière, et son regard ne quitta point Lorient. Au moment de disparaître, elle arrondit ses lèvres comme pour lui envoyer un baiser.

Lorient ramassa son chapeau et traversa la rue pour regarder la façade de cette maison où Chiffon demeurerait, ainsi que cette pauvre folle dont la vue lui avait tant remué le cœur.

Ce petit Lorient n'était pas bon pour deviner les énigmes. Il se creusa la tête pendant deux minutes et renonça.

Mais ce travail intellectuel l'avait prodigieusement fatigué. Il résolut de se reposer le reste de cette journée, et s'en alla dîner dans l'un de ces restaurants-miracles où l'on a, pour quarante sous, un potage, trois plats, une bouteille de bordeaux, et je ne sais quels rogatons ironiques, baptisés dessert. La province économe soutient ces prétentieuses gargottes. La province est comme Mithridate, à l'abri du poison. Lorient dîna mieux qu'un prince : il eut pour ses quarante sous un potage de bisques, une béchamelle de turbot, une aile de faisan rôti, deux ortolans en caisse et une salade d'ananas.

Dites que le paradis des femmes n'est pas aussi celui des badauds !

Pour un franc de supplément, on se serait fait une joie

de servir à Lorient des truffes au vin de champagne et du château margaux de la comète.

Mais Lorient préféra se garder pour les chinois.

La voiture où Chiffon était toute seule descendit au grand trot de ses deux beaux chevaux la rue de Tournon et la rue Dauphine pour traverser le Pont-Neuf. C'était ma foi, la calèche de M. le duc de Rostan, avec ses brillants écussons timbrés de la couronne à feuilles d'acanthé. Sur la banderolle rouge courait en lettres d'or la vieille devise des chevaliers bretons : « Tant chène, ros tant ! »

Chiffon allait loin. Irène devait l'accompagner, mais Irène était retenue à la maison par un soin nouveau : Le roi Truffe avait accompli sa promesse de la veille. Depuis le matin, il était installé à l'hôtel.

Or, Chiffon ne voulait point remettre au lendemain sa tâche d'aujourd'hui. Elle était partie seule, et Irène lui avait dit merci en l'embrassant sur les deux joues.

Sait-on comme les jeunes filles sont faites ? Chiffon avait ri tout à l'heure aux éclats en regardant Lorient. Maintenant, elle s'étendait, rêveuse et triste, sur les coussins de la calèche. Elle ne songeait pas à la mission qu'il lui était donné de remplir : Elle ne songeait qu'à Lorient.

Eh bien ! oui, elle l'avait trouvé charmant dans sa nouvelle toilette ! Les ridicules nombreux que vous eussiez si bien saisis, madame, Chiffon n'avait eu garde de les apercevoir ; et quiconque les lui eût montrés aurait été fort mal venu ! Elle avait ri, mon Dieu ! par pure fanfaronade, et parce qu'elle avait eu honte d'être si émue.

Oh ! certes, Lorient ne portait pas si bien sa toilette que M. Fernand, le modèle suprême, mais il était plus

joli que M. Fernand, et quelques jours suffisent pour habituer le costume à l'homme.

Des ridicules chez Lorient, son ami ! Cette pensée exprimée par autrui eût fait pousser des griffes instantanément au bout des doigts roses de mademoiselle Marie de Rostan, et gare au calomniateur !

Elle rêvait encore, et toujours de son Lorient, lorsque la voiture s'arrêta devant le portail triste de Saint-Lazare. Chiffon descendit et demanda mademoiselle Solange Beauvais.

On lui répondit que l'heure de visiter les détenues était passée. Chiffon tira de son portefeuille un ordre signé par M. le garde des sceaux, et la porte de la prison s'ouvrit.

## XXVI

### SOLANGE.

Il faisait nuit. C'était une cellule étroite et sombre, éclairée par une petite lampe de cuivre à mèche libre. La lumière fumeuse n'ayant aucun objet brillant pour la répercuter, se consumait tristement, jetant à peine quelques reflets aux pierres plus humides de la muraille.

Il y avait un lit de fer à couverture grise, une petite table et une chaise de paille. C'était tout le mobilier.

Une fenêtre longue, gardée par des barreaux, donnait sur un préau.

Sur le lit était couchée une jeune femme portant le costume des détenues de Saint-Lazare. Solange Beauvais était bien amaigrie et bien pâlie, mais vous l'eussiez reconnue toujours belle.

Elle dormait les deux bras relevés et croisés sous sa nuque. Ses beaux cheveux noirs dénoués couvraient l'oreiller. Il y avait autour de ses lèvres entr'ouvertes un sourire calme, nous allions dire heureux.

La lueur de la lampe frappait obliquement son visage, dont l'expression calme et reposée contrastait avec la morne tristesse de la cellule.

Était-ce un rêve qui trompait sa souffrance? Souriait-

elle à quelque bon souvenir lointain ? Car il lui fallait, pour trouver une heure de joie, remonter bien haut dans sa vie.

Sur la petite table, à côté de la lampe, des papiers étaient éparés. Il y avait d'abord ce manuscrit dont nous avons entendu la lecture, commencée par Virginie, achevée par le docteur Sulpice. Il y avait ensuite un autre cahier dont les premières pages étaient écrites, et enfin une lettre ouverte. La lettre ouverte était ainsi conçue :

« Mademoiselle,

« Depuis quelques jours seulement, je suis revenu à la vie, car ce n'était point vivre que de sommeiller dans une sorte d'anéantissement où manquait la pensée. Le docteur Sulpice, mon sauveur, m'a appris ce matin un fait dont je n'avais point gardé la conscience. Il m'a affirmé que j'avais déclaré devant une commission rogatoire, vous avoir trouvée seule dans l'appartement de M. le duc de Rostan, au moment où vous laissiez tomber une poudre blanche dans son breuvage.

« Il y a eu, et c'est encore lui qui me l'a appris, tentative d'empoisonnement par l'arsenic sur la personne de M. le duc.

« En conséquence, ma déclaration, accablante pour vous, a mis le comble à votre détresse.

« Je tâche d'être clair et précis, mademoiselle, quoique ma tête soit faible encore. Mon cœur est sain, ma volonté est réfléchie et ferme, voilà le principal.

« Je ne peux pas retirer la déclaration que j'ai faite, puisqu'elle est l'expression de la vérité.

« Dans mon opinion, mademoiselle, vous êtes pourtant innocente. Pour le peu que j'ai l'honneur de vous connaître, je n'ai jamais vu d'âme plus pure et plus belle que la vôtre.

« Voici ce que je vous propose, et je vous prie de bien peser mon offre, qui n'est point le fruit d'un enthousiasme passager. Depuis trois jours, ma résolution est prise.

« Mon oncle, M. le marquis de Saint-Sever, est mort pendant ma maladie, me laissant une fortune assez belle, surtout pour un homme qui a vécu pauvre bien longtemps. J'ai quarante mille livres de rente. Je vous demande votre main.

« Il est impossible, mademoiselle, que vous ne vous soyez point aperçue, dans le temps de mon admiration pour vous ; mais il est probable, d'un autre côté et vous n'avez point été sans remarquer la recherche que je faisais de mademoiselle Gabrielle de M. A l'égard de cette dernière, je ne puis dire autre chose, sinon que j'ai pour elle l'affection d'un frère.

« Je m'étais trompé sur la nature de mes sentiments. Dans ces heures solennelles où la vie chancelante semble vous dire adieu, le cœur parle. J'ai vu le dedans de mon cœur.

« Je prends la liberté d'écrire ce mot pour que vous n'ayez point la pensée d'attribuer mon offre à une générosité chevaleresque. On a appliqué parfois ce mot accusateur à mon caractère. Je ne suis point chevalier, les chevaliers sont morts ; je suis homme et je prends mon bonheur où je le trouve.

« Si vous m'acceptez, mademoiselle, je déclarerai par avance notre union, car je serai glorieux de vous. La justice humaine pourra condamner ma femme ; moi, je tiendrai à honneur de lui avoir donné mon nom.

« Veuillez agréer, etc., etc.

« Chevalier Roger de Martroy. »

Le cahier daté d'aujourd'hui même, disait :



« Ma bonne mère, je reprends la plume. Je ne me suis pas donné la consolation de causer avec toi depuis le jour où mon cahier me fut volé. Je t'avais écrit presque toute l'histoire de ma vie. Ces femmes sont cruelles. Quelques-unes d'entre elles s'aperçurent que j'avais de la lumière le soir : elles m'enlevèrent mon pauvre manuscrit.

« Tu aurais bien pleuré en le lisant, ma mère ; peut-être est-ce mieux comme cela. Ce que Dieu veut est toujours bien.

« Je reprends la plume parce que je reçois aujourd'hui la plus étrange de toutes les offres. Mon esprit est plein de trouble et je n'interroge mon cœur qu'avec effroi.

« Si tu avais lu ce long récit que je t'adressais naguère, tu me comprendrais. La lettre ci-jointe t'étonnerait assurément, mais tu devinerais les sentiments qu'elle a excités en moi. Le chevalier Roger de Martroy me propose de devenir sa femme, alors même que je serais condamnée. Il est jeune, ma mère, il est beau par l'intelligence et le cœur encore plus que par le visage ; il appartient à l'une des plus nobles familles de France, et la mort d'un parent vient de lui donner la fortune.

« Et il m'offre son nom, à moi, qui suis ici, dans ce lieu terrible et infâme, d'où l'on ne sortit jamais sans avoir au front le stigmaté de la honte ; à moi, qui fus accusée de vol avant d'être poursuivie pour crime d'assassinat ! Il m'offre son nom de gentilhomme, non point parce qu'il a été la cause involontaire de ma perte, mais parce qu'il m'aime.

« Roger de Martroy ne peut aimer que ce qu'il honore hautement et profondément. Je ne peux pas te dire, ma mère, ce que j'ai ressenti en lisant sa lettre. Si jamais Dieu me rend ce que j'ai perdu, le bon air qui est à toutes les poitrines, le soleil des beaux jours, le mouvement, la liberté, je n'éprouverai pas plus de joie.

« Dans cette position triste et fautive où j'ai toujours vécu à Paris, ma réserve était extrême, et je n'ai jamais oublié que je n'avais pas le droit de sentir comme les autres femmes. Cependant, deux hommes ont occupé ma pensée : Robert de Galleran et Roger de Martroy. Dans le journal que j'avais préparé pour toi, ma mère, je te parlais du premier bien plus que du second. Il y avait plusieurs raisons pour cela. D'abord, M. de Galleran s'était avancé bien autrement que le chevalier, ensuite une pensée obsédante me poursuivait. Ma sympathie me poussait vers M. de Galleran, et quelque chose se mettait en travers. Mon cœur avait froid, je me disais : Si c'était lui !...

« Quand l'image de Roger venait parmi ces rêveries, il me semblait que j'avais moins peur. Roger m'est toujours apparu comme une protection et un refuge.

« Mais je le croyais engagé à une autre. Et je le plaignais, car Gabrielle de Morges m'avait dit souvent : Je ne l'aime pas.

« Robert de Galleran a un secret. Je croyais voir comme un remords dans son hommage, et cet amour ressemblait à une expiation. Je me souviens de m'être dit à moi-même plus d'une fois : Si Roger m'aimait !...

« Nous sommes ainsi, nous autres pauvres filles, à qui le monde fait une place si humble et si dure. Du fond de notre misère, nous élevons nos regards jusqu'au bonheur. Notre cœur révolté parle, en rêve, et nous avons l'audace, quand nul ne nous entend, de souhaiter d'être aimées comme si nous étions de vraies femmes.

« Si ces dames nous entendaient !

« Mais vais-je me plaindre et prononcer des paroles d'amertume au moment où Dieu verse un baume sur ma blessure !

» Faut-il accepter, ma mère ? Faut-il refuser ?

« Roger est de ceux à qui le monde jette le nom de fou. C'est un terme de mépris et de caresse. Le monde se croit le droit d'agir avec ceux-là comme un tuteur débonnaire. Il n'empêche jamais de faire des folies, mais il gronde quand les folies sont faites.

« Certaines folies. Quand les folies sont trop grandes, le monde se fâche tout rouge et ne pardonne pas. Le monde ne pardonnerait pas à Roger de m'avoir épousée.

« Faut-il refuser ? je crois que je l'aime...

« J'en suis sûre, ma mère. J'ai des larmes dans les yeux et ma main tremble.

« Si j'acceptais et qu'il fût malheureux !

« ... Sais-tu ce que je pense ? Là-bas, chez nous, dans notre petite ville, ou plus loin, même au milieu des campagnes, combien il est aisé de cacher son bonheur !

« J'ai vu sur les bords de la Loire une petite maison modeste et charmante, qu'on aperçoit à peine à travers les bosquets qui l'entourent. Il y a une grande prairie qui descend au bord du fleuve. Une oseraie ferme la prairie. A gauche de la maison, c'est un champ de blé. Quand je passai, la moisson était faite; il ne restait que le chaume couleur d'or.

« Dans les sillons, je vis de vieux pommiers moussus, dont les branches pliaient sous le double fardeau des pommes mûres et des ceps, empourprés déjà. En Touraine comme en Italie, la vigne se marie aux troncs robustes et va jeter ses festons par dessus les plus hautes cimes.

« A droite, c'était une charmille dont les ouvertures cintrées laissaient voir de larges bouquets de fleurs. Le vent m'apportait la senteur embaumée des roses.

« Oh ! que nous serions bien là, ma mère. Notre petit Henri prendrait de la force sous ce beau ciel et je ferais

l'éducation de ma Claire chérie. Le soir nous irions sous la charmille...

« Folle ! Folle que je suis ! je parle de la Loire calme et belle entre ses bords fleuris ! Je parle des guérets, des bois, de tout ce qui vit heureux et libre, sous le cher soleil, et moi je suis dans la nuit froide, oppressée par quatre murs humides, toute seule, hélas ! le front incliné, le corps souffrant et bien las ! Folle ! folle !... »

Ce dernier mot était resté inachevé. Il y avait un large intervalle entre cette ligne commencée et la suivante.

A la reprise du manuscrit, l'écriture était toute changée. La main avait tremblé violemment. Entre ces deux lignes il y avait eu quelque immense émotion.

Le papier avait bu, mouillé qu'il était par d'abondantes larmes.

Solange Beauvais continuait ainsi en un style qui semblait peindre le délire de la joie :

« Que Dieu soit béni, ma mère, que Dieu soit glorifié au plus haut des cieux ! Bénie soit la Vierge, mère de Jésus ! Sainte Marie ! que toutes vos allégresses soient centuplées au sein du paradis !

« O miséricorde et bonté souveraine ! Ma mère ! ma mère ! j'ai vu un ange du Seigneur ! Non, non, je ne suis pas folle, ne crois pas cela ; non, non, ce n'est pas la fièvre qui me fait parler. Ces pierres glacées ont-elles entendu parfois un cantique ? Je veux chanter ici, ma mère, dans cet enfer où mon âme a tant saigné !...

« J'ai chanté l'hymne de ma reconnaissance infinie. J'entends le rire des malheureuses qui m'entourent. Je voudrais les secourir et les sauver.

« J'ai vu l'ange, je l'ai vu, enfant et jeune fille à la fois, mais bien plus belle que les enfants de la terre.

« Par la clémence de Dieu, ce manuscrit, que j'avais

écrit pour toi, ce manuscrit qu'on m'avait dérobé, que je croyais perdu, était tombé entre ses mains.

« C'est Marie de Rostan, la fille des anciens maîtres du docteur Sulpice, celle qui va hériter de la fortune de M. le duc. C'est une pauvre petite paysanne que nous rencontrâmes un jour sur la grande route et à qui le duc de Rostan fit la charité par la portière de sa berline.

« C'est un miracle, je le dis, ma mère, un vrai miracle.

« J'étais à t'écrire lorsqu'elle est entrée dans ma cellule. Je ne me suis pas retournée tout de suite, et je sentais déjà ce frais parfum de l'élégance et de la jeunesse.

« L'atmosphère qui nous entoure est de plomb ; Marie apportait avec elle comme un courant de cet air choisi qu'on respire là-bas où sont la richesse et le bonheur.

« Elle s'est jetée à mon cou.

« — Solange, a-t-elle dit, ma chère demoiselle Solange !

« Est-ce que je peux te rendre les exquisesses douceurs de sa voix !

« Elle m'embrassait. Moi, je restais comme étourdie.

« — Oh ! que j'avais envie de vous voir ! a-t-elle repris ; je sais bien que vous êtes innocente. Et si le docteur n'avait pas voulu vous sauver, j'aurais été moi-même chez les juges. Embrassez-moi donc, Solange ! Est-ce que vous ne voulez pas être mon amie ?

« Je l'ai pressée contre mon cœur sans répondre. Je ne voulais pas croire encore à ma délivrance. Elle m'a remis le cahier contenant le récit de ses misères et s'est assise sur le pied de mon grabat.

« — Est-ce que vous aimez M. de Galleran ? m'a-t-elle dit tout à coup, en fixant ses beaux yeux sur les miens.

« Et comme je ne répliquais pas assez vite, elle a ajouté :

« — Il vous aime, lui, je le sais. Je crois qu'il a bon cœur. Il a fait tout ce qu'il a pu pour vous pendant votre captivité ; mais...

« Elle a hésité un instant.

« — Ecoutez, Solange, a-t-elle repris brusquement, je ne sais pas encore arranger comme il faut mes paroles. J'apprendrai cela et bien d'autres choses. Mais je veux vous dire ce que vous avez presque deviné ? C'est lui qui avait volé les soixante mille francs de la comtesse.

« — Est-il possible ! me suis-je écriée.

« — Le docteur le savait par M. Fernand, et c'est pour cela que Robert de Galleran a obéi au docteur. Irène m'a conté cela ce matin, mais je ne peux pas bien vous expliquer...

« — Et Fernand ? ai-je demandé.

« Elle m'a répondu :

« — On sourit mystérieusement quand je parle de M. Fernand. Savez-vous pourquoi il m'a tant plu au premier abord ? c'est qu'il avait été bon pour vous. C'est un joli garçon, n'est-ce pas ?

« Figure-toi, ma mère, qu'elle paraît dix-sept ans à peine. Ses yeux pétillent d'esprit et de vivacité. Les moindres mouvements de son cœur se reflètent sur son visage avec une pétulance inouïe. Je crus quelle aimait Fernand et j'en fus chagrinée.

« — Oui répondis-je, assurément, Fernand est un joli garçon.

« — Vous ne savez pas tout cela, reprit-elle, il s'appelle maintenant Jean de Rostan. C'est mon cousin. M. le duc nous donne toute sa fortune à condition que nous nous marierons ensemble.

« Je tombai de mon haut. Fernand dont le passé...

« C'était sans doute là une intrigue nouvelle de la

marquise Astrée, mais comment Sulpice pouvait-il se prêter à cela ?

« — Et consentirez-vous volontiers à devenir sa femme ? demandai-je.

« Elle éclata de rire.

« — J'aurais un gentil mari, répondit-elle, et bien élégant, mais j'ai mon Lorient. Vous savez bien ? le petit qui était avec moi sur la route ?

« Puis, avec une volubilité croissante :

« — Ça me fait rire, ajouta-t-elle, de songer à me marier. Je me moque de la fortune de M. le duc comme d'une guigne. Voyez-vous, la belle affaire ! se marier pour de l'argent ! J'étais Chiffon avant d'être mademoiselle Marie de Rostan. S'il fallait recommencer à courir le pays, eh bien ! on n'en mourrait pas !... Je l'ai rencontré tout à l'heure, mon Lorient, il avait une toilette !... Mais je ne vous ai pas dit qu'il s'était déguisé en femme ! pas de tête, mais bon petit cœur, au fond !

« Elle s'interrompit pour venir m'embrasser encore.

« — Est-ce que je suis venue ici pour vous parler de moi ? s'écria-t-elle avec sa charmante gaieté. On voit bien que vous avez beaucoup pleuré, mademoiselle Solange ; mais vous êtes toujours belle, et il ne vous faut, pour rattraper vos fraîches couleurs, que deux ou trois semaines de bon temps. Ça n'est pas long, allez, trois semaines, quand on a le cœur content. Vous reviendrez auprès de nous, chez le docteur. Irène vous aime bien. M. de Galleran lui parle sans cesse de vous. Promettez-moi que vous n'épouserez pas M. de Galleran.

« — Je vous le promets, répondis-je en souriant ; mais pourquoi ?

« — Je vais vous le dire. J'ai vu un monsieur qui vous aime.

« — Un monsieur qui m'aime !

« — Celui-là me plaît mieux encore que M. Fernand. C'est un grand, très-mince, l'air malade. Il a été blessé, il y a un mois...

« — Le chevalier Roger de Martroy ! m'écriai-je étourdiment.

« — Lui-même. Il est venu ce matin voir le docteur, et j'ai bien entendu ce qu'il disait à Irène. Avez-vous envie de savoir ? Je parie que vous allez répondre que non.

« Elle attendit une seconde, et comme je tardais à répondre, elle reprit d'un air malicieux :

« — Vous avez raison, je viens trop tard pour vous apprendre quelque chose. Il vous a écrit. Je ne sais pas lire, mais je parie bien que voici sa lettre ?

« Elle posa sa petite main blanche sur la lettre du chevalier.

« — Mais je ne veux pas vous prendre vos gros secrets malgré vous, mademoiselle Solange, poursuivit-elle ; je suis une petite fille indiscrete et mal élevée. D'ailleurs, depuis une demi-heure que je bavarde, je ne vous ai pas dit encore le motif de ma visite. C'est l'instruction qu'ils appellent cela, je crois ? L'instruction est terminée ; on n'a pas trouvé contre vous de charges suffisantes, vous allez être libre.

« Je joignis les mains, et mes yeux baignés de larmes s'élevèrent au ciel. Je priais au dedans de moi-même, et je songeais à toi, ma mère.

« Marie abaissa mes deux mains jusqu'à son cœur.

« — M'aimez-vous ? demanda-t-elle.

« Puis elle sauta sur ses petits pieds et me baisa au front.

« — Oh ! oui, vous m'aimez ! s'écria-t-elle ; vous êtes bonne... et si vous saviez comme vous êtes belle depuis que vous avez retrouvé l'espoir ! J'aurais voulu vous em-



mener tout de suite, mais cela ne se peut pas ; il faut des formes. Faut-il vous dire un secret ? le docteur a beaucoup de pouvoir au palais et partout. Il vous aime bien, mais votre captivité entraine dans ses plans, et il a promis à Irène de vous récompenser pour tout ce que vous avez souffert. Pas un mot de cela, on me gronderait.

« La porte qui s'est ouverte l'a interrompue. C'était le gardien qui venait la chercher. Il y avait plus d'une heure qu'elle était avec moi. Ce temps avait passé comme un éclair.

« — Adieu, ma chère Solange ; me dit-elle, pas pour longtemps. Demain matin, Irène et moi, nous serons ici de bonne heure. Et Sulpice aussi et M. de Martroy... et un autre encore, car on ne peut l'empêcher de vous voir.

« Je compris qu'elle voulait parler de M. de Galleran, et cela m'attrista. Je ne puis songer à cet homme sans éprouver un sentiment de souffrance.

« Elle m'embrassa encore et disparut, vive comme un oiseau.

« Demain, je terminerai cette lettre, ma mère chérie, mes yeux se ferment et je sens comme un brouillard dans ma pensée... »

Elle s'était étendue sur son lit après une courte et ardente prière. Le sommeil l'avait saisie tout de suite, cet heureux et doux sommeil qu'elle ne connaissait plus depuis si longtemps.

Les heures de la nuit passèrent. Une fois, vous eussiez pu entendre un nom qui vint mourir sur sa lèvre entr'ouverte. Était-ce le nom de Roger ?

On prononce mal quand l'on rêve, et Roger ressemble un peu à Robert.

Les premières lueurs du jour faisaient pâlir la lampe

près de s'éteindre lorsqu'elle s'éveilla. Un cri d'angoisse sortit de sa poitrine.

— Encore un beau rêve ! murmura-t-elle.

Tant de fois elle s'était éveillée ainsi, regrettant le cher mensonge de ses rêves.

Elle ouvrit les yeux, puis les referma : c'était toujours la prison détestée.

Mais un souvenir lui emplit le cœur, et soudain, toute frémissante, elle sauta hors de son lit. Le manuscrit était là auprès de la lampe essoufflée. Donc, c'était bien vrai, l'ange était venu. Cette fois, Solange n'avait pas rêvé !

Et la lettre du chevalier ! Ici, la réalité n'était-elle pas plus étrange que le rêve ?

Solange relut les lignes qu'elle avait tracées la veille au soir. Quand elle arriva au nom de Galleran, elle s'arrêta, puis elle l'effaça.

Elle effaça encore le nom de Robert et tout ce qui le concernait dans le récit qu'elle avait fait de son entrevue avec l'ange. Puis elle s'accouda, pensive, contre la table.

Était-ce un vague regret, — un doute ?

La lettre du chevalier avait été serrée.

Vers huit heures, les détenues vinrent faire charivari à la porte de Solange à cause de la jeune fille en équipage qui était venue la veille. A neuf heures, la calèche du roi Truffe était de nouveau à la porte de Saint-Lazare. Le troupeau des voleuses et des filles perdues rugit. Solange était libre.

## XV

### GRIGNOTTE.

Il était environ cinq heures du soir. Deux jours s'étaient passés depuis cette grande défaite de la marquise Astrée, dans le salon du roi Truffe. Celui-ci avait changé de demeure, comme nous l'avons dit ; il habitait l'appartement du docteur Sulpice.

Le testament, signé, restait cependant à l'hôtel de Rostan. La marquise avait pu le montrer à Jean Touril. On l'avait, au contraire, soigneusement caché au marquis.

On comptait sur ce grand Rostan qui avait si bien travaillé autrefois sur la lande de Fréhel, dans la nuit du 6 mars 1835. Il ne fallait pas le décourager.

Nous savons que l'établissement du bonhomme Bistouri avait son entrée principale rue de la Goutte-d'Or, et donnait de l'autre côté rue des Couronnes. Sur la rue des Couronnes, c'était un grand mur en mauvais état au-dessus duquel les passants pouvaient apercevoir deux ou trois têtes d'arbres malades et des toitures de hangars. Une portion de ce grand mur, située à l'est de l'établissement, plus haute et autrement bâtie que le reste, avait évidemment servi de pignon à une maison maintenant démolie.

On y découvrait des traces de fenêtres bouchées par la maçonnerie, et au ras du sol deux soupiraux de cave restaient ouverts. Ils étaient étroits. Les chats errants, poursuivis par les chasseurs de gibelottes qui abondent dans ces parages y trouvaient un abri sûr. Ce mur portait le n° 33.

Les maraudeurs avaient aperçu parfois de la lumière par ces soupiraux, mais le mur épais rabattait derrière l'ouverture et l'œil ne pouvait pénétrer jusqu'au sol de la cave.

On disait que le bonhomme Bistouri faisait métier de receleur et cachait là les objets volés.

Ce n'était pas un homme de loisir, au moins, que ce père Bistouri ! nous lui connaissons déjà plus d'une demi-douzaine de métiers ; aussi passait-il parmi ses clients pour avoir des tonnes d'or, cachées quelque part à cent pieds sous terre.

A la suite du grand mur, en remontant vers la Chapelle, il y avait une maison presque neuve et solidement bâtie, connue de tous les abonnés de la *Gazette des tribunaux*. C'est là que le courtier de commerce, Buyset de Beauregard assassina en mil huit cent trente-sept ou trente-huit ce vieil homme de Valenciennes dont il avait imité la signature.

Depuis lors, elle avait été habitée par un fou qui s'était coupé la gorge à sa fenêtre, de sorte qu'on trouva le matin venu, son cadavre en équilibre sur l'appui, la tête en dehors, les jambes en dedans, et une mare de sang sur le pavé de la rue. Il y a comme cela des maisons qui semblent frappées d'une sorte de fatalité. C'était le n° 35.

Pendant des années, on avait vu closes les persiennes de cette maison, qui n'était habitée que par un concierge et sa femme. Il y avait toujours au-dessus de la porte

un écriteau que le vent balançait et qui criait : Maison à vendre.

Depuis quelque temps l'écriteau avait disparu. Un acquéreur s'était présenté. Personne, parmi les habitants de la rue des Couronnes, ne l'avait vu. Seulement, un matin, une voiture de déménagement vint prendre le petit mobilier du portier qui s'en alla avec sa femme.

Le seul changement qu'on pût apercevoir dans la maison n° 35, fut qu'une fenêtre de plus demeura close, la fenêtre de la loge. On se mit à s'occuper de cette maison déserte. On refit l'histoire lugubre de son passé, et il y eut des imaginations romanesques qui prétendirent qu'on voyait, la nuit, des lueurs courir derrière les persiennes fermées.

Comment expliquer cela, puisque la porte ne s'était pas ouverte une seule fois depuis le départ du concierge ?

Quoi qu'il en soit, vers cinq heures du soir, le jour que nous avons dit, le bonhomme Bistouri quitta son cabinet de travail où il venait d'achever le triage de trois hottées. Il prit dans une vieille armoire une petite lanterne sourde qu'il alluma préalablement et qu'il cacha ensuite sous l'ample revers de sa houppelande brune, puis il ferma sa porte à clef et descendit l'escalier tournant par où la marquise Astrée avait monté chez lui quelques semaines auparavant.

Il faisait déjà nuit dans les obscurs couloirs du dépôt central d'immondices tenu par le bonhomme Bistouri. Les hangars et les cours étaient déserts à cause de la consigne qui défendait partout la lumière. Quelques traîneurs seulement restaient du côté de la cuisine. La journée des chiffonniers était commencée. Le bonhomme traversa son établissement tout entier dans sa profondeur. Les traîneurs le saluaient d'un air moitié humble,

moitié narquois. Le pauvre peuple, celui qu'on plume se venge ainsi de son bourreau par une demi-insolence. Le roi des chiffonniers s'inquiétait peu de ces manifestations. Il ne tenait pas à l'estime de ses sujets.

Tout au fond de l'établissement, à droite, une mesure s'adossait au revers de ce mur dont nous avons parlé tout à l'heure et qui portait le n° 33. La mesure touchait également à la maison déserte donnant sur la rue des Couronnes; et acquise naguère par un acheteur inconnu. Le bonhomme Bistouri entra dans la mesure.

— Grignotte! appela-t-il en frappant du pied contre une porte.

— Voilà patron! répondit une petite voix aigre.

Et presque aussitôt après, une enfant, jaunâtre de poil, chétive, déjetée, mais dont le visage maigre était éclairé par des yeux noirs perçants comme des pointes de stylet, parut sur le seuil.

— Où est Nieul? demanda le bonhomme.

— Il a bu, répondit l'enfant; il est malade.

— Et il dort, la tête contre le poêle? fit le bonhomme Bistouri en haussant les épaules; tâche qu'il soit éveillé quand je remonterai.

— Oui, patron, répondit encore la petite fille.

— Tiens-moi la lanterne pendant que j'ouvrirai la trappe.

Ils étaient ressortis. Grignotte prit la lanterne du bonhomme et en dirigea l'âme vers la serrure d'une trappe sur laquelle ils étaient tous deux en ce moment. Bistouri ouvrit la trappe. Il reprit la lanterne des mains de la petite fille et s'engagea dans l'escalier qui était sous le panneau. Grignotte voulut se pencher pour voir; le bonhomme laissa précipitamment retomber la trappe.

Grignotte se mit à rire, et ses yeux de panthère brillèrent comme deux charbons ardents.

— Je sais aussi bien que lui ce qu'il y a dessous, murmura-t-elle.

C'était la fille unique de Nieul. Au lieu de rentrer chez son père, elle s'en alla derrière un tas de bois dans un coin de la chambre d'entrée et disparut tout entière dans un trou qui semblait fait exprès pour laisser passer son maigre corps. On eût pu l'entendre rire encore et répéter :

— Oui, oui, je sais aussi bien que le père Bistouri ce qu'il y a dans la cave.

— Grignotte! cria une voix creuse dans l'anti-chambre.

— On y va, papa, répondit la petite fille, qui ajouta entre ses dents :

— Il n'est plus assez fort pour me battre !

Nieul était dans la seconde chambre, étendu sur un tas de chiffons. Il semblait avoir vieilli de vingt ans depuis la dernière fois que nous l'avons vu. Ses joues creuses se collaient à sa mâchoire, et son regard était idiot.

— J'ai entendu du bruit, dit-il.

— C'est le patron qui est descendu à la cave, répliqua Grignotte.

Nieul, qui s'était levé à demi, replaça sa tête sur les chiffons.

— Va me chercher de l'eau-de-vie! ordonna-t-il.

Grignotte tourna le dos d'un air délibéré.

— Si c'est pour ça que tu as appelé, dit-elle, nisco! tu n'auras plus d'eau-de-vie ce soir.

Nieul étouffa un juron et lui fit du doigt un signe d'appel caressant.

— Tâche! s'écria Grignotte, qui éclata de rire; tu me battrais, si j'y allais.

Nieul essaya de se lever : Grignotte se tint les côtes.

— Tu n'en peux plus, papa! dit-elle; reste tranquille. Je ne vas pas te chercher de l'eau-de-vie parce qu'il ne faut plus boire aujourd'hui: c'est ce soir qu'on va faire venir le monsieur.

— Quel monsieur? interrompit Nieul.

— Le monsieur de la rue de Tournon.

Le chiffonnier eut un frisson visible par tout le corps.

— Ah! fit-il, le docteur Sulpice! c'est aujourd'hui! Comment sais-tu cela?

— Eh bien! répondit Grignotte, c'est moi qui dois y aller.

— Le patron t'a parlé?

— Il m'a menée dans sa chambre, il m'a donné de la liqueur, il m'a dit: « Pleure donc un petit peu, Grignotte, voir si tu sais. » Moi, j'ai ri d'abord; mais, comme j'ai vu que c'était pour de bon, j'ai pleuré: c'est pas difficile. Alors, il m'a encore dit: « Veux-tu gagner cent sous d'un coup? C'est d'aller chez le monsieur de la rue de Tournon, la porte cochère que je t'ai montrée avant-hier, et de lui dire, en pleurant bien comme il faut, que ton père est malade à la mort.

— Et tu y as été? demanda Nieul précipitamment.

— Non, repartit Grignotte, je vas y aller quand le patron remontera. Oh! je connais bien le monsieur!

Nieul se retourna sur son tas de chiffons et cacha son visage dans les guenilles.

— Tout ça nous portera malheur! gronda-t-il d'une voix étouffée.

Il y eut un silence. Grignotte se glissa dehors et rentra dans son trou. Son trou était une sorte de boyau qui ressemblait à ces cheminées trop étroites où les petits ramoneurs ne peuvent pas monter. Il descendait droit à la cave du père Bistouri. C'était Grignotte qui l'avait pratiqué elle-même avec de vieux morceaux de



ferraille. Elle s'était mis les mains en sang pour cela. Mais elle savait aussi bien que le père Bistouri ce qu'il y avait dans la cave !

Grignotte s'engagea dans le boyau, tête première, et descendit doucement. Elle rampait là-dedans comme la couleuvre dans son trou. Ses mains touchèrent le sol humide de la cave au bout de quelques secondes. Le boyau s'ouvrait derrière un contrefort soutenant les terres. Grignotte resta là et se mit à manger des châtaignes qu'elle avait dans sa poche.

La lanterne sourde du père Bistouri était ouverte et jetait dans la cave de vagues lueurs. La cave était grande.

Il y avait à l'extrémité la plus éloignée du trou de Grignotte, une rangée de marmites en terre. Le père Bistouri vidait ses poches dans l'une d'elles. Cela sonnait l'or.

— Drôle d'idée tout de même ! pensait Grignotte en grugeant philosophiquement ses marrons ; drôle d'idée qu'il a le patron, de mettre tout ça dans des marmites !

Autrefois, quand Jean Touril battait la Morgatte et qu'il faisait le dur métier de reboutoux autour de Plouesnon, il avait une marmite dans laquelle, chaque soir, il fourrait quelques sous. Les sous devinrent des francs, et combien il fallut de temps pour couvrir le fond de la marmite !

Ce fut la marquise douairière de Maurepar, la marraine d'Astrée, qui lui donna le premier louis d'or.

La première marmite de Jean Touril n'était pas encore pleine quand il quitta la Bretagne pour venir à Paris ; maintenant, il avait je ne sais plus combien de marmites toutes emplies.

C'était une drôle d'idée, nous sommes de l'avis de Grignotte. Mais chacun donne à son idole la forme choi-

sie. Jean Touril conservait à sa première marmite un culte pieux et tendre. C'était de la religion d'avare.

En outre, il comptait par marmites, comme les Hindoux par laks de roupies. Une marmite, c'était, je le suppose, cinquante ou cent mille francs. Ne chicanons pas ce brave homme sur une manie si parfaitement innocente. Il avait quelques défauts plus graves.

Quand il eut fini de vider ses poches dans la marmite entamée, il jeta dans une immense manne d'osier un paquet de galons d'or qu'il portait sous le bras. Ensuite, il alla tout droit à l'angle oriental de la cave et posa sa lanterne par terre. Grignotte l'entendait qui disait :

— Un million ! huit ou dix marmites d'un coup ! mais il faut qu'elle me signe cela... sur papier mort, si elle veut, car il n'y a pas de timbre d'un million chez les marchands de tabac. Si elle ne veut pas signer, rien de fait !

Il enfonça une cheville de fer dans un petit trou presque imperceptible, pratiqué au centre de l'une des pierres de taille qui formaient le mur de la cour du côté de l'Est. Grignotte regardait avec une avidité extraordinaire. Toute son âme était dans ses yeux aigus et ardents.

— Je savais bien ! je savais bien, murmura-t-elle, qu'il y avait encore quelque chose par là !

Le bonhomme Bistouri tira sur sa cheville, sans effort apparent. La pierre vint à lui aussitôt, laissant béante une large ouverture. Grignotte eut toutes les peines du monde à retenir un cri d'étonnement. La pierre, amenée par le bonhomme Bistouri avait dû être d'un poids énorme, mais si Grignotte savait gratter la terre, Jean Touril connaissait l'art d'amincir les pierres de taille. Celle-ci n'avait plus guère que l'épaisseur d'une table de marbre. La face qui regardait la cave du n° 33 était

intacte ; c'était du côté de la maison déserte qu'on l'avait travaillée.

— Il fait bon savoir plus d'un métier, pensa tout haut l'ancien reboutoux ; si j'avais été serrurier, j'aurais pu poser ça sur des gonds et ç'aurait été bien commode. Mais à la guerre comme à la guerre ?

Il consulta sa grosse montre d'argent.

— Je pourrais tirer la pierre tout aussi bien que lui ! se disait Grignotte.

La montre du père Bistouri lui donna sans doute conseil de se hâter, car il prit une de ses marmites dans ses bras comme un enfant chéri. Grignotte le vit disparaître par l'ouverture avec son fardeau.

— Pourvu qu'il n'aille pas trop loin, dit-elle.

Le bonhomme Bistouri reparut tout de suite, preuve qu'il n'avait pas été loin. Grignotte fut contente.

— C'est lourd ! gronda le bonhomme en s'essuyant le front.

Grignotte pensa :

— Si c'est trop lourd, je n'emporterai que la moitié d'une marmite à la fois.

Le père Bistouri fit une douzaine de voyages. Il était rendu de fatigue. Le passage présentait quelque difficulté, parce que la maison du n° 35 suivait le plan de la rue des Couronnes qui va en montant.

— Il faut pourtant que tout y passe ! dit le bonhomme qui consulta sa montre de nouveau.

Il s'assit sur une de ses marmites. Grignotte était sortie de son boyau et s'accroupissait bien commodément derrière le contrefort.

— J'ai déjà dépensé bien de l'argent pour ce million ! grommela l'ancien reboutoux ; acheter une maison ! sans compter ce que je risque ! mais mon établissement est vendu, je me retire dans la Chaussée-d'Antin, où je

fais la banque à grandes guides. Je vivrai cent ans, et je veux avant de mourir entendre dire : Auprès du baron Touril, Rothschild n'est que de la Saint-Jean !

Il prit une prise de tabac avec vigueur. Grignotte tira une tabatière dite *queue de rat* qui était sous ses marrons, au fond de sa poche et bourra son nez retroussé avec volupté. Elle avait bientôt douze ans. Elle buvait joliment sa goutte sur le comptoir. Elle donnait des rendez-vous à un affreux petit chiffonnier de treize ans qui chiquait comme un invalide. Elle avait déjà été en prison. C'était une parisienne aussi, madame !

Quand ces pauvres larves, sorties de la fange, atteignent l'âge de trente ans, elles ont amassé toute la décrépitude d'un siècle.

— A l'ouvrage ! se dit l'ancien reboutoux en se remettant sur ses jambes.

Il n'y avait plus que deux ou trois marmites dans la cave du n° 33, et le père Bistouri était de l'autre côté de la muraille, lorsque Grignotte tendit l'oreille vivement. On entendait du bruit dans la rue des Couronnes. Les deux soupiraux, ménagés en éteignoir, formaient deux conduits acoustiques. Le son de la voix rabattait distinct et même entlé par la répercussion sourde de la pierre.

Il y avait deux voix. Grignotte ne connaissait ni l'une ni l'autre.

— Je ne sais pas si c'est ici, dit la première voix ; on a parlé d'un grand mur avec une petite porte qu'a l'air condamnée. Cause donc, toi, Toto !

— Oui, mon cousin, répliqua timidement l'autre voix ; on a parlé d'un grand mur.....

— Et d'une maison à droite en montant, toute fermée du haut en bas...

— Oui, mon cousin.

Le vieux Bistouri reparaisait en ce moment. Il s'arrê-

ta court, laissant une moitié de son corps dans l'ouverture,

— Qu'est-ce que c'est que ça? murmura-t-il.

Il mit sa main arrondie en cornet contre son oreille et resta coi.

— Grimperais-tu bien sur ce mur-là, toi, Toto? demanda la première voix.

— Je ne sais pas, mon cousin, répliqua la seconde.

— Toto Gicquel! gronda l'ancien reboutoux.

La teinte parcheminée de son visage prit des tons verdâtres. Le premier interlocuteur reprit :

— Peut-être bien que nous pourrions entrer tout de go par la rue de la Goutte-d'or.

— Peut-être bien, mon cousin.

— Roblot le marin! fit le bonhomme Bistouri dont un frisson parcourait tous les membres.

— Tiens! tiens! dit encore la première voix, on dirait qu'il y a de la lumière là... c'est un soupirail!

L'ancien reboutoux ne fit qu'un saut et referma sa lanterne; puis, sans se donner le temps de replacer la pierre qui fermait la communication entre la maison déserte et la cave, il s'élança vers l'escalier. Pour arriver à l'escalier, il fallait passer devant Grignotte. Celle-ci, vêtue de haillons aux nuances ternes et sales, se confondait si parfaitement avec la muraille que Jean Touril ne la vit point.

Elle riait tout bas et se disait :

— Quand il reviendra un beau jour, et qu'il ne trouvera plus rien ici, quelle grimace fera-t-il?

— Et moi, ajouta-t-elle, qu'est-ce que j'achèterai avec tout ça?

Bistouri tremblait et sa clef ne trouvait point le trou de la serrure, car, outre la trappe, la cave avait une porte très-solide au bas de l'escalier.

Souvenons-nous qu'il avait dit à la marquise, lors de leur première entrevue : Il n'y a qu'une bonne porte ici, c'est celle de ma caisse. Or, c'était sa caisse, cette cave.

Pendant qu'il tâchait d'ouvrir, Grignotte bâtissait ses châteaux en Espagne.

— Mulot, se disait-elle en parlant de son petit chiffonnier, Mulot ne grandit pas ; il ne deviendra jamais bel homme : j'en veux un autre : un garçon épicier, pour avoir des mendiants. Mais j'aurai de quoi acheter tous les mendiants de La Chapelle et de Paris ! J'aime mieux un enfant de troupe, c'est gentil, ou un savoyard qu'a des souris blanches. Enfin, je verrai. Papa n'ira pas longtemps. Je m'aurai de la toilette et je jouerai la comédie à Montmartre.

Cette espérance faillit la faire sauter de joie.

Elle n'avait aucune idée de la somme énorme renfermée dans les marmites du roi des chiffonniers. Elle voulait voler cela et ne rien laisser : c'était tout.

Au-dessus de cent francs, ses connaissances arithmétiques fléchissaient.

Elle ne voyait point de différence entre cent francs et tous les trésors de l'univers.

La clef du père Bistouri fit grincer la serrure. Grignotte, éveillée de son rêve, fourra sa tête dans le boyau et grimpa si lestement des pieds, des mains, du corps tout entier, qu'elle était déjà derrière ses fagots quand l'ancien reboutoux souleva la lourde trappe.

Nieul appelait comme un furieux.

Le bonhomme Bistouri s'élança vers le fond de la chambre où il y avait une sorte de meurtrière, fermée par un seul barreau.

— Pourquoi ne réponds-tu pas à ton papa, petite ? de manda-t-il.

— Parce que je guette pour vous, répondit Grignotte.

— Ah! tu as donc vu quelqu'un ici dessus dans la rue?

— Oui, j'ai vu des hommes.

Grignotte disait vrai, cette fois; elle venait de voir Roblot et son cousin Toto au moment où ceux-ci se retirèrent. Le père Bistouri mit son œil à la meurtrière, il ne vit rien que le pavé de la rue déserte.

— Comment étaient-ils faits, ces deux hommes? interrogea-t-il encore.

— Quand ils ont passé sous le gaz, repartit Grignotte, il m'a semblé que le premier avait un chapeau de cuir et quelque chose aux oreilles, comme qui dirait des pendants. L'autre est tout dégingandé et bancal.

— C'est bon, fit le père Bistouri.

Et il ajouta entre ses dents :

— Pourquoi diable viennent-ils rôder par ici, ces deux-là? Est-ce que Nieul aurait vendu la mèche?

Nieul appelait toujours. Le bonhomme alla jusqu'à la porte de la seconde chambre.

— Tu vas te taire, toi! dit-il durement; j'ai besoin de ta fille.

Il mit une pièce de dix sous dans la main de Grignotte et reprit :

— En route, saute-ruisseau! Si l'homme de la rue Tournon ne vient pas, tu seras battue!

— Et s'il vient? demanda Grignotte.

— Tu auras une grosse pièce.

Elle fit une gambade et sauta dehors sans s'inquiéter de son père, dont la respiration sifflait comme un râle. Une grosse pièce! Grignotte avait fouillé le sol à dix pieds de profondeur et percé une muraille pour arriver à cette cave pleine d'or, mais une grosse pièce!

— N'oublie pas de pleurer! cria l'ancien reboutoux qui sortit derrière elle.

Grignotte avait déjà franchi les monceaux de débris entassés dans la troisième cour. Le bonhomme entendit de loin l'éclat de son rire aigre, et rentra en grommelant :

— Ça me rappelle la Coquinette ! A son âge, Astrée aurait passé par le trou d'une aiguille. Si l'enfant ne pourrit pas en prison, elle aura voiture à dix-huit ans !

— A boire, patron, dit Nieul, qui était couché sur ses loques dans la seconde chambre ; par pitié, donnez-moi de l'eau !

Le père Bistouri recula stupéfait. Nieul demandait de l'eau ! le bonhomme passa le seuil et vint auprès du tas de loques.

Nieul était maigre comme un spectre, et sa barbe grise lui cachait presque entièrement le visage. On voyait, aux deux côtés de son nez, saillant outre mesure, des plis profonds à y mettre le doigt. Ses yeux s'éteignaient sous l'arcade pleine d'ombre que surmontaient les touffes hérissées de ses sourcils.

— A-t-il bien l'air d'un moribond, celui-là ! pensa le père Bistouri, qui versa de l'eau dans une tasse fêlée.

— Bois, ma biche, reprit-il ; si tu n'avais jamais rien bu de meilleur, tu ne serais pas si bas.

Nieul se souleva sur le coude et lampa l'eau avidement.

— Est-ce que je vais mourir, patron ? demanda-t-il en rendant la tasse.

Le bonhomme se prit à rire.

— Puisqu'on est allé chercher le médecin ! répliqua-t-il.

Nieul se laissa retomber, et sa tête rebondit contre les chiffons. Le bonhomme riait toujours et disait :

— Ça va faire grand'pitié à M. le docteur, qui a le cœur si tendre. Il faut être juste, tu n'es pas bien cou-



ché, mon pauvre Nieul. Sois tranquille, dès que la chose sera faite, je te ferai monter un bon lit.

— Pour mourir ? gronda Nieul, qui tâchait en vain de se retourner pour se mettre face à face avec l'ancien reboutoux.

Celui-ci, qui savait n'être point vu, secoua la tête affirmativement.

— Ça vous aurait gêné, pas vrai, papa Bistouri, reprit le chiffonnier, de garder un témoin de ce qui va se passer ici ?

— Nous comptons sur ta discrétion, mon camarade, répondit tout haut le bonhomme.

Et tout bas :

— C'est vrai que rien n'est si discret que les morts.

— Allons ! allons ! mon vieux Nieul ! dit-il tout à coup en se penchant sur lui ; je t'ai vu bon, saqueur-dienne ! comme on jure chez nous. Tu vas être payé grassement et tu n'auras rien à faire, puisqu'un autre te remplace. De quoi te plains-tu ?

Nieul poussa un gémissement.

— C'est son regard ! murmura-t-il. Quand ses yeux sont tombés sur moi, là-bas, j'ai senti comme deux flammes qui m'entraient dans le front, et mon agonie a commencé.

— Sottise ! voulut interrompre le bonhomme.

— Croyez-moi, papa, acheva Nieul ; cet homme-là est plus fort que vous.

— Nous savons bien ça. Où est l'outil ?

— Dans les chiffons. Mais je ne pourrai pas m'en servir.

— Un autre s'en servira, dit le père Bistouri en se mettant à genoux.

Il fouilla parmi les chiffons. Le doigt maigre et ridé de Nieul s'étendit pour lui montrer un endroit où sortait

un lambeau de linge relativement blanc. Le bonhomme tira ce lambeau à lui, et un paquet, gros comme le bras, vint.

— C'est proprement serré, dit-il avec satisfaction.

En même temps il se mit en devoir de défaire le paquet. Sous le linge entortillé et roulé, il y avait un objet de forme bizarre, une sorte de boîte, incrustée de nacre et terminée par un canon de pistolet.

— On m'en a offert de bon argent, pensa tout haut le bonhomme, mais j'avais toujours l'idée que ça servirait à quelque chose.

Parallèlement au flanc de la boîte s'adaptait un petit levier à branches égales qui mettait en mouvement une roue. Le bonhomme essaya de manœuvrer le levier qui résista.

— Est-ce en état, demanda-t-il.

Nieul fit un signe de tête affirmatif.

— Du diable si ça a l'air méchant! reprit le bonhomme; je veux voir par moi-même si ça marche comme il faut.

Son regard fit le tour du taudis. Il aperçut une planche de sapin, épaisse de deux doigts, qui était dressée contre la muraille; il s'en approcha.

— Comment que ça se joue? demanda-t-il en se tournant vers Nieul.

— Poussez le bouton qui est à côté du canon, à droite, dit celui-ci, la languette sortira en dessous, la crosse aussi. Vous viserez, et puis vous appuierez votre doigt sur la languette.

Bistouri poussa un petit bouton d'argent qui semblait placé comme ornement à la naissance du canon. Un ressort se détendit au dedans de la boîte incrustée et une poignée ronde, commode à tenir, sortit. Au devant de cette poignée, une détente d'acier se montra.

— Une jolie curiosité! dit le bonhomme; ceux qu'on fait à présent ne valent pas ça.

Il visa le milieu de la planche, ferma les yeux et toucha la détente, non sans pâlir un petit peu.

On entendit comme un coup de sifflet faible et furtif. La planche résonna sec, et un petit nuage de poussière s'éleva de la muraille.

Le bonhomme rouvrit les yeux. La planche était percée et la balle avait fait sauter un morceau de plâtre.

— Diable! diable! fit-il; c'est supérieurement établi; ça vaut...

Il s'interrompit et ajouta en lui-même :

— Ça vaut juste un million!

— Pst! reprit-il, tâchant d'imiter le bruit du pistolet pneumatique; pst! ni vu ni connu! avec des instruments pareils, on pourrait livrer des batailles rangées en tapinois. Dis-moi comment ça se recharge.

Nieul hésita. Le bonhomme revint tout près de lui.

— Si j'empêchais ce crime-là, dit Nieul, Dieu me pardonnerait peut-être.

Le bonhomme lui mit ses deux mains sur les épaules.

— Tu demandes de l'eau, et tu parles de Dieu! fit-il; tu n'es plus bon à rien et tu peux devenir gênant. Dis vite, ou gare à toi!

Nieul connaissait trop bien son patron pour mépriser cette menace. Il lui donna les renseignements nécessaires, et le pistolet fut rechargé. Le bonhomme tira un second coup pour voir si Nieul ne l'avait point trompé. La planche de sapin fut de nouveau percée.

— A la bonne heure! fit-il; je te pardonne tes idées de pénitence, eu égard à ton état. Repose-toi, si tu veux; je vas finir mes affaires. Nous en avons au moins pour une heure avant que le Sulpice ne vienne.

Il sortit, emportant le pistolet à vent. La trappe de la

cave fut de nouveau soulevée. En descendant l'escalier tortueux il se disait :

— Quelqu'un qui devrait être ici déjà c'est la Coquette. Rien de fait, si elle manque à l'appel, ou même si elle refuse de signer le mandat d'un million... mais elle viendra ! je parie que c'est cet imbécile de grand Rostan qui est en retard !

L'ancien reboutoux se trompait. Pendant qu'il achève de mettre ses marmites en lieu sûr et qu'il replace sa pierre, nous irons jusqu'à la rue de Matignon pour voir ce qui retarde la marquise Astrée.

C'est triste, un Louvre abandonné. Depuis deux jours que le roi Truffe avait déserté son hôtel, la physionomie de ce palais bourgeois avait tout à fait changé. Les de Morges, reçus chez Irène, ne quittaient plus la rue de Tournon ; Sensitive ne rentrait à son pavillon que pour coucher, et le flot des Drinkers avait déjà oublié le chemin de l'hôtel.

Astrée restait seule comme une favorite en disgrâce. Il n'y avait plus auprès d'elle que le grand Rostan et Fernand, encore ce dernier avait-il fait une démarche pour être admis à présenter ses hommages à M. le duc dans sa nouvelle demeure ; mais il avait trouvé porte close. Astrée savait cela.

Et, pourtant, elle l'aimait : c'était le commencement de sa peine. Elle l'aimait davantage à mesure qu'elle le devinait plus indifférent. Elle n'avait plus d'illusion : elle connaissait son Fernand de pied en cap. Il lui fallait ce corps sans âme.

Elle n'était pas vaincue. Elle avait, au contraire, une sorte de pressentiment qui lui disait : A demain le triomphe, à demain la fortune ! Elle se croyait très-sûre de faire disparaître Sulpice. Et une fois débarrassée de cet obstacle, qui pourrait lui résister ?

Qu'importait la fuite enfantine de ce roi Truffe? c'était l'ouvrage de Sulpice. Sulpice mort, par accident ou par crime, le roi Truffe retombait entre ses mains.

Elle ne comptait pas le faire languir longtemps.

C'était ce boudoir où nous l'avons vue aux prises avec P. J. Gridaine. Tout-pour-les-Dames n'avait plus osé se montrer depuis qu'il avait laissé échapper Lorientte. La nuit était venue. Deux lampes brûlaient sur la console et faisaient ombre au visage de la marquise, tandis que les traits de Fernand étaient éclairés vivement.

Ils étaient seuls, le grand Rostan s'habillait dans sa chambre.

Fernand, accoudé au marbre de la cheminée, jouait machinalement avec deux magots du Japon. Ses yeux étaient cernés, une pâleur mortelle couvrait son front et ses joues; on eût dit qu'il avait fait une maladie de six mois.

La marquise était renversée sur la bergère, et son petit pied charmant s'agitait en mesure sur son coussin brodé.

— Êtes-vous sûre qu'il en ait dit autant à Robert? murmura Fernand sans lever les yeux sur elle.

— Je ne vous croyais pas poltron, répliqua sèchement Astrée.

Fernand ne se récria point.

— Je vous dis, reprit la marquise avec impatience, que cet homme joue sans cesse au sorcier, c'est tout son savoir-faire. Avec cela, il parvient à effrayer les enfants comme vous.

— En somme, insista Fernand, qu'a-t-il dit à Robert?

— Il a dit à M. de Galleran : avant trois jours, vous serez mort, et ce sera Fernand qui vous tuera!

Un frisson parcourut les veines de Fernand.

— Ce sont les propres expressions dont il s'est servi à mon égard, balbutia-t-il.

La marquise étendit son doigt et montra la pendule qui indiquait six heures du soir.

— Moi, je ne suis pas sorcière, dit-elle en se redressant tout à coup ; je vous prédis et je vous jure que, quand cette aiguille marquera neuf heures, M. le docteur Sulpice ne comptera plus les jours de personne !

Il y eut un silence :

— Il ne s'agit plus de savoir si vous avez aimé Solange Beauvais ou Gabrielle de Morges, reprit tout à coup Astrée ; il ne s'agit pas même de savoir si vous aimez cette jeune fille qui porte le nom de Rostan par la grâce de M. Sulpice. Je vous offre le salut ; vous semblez hésiter ; je vais vous dire au juste quelle est votre situation.

Fernand fit un geste de fatigue. Astrée poursuivit :

— Je vous ai rencontré un jour à bout de ressources et d'expédients. Vous aviez si bien abusé de tout et de tous que le terrain manquait sous vos pas ; je vous ai tendu la main : est-ce vrai ?

— C'est vrai, dit Fernand, mais ne prenez pas la peine de continuer : je ne serai jamais assassin.

— Je prendrai la peine de continuer, comme vous dites, et c'est en effet une peine. S'il y avait en vous de l'honneur : j'ai vu des gens d'honneur dans ma vie : si votre passé était, je ne dirai pas pur, mais décoré de quelque fierté virile, je concevrais vos scrupules, je vous aimerais comme vous seriez, et peut-être que je me damnerais toute seule pour ne vous point fermer la porte du ciel. Moi, je suis capable de ces choses-là ! Mais vous avez glissé trop bas sur certaine pente pour avoir le droit de vous arrêter désormais.

— Je ne veux pas assassiner, dit Fernand ; si mes scrupules vous semblent mal placés, raillez ; je les ai, je les garde.

— Alors, vous renoncez à cette fortune, à ce titre ?

— J'y renonce.

— Poltron! dit-elle avec une colère concentrée, poltron! j'ai honte de vous aimer. Vous serez mon mari, Fernand; vous serez duc et vous serez millionnaire, je le veux... Par le sang de mes veines, je le veux!

Elle s'était levée, et toute cette souveraine beauté que nous avons admirée jadis rayonnait autour de son front orgueilleux.

— Le temps passe, reprit-elle en posant sa main sur l'épaule de Fernand; François Rostan va venir et nous partirons tout de suite...

— Vous partirez, voulut interrompre Fernand.

La main d'Astrée pesa sur son épaule.

— Si vous n'êtes pas avec moi, prononça-t-elle lentement, vous êtes contre moi. Prenez garde! Solange Beauvais est sortie de prison... Ne dites pas tant mieux, comme vous en avez envie. Je puis prouver que vous n'étiez pas dans votre chambre, au château de Morges, la nuit où...

-- Vous voudriez... commença Fernand.

— Je n'ai pas fini! On peut dire: je refuse ceci ou cela quand on retombe sur ses pieds, pauvre, mais à l'abri de tout danger. Vous retomberez à plat ventre, vous, Fernand, et vous retomberez dans la boue. Je me charge de cela. Le jeune imposteur qui a porté le nom de Marie de Rostan, votre complice...

— Mon complice! se récria encore Fernand, je ne le connaissais pas!

— Qui voudra croire cela? demanda la marquise en souriant; puis elle reprit: Votre complice n'est pas parti comme je l'avais espéré; il est ici; nous nous servons de lui. Dieu merci, vous allez être une célébrité, mon très-cher. Aussitôt que la mine aura éclaté, le monde et la justice vous prêteront le premier rôle dans ce drame

aussi noir que l'enfer. Ne passez-vous pas pour être mon amant? Ne portez-vous pas depuis un mois ce nom de Rostan que le premier venu peut vous arracher comme un masque? allons, vous serez en tout ceci la victime expiatoire. C'est votre volonté, n'en parlons plus.

Elle montra la porte du doigt.

Fernand, au lieu de se retirer, se laissa choir dans un fauteuil et mit sa tête entre ses mains.

— Mon passé! murmura-t-il d'un accent si douloureux que la marquise elle-même faillit en être émue; sans mon passé, je lèverais le front et je braverais la calomnie!

On entendit la grosse voix de Rostan dans le corridor.

— Dites que vous êtes à moi ou sortez! prononça impérieusement la marquise.

— Qu'aurai-je à faire? demanda Fernand.

— Vous aurez à me débarrasser de celui-ci, répondit Astrée qui fit en même temps un signe de tête amical à François Rostan qui entrait.

Fernand sentit percer sous ses cheveux une sueur glacée.

La marquise se leva et alla au-devant du grand Rostan.

— Mon ami, lui dit-elle d'un accent dégagé, nous allons partir; il est temps.

François et Fernand se regardaient. Fernand se disait: Cet homme ne m'a jamais fait de mal. François pensait: Le rôle de ce jeune premier est donc fini!

Car la marquise avait fait accroire à François Rostan que Fernand serait placé dans tout ceci de manière à donner le change aux veneurs de la police, en cas d'accident. Là-bas, dans ces steppes sans bornes où le Russe voyage en traîneau, les loups se montrent souvent et luttent de vitesse avec l'attelage. En ces circonstances on jette aux loups ce qu'on a, un quartier de chevreau, un mouton, parfois un enfant, dit l'histoire.



Et les loups, attardés à ce festin offert, perdent leur avance.

François était persuadé qu'on allait jeter Fernand aux loups.

La marquise l'avait aimé, François le savait bien ; mais pour une femme comme Astrée, combien pèse un favori qu'on n'aime plus ?

La marquise dit à François :

— Allez voir si la voiture est prête. Vous donnerez ordre au cocher d'arrêter au bazar Montmartre. Nous entrerons par la rue Montmartre et nous sortirons par le boulevard. Là nous prendrons un fiacre qui nous conduira barrière Poissonnière. Il attendra sur le boulevard extérieur. Quand ce sera fini, nous le reprendrons ; il nous ramènera au bazar que nous traverserons pour remonter dans notre voiture.

— Ça va comme sur des roulettes ! dit Rostan avec admiration ; et le petit chérubin ?

Il roulait des yeux pour désigner Fernand.

— Quand vous allez revenir, tout sera prêt, répondit la marquise.

Le grand Rostan sortit. Astrée s'élança vers Fernand et se pendit à son cou.

— Tout cela, c'est pour toi, dit-elle dans un élan de passion vraie ou feinte ; je t'aime, je te ferai si riche si grand, si heureux que tu me pardonneras une heure d'angoisse.

— Et pour te faire heureux, ajouta-t-elle en couvrant son front de baisers, je ne te demande qu'une seule chose : me laisser heureuse près de toi !

Le cœur de Fernand manquait. Tout perdu qu'il était, cette femme lui faisait frayeur et horreur.

— Écoute, reprit-elle encore, nous n'avons qu'un moyen d'arriver là. Je ne veux pas te mettre en face de ce

docteur, j'aurais peur pour toi. François nous délivrera du docteur. Quand il sortira de la chambre du meurtre, tu seras là, Fernand, et tu frapperas.

Elle prit derrière la pendule une paire de riches pistolets. Au moment où elle les tendait à Fernand, le grand Rostan rentrait. Il ne put s'empêcher de sourire. C'était lui-même qui avait placé les deux pistolets non chargés derrière la pendule.

Mais nous savons que la Morgatte avait appris, sur la lande de Fréhel, comment il faut s'y prendre pour charger une arme.

— Voilà M. Fernand bien pourvu ! dit Rostan ; mais moi ?

— Ce qu'il vous faut à vous, répondit Astrée, n'est pas ici, vous le trouverez là-bas.

— Alors, en route !

Il prit le bras de la marquise pendant que Fernand coulait les deux pistolets sous le revers de sa redingote.

## XXVIII

### LA BUCHE.

Le docteur Sulpice était seul dans son cabinet de travail. Il lisait un livre de médecine. Le portrait d'Irène, placé en face de son bureau, semblait lui sourire.

Le docteur était calme, mais triste. Quand il regardait le portrait d'Irène, une expression de mélancolie plus profonde descendait sur son front.

Vers six heures, il commença à regarder plus souvent sa pendule. A six heures et un quart, il sonna et demanda sa fille. Il la garda près de lui un quart d'heure. Avant de la renvoyer, il la tint longtemps serrée contre son cœur.

Dès que l'enfant fut partie avec sa bonne, Sulpice prit la lampe et descendit le petit escalier qui menait de son bureau au jardin. Il laissa la lampe sur la dernière marche et traversa le parterre. Il y avait de la lumière dans le pavillon qui servait de retraite à la folle. Sulpice y entra sans frapper. La folle était assise auprès du feu, la tête entre ses deux mains et gardée par une domestique.

Sulpice fit signe à la domestique de sortir. Il se mit debout en face de la folle et lui dit :

— Madeleine Rostan du Boscq!

La folle écarta ses cheveux qui pendaient et le regarda.

— Votre mari va mourir ce soir! dit encore Sulpice.

Madeline ne bougea pas. Sulpice lui prit le poignet pour tâter l'artère.

— Me reconnaissez-vous? demanda-t-il.

La folle était immobile et muette comme un marbre.

Ses cheveux gris tombaient en mèches lourdes le long de ses tempes. Elle se tenait droite. La lumière frappait en plein son visage aux lignes pures et pleines de noblesse.

— Voulez-vous voir Irène? demanda Sulpice.

Elle fit signe que non.

— Voulez-vous voir votre fils Jean?

— Je l'ai vu, répondit vivement la folle dont les grands yeux s'éclaircirent.

Ce fut une lueur fugitive. Elle ajouta en retombant dans sa morne apathie :

— C'est en rêve que je l'ai vu!

— L'aimez-vous bien, votre Jean? prononça doucement Sulpice.

Elle leva ses mains jointes vers le ciel.

Le docteur lui mit sur le front ses doigts étendus.

— Vous êtes une heureuse mère, dit-il; vous allez revoir votre enfant.

Deux grosses larmes coulèrent sur la joue pâlie de Madeleine; mais elle ne répondit point.

— Agenouillez-vous, ordonna Sulpice, priez Dieu ardemment et de tout votre cœur.

Madeline s'agenouilla.

— Et quand vous aurez retrouvé votre fils, acheva Sulpice dont la voix eut un accent de sévérité, tâchez d'aimer encore votre fille!

Madeleine se frappa la poitrine en disant :

— J'aime ma fille ! j'aime ma fille !

Puis elle murmura :

— Mon fils Jean, c'est mon cœur. Quand j'aurai retrouvé mon cœur, qui m'empêchera d'aimer ma fille !

L'instant d'après, elle était seule avec sa gardienne. Elle jeta un regard timide autour de la chambre.

— Où est-il ? demanda-t-elle ; où est cet homme qui était là ?

Puis elle se reprit, saisie par le doute :

— Est-il venu un homme ?

Elle pressa son pauvre front à deux mains.

— Heureuse mère ? murmura-t-elle.

Elle ferma les yeux, mais non point pour dormir. Chaque fois que le vent agitait les feuilles sèches de la charmille au dehors, elle relevait un regard avide sur la porte. Elle attendait.

Sulpice reprit sa lampe au bas de l'escalier et remonta dans son cabinet. Son premier coup d'œil fut pour la pendule ; il était sept heures moins un quart.

— Est-ce qu'ils reculeraient ? se dit-il.

— Non, fit une voix aigrelette derrière le bureau du docteur.

Il leva la lampe. Grignotte était assise dans son propre fauteuil, et mangeait paisiblement le reste de ses châtaignes.

Le docteur ne la déranger point. Grignotte et lui étaient, paraîtrait-il, d'assez vieilles connaissances. Il demanda :

— C'est donc pour ce soir ?

— C'est pour tout de suite, répondit l'enfant.

— Sont-ils déjà là-bas ?

— Non, il n'y a que mon père et le bonhomme Bistouri.

— Que sais-tu ?

— Rien.

Sulpice lui jeta cent sous qu'elle happa à la volée.

— Que sais-tu ? répéta-t-il.

— Rien, répéta Grignotte de son côté ; je vous ai dit tout l'autre fois... Ah ! j'oubliais ! L'homme aux boucles d'oreille et son bancroche de cousin sont encore venus rôder rue des Couronnes.

Sulpice frappa du pied avec impatience.

— Jean Touril les a-t-il vus ? demanda-t-il.

— Oui, répondit Grignotte.

— Qu'a-t-il dit ?

— Il m'a dit de partir, et de pleurer bien fort si vous ne vouliez pas venir, et qu'il me donnerait une grosse pièce si vous veniez.

— C'est bien, fit Sulpice.

Grignotte se leva.

— Combien as-tu mis de temps à venir ? demanda Sulpice.

— Une demi-heure : j'allais plus vite que les fiacres.

— Il faut que tu sois là-bas dans vingt minutes. J'ai besoin de toi. Va !

La petite fille gagna la porte d'un bond et descendit l'escalier quatre à quatre. L'instant d'après, on aurait pu la voir sautiller dans la boue et courir comme un kangourou. Elle avait de la crotte jusqu'à l'échine. En dépassant les voitures, elle trouvait le temps de se retourner pour faire la nique aux cochers.

Sulpice sonna et ordonna d'atteler.

Comme il prenait son chapeau, Irène se précipita dans le cabinet et vint à lui les bras ouverts.

— Sulpice ! s'écria-t-elle ; au nom de Dieu, n'allez pas !

— Vous savez où je veux aller ? demanda le docteur qui eut un froid sourire.

Irène se pendit à son cou.

— N'allez pas ! N'allez pas ! supplia-t-elle, au nom de votre femme, au nom de votre enfant !

Sulpice la baisa au front et se dégagea de son étreinte.

— L'homme a sa destinée, dit-il, puisqu'il nous est donné d'entrevoir l'avenir. On ne peut deviner ainsi que ce qui est fixé d'avance dans l'ordre des volontés divines. La science m'a fait fataliste. J'irai : n'essayez pas de m'arrêter ; moi, je n'essaie plus de vous retenir. Vous m'avez désobéi par excès d'affection : je vous pardonne et je vous aime. Cependant, je vous le dis, Irène, si M. de Galleran se mêle de tout ceci, deux hommes mourront.

Irène recula effrayée. Le sourire du docteur devint plus triste.

— De toute manière, reprit-il, nous commençons une heure de châtement et de deuil. Les morts chéris sont éveillés dans leurs tombes, là-bas, au cimetière de Saint-Cast. Cette nuit, j'ai revu en rêve les trois cadavres, couchés sur la grève de Fréhel. L'un des trois était mon père.

— Mon père est parmi ceux que vous prétendez punir, prononça tout bas Irène.

— Nieul s'était chargé de m'assassiner, dit le docteur ; ce n'est pas par des somnambules que je savais cela, moi, Irène. Nieul est mourant ; il ne peut pas. Savez-vous le nom de celui qui doit le remplacer ?

Irène courba la tête et garda le silence.

— Je n'ai pas d'armes, vous voyez bien, poursuivit Sulpice ; et votre père a en main, à l'heure où je vous parle, une arme lâche et terrible qui tue sans bruit...

— N'allez pas ! cria Irène en se laissant tomber à genoux.

Le docteur lui tendit la main.

— Je vous aime, dit-il d'une voix que l'émotion altérait à la fin ; vous m'aimez. Notre bonheur est mort : C'est la destinée. Il y aura un fantôme de plus entre nous deux.

La poitrine d'Irène rendit un gémissement. Elle baisa la main de son mari et répéta en la baignant de ses larmes :

— N'allez pas !

— La voiture de monsieur est attelée, annonça un valet à la porte.

Irène se tordit les mains et répéta encore comme une folle :

— N'allez pas ! n'allez pas ! n'allez pas !

— Adieu, ma femme, dit le docteur en se penchant vers elle pour la baiser au front. Je ne vous ordonne rien pour que vous n'ayez point le remords de vous être révoltée contre votre mari... mais je vous l'affirme sous serment, ceux que vous amènerez ne me sauveront pas et ne sauveront pas votre père. Il y aura deux victimes que je n'avais point condamnées, voilà tout. Adieu !

Irène resta seule. Elle appuya sa tête contre l'angle du bureau.

— Mon père ! murmura-t-elle après un long silence.

Puis elle dit en pleurant :

— Sulpice a embrassé notre petite Madeleine...

— Mon mari ! mon mari ! s'écria-t-elle, c'est mon mari qu'il faut sauver !

Dans le salon du docteur Sulpice, où Irène manquait, le roi Truffe tenait en ce moment sa cour. Il était tout regaillardé, le roi Truffe. Ses joues bouffies se remplissaient, et quelques verres de bon vin avaient mis je ne sais quel honnête rayon dans ses yeux. Il s'informait à



chaque instant du docteur et de sa femme. Littéralement, le docteur était sa santé et sa vie.

Les de Morges étaient là sans leur fille Gabrielle, qui avait déclaré sa volonté de se retirer du monde. Sensitive faisait son service : il venait d'éditer un madrigal péniblement impromptu. Solange Beauvais, le chevalier Roger de Martroy et Robert de Galleran composaient le reste du cercle.

Il faut vous dire que le mariage prochain de Roger et de Solange n'était plus un mystère. Le roi Truffe comptait faire une noce magnifique. Il avait recommencé à nommer Solange sa filleule.

Le bruit courait que les efforts réunis du roi Truffe et de Roger ne pouvaient arrêter le parquet dans l'affaire du coup de couteau donné à ce dernier. La justice voulait, disait-on, s'en prendre à François de Rostan. Cela occupait le cercle. Le vidame de Pomard criait bien haut qu'un fait de cette nature ne pouvait rester impuni et que le retard était déjà un scandale. Sensitive avouait qu'il avait toujours été impressionné très-vivement par la poésie des cours d'assises. Après le tic-tac des moulins et le parfum austère de l'herbe coupée, ce qu'il aimait le mieux, c'était la *Gazette des Tribunaux*.

Solange et Roger causaient ensemble : Roger, pâle encore des suites de sa blessure, Solange, radieuse et toute belle.

Robert de Galleran, triste et taciturne, se tenait à l'écart.

Au moment où nous entrons dans le salon, Robert venait de se rapprocher de Roger et de Solange. Celle-ci était devenue muette aussitôt.

Roger se retourna au bruit des pas de Robert et fronça le sourcil ; mais il y avait tant d'amère souffrance sur le visage de M. de Galleran que Roger ne put s'empêcher de le plaindre.

— Monsieur de Martroy, dit Robert, j'ai un service à vous demander.

— Parlez, monsieur, répliqua Roger ; je n'ai point de motif pour vous refuser.

Galleran hésita manifestement, le courage semblait lui manquer. Mais il fit effort sur lui-même et reprit d'une voix assurée.

— Je n'ai point à me mêler de vos secrets, monsieur de Martroy, mais je vous regarde, avec tout le monde ici, comme le fiancé de mademoiselle Beauvais.

Roger s'inclina, Robert poursuivit :

— Je vous demande la permission d'entretenir un instant mademoiselle Beauvais.

Roger ne put retenir un mouvement de surprise. Il regarda Solange. Solange tourna la tête comme pour s'éviter la fatigue d'un refus. A son tour, il hésita, mais Galleran lui prit la main qu'il serra avec force.

— Chevalier, dit-il à voix basse, je l'ai aimée, je l'aime encore. C'est la dernière fois que je la vois. Il s'agit du repos de ma conscience, il s'agit de son bonheur.

Roger lui rendit son étreinte et se rapprocha du cercle.

Robert s'assit auprès de Solange.

Elle était si pâle, Solange, que vous eussiez dit une statue de marbre. Robert de Galleran semblait prêt à défaillir. Il fit effort pour parler, mais il ne put pas. La gêne devint si grande pour Solange qu'elle essaya de s'y soustraire en quittant la partie. Robert la retint par un regard qui peignait la profondeur de sa détresse.

— Je vais trouver du courage, mademoiselle, dit-il d'une voix brisée ; ne vous éloignez pas, par pitié !

Solange se rassit.

En ce moment, un domestique vint chercher M. de Galleran de la part d'Irène.

Robert se leva.

— Mademoiselle, dit-il à haute voix et de manière à être entendu de tout le salon, je voulais faire un aveu ; le cœur me manque. Mais les écrits valent, dit-on, mieux que les paroles. J'ai préparé une lettre dont vous ferez tel usage qu'il vous plaira. Veuillez l'accepter. La seule grâce que je vous demande, c'est de ne l'ouvrir que demain matin. J'aurai quitté Paris ; je serai sur le point de quitter la France.

Solange prit la lettre. L'attention de tous était vivement excitée.

Robert salua à la ronde et revint vers Solange, dont il baisa la main respectueusement.

— Que Dieu vous donne du bonheur, mademoiselle, dit-il ; adieu pour toujours !

Il sortit. Irène l'attendait dans la galerie.

— Etes-vous prêt ? demanda-t-elle.

— Je suis prêt, répondit Galleran.

— Craignez-vous la mort ?

Galleran se prit à sourire.

— C'est que, poursuivit Irène en hésitant et avec cette naïveté qui appartient aux grandes émotions, mon mari a dit que vous seriez tué là-bas.

— Parions ! répliqua Galleran en prenant les devants ; j'ai rempli mon dernier devoir ; Solange a la lettre qui m'accuse.

Une voiture les attendait à la porte. Irène dit au cocher :

— Rue de la Goutte-d'Or.

La route se fit en silence. Au delà de la barrière seulement, Galleran dit :

— M. de Martroy est un galant homme, elle sera heureuse. Ne lui parlez jamais de moi.

A l'entrée de la rue de la Goutte-d'Or, Roblot et Toto Gicquel attendaient.

Irène fit arrêter la voiture.

Roblot vint à la portière.

— La Morgatte et le grand Rostan y sont, dit-il, et un autre que je ne connais pas : un jeune.

— Et mon mari ?

— Il y est.

— Depuis longtemps ?

— Depuis une minute.

— Combien avons-nous de monde là-dedans ? demanda Irène.

Roblot haussa les épaules.

— J'ai donné bien des pièces de cent sous, répondit-il ; mais ils sont tous partis.

Irène posa sa main droite sur celle de Galleran, qui sauta aussitôt hors de la voiture.

— Conduisez-moi, dit-il à Roblot.

— Que Dieu soit avec vous ! murmura Irène, plus morte que vive.

Il tombait une pluie fine et drue. La rue était déserte. La voiture marcha au pas derrière Galleran et Roblot. Toto grelottant et tremblant, suivait la voiture.

Irène vit entrer Galleran dans l'allée obscure qui menait chez l'ancien reboutoux. Du seuil, il lui fit encore un geste d'adieu.

Roblot ressortit au bout de deux minutes.

Après deux autres minutes écoulées, on entendit, dans le profond silence, une double détonation : deux coups de pistolet tirés presque en même temps.

Quelques fenêtres s'ouvrirent dans la rue de la Goutte-d'Or. De l'embouchure noire des allées, quelques chuchottements sortirent. Rien ne bougeait dans l'établissement du bonhomme Bistouri.

A l'intérieur de la voiture, Irène était tombée comme morte.

C'était la chambre où Nieul, étendu sur un tas de chiffons, suait la fièvre. On avait jeté sur lui une vieille couverture. Cela ressemblait assez à ces lits de misère qu'on trouve dans toutes les masures du quartier Saint-Marceau. Les grabats sont du luxe autour de la Montagne-Sainte-Genève, et j'ai vu de mes yeux, une fois, deux vieillards, l'homme et la femme, qui s'étaient fourrés tout nus dans des sacs de cendre par le grand hiver de mil huit cent quarante-sept.

En fait de cocotresse, à Paris, l'imagination la plus hardie ne saurait rien inventer.

Nieul râlait sur ses chiffons. Il était bien malade. Son visage amaigri avait ces tons ternes qui annoncent l'approche du dernier moment.

La marquise Astrée était assise à l'autre bout de la chambre sur une escabelle. Son flacon ouvert se collait à ses narines.

Après d'elle, se tenait Jean Touril, une bouteille d'eau-de-vie à la main. Il était en train de verser à boire au grand Rostan dont les jambes chancelaient.

La marquise et le grand Rostan prêtaient l'oreille à chaque bruit qui venait de la cour.

— Soyez tranquilles, que diable! dit le père Bistouri. Nous avons encore au moins un quart d'heure, et Grignotte, qui fait sentinelle à la porte de la rue, viendra nous avertir.

Le grand Rostan but son verre d'eau-de-vie et se redressa de son haut.

Le père Bistouri prit la marquise à part.

— Pourquoi avez-vous amené Fernand? demanda-t-il.

— Pour river une chaîne à son cou, répondit Astrée ; il fallait qu'il fût complice.

— Ça vous regarde, fit le bonhomme qui tira de sa poche du papier, une plume et de l'encre.

— Qu'est-ce que cela ? demanda la marquise à son tour.

— C'est mon million, ma belle. Signez-moi un billet à ordre de pareille somme, ou il n'y a rien de fait.

Astrée prit le papier sans mot dire et s'agenouilla devant l'escabelle qui lui servit de table. Elle écrivit le billet à ordre sous la dictée du bonhomme et le signa.

Le bonhomme examina le titre attentivement, puis il embrassa la marquise pendant qu'elle se relevait. Le grand Rostan se versa un autre verre d'eau-de-vie.

— Mon ancien, lui dit le bonhomme, il ne faut pas non plus en trop prendre. Gardons notre sang-froid. Voilà votre poste.

Il lui montra l'enfoncement derrière l'armoire.

— Et voilà votre arme, ajouta-t-il en lui mettant le pistolet à vent dans la main ; nous allons poser la lampe sur ce billot, de l'autre côté du lit de Nieul. Le docteur aura la lumière en plein, et vous resterez dans l'ombre. Quand il entrera, Nieul poussera un gémissement, c'est convenu. Le docteur ira droit au lit. Visez bien, et je réponds du reste.

Le grand Rostan tournait et retournait le pistolet entre ses doigts.

— Est-ce que ça tue ? demanda-t-il avec défiance.

Le bonhomme Bistouri alla prendre la planche qui était encore contre le mur et la lui apporta.

— Voilà ce que ça fait, répliqua-t-il en lui montrant les deux trous.

Le grand Rostan jeta la planche et dit :

— C'est bien.

— La trappe est ouverte à gauche de la porte d'entrée sur la cour, continua le bonhomme, quand ce sera fait, vous traînez le docteur jusque-là et vous le pousserez dans la cave.

— Fernand vous aidera, ajouta la marquise avec un calme effrayant.

Fernand était dans la première chambre où nous avons trouvé naguère Grignotte avec l'ancien reboutoux ; la chambre où elle avait fait son trou pour voir ce qui se passait dans la cave.

Nous savons quelles étaient les instructions de Fernand par rapport au grand Rostan.

Nieul se retourna sur sa couche en gémissant.

— Pas encore ! dit le bonhomme ; garde ça pour tout à l'heure.

— Le voilà ! le voilà ! dit Grignotte qui montra son visage de petit démon à la porte.

— Eh ! vite ! fit le père Bistouri en prenant la main de la marquise.

Celle-ci jeta un regard sur le grand Rostan qui tremblait.

— Encore un verre ! dit-elle en lui versant elle-même une énorme rasade d'eau-de-vie.

Puis elle le poussa dans l'enfoncement qui était son poste.

— Du cœur ! dit-elle.

— J'aimerais mieux me battre contre dix hommes sur la lande ! gronda le grand Rostan.

Jean Touril entraîna la marquise.

En passant par la première chambre, elle toucha la main de Fernand caché derrière des planches, et lui dit aussi :

— Du cœur !

— Il ne vient donc pas avec nous, celui-ci? demanda le bonhomme.

— Non, repartit la marquise, dépêchons!

Le bonhomme regarda Fernand plus mort que vif dans son coin et lui fit un signe de tête protecteur. Puis il ouvrit la trappe qui était au dehors. On entendait déjà le pas de Sulpice dans le second couloir.

La marquise et Jean Touril descendirent l'escalier en laissant la trappe entr'ouverte.

— Tu es bien toujours ma Coquinette, dit l'ancien reboutoux qui lui caressa le menton; tu veux faire d'une pierre deux coups, et ce beau blondin est là pour quelque chose.

Astrée ne répondit point. Elle prêtait l'oreille.

— On dirait que le docteur n'est pas seul, dit-elle en écoutant plus attentivement le bruit des pas, qui était tout proche.

— C'est l'écho, répliqua Jean Touril; assieds-toi là; ça ne va pas être long maintenant.

Astrée ne voulut point s'asseoir. Elle monta, au contraire, deux ou trois marches pour écouter de plus près. Elle entendit parfaitement le bruit que faisait en s'ouvrant la première porte vermoulue et tremblant sur ses gonds.

Sulpice était entré.

Elle guettait désormais le cri d'agonie.

Sulpice était seul et sans armes. Il portait son manteau sur le bras gauche. Il traversa d'un pas ferme la première chambre qui semblait déserte. Une lueur sortait par les fentes de la seconde porte. C'était tout ce qui pouvait guider Sulpice, car l'obscurité était profonde.

Il ouvrit la porte sans hésiter, mais il resta immobile sur le seuil, promenant son regard tout autour de lui. Du seuil, il était impossible de voir François Rostan,



complètement caché par la saillie de l'armoire. Cependant, l'œil de Sulpice se tourna tout de suite vers ce point et y resta fixé, dardant comme un éclair.

Soit que Nieul voulut remplir son rôle, soit que la souffrance fût plus forte que son remords, il poussa un long gémissement. Le regard de Sulpice ne quitta pas le coin où François Rostan était caché, tenant à la main son pistolet. François attendait que le docteur se dirigeât vers le lit, pour le viser par derrière. Une minute entière se passa. Les jambes du grand Rostan se prirent à trembler sous le poids de son corps. Ce regard lui entraît dans le cœur comme la pointe d'un poignard.

La sueur coulait le long de ses joues et son souffle devenait haletant. Il voulut lever le pistolet, car il se sentait tué par ce regard, et c'était maintenant pour se défendre ; mais son bras, désobéissant et paralysé, resta collé à son flanc.

A ce moment, Sulpice commença à entendre sa respiration pénible. Il étendit sa main ouverte et dit : Venez !

Le grand Rostan, plus pâle qu'un fantôme, sortit de l'ombre, et Nieul se dressa sur son séant pour voir cela.

Rostan marchait d'un pas inégal. Une force invincible le poussait en avant. L'effort qu'il faisait pour résister à cet entraînement était visible.

Il avait l'œil grand ouvert, les deux bras tombants, la tête haute. Quand il fut auprès de Sulpice, celui-ci abaissa son bras. Le grand Rostan s'affaissa comme une masse sur le sol.

Nieul poussa un cri de stupéfaction. Un autre cri pareil lui répondit au dehors. Grignotte, les yeux écarquillés, la bouche béante, collait sa figure aux carreaux.

— Tuez-le pendant que vous y êtes, monsieur Sulpice, dit Nieul ; il voulait vous assassiner.

— Et toi? demanda Sulpice.

Nieul laissa retomber sa tête et cacha son visage sous son lambeau de couverture.

Les deux coups de pistolet, entendus par Irène, retentirent à cet instant, presque ensemble et si près que Nieul sauta hors de sa couche. Le grand Rostan n'entendit pas et ne bougea pas. Le docteur murmura :

— Que Dieu ait leurs âmes !

Il étendit ses doigts sur la poitrine de Nieul, qui était retombé parmi ses chiffons. Nieul s'agita, et une expression de bien-être se répandit sur ses traits.

— Combien de fois t'ai-je sauvé la vie? demanda le docteur.

— Pardon! pardon! balbutia le bandit, qui essaya de se mettre à genoux, pardon et merci !

La porte d'entrée s'ouvrit.

— Ils sont morts tous deux, dit Grignotte.

— Dormez ! commanda Sulpice à Nieul.

La tête de celui-ci, calme et reposée, se renversa dans les mèches de ses cheveux gris. Ses yeux se fermèrent.

— Personne n'est venu aux coups de pistolet? dit le docteur en se tournant vers la petite fille.

— Je ne sais pas comment le père Bistouri a fait, répondit Grignotte, mais il n'y a pas un seul chiffonnier dans le garni : c'est un finaud !

— Alors, quel est ce bruit? demanda Sulpice en prêtant l'oreille tout à coup.

On entendait marcher sur le carré où était la trappe de l'autre côté de la première chambre.

Grignotte se prit aussi à écouter.

— C'est le père Bistouri, dit-elle après un court silence.

— Chut! fit Sulpice.

— Grignotte ! appela tout doucement le bonhomme.

— Faut-il aller ? demanda la petite fille.

— Va ! répliqua le docteur, qui lui montra la fenêtre.

Grignotte comprit, poussa le châssis vermoulu et sauta dans la cour.

— Est-ce vous qui m'appellez, patron ? cria-t-elle au dehors.

— Arrive, enfant du démon ! fit le bonhomme, et ne parle pas si fort.

Sulpice mit son oreille à une fente de la porte. Il entendit le bonhomme qui disait :

— Le Fernand aura pris la clef des champs. L'as-tu vu ?

— Qui ça, Fernand ? demanda Grignotte d'un air innocent.

— Au fait, tu ne sais pas, toi ! prends celui-là par les pieds pendant que je tiens les épaules. Nous allons le pousser dans le trou.

Ils étaient en face de deux cadavres : les deux coups de pistolet avaient porté.

Grignotte pleurait un peu, mais cela l'intéressait.

— Il est encore tout chaud, dit-elle en touchant le premier corps.

Le bonhomme grommelait :

— Sulpice et ce grand dadais de François auront tiré ensemble, ou plutôt Sulpice aura déchargé ses deux pistolets coup sur coup. Pousse, petiote !

Il faisait si noir sous ce hangar, dont l'entrée était obstruée par un tas de débris, qu'il était absolument impossible de reconnaître les traits des victimes.

— Celui-là n'est pas assez lourd pour être le grand Rostan, dit l'ancien reboutoux. Pousse !

Le corps de Fernand bascula sur le bord de la trappe et rebondit de marche en marche jusqu'au bas de l'escalier, rapide comme une échelle.

— Voilà le docteur! cria le bonhomme à Astrée qui restait en bas.

Grignotte et lui s'attaquèrent au cadavre de Galleran qui fut poussé jusqu'à la trappe. Quand il bascula, le bonhomme dit :

— Voilà François Rostan!

Ces paroles arrivaient au docteur comme si elles eussent été prononcées à son oreille.

— Maintenant, dit Jean Touril à Grignotte, va me chercher ma lanterne.

Grignotte s'élança dans la première chambre et, avant que le bonhomme n'eût l'idée de la suivre, elle rapporta la lanterne allumée.

Jean Touril lui demanda :

— Y a-t-il beaucoup de sang, là-bas, sur le carreau?

— Beaucoup, répondit Grignotte à tout hasard.

— Tu vas prendre un seau d'eau avec une éponge, et tu laveras.

Il descendit avec précaution l'escalier raide de la cour et laissa la trappe ouverte derrière lui.

Au bas de l'escalier, Astrée attendait, haletante.

— Et Fernand? demanda-t-elle avant que le vieillard ne fût à moitié chemin.

— Fernand n'a pas attendu son reste, repartit ce dernier; c'est le docteur qui a dû faire l'affaire de François. D'ailleurs, ils sont là tous les deux : nous allons bien voir.

Il arrivait aux dernières marches. Astrée lui arracha la lanterne, tant elle avait hâte. Dès que la lumière frappa le premier cadavre, elle recula en poussant un cri de stupéfaction.

— Robert de Galleran! dit-elle.

Puis la lanterne s'échappa de ses mains. Elle se précipita comme une folle sur le second corps en criant :

— Fernand ! on m'a tué mon Fernand !

— Pas possible ! dit le bonhomme Bistouri qui fut sur le point de remonter l'escalier.

Il se ravisa et vint auprès de la marquise qui ne parlait plus.

— Saviez-vous que celui-là devait être ici ? demanda-t-il en montrant Galleran.

— Non, répondit Astrée.

Un sanglot souleva sa poitrine pendant qu'elle ajoutait :

— Fernand ! mon Fernand ! c'est moi qui l'ai tué !

— Est-ce que ce Galleran, demanda encore le bonhomme, n'était pas un ami du docteur ?

La marquise restait muette. Jean Touril lui secoua le bras.

— Il ne s'agit pas de pleurnicher, dit-il ; je sais par où me sauver, moi, je vous en préviens ; mais vous, au haut de cet escalier, vous trouverez peut-être la guillotine !

Astrée se redressa et répéta le dernier mot :

— La guillotine !

— J'ai idée, poursuivit le vieillard, que nous sommes pris dans notre propre piège. Vous aviez amené Fernand pour tuer le grand Rostan, n'est-ce pas ?

— Oui, répliqua Astrée, je l'avais amené pour cela.

Un grognement sourd se fit entendre au-dessus de leurs têtes. Jean Touril éteignit la lanterne ; mais il n'était plus temps ; la trappe, violemment fermée, retomba avec bruit.

En même temps, au milieu de la nuit noire, un petit éclat de rire sec et strident retentit.

— Grignotte, fit Jean Touril, où es-tu ?

— Sous la trappe, patron.

— C'est toi qui l'as fermée ?

— Non, c'est le grand qui est venu avec la dame. Il a

entendu que vous disiez comme ça que vous en aviez amené un autre pour le tuer ; il a juré et il a fermé la trappe. Tenez, le voilà qui met quelque chose dessus pour pas qu'on l'ouvre.

On entendit en effet le bruit d'un objet pesant qui tombait sur le bois de la trappe.

Il y eut un silence dans la cave. La marquise était atterrée. Jean Touril, tâtonnant et s'aidant de ses mains, remonta l'escalier.

— Et toi, petiote, dit-il, pourquoi es-tu ici ?

— Parce qu'il y a des soldats dans la cour, répondit l'enfant sans hésiter.

La marquise cacha sa tête entre ses mains. Le bonhomme redescendit quatre à quatre, au risque de se rompre le cou. Il s'était préalablement assuré que Grignotte n'était pas au haut de l'escalier et qu'elle avait menti.

— Petiote, reprit-il d'un ton caressant, veux-tu gagner une grosse pièce !

Mais Grignotte était dans son trou persuadée que si le bonhomme l'attrapait, elle passerait un mauvais quart d'heure.

— Il fait noir comme dans un four, se dit Jean Touril ; je puis bien me sauver sans que personne me voie. Mais si on trouve la coquinette ici, elle parlera ; on cherchera... Je donnerais un louis d'or pour mettre la main sur ce démon de Grignotte !

Grignotte, à l'abri dans son trou de mine, prit une bonne prise de tabac, n'ayant plus de marrons.

— C'est bien fait ! pensait-elle ; je n'aime pas celles qui ont des robes de soie, quoique je veux en avoir quand je serai grande.

Jean Touril revint à Astrée. Il avait bien réfléchi, et la conclusion avait été :

— Il fait noir : elle ne verra pas les marmites en passant.

— Ma pauvre bonne petite, dit-il, te voilà finie. Moi aussi, car tout mon avoir est là-bas, sur la rue des Couronnes, et, une fois la justice ici, j'aime mieux tout laisser. Donne-moi la main, nous allons sauver notre peau, et puis voilà !

Astrée donna sa main sans répliquer. Jean Touril lui fit traverser la cave dans toute sa longueur. Il s'arrêta un instant. Astrée entendit un bruit sourd dont elle ne put s'expliquer la nature, puis l'ancien reboutoux lui dit :

— Baisse-toi.

Il la poussa en avant et passa après elle. Ils étaient tous les deux dans la cave du n° 35, dont Jean Touril s'était rendu acquéreur. Avant de replacer la pierre, le bonhomme appela tout doucement :

— Grignotte !

Personne ne répondit. Jean Touril ferma.

Presque aussitôt après, on entendit lever la trappe, puis un bruit de pas.

— Ils chercheront longtemps, dit Jean Touril. Grignotte elle-même, le diable incarné, ne sait pas où nous sommes.

La marquise n'avait pas prononcé une parole depuis l'instant où la trappe s'était refermée. A ce moment où elle cherchait quelque chose pour s'asseoir, car ses jambes manquaient sous elle, le hasard lui fit heurter une des marmites qui tomba et se brisa. Elle se baissa vivement. Ses deux mains se baignèrent dans l'or éparpillé qui tinta.

— Ah ! fit Jean Touril en se jetant sur elle, ceci est ta mort. Tu ne sortiras pas d'ici !

Astrée avait bondi sur ses pieds. Elle poussa un cri de joie.

— Tout est là ! dit-elle, et tout est à moi !

Elle fit craquer la détente d'un pistolet qu'elle tenait à la main. Jean Touril se coucha par terre et ouvrit son couteau. C'était un duel sans merci qui allait avoir lieu.

Les pas qu'on avait entendus dans la cave voisine étaient ceux du grand Rostan ; mais Astrée et Jean Touril ne s'occupaient plus de cela. Ils se cherchaient. Astrée avait recouvré toute sa vaillance avide. Elle avait porté le deuil de Fernand pendant trois minutes, c'était assez. Il y avait de l'or sous ses pieds, elle voulait vivre. La fièvre de sang la prenait. Cette cave obscure était pour elle toute pleine de trésors qu'il fallait conquérir.

Jean Touril, le cœur serré, les mains crispées, comptait bien ne frapper qu'un coup.

Il avançait en rampant. Astrée, debout sur une pierre, attendait.

Quand le grand Rostan s'était éveillé de cet anéantissement qui l'avait terrassé tout à coup, la chambre de Nieul était déserte. Il vit à côté de lui le pistolet à vent dont il n'avait pu se servir. Il le repoussa du pied. Un vague souvenir lui vint. Il appela Nieul ; Nieul dormait. Le docteur avait disparu.

François Rostan parvint à se mettre sur ses jambes. L'idée de fuir le tenait, mais il était comme paralysé. D'ailleurs, il ne savait pas le chemin. Il appela Jean Touril et Astrée. Un silence profond régnait aux alentours.

Il se traîna jusqu'à la première chambre. Sur le seuil de celle-ci il entendit un bruit de voix. La trappe était ouverte. Il se pencha pour écouter au moment où Astrée avouait à l'ancien reboutoux le motif de la présence de Fernand. Les idées de Rostan étaient dans un étrange désordre ; néanmoins, il comprit qu'on avait voulu l'assassiner.



Il y avait longtemps que la pensée de punir Astrée était venue pour la première fois à son esprit. A cette heure de trouble, l'image de Madeleine et de ses enfants passa devant ses yeux comme un rêve éploré. Il ne songea plus à fuir. Il assujettit la trappe fermée avec une pierre de taille qu'il trouva dans la cour.

— Comme cela, se dit-il, la Morgatte est prisonnière.

La Morgatte! le démon qui l'avait tenté quand il était jeune et heureux!

Son idée fixe était désormais de trouver une arme.

Et il pensait :

— Si je ne trouve rien, je l'étranglerai de mes propres mains!

Il retourna dans la chambre de Nieul, et la première chose qui frappa ses regards fut la bouteille d'eau-de-vie à demi pleine. Ses regards brillèrent. Il mit le goulot dans sa bouche et ne lâcha prise que quand le flacon renversé ne contint plus une seule goutte de liquide. Le sang revint à ses joues pâlies; son jarret se tendit; sa haute taille se redressa.

Il y avait une énorme bûche posée contre la fenêtre pour en maintenir les châssis branlants, François la saisit et la brandit au-dessus de sa tête.

Son arme était trouvée.

D'un coup de pied, il dérangea la pierre placée sur la trappe. C'était un Hercule, que cet homme, quand l'ivresse lui rendait pour un instant son ancienne vigueur. Et cependant, à un bruit léger qu'il entendit derrière lui dans la cour, la bûche s'échappa de ses mains, tant il avait peur de Sulpice. Il sentait bien que la vue de Sulpice le réduirait à l'impuissance.

Mais Sulpice n'était pas là.

Le grand Rostan ouvrit la trappe et descendit les degrés de la cave. Quand il fut au bas de l'escalier, la

profondeur de cette nuit l'étonna. Il essaya de se diriger à tâtons et rencontra partout le vide.

— Pst ! fit-on à quelques pas de lui.

Il s'élança en brandissant sa bûche. La muraille lui barra le passage.

Il y eut derrière lui un éclat de rire contenu et moqueur.

— Ecoutez-moi et ne répondez pas, dit une voix aigrelette, je vais allumer la lanterne. Restez tranquille.

Rostan ne connaissait pas cette voix. Il ne bougea plus.

Une allumette chimique flamba, puis fuma, puis encore le bout de bougie s'alluma dans la lanterne du père Bistouri qui était restée sur le sol de la cave, au bas de l'escalier.

Rostan vit une petite fille en haillons qui le regardait en riant. Il demanda tout de suite :

— Où sont-ils ?

La petite fille mit un doigt sur sa bouche. En deux sants, elle fut dans le coin de la cave où l'ancien reboureur avait naguère rangé ses marmites pleines d'or. Elle fit signe à Rostan de la suivre. Celui-ci obéit machinalement.

Grignotte, riant toujours et, d'un air plus malin, lui montra une cheville de fer, enfoncée dans une des pierres du mur :

— Il a oublié cela ! dit-elle, on ne s'avise jamais de tout.

Rostan regarda la cheville. Il ne comprenait pas.

— Ils sont là, reprit la petite.

En même temps elle tira sur la cheville et se rejeta vivement en arrière.

La pierre tomba. Rostan, à la faveur de la lanterne dont Grignotte dirigeait l'âme dans le trou, entrevit Touril et la marquise : la marquise, armée de son pistolet, Touril le couteau à la main.

Rostan se précipita tête baissée. Du premier coup de bûche il étendit Touril écrasé à ses pieds. Du second, il broya la tête de la Morgatte. Mais, avant que la bûche ne retombât, le pistolet fit feu, et Rostan s'affaissa sur lui-même avec une balle dans le cœur.

Après ce grand bruit, la cave s'emplit d'un silence terrible.

Grignotte s'était enfuie.

La lanterne, posée à terre, jetait son rayon oblique sur les jambes du grand Rostan dont le cadavre barrait l'ouverture.

Au bout de quelques minutes, on eût pu voir une grande ombre sortir des ténèbres de la cave, derrière la lanterne, et se dessiner confusément sur le noir.

L'ombre se pencha et prit la lanterne, qui éclaira lentement et tour à tour les visages des trois morts : Touril au fond ; sur le devant, la Morgatte, dont la belle tête déshonorée semblait reposer sur le sein du grand Rostan.

Ainsi Sulpice le pâtre avait vu autrefois trois cadavres groupés pareillement sur la grève de Fréhel.

C'était encore Sulpice. Il regarda, puis s'éloigna d'un pas lent et grave.

Grignotte reparut alors, Grignotte l'héritière !

Elle commença d'emporter l'or à plein tablier. Quand le jour vint, furtif et faux, par le soupirail, il éclaira les trois corps morts, et une rangée de marmites vides...

## XXIV

FERME LES YEUX, OUVRE LA BOUCHE.

Chiffon et Lorient, voilà deux petites gens qui étaient à mille lieues de ces tragédies ! Lorient avait eu des hauts et des bas dans son existence parisienne ; mais Chiffon, à part les douleurs du premier jour, n'avait trouvé que du bonheur sur sa route. Elle savait, par le manuscrit de cette pauvre belle Solange et aussi par les récits de Virginie, amante d'Ethelred, que Paris est tout parsemé d'écueils. Mais, pour elle, ces écueils s'étaient complaisamment cachés sous des roses. La fortune l'avait prise par la main, comme une favorite, pour la conduire dans des chemins toujours jonchés de fleurs.

C'était pour Chiffon que Paris était bien vraiment un paradis !

Elle faisait ce qu'elle voulait du matin jusqu'au soir. Tout lui souriait, tout lui obéissait ; son caprice avait force de loi ; elle était l'enfant gâté de tout le monde. Ce bon roi Truffe surtout était fou d'elle et lui répétait tant qu'il pouvait qu'elle serait la femme de Jean de Rostan, duchesse et plus riche qu'une reine.

Il n'était pas dans la nature de Chiffon de se laisser éblouir : elle était trop brave pour cela, d'abord : en

second lieu, elle ne connaissait pas encore assez le prix des biens de ce monde. Il faut des points de comparaison pour produire l'ivresse morale. Chiffon avait fait du premier coup un tel bond qu'elle ne se rendait nul compte de l'intervalle franchi.

Elle se laissait faire. On lui avait donné des maîtres. Elle apprenait à lire et à écrire, elle apprenait le français ; elle savait déjà la *sabotouse* de Lamballe sur le piano, et son professeur trouvait ce chant très-original.

Chiffon s'occupait considérablement de son futur mari, Jean de Rostan. Elle n'avait pas revu Fernand depuis cette première soirée passée chez le roi Truffe ; mais comme celui-ci parlait sans cesse de Jean de Rostan et que, pour elle, ce nom s'appliquait à Fernand, elle ne pouvait manquer de penser à lui du matin jusqu'au soir. Fernand avait fait sur elle une impression des plus favorables. Elle le trouvait beau, brillant, gracieux. Chaque fois qu'elle entrait au salon, elle était tout émue. Fernand devait être là. Fernand n'y était pas ; Chiffon devenait rêveuse et se demandait : pourquoi ne le voit-on plus ?

L'idée ne lui était pas venue de refuser la main de Fernand, il faut bien l'avouer. Peut-être ses méditations n'avaient-elles pas été jusque-là.

Car, la chose certaine, c'est qu'elle pensait à Lorient, son ami, bien plus souvent encore qu'à M. Fernand.

Nous ne nous chargeons point de résoudre logiquement ces inconséquences d'un petit cœur de fillette : Comment saurions-nous, puisqu'elles ne savent pas elles-mêmes ?

Le matin, Roblot, astiqué comme il faut, venait faire une petite visite à mademoiselle Marie de Rostan. Virginie l'introduisait. C'était l'heure du rapport ; Roblot racontait ce que Lorient avait fait la veille. Ce n'était pas

très-varié. Lorient aurait eu bonne envie de se conduire en franc mauvais sujet, mais la science lui manquait. Il mangeait comme un petit ogre, il buvait tout ce qu'il pouvait : il allait se promener le jour avec sa canne, le soir, il s'endormait au spectacle : la bourse de Chiffon subvenait à ces loisirs.

Et Lorient restait convaincu qu'une princesse étrangère, amoureuse de lui, le comblait de bienfaits.

Nous savons qu'il n'était pas très-fier. Sa conscience restait en repos.

Ce soir, mademoiselle Marie de Rostan n'avait fait qu'une apparition dans le salon du roi Truffe. Le bonhomme lui avait donné à entendre que les accordailles étaient proches. Il avait même parlé de contrat. Pour la première fois, Chiffon se sentit le cœur serré à la pensée de ce mariage. L'image de Lorient vint se placer entre elle et Jean de Rostan. Elle quitta le cercle tout de suite après le dîner, et se réfugia dans sa chambre.

A table, elle n'avait rien mangé. Virginie voulut lui parler, elle renvoya Virginie. Elle s'accouda contre sa table à ouvrage et se mit à pleurer.

— Solange va se marier aussi, se disait-elle. Pourquoi Solange est-elle si gaie et si heureuse ?

Elle se sentait triste jusqu'au découragement.

Un sourire perça pourtant parmi ses larmes, mais ce fut l'affaire d'un instant.

— Lorient est trop jeune, se dit-elle encore, répondant à sa propre pensée : c'est un enfant... on ne peut pas épouser un enfant !

Voyez pourtant quel travail s'était fait chez Chiffonnette ! Jadis, ces scrupules si sages ne lui seraient certes point venus.

Au bout d'une demi-heure, elle sonna Virginie.

— Je voudrais parler à monsieur, dit-elle.

On désignait ainsi Sulpice dans la maison.

— Ça se trouve mal, répliqua Virginie, monsieur est sorti.

— Et ma cousine Irène ?

— Sortie aussi.

— Va me chercher Roblot.

— Je ne l'ai pas vu depuis hier soir. Il n'a pas dîné à l'office.

Chiffon frappa du pied. Elle fit signe à Virginie de sortir. Celle-ci riait sous cape : elle était vengée.

Avant qu'elle n'eût repassé le seuil, Chiffon s'écria :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! que je suis malheureuse !

Virginie s'arrêta court.

— Malheureuse ! répéta-t-elle, est-il possible ! Mais la nature humaine est un problème éternellement inexplicable ! Dans la *fausse Irma*, il y a comme cela une jeune princesse qui s'ennuie parce qu'elle a trop de chance.

— Venez ici, Virginie, interrompit tout à coup Chiffon,

Et quand Virginie fut près d'elle, Chiffon ajouta en la regardant fixement :

— M'aimez-vous ?

La plus lettrée des chambrières répondit en mettant la main sur son cœur :

— J'ai vu dans des livres bien des caméristes, bien des confidentes, bien des demoiselles de compagnie, mais je n'en ai pas trouvé une seule dont le dévouement sincère et profond puisse être comparé au mien.

Chiffon s'était levée. Elle semblait prise d'hésitation.

— Bien sûr qu'elle va faire quelque fredaine, se dit Virginie ; tant mieux !

— Habille-moi ! commanda tout à coup Chiffon.

— Bon ! pensa Virginie, une frasque ! Bravo ! Si elle pouvait avoir l'idée d'aller au bal Montesquieu !

— Quelle robe va mettre mademoiselle ? demanda-t-elle tout haut.

— Ma plus belle robe.

-- Quels bijoux ?

Chiffon rougit jusqu'aux oreilles. Virginie ne fit qu'un saut jusqu'à l'écrin et l'ouvrit.

— Laissez cela ! s'écria Chiffon.

Mais il était trop tard.

— Que mademoiselle se rassure, dit Virginie en pinçant la lèvre ; on a quelquefois des besoins d'argent. Les bijoux de mademoiselle lui appartenaient ; elle avait le droit...

— Taisez-vous ! interrompit Chiffon.

— Je n'ai pas dit cela pour blesser mademoiselle...

— Taisez-vous !

Chiffon se rassit auprès du foyer. Sa fantaisie était passée ; mais sa fantaisie revint.

— Voyons ! s'écria-t-elle, je suis bien bonne de m'occuper de cette fille ! Je suis ma maîtresse. Si on n'est pas content de moi, on me renverra, voilà tout ! Ma robe !

Virginie, souple comme un gant, lui passa une charmante robe de soie. Chiffon s'était fait coiffer avant le dîner. La toilette fut achevée en un clin-d'œil ; Chiffon se regarda dans sa glace et fut consolée.

— Mademoiselle est toujours délicieusement jolie, dit Virginie ; mais ce soir...

— Ce soir, je ne suis pas mal, avoua mademoiselle Marie de Rostan qui sourit à sa psyché.

— Mademoiselle a-t-elle des ordres à me donner ?

Chiffon fit une pirouette et répondit :

— J'ai une faim de loup !

Virginie, étonnée, crut avoir mal entendu.

— C'est pour souper dans sa chambre toute seule que mademoiselle s'est habillée ? demanda-t-elle.



— Oui, répondit Chiffon, souriant et rougissant; c'est pour souper... mais pas toute seule.

Virginie enfla ses joues.

— Ah! fit elle, je comprends.

— Que comprends-tu?

— Il va venir quelqu'un.

— Du tout. Tu vas aller le chercher.

— Qui donc?

— Ecoutez-moi bien d'abord, ma fille, dit Chiffon d'un ton résolu : que vous me trahissiez ou non, cela m'est parfaitement égal.

— Moi! vous trahir! se récria Virginie.

— Bien! bien! mettons que vous ne me trahirez point... en ce cas-là, je vous donnerai une robe. Je veux souper ce soir avec mon Lorient.

— Avec... balbutia la chambrière.

— Je le veux! c'est une chose arrêtée.

— Assurément, il ne m'appartient pas... commença Virginie.

— La paix! interrompit Chiffon impérieusement.

Virginie acheva nonobstant :

— J'allais dire que mademoiselle a raison, parfaitement raison.

— A la bonne heure!

Virginie sortit un instant et rentra avec son châle et son chapeau. Elle trouva Chiffon au coin de la cheminée, la tête appuyée sur la main.

— La réflexion peut venir, pensa-t-elle. Chauffons!

— Où faut-il aller chercher ce monsieur?

— Ce n'est pas un monsieur, repartit sèchement Chiffon; c'est mon Lorient.

— Où faut-il aller le chercher?

— Nous avons le temps. Dis-moi donc un peu...

— Quoi, mademoiselle?

— Mais tu n'en sais pas plus long que moi...

— Peut-être.

— Voyons, si tu voulais inviter quelqu'un à souper ?

— J'irais au restaurant.

— Non, dit Chiffon qui était sérieuse, je ne peux pas aller au restaurant avec mon Lorient.

— Attendez donc, mademoiselle, vous ne me laissez pas finir. J'irais au restaurant, je commanderais tout ce qu'il me faut, et je le ferais apporter chez moi.

Chiffon trouva l'idée si bonne qu'elle en sauta de joie.

— Eh bien ! dit-elle, c'est cela. Tu vas aller d'abord au restaurant. Tu diras au garçon d'entrer par la porte de ta chambre qui donne sur le carré.

— C'est que, fit Virginie, ma réputation...

— Est-ce qu'on perd sa réputation pour cela ? demanda de bonne foi Chiffon.

— Au fait, répartit la camériste, une partie fine n'est pas un crime. Je me dévoue, mademoiselle : que faut-il commander au restaurant ?

Chiffon ouvrit la bouche vivement pour répondre, puis elle baissa les yeux comme si la honte l'eût prise tout à coup.

— Je demandais à mademoiselle... reprit Virginie.

— J'ai bien entendu, interrompit Chiffon.

Puis elle ajouta tout bas, ne pouvant s'empêcher de rire :

— Ça m'est égal, pourvu qu'il y ait du rôti, du bouilli du ragoût, de la soupe, des pommes de terre et une omelette au lard !

C'était le menu religieusement reproduit de ce fameux souper que Chiffon et son ami Lorient n'avaient pas mangé à l'auberge de Maintenon. Tout y était ; même cet aimable désordre qui n'était point un effet de l'art et où la glotonnerie naïve des deux petits Bretons avait placé le potage entre le ragoût et les légumes.

Virginie garda son sérieux, mais elle dit :

— C'est tout de même un drôle de souper !

Elle ne savait pas quel assaisonnement le souvenir devait prêter à cet indigeste menu.

— Bah ! fit Chiffon en quittant le coin de la cheminée pour mettre son dos au feu comme un petit homme, fais apporter ce que tu voudras : du gibier, des truffes, du vin de Champagne.

— A la bonne heure, dit à son tour Virginie.

— Il est gourmand, poursuivit Chiffon, règle-toi là-dessus, et ne fais pas attendre !

Virginie promit de se hâter et partit. Mademoiselle Marie de Rostan la suivit jusque sur l'escalier pour lui recommander de prendre une voiture et de brûler le pavé.

Dès que Virginie eût disparu, Chiffon perdit son assurance et devint toute pensive. Cette idée mondaine, qui s'exprime par le verbe réfléchi *se compromettre*, n'était jamais entrée dans son esprit. Chiffon n'avait jamais compté qu'avec sa conscience. Or, sa conscience arrivait à se civiliser. La conscience des filles de la lande n'est pas la même que la conscience des demoiselles de nos faubourgs élégants. Examinez une églantine des champs et cette fleur splendide qu'on nomme rose-camellia, vous comprendrez le pouvoir prodigieux de la culture : encore mieux si vous mangez une de nos poires sauvages de Basse-Normandie, après avoir dégusté un noble beurré gris.

La conscience de Chiffon grondait un peu et tout bas. Peut-être trouverez-vous que ce n'était pas assez. C'était beaucoup. Sans la greffe, il faudrait un siècle pour sucrer l'amère saveur de la poire sauvage, et l'éducation, cette greffe humaine, n'avait encore rien fait pour notre Chiffon.

Elle eut donc, nous ne dirons pas un remords, ni

même un scrupule, mais un petit refroidissement pour cette triomphante idée de souper en tête à tête avec Lorient, son ami :

Mais elle se dit :

— Quoi donc ! j'ai un mois de plus. C'était donc mal, ce que nous avons fait dans la meule de foin !

Et le souvenir de ce chaste bonheur, goûté au temps de misère, sous cette belle étoile, comme on l'appelle, qui est l'œil de Dieu, la réconcilia avec elle et avec son projet.

Cela, ne vous en déplaît, parce qu'elle était innocente et pure comme les anges.

Virginie, cependant, se carrait dans un fiacre. Elle venait de commander le souper chez Risbec et se rendait au domicile de l'heureux Lorient.

Virginie faisait au fond de son fiacre des réflexions très-philosophiques et bâtissait de beaux châteaux en Espagne. Elle se disait :

— Quand une femme de chambre s'est une fois rendue indispensable, tout va bien. J'ai l'exemple de Justine dans la *Reine des charmilles*. Elle fait tout uniquement sa fortune en découvrant l'intrigue de la princesse Cornélie avec Stéphen, l'archer, et elle épouse son Grégory. Que je trouve seulement Ethelred, et je suis hors d'embarras !

Lorient était couché dans une bonne bergère. Quand Virginie sonna à sa porte, Lorient se demandait s'il irait à l'Odéon ou au petit Lazary. Sa première pensée fut que Virginie était la princesse étrangère qui s'intéressait à lui.

Virginie entra d'un air digne et discret. Lorient eut peur. Il ne savait pas encore parler aux dames.

Virginie, qui avait vu jouer depuis peu la *Tour de Nesle* à la barrière du Montparnasse, s'exprima en ces termes choisis :

— Mon gentilhomme, êtes-vous aussi galant que bien tourné ? aussi brave que galant ?

— Dame ! fit Lorient, je ne sais point. Que voulez-vous, vous ?

— Une jeune personne noble et riche, reprit Virginie, vous a remarqué : voulez-vous tenter une aventure ?

Noblesse oblige. Lorient avait été déjà remarqué par une princesse. Il ne voulait point déchoir.

— Quoi qu'elle est celle-là ? demanda-t-il.

— Quoi qu'elle est, répéta Virginie, scandalisée de ce langage trivial, est-il possible qu'un jeune homme si gentil ne connaisse pas les élégances de la langue française ! C'est mademoiselle Marie de Rostan, puisque vous voulez le savoir.

Lorient remonta sa cravate. Il eut un mouvement de bonne joie, mais son orgueil l'emporta.

— Quoi qu'elle me veut ? demanda-t-il encore.

Trois jours auparavant, il avait passé six heures les pieds dans la boue, la tête sous la pluie pour surprendre un regard de Chiffon. Mais, depuis ce temps-là, ses actions avaient monté. Les cadeaux de la mystérieuse princesse, rentière ou autre, lui tournaient la tête. Il se disait :

— Je savais bien que la Chiffonnette ne pourrait point se passer de moi ! La belle affaire que d'être mademoiselle de Rostan ! Je l'ai été : c'est pas le Pérou !

— A-t-on vu faire des questions comme ça ! se récria Virginie ; ce qu'elle vous veut ? Eh bien ! elle vous invite à souper, voilà.

— Je viens de dîner, répliqua Lorient.

Pour le coup, Virginie mit le poing sur la hanche.

— Alors, vous refusez, mon petit homme ? dit-elle avec indignation : c'est bien fait ! Quand on va chercher comme ça dans les chambres garnies, on mérite d'être affronté. Ah ! Seigneur Dieu ! Si mon Ethelred me fai-

sait une chose pareille. Portez-vous bien, jeune homme, vous n'inventerez jamais la poudre !

Elle tourna le dos et prit la porte, Lorient la rappela.

— Dites donc, fit-il, la domestique, je vais y aller tout de même, quoique je n'aie plus faim. Ousque c'est ?

— J'ai une voiture en bas, repartit Virginie, qui ajouta entre ses dents : Si j'étais mademoiselle de Rostan, je n'en voudrais pas pour mon palefrenier !

Ils montèrent en voiture. Virginie se posa gracieusement et drapa comme il faut les plis de sa robe. Lorient s'éloigna d'elle le plus qu'il put, et se tint droit comme un i dans le coin du fiacre. Jamais Virginie n'avait vu dans aucun roman un jeune homme si malhonnête.

Quand ils arrivèrent rue de Tournon, les garçons du restaurant étaient à la porte de l'hôtel. Lorient descendit avec sa canne et son lorgnon ; il passa la main dans ses cheveux, et n'accorda pas même un regard de dédain à cette maison en construction où il avait passé une si mauvaise nuit.

— Il ne paierait pas seulement le sapin ! pensa Virginie ; ah ! quel paour !

— Montez tous avec moi, reprit-elle tout haut.

Chiffon attendait à la porte entr'ouverte de son appartement. Au bruit qui se fit, elle rentra en toute hâte et s'assit au coin de sa cheminée, tâchant de prendre un air tranquille.

— Monsieur de Lorient ! annonça méchamment Virginie.

Le cœur de M. de Lorient battit bien fort, mais pas tant que celui de Chiffon, qui mettait son petit pied sur le chenet et qui faisait l'indifférente. Elle se retourna nonchalamment. Je crois qu'elle joua un peu à l'éventail. M. de Lorient entra, la canne à la main et le lorgnon à l'œil ; oui, en si peu de temps, il avait appris à tenir

son lorgnon dans son œil. Nous renonçons à peindre son air timide et à la fois effronté.

Virginie était restée sur le seuil.

— Veillez au souper, ma fille, dit Chiffon.

— Et fermez la porte, la fille ! dit Lorient.

— Où faut-il dresser la table ? demanda Virginie.

— Dans mon boudoir. Allez !

— Allez ! répéta Lorient qui fit le moulinet avec sa canne à pomme de cornaline, présent de la princesse rentière.

Chiffon regardait justement cette canne du coin de l'œil, et le pantalon bien pris, et les bottes vernies, et la redingotte gaillardement cambrée. Lorient, lui, avait trouvé une glace en face de lui. Cela l'empêchait de regarder Chiffon.

Au bruit de la porte que Virginie refermait, il se sentit un malaise par tout le corps. Que faire et que dire ? Chiffon attendait.

Elle attendit une grande minute, une minute, qui pensa ne point finir. Lorient, planté debout à trois ou quatre pas d'elle, suait à grosses gouttes.

— Eh bien ! dit enfin Chiffon avec impatience.

— Bonjour tout de même, la Chiffonnette... c'est-à-dire, pardon-excuse... bien des compliments, mam'zelle ! balbutia Lorient qui perdait plante.

— Asseyez-vous, interrompit Chiffon.

Lorient s'assit sur l'extrême coin de la chaise qu'elle lui montrait.

Figurez-vous qu'il était entré là avec les meilleures intentions d'être crâne et impertinent au besoin.

— Depuis quand garde-t-on son chapeau sur la tête ? demanda Chiffon en fronçant le sourcil.

Lorient mit son chapeau de soie entre ses jambes. Chiffon se détourna pour sourire à la vue de ces belles boucles

blondes qu'elle avait si souvent caressées dans son enfance.

— Pardon-excuse, dit tout bas Lorient; autrefois, vous ne m'avez pas de tirer mon bonnet.

— Vous avez mené une jolie vie depuis que vous êtes à Paris! dit sévèrement la fillette.

— Dam! répliqua cet humble Lorient, je ne vous avais plus pour me donner de bons conseils.

— Est-ce moi qui vous ai abandonné? demanda Chiffon dont la voix tremblait.

Je ne sais pas si Lorient avait réellement envie de pleurer, mais il s'essuya les yeux. Chiffon rapprocha de lui sa bergère.

— Méchant! fit-elle avec des larmes sur la joue.

La glace était rompue. Quand Virginie vint annoncer que le souper était servi, Lorient, étendu sur le divan, battait le bout de ses bottes avec sa canne. Il avait regagné cent pour cent. Et Virginie l'entendit appeler mademoiselle Marie de Rostan, la Chiffonnette!

— V'là qu'est mignon, dit Lorient, en entrant dans le boudoir.

Chiffon, qu'il tenait par la main, se tourna vers lui toute contente.

— Mais, ajouta Lorient, je suis encore mieux logé que ça!

Virginie haussa les épaules. Lorient lui dit avec fierté :

— Payse! allez voir là-bas si j'y suis.

— Quand mademoiselle me donnera ses ordres... voulut répliquer Virginie.

— Allez! interrompit Chiffon : je vous sonnerai quand j'aurai besoin de vous.

— Eh bien! eh bien! pensa Virginie en se retirant, voilà qui va tout seul! C'est comme dans les *Egarements de Sidonie!* Le docteur paierait peut-être pour savoir ça.



Je vais le guetter. C'est dans l'intérêt de la morale.

Loriot s'assit le premier et noua vaillamment sa serviette autour de son cou.

— Voilà un gentil souper, dit-il, mais j'ai diné chez Véfour...

— Ah ça! interrompit Chiffon, qui se piquait de nouveau, tu as donc bien de l'argent, mon Loriot?

— Mais oui, répliqua celui-ci.

— Ça t'est venu tout d'un coup, car j'ai entendu parler de certaine nuit où tu avais couché dans les copeaux.

Loriot devint tout rouge.

— J'avais trop bu! dit-il, aimant mieux se vanter d'un vice que d'avouer sa misère.

— Tu bois donc toujours?

— Ah! dam! vois-tu, Chiffonnette, quant à ça, je suis mauvais sujet!

— Mais cet argent que tu as?

Elle se cachait pour sourire.

— Eh! eh! fit Loriot, Paris est aussi le paradis des jolis garçons, ma Chiffonnette!

— Conte-moi donc ça, dit Chiffon en lui servant un verre de madère après le potage.

— Peut-être bien que ça te ferait de la peine, reprit Loriot.

— Moi? Pourquoi donc, bon Dieu?

— Dam! Tu m'aimais fameusement, un temps qui fut, la Chiffonnette!

— Et toi?

— Moi, je t'aimais bien, mais pas tant.

— Mon pauvre Loriot! dit Chiffon en touchant son verre de ses lèvres, nous étions des enfants.

— Ça, c'est vrai, des marmailles, quoi!

— Ça me fait rire, moi, quand je songe à ce temps-là.

— Moi aussi, ça me fait rire.

Il but son verre de madère. S'il riait, ce n'était pas de bon cœur.

— Est-ce que t'aimes quelqu'un d'autre, toi, la Chiffonnette ? demanda-t-il.

— Pardi ! répliqua la fillette.

— Ah ! fit Lorient ; est-ce que je le connais ?

— Oui donc, tu le connais !

— Le monsieur Fernand, peut-être ?

— Juste !

Lorient fit la grimace.

— Oh ! la la ! dit-il ; ah ! mais dam ! celui-là, si j'étais femme, que je ne l'aimerais donc point !

— Parce que ? fit Chiffon en jouant le mécontentement.

— Parce qu'il est vilain comme tout ! et pâlot ! et mièvre ! et blondasse !

Chiffon le regarda d'un air moqueur.

— Tu ne sais pas, mon Lorient, dit-elle, on jurerait que tu es jaloux de lui !

Pour le coup Lorient se défendit comme un beau diable.

— Jaloux ! se récria-t-il avec un mépris souverain, jaloux, moi ! ah ! bien, par exemple ! Jaloux pour qui ? jaloux pour quoi ? J'ai ce qu'il me faut, ma petite.

Il se renversa sur sa chaise et montra qu'il avait appris à se servir du cure-dents.

— Ah ! fit la jeune fille moins espiègle, tu as aussi ce qu'il te faut, toi, mon Lorient ?

— Pardi !

— Est-ce que je la connais ?

— Non point, da !

— Est-elle jolie ?

— Si ça se demande !

— Est-elle jeune ?

— Je crois ben !

— Où l'as-tu trouvée ?

— T'es curieuse !

— Si tu ne veux pas me dire ...

— Oh ! dit Lorient, n'y a pas d'affront. C'est point moi qui l'ai trouvée, c'est elle.

— Vraiment ! elle est venue chez toi ?

— Du tout ! elle m'a envoyé un monsieur qu'a sa confiance, avec de l'or et de l'argent, et tout.

— Et tu as accepté ? fit la jeune fille en feignant l'étonnement.

— Puisqu'elle est princesse et rentière, répondit Lorient, et que c'est pour nous épouser.

Ici, Chiffon retint un sourire. Mieux que personne, elle était à même de découvrir le point précis où Lorient cessait de dire la vérité.

— Voyons, sois franc, reprit-elle, l'as-tu vue ?

Lorient hésita ; puis, il répondit :

— Eh ben ! non, là, je ne l'ai point vue, mais j'en suis ben amoureux !

— Allons, mon petit Lorient, dit Chiffon gaiement en tendant son verre pour trinquer ; tu vois bien que j'avais raison autrefois. Paris est un pays de Cocagne. Tu vas épouser ta chacune, moi, je vas épouser mon chacun. Ta femme est princesse, mon mari sera duc. Ah ! Jésus-Dieu ! qui nous aurait dit cela, là-bas, sur la grande route !

— Ousqu'il y avait tant de crotte ! appuya Lorient.

— Tu pleurais, mon pauvre Lorient.

— Toi, tu chantais tout de même, la Chiffonnette. Tu valais mieux que moi.

— C'est qu'au bout du chemin, je sentais le paradis des femmes !

Lorient soupira.

— Oui, oui, fit-il tout bas, tu vas être ben heureuse.

— Et toi ?

— Moi, je n'ai point vu la princesse.

— Bah! elle est belle, jeune et riche. Te souviens-tu, quand nous arrivions dans les fermes, comme nous avions grand'faim!

— Les chiens aboyaient... n'y avait que toi pour les faire taire.

Il but un verre de vin et se mit à songer.

Chiffon le guettait du coin de l'œil.

— Nous demandions à souper et à coucher, reprit-elle; on commençait souvent par nous refuser, alors, tu faisais la roue...

— Oui, interrompit Lorient, et on nous fermait la porte au nez. Fallait ta chansonnette des gars de Locminé pour la faire rouvrir.

— Et nous dansions la sabotouse de Lamballe!

— Ou la litra de Ploërmel!

— Ou bien la danse des battoux...

— Ou bien la chevrette! Oh! Jésus mignon! la chevrette!

Chiffon se leva vive et souriante, Lorient aussi.

— Donne-moi ta main, dit Chiffon.

— Et j'veux ben, répondit Lorient.

Et les voilà partis autour de la table.

Et you, loulou, digue digue digue dou!

Oh! la chevrette! quiconque n'a point sauté la chevrette ignore les charmes de la danse.

On parle de la valse, de la polka, connaissez-vous la chevrette?

Terpsychore l'inventa elle-même dans un voyage qu'elle fit à Quimper, à l'insu d'Apollon.

Digue digue digue dou, loulou.

Des pieds, des mains, du torse, de la tête! Oh! là là! les gars brillants de sueur, les filles essoufflées, la poussière qui se lève épaisse comme un brouillard de no-

vembre ! Et houp ! le plaisir ! Écoutez l'orchestre : la bombarde enrhumée a l'air de se moquer du rhume éternel du biniou. Flûtes et violons, saluez !

Mes gars ! ô mes gars chevelus, nouez le poignet de vos chemises avec de belles touffes de laine bleue, laissez sortir de la pochette béante le coin du mouchoir de Chollet, écrasez les pieds des filles, prodiguez les coups de poing dans le dos : c'est l'amour.

Et you loulou ! digue digue digue dou !

La porte s'ouvrit. Chiffon et Lorient s'arrêtèrent hors d'haleine.

— C'est moi, dit Virginie ; je venais voir si vous n'aviez pas besoin de quelque chose.

— De rien. Allez-vous-en, dit Chiffon.

— Et plus vite que ça, domestique ! ajouta Lorient.

Ils tombèrent tous deux sur leurs sièges. Chiffon versa à boire.

— La dernière fois que nous l'avons dansée... commença-t-elle avec un grain de mélancolie.

— Ah ! que je m'en souviens ben ! s'écria Lorient ; c'était à Maintenon, au pied de la grande meule de foin.

— Et nous avions bon appétit.

— Avec pas grand'chose pour manger : du pain et du fromage.

— Est-ce que tu n'as pas faim du tout, toi, mon Lorient ?

— Si fait, v'là que ça me vient. Il me semble que je souperais de bon cœur, si tu voulais jouer à ce que tu sais bien, la Chiffonnette.

Ses yeux et ses joues brillaient. Corbleu ! cette chevrette !

— A quoi ? demanda Chiffon modestement.

— Comme ce soir-là, répondit Lorient, *à fermer les yeux ouvrir la bouche.*

— Dame! fit la jeune fille, c'est que, dans notre position...

— Bah! rien qu'un petit peu!

— Allons, dit Chiffon, mais rien qu'un petit peu!

Ils s'attablèrent devant le souper à peine entamé.

— Qui commence? demanda Chiffon.

— Toi, répondit Lorient, comme à Maintenon.

— Voyons, alors. Ferme les yeux, ouvre la bouche.

Lorient ferma les yeux. Chiffon mit un blanc de perdreau sur un petit morceau de pain.

— Voilà la première bouchée de notre fromage, dit-elle.

Lorient mangea, mais il ne rouvrit point les yeux. Il attendait le baiser.

— Eh bien dit-il, après?

— C'est à ton tour, mon Lorient.

— Ah! fit tristement le petit, le fromage n'est point si bon ici qu'à Maintenon.

— Comment! du perdreau!

— Il manque la sauce, dit Lorient.

— A ton tour, répliqua Chiffon, feignant de ne rien comprendre.

Lorient arrangea une belle croûte sur laquelle il mit une bouchée de chevreuil.

— V'là qu'est aussi du fromage, dit-il.

Et il voulut donner le baiser, mais Chiffon se recula.

— Alors je ne joue plus, murmura le petit gars qui avait les larmes aux yeux.

— Pourquoi ça?

— Parce que tu ne veux pas jouer le jeu.

— Et la princesse? demanda Chiffon en souriant malignement.

— Je me moque de la princesse!

— Si jeune, si riche, si belle!

— Je te dis que je m'en bats l'œil ! Ah ! si tu n'aimais pas ton duc !

— Eh bien ?

— Eh bien ! nous nous marierions ensemble, la Chiffonnette.

— Tu n'y songes pas ; nous serions pauvres.

— Qu'est-ce que ça fait ?

— Nous n'aurions plus d'autre ressource que de retourner en Bretagne.

— Tant mieux !

— Parles-tu vrai, mon Lorient ?

— J'en lève la main, tiens, ma Chiffonnette !

Ils restèrent un instant muets tous deux à se regarder. Ils étaient jolis comme deux amours.

— Alors, dit Chiffon solennellement, ferme les yeux, ouvre la bouche !

Elle prit un morceau de pain sec qu'elle posa entre ses lèvres et s'approcha ainsi de Lorient, qui communia, riant et pleurant. Quand il n'y eut plus de pain, leurs lèvres se rencontrèrent.

Un bruit se fit au dehors. Derrière la porte, la voix grave du docteur s'éleva et dit :

— Jean de Rostan est là !

Une autre voix, une voix de femme étouffée par les larmes répondit :

— Mon fils, rendez-moi mon fils !

En même temps Virginie, tout effarée, entra par une porte et s'écria :

— Vite ! vite ! séparez-vous !

Chiffon entoura Lorient de ses bras.

— Quoi qu'il arrive, répondit-elle, nous ne nous séparerons plus. J'aime mieux mon Lorient et la misère que Jean de Rostan et la fortune !

Mais les filles du Grand-Chêne et les pâteurs du Tré-guz ont beau être désintéressés : la chance les prend aux cheveux.

La porte principale s'ouvrit. Le docteur parut, soutenant une pauvre femme échevelée et pâle. Lorient et Chiffon la reconnurent tous deux. Pour Chiffon, c'était la folle du pavillon ; pour Lorient, c'était l'inconnue qui avait voulu l'embrasser sous la porte cochère. Derrière le docteur, venaient Irène, Solange et le chevalier Roger de Martroy. Le roi Truffe s'appuyait sur ces deux derniers.

Le docteur lui dit, pendant que la pauvre femme s'élançait vers Chiffon et Lorient, et qu'elle les pressait réunis sur son cœur :

— Voici Jean de Rostan et Marie de Rostan. Voulez-vous qu'ils s'épousent et qu'ils soient vos enfants, monsieur le duc ?

— Je le veux, répondit le roi Truffe attendri.

Madeleine criait :

— Sulpice ! Sulpice ! soyez béni de Dieu ! je ne suis plus folle !

Le roi Truffe avait les yeux humides. Il rapprocha les mains de Roger et de Solange.

— Je voudrais vivre, dit-il, pour voir tant de bonheur !

C'était après cette longue soirée, toute pleine d'émotions joyeuses. Le bonheur de ces deux enfants, Chiffon et Lorient, était contagieux tout comme l'allégresse de Madeleine. Le roi Truffe était rajeuni de dix ans ; Sulpice lui avait promis qu'il vivrait. Solange, aimée et réconciliée, commençait à croire au paradis des femmes.

Chacun s'était retiré. Irène et le docteur restaient seuls au salon. Il y avait deux lampes allumées sur la table.



— Ne me trompez pas, dit Irène, rompant enfin le silence

— Je ne vous ai jamais trompée, répliqua Sulpice.

— Mon père est mort ?

— Oui, votre père est mort.

Irène eut un frisson.

— De votre main ? ajouta-t-elle en tremblant.

— Non, je vous l'atteste.

Il y eut un silence, puis Irène demanda encore :

— Par votre volonté ?

Sulpice, au lieu de répondre, prit une des lampes et s'approcha de sa femme pour lui donner le baiser du soir.

Irène lui tendit la joue et dit à voix basse :

— Ma mère vit par vous. Vous m'avez rendu mon frère. Je vous aimerai jusqu'à ma dernière heure.

Sulpice sortit. Quand Irène fut seule, elle prit l'autre lampe et se retira dans la chambre où dormait la petite Madeleine.

Elle resta longtemps près du berceau. Elle pleura.

Le jour naissant la surprit à la même place. Elle déposa un baiser sur le front de l'enfant.

— Dors, ma fille, dit-elle ; que Dieu te conserve à ta mère, car tu n'auras point de sœur !

# TABLE DES MATIÈRES



## DEUXIÈME PARTIE

|   |     |
|---|-----|
| I. — L'avenue Gabriel . . . . .                     | 1   |
| II. — La quête. . . . .                             | 12  |
| III. — Roblot . . . . .                             | 27  |
| IV. — La Goutte d'Or. . . . .                       | 44  |
| V. — Nieul-le-Tournebroche. . . . .                 | 58  |
| VI. — Le N° 23 . . . . .                            | 74  |
| VII. — Où Loriot prend deux chinois et deux prunes. | 91  |
| VIII. — Partage du louis d'or . . . . .             | 107 |
| IX. — Première nuit à Paris . . . . .               | 120 |
| X. — Aventures de Loriot. . . . .                   | 136 |
| XI. — Le réveil de Chiffon. . . . .                 | 155 |
| XII. — Le boudoir de la marquise. . . . .           | 169 |
| XIII. — Virginie ou l'amante d'Ethelred . . . . .   | 186 |
| XIV. — La marquise Astrée. . . . .                  | 203 |
| XV. — L'interrogatoire . . . . .                    | 219 |
| XVI. — La femme de chambre de Chiffon . . . . .     | 236 |
| XVII. — La prisonnière. . . . .                     | 253 |
| XVIII. — Lecture interrompue . . . . .              | 270 |
| XIX. — Mademoiselle Marie de Rostan . . . . .       | 288 |
| XX. — Actes notariés . . . . .                      | 305 |
| XXI. — Bataille de dames. . . . .                   | 324 |
| XXII. — Le coup de tête. . . . .                    | 340 |
| XXIII. — Coquetterie de Chiffon . . . . .           | 356 |
| XXIV. — Largesses de Chiffon . . . . .              | 373 |
| XXV. — Princesse ou rentière . . . . .              | 385 |
| XXVI. — Solange . . . . .                           | 400 |
| XXVII. — Grignotte . . . . .                        | 413 |
| XXVIII. — La bûche . . . . .                        | 437 |
| XXIX. — Ferme les yeux, ouvre la bouche . . . . .   | 462 |



EN VENTE A LA LIBRAIRIE DENTU

## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

FORMAT GRAND IN-18 JÉSUS

|   |       |
|---|-------|
| <b>Les Mystères de Londres.</b> 2 vol . . . . .                 | 6 fr. |
| <b>La Garde Noire.</b> 1 vol. . . . .                           | 3 —   |
| <b>Jean-Diable.</b> Troisième édition. 2 vol. . . . .           | 6 —   |
| <b>Madame Gil-Blas.</b> Nouvelle édition. 2 vol. . . . .        | 6 —   |
| <b>Le Capitaine Fantôme.</b> Cinquième édition. 4 vol. . . . .  | 3 —   |
| <b>Les Filles de Cabanil.</b> Cinquième édition. 4 vol. . . . . | 3 —   |
| <b>Le Drame de la Jeunesse.</b> Troisième édit. 4 vol. . . . .  | 3 —   |
| <b>Bouche de Fer.</b> Quatrième édition. 1 vol. . . . .         | 3 —   |
| <b>Aimée.</b> Troisième édition. 1 vol. . . . .                 | 3 —   |
| <b>La Fabrique de Mariages.</b> Troisième édit. 4 vol. . . . .  | 3 —   |
| <b>Les Errants de Nuit.</b> 1 vol. . . . .                      | 3 —   |
| <b>Les Deux Femmes du Roi.</b> Deuxième édit. 4 vol. . . . .    | 3 —   |
| <b>La Duchesse de Nemours.</b> Deuxième édit. 4 vol. . . . .    | 3 —   |
| <b>L'Hôtel Carnavalet.</b> 1 vol. . . . .                       | 3 —   |
| <b>La Cosaque.</b> Deuxième édition. 1 vol. . . . .             | 3 —   |
| <b>La Cavalière.</b> Deuxième édition. 2 vol. . . . .           | 6 —   |
| <b>Les Belles de Nuit.</b> 2 vol. . . . .                       | 6 —   |
| <b>La Pécheresse.</b> 1 vol. . . . .                            | 3 —   |
| <b>Le Château de Velours.</b> 1 vol. . . . .                    | 3 —   |
| <b>Les Revenants.</b> 1 vol. . . . .                            | 3 —   |
| <b>L'Avaleur de Sabres.</b> 1 vol. . . . .                      | 3 —   |
| <b>Mademoiselle Saphir.</b> 1 vol. . . . .                      | 3 —   |
| <b>Le Volontaire.</b> 1 vol. . . . .                            | 3 —   |
| <b>La Rue de Jérusalem.</b> Deuxième édition. 2 vol. . . . .    | 6 —   |
| <b>Le Jeu de la Mort.</b> 2 vol. . . . .                        | 6 —   |
| <b>Les Parvenus.</b> 1 vol. . . . .                             | 3 —   |
| <b>Le Cavalier Fortune.</b> 2 vol. . . . .                      | 6 —   |
| <b>La Province de Paris.</b> 1 vol. . . . .                     | 3 —   |
| <b>L'Arme invisible.</b> 1 vol. . . . .                         | 3 —   |
| <b>Maman Léo, suite de l'ARME INVISIBLE.</b> 1 vol. . . . .     | 3 —   |
| <b>Contes Bretons.</b> 1 vol. illustré. . . . .                 | 3 —   |
| <b>La Fée des Grèves.</b> 1 vol. illustré. . . . .              | 5 —   |
| <b>Le Quai de la Ferraille.</b> 2 vol. . . . .                  | 6 —   |
| <b>La Tache rouge.</b> 2 vol. . . . .                           | 6 —   |
| <b>Le Bossu.</b> 2 vol. . . . .                                 | 6 —   |
| <b>La Quittance de Minuit.</b> 2 vol. . . . .                   | 6 —   |
| <b>Les Compagnons du Trésor.</b> 2 vol. . . . .                 | 6 —   |
| <b>L'Homme du Gaz.</b> 1 vol. . . . .                           | 3 —   |

Paris. — Imprimerie de E. DONNAUD, rue Cassette, 9.